This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

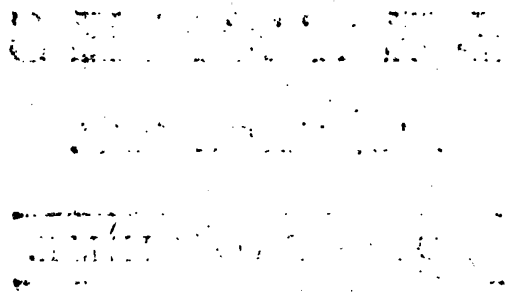
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

286. b. 20.

# LETTRES

## ANGLOISES.

TOME TROISIEME.



# LETTRES ANGLOISES, OU HISTOIRE DE MISS CLARISSE HARLOVE.

NOUVELLE ÉDITION,

*Augmentée de l'Éloge de* RICHARDSON; *des Lettres posthumes & du Testament de* CLARISSE.

AVEC FIGURES.

*TOME TROISIEME.*

*A PARIS,*
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

*M. DCC. LXXVII.*

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD

# HISTOIRE DE CLARISSE HARLOVE.

## LETTRE XLII.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

IL s'eſt paſſé une ſcene fort vive, ou plutôt une vraie ſcene d'injures entre ma ſœur & moi. Auriez-vous cru, ma chere, que je fuſſe capable de dire des injures ?

Elle m'a été envoyée ſur le refus que j'ai fait de voir M. Solmes. C'eſt une

furie, je penſe, qu'on a lâchée ſur moi. Idées de paix & de conciliation, vaine eſpérance dont je m'étois flattée! Je vois bien que, du conſentement de tout le monde, je ſerai abandonnée à elle & à mon frere.

Dans tout ce qu'elle a dit contre moi, je veux rendre juſtice à ce qui a quelque apparence de force. Comme je ne demande votre jugement que ſur des faits, ma cauſe ſeroit fort ſuſpecte à mes propres yeux, ſi je m'efforçois de tromper mon juge.

Elle a commencé par me repréſenter à quel danger j'étois expoſée, ſi mon pere étoit monté à ma chambre, comme il y étoit réſolu. Je devois, entr'autres, des remerciemens à M. Solmes, qui l'en avoit empêché. Elle a fait tomber quelques réflexions malignes ſur madame Norton, qu'elle ſoupçonne de m'avoir encouragée dans mon opiniâtreté. Elle a tourné en ridicule mon eſtime ſuppoſée pour Lovelace. Sa ſurpriſe étoit extrême de voir la ſpirituelle, la prudente, & même la pieuſe Clariſſe Harlove, ſi paſſionée pour un infame débauché, que ſes parens ſe trouvoient obligés de la tenir enfermée, pour l'empêcher de courir entre les bras de cet indigne amant.

Que je vous demande, ma chere, m'a-t-elle dit, quel ordre vous mettez à présent dans la disposition de votre tems; combien d'heures, dans les vingt-quatre, vous donnez à votre aiguille, combien à vos exercices de piété, combien à vos correspondances de lettres, & combien à vos amours. Je me doute, je me doute, ma chere petite, que ce dernier article, semblable à la verge d'Aaron, absorbe tout le reste. Parlez; n'est-ce pas là vérité?

Je lui ai répondu que c'étoit une double mortification pour moi de devoir ma sûreté contre l'indignation de mon pere, à un homme pour lequel je ne serai jamais capable d'aucun sentiment de reconnoissance. J'ai apporté toute la chaleur que je devois, à justifier le caractere de madame Norton; & je n'en ai pas mis moins dans ma réponse à ses injurieuses réflexions sur l'article de M. Lovelace. A l'égard de l'emploi que je fais de mes vingt-quatre heures, je lui ai dit, qu'il auroit été plus digne d'elle d'accorder toute sa compassion à l'infortune d'une sœur, que de s'en faire un triomphe; sur-tout lorsque je n'avois que trop de raison d'attribuer une grande partie de mes disgraces à l'emploi qu'elle

faiſoit elle-même d'une partie de ſes heures de veille.

Ce dernier trait l'a piquée juſqu'au vif. Je me ſuis apperçue qu'elle ſe faiſoit violence, pour me rappeller d'un ton modéré la douceur avec laquelle j'avois été traitée par tous mes amis, ma mere particuliérement, avant l'extrêmité où les choſes étoient parvenues. Elle m'a dit que je m'étois fait connoître par des qualités dont on ne m'auroit jamais ſoupçonnée ; que ſi l'on m'eût connue pour une championne ſi brave, perſonne n'auroit eu la hardieſſe de ſe meſurer avec moi ; mais que malheureuſement l'affaire étoit trop engagée ; qu'il étoit queſtion de ſavoir lequel devoit l'emporter, de l'obéiſſance ou de la révolte, & ſi l'autorité d'un pere devoit céder à l'obſtination d'une fille ; en un mot, qu'il falloit *plier ou rompre.*

Dans une occaſion moins triſte, lui ai-je dit, je m'abandonnerois volontiers comme vous à cette légere plaiſanterie. Mais ſi M. Solmes a tant de mérite, au jugement de tout le monde, & particuliérement au vôtre, pourquoi ne m'en feroit-on pas un beau-frere plutôt qu'un mari ?

O la pauvre enfant ! Elle s'imaginoit de bonne foi que j'étois auſſi plaiſante

qu'elle-même. Elle commençoit à bien eſpérer de moi. Mais pouvois-je penſer qu'elle voulût dérober à ſa ſœur un amant ſi ſoumis ? Si ſes premiers ſoins euſſent été pour elle, il y auroit eu quelque juſtice dans cette idée. Mais prendre le refus d'une ſœur cadette ! Non, non, mon enfant, c'eſt de quoi il n'eſt pas queſtion. D'ailleurs, ce ſeroit ouvrir la porte de votre cœur, vous ſavez à qui ; & nous cherchons, au contraire, à la fermer, s'il eſt poſſible. En un mot, (changeant ici de ton & de contenance) ſi j'avois marqué autant d'empreſſement qu'une jeune perſonne de ma connoiſſance, à me jeter entre les bras d'un des plus grands libertins d'Angleterre, qui eût entrepris de faire réuſſir ſes prétentions au prix du ſang de mon frere, je ne ſerois pas étonnée de voir toute ma famille réunie pour m'arracher à ce miſérable, & pour me marier promptement à quelque honnête homme qui ſe préſenteroit à propos dans la même occaſion : Voilà, Clary, de quoi il eſt queſtion ; & ne vous fatiguez pas à l'expliquer autrement.

Un diſcours ſi outrageant ne méritoit-il pas une vive réponſe ? Dites, ma chere, qu'il la méritoit, pour juſtifier la

mienne. Hélas ! ma pauvre ſœur ! lui ai-je dit ; l'homme dont vous parlez n'a pas toujours paſſé pour un ſi grand libertin. Qu'on a raiſon de dire que l'amour mal reconnu ſe change en haine !

J'ai cru qu'elle alloit me battre. Mais je n'ai pas laiſſé de continuer froidement : on me parle ſouvent du péril où mon frere eſt expoſé, & du meurtrier de mon frere : lorſqu'on fait ſi peu de façon avec moi, pourquoi ne m'expliquerois-je pas librement ? N'eſt-ce pas mon frere qui a cherché l'autre, & qui l'auroit tué s'il l'avoit pu ? Lui auroit-il donné la vie, s'il avoit dépendu de lui de la lui ôter ? Ce n'eſt point à l'agreſſeur qu'il convient de ſe plaindre. A l'égard des choſes *qui ſont préſentées à propos*, plût au ciel que certaines propoſitions l'euſſent été ! Ce n'eſt pas ma faute, Bella, ſi l'homme qui ſeroit à *propos*, ne juge plus à *propos* de ſe préſenter pour vous.

Auriez-vous marqué plus de fermeté, ma chere ? & n'êtes-vous pas ſurpriſe que je m'en ſois trouvé tant ? Je m'attendois à voir tomber ſa main ſur moi. Elle l'a tenue quelque tems levée, & la colere étouffoit ſa voix : enſuite, ſe précipitant vers la porte, elle a deſcendu la moitié de l'eſcalier. Mais elle eſt remontée ſur

ſes pas ; & lorſqu'elle a pu parler, elle a invoqué le ciel, pour lui demander de la patience. *Amen*, ai-je dit. Mais vous voyez, Bella, que vous ne prenez pas tranquillement une replique que vous vous êtes attirée. Etes-vous capable de me pardonner ? Rendez-moi ma ſœur ; & je regretterai beaucoup ce que j'ai dit, ſi vous en êtes offenſée.

Sa violence n'a fait qu'augmenter. Elle a regardé ma modération comme une eſpece de triomphe ſur ſon emportement. Elle étoit réſolue, m'a-t-elle dit, de faire connoître à tout le monde que je prenois parti contre mon frere pour le miſérable Lovelace.

Je lui ai répondu, aſſez malignement, que j'aurois ſouhaité de pouvoir alléguer pour ma défenſe ce qu'elle pouvoit dire pour la ſienne ; qu'à la vérité ma colere étoit plus inexcuſable que mes jugemens.

Mais, ne pouvant croire que ſa viſite n'eût pas d'autre motif que ce qui s'étoit paſſé juſqu'alors entre nous, je l'ai priée de me déclarer naturellement ſi elle avoit quelque propoſition à me faire que je puſſe entendre avec plaiſir, quelque choſe à me dire qui pût me donner l'eſpérance de retrouver une amie dans ma ſœur.

Elle étoit venue au nom de toute la famille, a-t-elle repris d'un air impoſant, pour ſavoir, de ma propre bouche, ſi j'étois enfin déterminée à l'obéiſſance. Un mot ſuffiſoit; elle ne me demandoit qu'oui ou non; on n'étoit pas diſpoſé à prendre plus long-tems patience avec une créature ſi perverſe.

Eh bien! lui ai-je dit, je promets devant Dieu, de rompre abſolument avec l'homme qui vous déplaît à tous, ſous la ſeule condition qu'on ne me faſſe point un devoir d'accepter M. Solmes, ni d'autre homme.

Qu'offrois-je de plus que ce que j'avois déjà offert? La différence n'étoit que dans l'expreſſion. Je prenois donc les autres pour autant d'hébétés, que je croyois pouvoir tromper par de ſpécieuſes promeſſes?

Si je connoiſſois d'autres propoſitions, qui puſſent ſatisfaire tout le monde & me délivrer d'un homme qui me ſera toujours inſupportable, je ne balancerois pas à les employer. Il eſt vrai que j'ai déjà offert de ne me marier jamais ſans le conſentement de mon pere.....

Elle m'a interrompue: vous comptiez ſur vos artifices pour amener mon pere & ma mere à votre but.

Triſte ſujet de confiance! lui ai-je dit; & perſonne ne devoit connoître mieux qu'elle, ceux qui étoient capables de s'y oppoſer.

Elle ne doutoit pas que je ne les euſſe liés tous à mon char, ſi l'on ne m'avoit ôté la liberté de les voir & de les ſéduire par mes jolis tours d'adreſſe.

Du moins, Bella, vous m'apprenez à qui j'ai l'obligation du rigoureux traitement que j'eſſuie. Mais en vérité vous en faites des gens bien foibles. Une perſonne indifférente, qui jugeroit de vous & de moi par vos diſcours, me prendroit pour une créature extrêmement artificieuſe, ou vous pour une perſonne d'un bien mauvais caractere.

Oui, oui, vous êtes une artificieuſe créature, & une des plus artificieuſes que j'aie jamais connue. Delà elle s'eſt jetée dans un détail d'accuſations ſi baſſes, ſi indignes d'une ſœur! Elle m'a reproché d'avoir *enſorcelé* tout le monde, c'eſt ſon expreſſion, par mes manieres flatteuſes & inſinuantes; d'attirer ſur moi toute l'attention dans les lieux où je parois avec elle. Combien de fois, m'a-t-elle dit, lorſque nous nous ſommes trouvés, mon frere & moi, dans une compagnie où l'on nous écoutoit avec

complaisance, n'êtes-vous survenue, avec vos orgueilleux airs de modestie, que pour nous dérober la considération qu'on avoit pour nous? Il n'étoit plus question de vos aînés; c'étoit à l'opinion de miss Clarisse qu'on s'en rapportoit. Il falloit nous taire, ou parler sans être écoutés.

Elle s'est arrêtée, comme pour reprendre haleine. Continuez, chere Bella!

Oui, je continuerai. N'avez-vous pas *ensorcelé* mon grand-pere? Se plaisoit-il à quelque chose qui ne fût pas sorti de votre bouche ou de vos mains. Le bon vieux radoteur! comment ne le teniez-vous pas suspendu à votre langue dorée? Et que disiez-vous, néanmoins, que faisiez-vous, qu'on n'eût pu dire & faire aussi-bien que vous? Son testament fait assez voir combien vos artifices l'avoient séduit. Oter à ses propres fils tout son bien d'acquisition, pour le donner à une petite fille, & au plus jeune encore de ses petits-enfans! vous donner tous les tableaux de famille, parce qu'il vous entendoit faire la connoisseuse en peinture, & qu'il vous voyoit nettoyer de vos belles mains les portraits de vos aïeux, quoique vous suiviez si mal leurs exemples! Vous laisser une quantité de

vaiſſelle d'argent qui ſuffiroit pour deux ou trois groſſes maiſons, & défendre qu'elle ſoit changée, parce que *ſon précieux enfant* (*) n'avoit d'admiration que pour l'ancien goût!

Ces reproches étoient trop mépriſables pour me piquer. Ma pauvre ſœur! eſt-il poſſible, lui ai-je dit, que vous diſtinguiez ſi mal entre l'art & la nature? Si j'ai obligé quelqu'un, je m'en ſuis fait un bonheur; & je n'ai pas cherché d'autre récompenſe. Mon ame eſt au-deſſus de l'art & des ſordides motifs que vous m'attribuez. Que de raiſons n'ai-je pas de ſouhaiter que mon grand pere n'eût jamais penſé à m'accorder des diſtinctions? Mais il a vu mon frere amplement pourvu par des donations étrangeres & par ſes droits naturels; il a ſouhaité que les biens qu'il a répandus ſur moi devinſſent une raiſon pour vous faire obtenir la meilleure part aux faveurs de mon pere, & je ne doute pas que vous ne vous y attendiez tous deux. Vous ſavez, Bella, que la terre que mon grand-pere m'a leguée ne fait pas la moitié du bien réel qu'il a laiſſé.

(*) Alluſion aux termes du teſtament qu'on a rapporté.

Quelle comparaiſon, a repliqué ma ſœur, entre des eſpérances & une actuelle poſſeſſion, accordée, d'ailleurs, avec des diſtinctions qui vous ont fait plus d'honneur que la grandeur même du préſent.

C'eſt apparemment, Bella, ce qui a cauſé mon infortune en excitant votre jalouſie. Mais n'ai-je pas abandonné cette poſſeſſion de bonne grace?

Oui, a-t-elle interrompu, & je te trouve encore plus artificieuſe dans la maniere.... On n'auroit jamais pénétré vos deſſeins juſqu'au fond, ſi l'on n'avoit trouvé le moyen de vous tenir un peu à l'écart, & de vous réduire à des déclarations poſitives; ſi l'on ne vous avoit ôté celui de faire jouer vos petits reſſorts, de vous entortiller, comme un ſerpent, autour de votre mere, & de la faire pleurer de la néceſſité même de vous refuſer quelque choſe dont votre petit cœur obſtiné s'eſt une fois rempli.

Mon cœur obſtiné! y penſez-vous Bella?

Oui, obſtiné; car avez-vous jamais ſu ce que c'eſt que de céder? N'avez-vous pas toujours eu l'art de faire croire que tout ce que vous demandiez étoit juſte; tandis que mon frere & moi, nous

avions ſouvent le chagrin de nous voir refuſer des faveurs fort légeres.

Je ne me ſouvient point, Bella, d'avoir jamais rien demandé qu'il ne convînt pas de m'accorder. Et mes demandes ont été rares pour moi-même, quoiqu'elles l'aient été moins pour d'autres.

Qu'il y avoit de méchanceté dans mes réflexions!

Tout ce que vous dites, Bella, regarde un tems fort ancien: je ne puis remonter ſi loin, juſqu'aux folies de notre enfance; & je ne me ſerois pas imaginé que les marques récentes de votre averſion vinſſent d'une ſource ſi éloignée.

Elle m'a reproché encore un excès de malignité, une inſolente apparence de modération, du venin caché dans mes moindres paroles. O Clary! Clary! tu n'as jamais été qu'une fille à deux faces!

Perſonne, lui ai-je dit, n'a jugé que je fuſſe *une fille à deux faces*, lorſque j'ai tout abandonné à la diſpoſition de mon pere, & qu'avec un revenu ſi conſidérable, je me ſuis contentée, comme auparavant, de la petite penſion qu'il me fait, ſans deſirer la moindre augmentation.

Oui, ruſée créature, c'eſt encore un

En vérité, Bella, cette raillerie eſt cruelle de votre bouche, après la part que vous avez eue au traitement que j'eſſuie. Mais continuez; l'haleine vous manquera bientôt. Je ne puis deſirer de pouvoir vous rendre outrage pour outrage.... Pauvre Bella! Ici, ma chere miſs Howe, je crois avoir ſouri, d'un air un peu trop mépriſant pour une ſœur.

Elle a levé la voix. Point d'inſolens mépris; point de *pauvre Bella*, avec cet air de ſupériorité dans une ſœur cadette.

Eh bien donc! *riche Bella*, en lui faiſant une profonde révérence. Ce nom vous plaira davantage, & convient mieux en effet à cet amas d'or dont vous faites gloire.

Voyez-vous Clary? (tenant la main levée) ſi vous n'êtes pas un peu plus humble dans votre modération, un peu plus réſervée dans votre langage, & ſi vous oubliez le reſpect que vous devez à une ſœur aînée, vous éprouverez.....

Quoi! Bella, un traitement pire que celui dont je vous ai déjà l'obligation? C'eſt ce que je crois impoſſible: à moins que cette main levée ne tombe ſur moi; & c'eſt un excès auquel il vous convien-

droit moins de vous livrer, qu'à moi de le souffrir.

Elle a paru confuse de son emportement. Mais, en s'efforçant de se remettre; bonne & docile créature! a-t-elle dit avec un sourire amer. Ensuite, changeant de propos, elle m'a priée de me souvenir que nous avions été sur les ouvertures; que tout le monde seroit surpris qu'elle tardât si long-tems; qu'on s'imagineroit qu'il y avoit quelque chose à se promettre de moi; enfin que le souper n'étoit pas éloignée.

Je n'ai pu retenir quelques larmes. Que j'étois heureuse, ai-je dit en soupirant, lorsque les résolutions d'autrui & les miennes ne m'empêchoient pas de descendre à l'heure du souper, & de jouir du plus doux plaisir de ma vie dans l'entretien de mon pere, de ma mere, & de mes meilleurs amis!

Cette réflexion, échappée à la force du sentiment, n'a servi qu'à m'attirer une nouvelle insulte. La nature n'a pas donné un cœur sensible à Bella. Elle n'est pas capable des grandes joies de la vie. J'avoue que sa dureté la garantit de bien des peines: cependant, pour en éviter dix fois plus, je ne consentirois pas à

père, ſi je les viole, il ne ſera plus à craindre que perſonne veuille de moi pour ſa femme. Bien plus, malgré les mauvais traitemens que j'ai reçus de mon frere, je l'accompagnerai ſecrétement en Ecoſſe, pour lui ſervir de femme de charge; à la ſeule condition qu'il n'en uſera pas plus mal avec moi qu'avec une femme à gages; ou, ſi notre couſin Morden s'arrête plus long-tems en Italie, j'irai volontiers le joindre à Florence: & dans l'un de ces deux cas, on publiera que j'ai choiſi l'autre, ou que je ſuis allée au bout du monde; car il m'importe peu dans quel lieu l'on diſe que je ſuis allée ou que je dois aller.

Je n'ai qu'une demande à vous faire, mon enfant: donneriez-vous ces jolies propoſitions par écrit?

Oui, de tout mon cœur. Et je ſuis paſſée dans mon cabinet, où non-ſeulement j'ai réduit tous ces articles en peu de mots, mais j'y ai joint quelques lignes pour mon frere, par leſquelles « je lui » témoignois un vif regret de l'avoir » offenſé, je le ſuppliois d'appuyer mes » propoſitions de ſon crédit, & de dreſ- » ſer lui-même un engagement qui fût » capable de me lier; je lui diſois, qu'il » avoit plus de pouvoir que perſonne,

» pour

» pour me réconcilier avec mon pere &
» ma mere, & que je lui ſerois obligée
» toute ma vie, s'il vouloit que je fuſſe
» redevable de cette grace à l'amitié
» fraternelle ».

Comment croyez-vous que ma ſœur ait paſſé le tems, pendant que je l'employois à écrire? A promener ſes doigts ſur mon claveſſin, en s'accompagnant doucement de la voix, pour marquer ſon indifférence.

Lorſque je me ſuis approchée d'elle avec mon écrit, la cruelle s'eſt levée d'un air léger: vous n'avez pas encore fini, ma chere? Oh! cela eſt fait, j'en ſuis ſûre. Quelle facilité à ſe ſervir de ſa plume! Eh! m'eſt-il permis de lire?

S'il vous plaît, Bella.

Après avoir lu, elle a fait un éclat de rire affecté. Comme les grands eſprits ſe laiſſent prendre! Vous n'avez donc pas vu, Clary, que je me moquois de vous? Et vous voudriez que je deſcendiſſe avec cette belle piece, où je ne trouve pas le ſens commun?

Vous ne m'en impoſerez pas, Bella, par ces apparences de dureté. Elles ne peuvent être ſérieuſes. Il y auroit trop peu d'eſprit dans une raillerie de cette nature.

& vous l'accuſeriez d'être l'agreſſeur.

La belle ſituation où vous vous êtes jetée! qui vous fait propoſer de prendre la fuite pour vous dérober à votre libertin, & d'employer le menſonge pour vous cacher. A ce compte, votre chambre eſt le plus heureux aſyle qu'on ait pu trouver pour vous. La conduite de votre *brave*, lorſqu'il eſt venu vous chercher à l'égliſe, marque aſſez le pouvoir qu'il a ſur votre cœur, quand vous n'en auriez pas fait honteuſement l'aveu.

Je n'ajoute qu'un mot. Si, pour l'honneur de la famille, je ne réuſſis pas à vous faire plier, ma réſolution eſt de me retirer en Ecoſſe, & de ne voir de ma vie aucun de nos parens communs.

JAMES HARLOVE.

Voilà un frere! voilà ce qu'on appelle du reſpect ardent pour un pere, une mere & des oncles! Mais il ſe voit traité en homme d'importance, & ſes airs répondent à l'opinion qu'on a de lui.

## LETTRE XLIII.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Mercredi matin à 9 heures.

MA tante Hervey, qui a paſſé la nuit au château, ſort à ce moment de ma chambre. Elle y eſt venue avec ma ſœur. On n'a pas jugé à propos de lui accorder cette liberté ſans un tel témoin. Lorſque je l'ai vu paroître, je lui ai dit que ſa viſite étoit une extrême faveur pour une malheureuſe priſonniere. Je lui ai baiſé la main. Elle a eu la bonté de m'embraſſer, en me diſant: Pourquoi cette diſtance, ma chere niece, avec une tante qui vous aime ſi tendrement?

Elle m'a déclaré qu'elle venoit s'expliquer avec moi, pour le repos de la famille; qu'elle ne pouvoit ſe perſuader que ſi je ne m'étois pas cru traitée avec rigueur, moi qui avois toujours été d'un naturel ſi doux, j'euſſe réſiſté avec cette conſtance aux ordres de mon pere, &

aux desirs de tous mes amis: que ma mere & elle croyoient devoir attribuer ma résolution à la maniere dont on avoit commencé avec moi, & à l'idée où j'étois que, dans l'origine, mon frere avoit eu plus de part aux propositions de M. Solmes, que mon pere & mes autres amis: enfin qu'elles souhaitoient toutes deux de pouvoir me fournir quelque excuse raisonnable, pour revenir honnêtement de mon opposition. Pendant cet exorde, Bella chantonnoit, ouvroit un livre & puis un autre, d'un air pensif, mais sans paroître disposée à se mêler dans la conversation. Ma tante, après m'avoir représenté que mes résistances étoient inutiles, parce que l'honneur de mon pere se trouvoit engagé, s'est jetée sur les loix de mon devoir, avec plus de force que je ne m'y serois attendue si ma sœur n'avoit pas été présente. Je ne repeterai pas quantité d'argumens, qui reviennent à ceux dont vous devez être lasse de part & d'autre. Mais il faut vous instruire de tout ce qui a quelque air de nouveauté.

Lorsqu'elle a cru me trouver inflexible, (c'est son expression) elle m'a dit que, de son côté, elle ne dissimuloit pas que M. Solmes & M. Lovelace lui paroissoient deux hommes qui devoient être

également congédiés; mais que, pour ſatisfaire mes amis, je n'en étois pas moins obligée de ſonger au mariage, & qu'elle penchoit aſſez pour M. Wyerley. Elle m'a demandé ce que je penſois de M. Wyerley.

Oui, Clary, a dit ma ſœur, en s'approchant que dites-vous de M. Wyerley ?

J'ai pénétré auſſitôt l'artifice. On vouloit me mettre dans la néceſſité de m'expliquer, pour tirer de ma réponſe une preuve de ma prévention abſolue en faveur de M. Lovelace. Le piege étoit d'autant plus adroit, que M. Wyerley publie hautement l'eſtime qu'il a pour moi, & que, du côté du caractere comme de celui de la figure, il a beaucoup d'avantage ſur M. Solmes. Il m'eſt venu à l'eſprit de faire tourner cette ruſe contr'eux, en eſſayant combien on pouvoit ſe relâcher des intérêts de M. Solmes, puiſqu'on ne pouvoit s'attendre aux mêmes offres de la part de M. Wyerley.

Dans cette vue, j'ai demandé ſi ma réponſe, en ſuppoſant qu'elle fût favorable à M. Wyerley, me délivreroit des perſécutions de M. Solmes; car j'avouois, ai-je ajouté, que je n'avois pas pour l'un l'averſion que j'avois pour l'autre.

Ma tante m'a repondu que ſa commiſſion ne s'étendoit pas ſi loin, & qu'elle ſavoit ſeulement que mon pere & ma mere ne ſeroient pas tranquilles, auſſi long-tems qu'ils ne verroient pas les eſpérances de M. Lovelace entiérement ruinées par mon mariage.

Fine créature! a dit ma ſœur. Cette réflexion, jointe à la maniere dont elle avoit fait ſuccéder ſa queſtion à celle de ma tante, m'a confirmé qu'on me tendoit un piege.

Eh quoi! chere madame, ai-je repris, me faites-vous des propoſitions qui n'ont aucun objet, pour ſoutenir le ſyſtême de mon frere? N'ai-je donc aucune eſpérance de voir finir mes peines & ma diſgrace, ſans qu'un homme odieux me ſoit préſenté? On rejette donc toutes mes offres! cependant, elle devoient être acceptées; j'oſe le dire.

Enfin, ma niece, s'il ne vous reſte aucune eſpérance, je ne m'imagine pas que vous vous croyez abſolument diſpenſée de l'obéiſſance qu'une fille doit à ſes parens.

Pardonnez-moi, a dit ma ſœur; je ne doute nullement que le but de miſs Clary, s'il lui eſt impoſſible de joindre ſon cher Lovelace, ne ſoit de reprendre

ſa terre entre les mains de mon pere, & d'y aller vivre dans cette indépendance qui eſt le fondement de ſa perverſité. Et là, mon cher cœur, mon petit amour, quelle honorable vie vous menerez! madame Norton, votre oracle, à la tête de votre maiſon; vos pauvres, à la porte; vous, confondue dans la troupe déguenillée, avec un mêlange d'orgueil & de baſſeſſe, & fort ſupérieure dans vos idées à toutes les femmes de la province qui n'auront pas ces nobles inclinations; les pauvres dehors! ai-je dit, mais Lovelace dedans; c'eſt-à-dire, bâtiſſant votre réputation d'une main, & la détruiſant de l'autre. Le charmant ſyſtême! Mais apprenez, ma petite fugitive, que les volontés d'un grand-pere mort ſeront reſtreintes par celles d'un pere vivant; & qu'on diſpoſera de la terre, comme mon grand-pere l'auroit fait s'il eût aſſez vécu pour voir un ſi grand changement dans ſa favorite. En un mot, elle ne retournera pas entre vos mains, ſi l'on ne vous reconnoît aſſez de diſcrétion pour en faire un bon uſage; ou juſqu'à ce que l'âge vous autoriſe à réclamer les loix, pour l'arracher *reſpectueuſement* à votre pere.

Fi, miſs Harlove! lui a dit ma tante. Ce langage n'eſt pas digne d'une ſœur.

O madame! laiſſez la continuer. Ce n'eſt rien en comparaiſon de ce que j'ai déjà ſouffert de miſs Harlove. Elle ne conſulte que l'emportement de ſa jalouſie, ou des ordres ſupérieurs auxquels mon devoir eſt de me ſoumettre. Je lui répondrai ſeulement que, pour la révocation de mes droits, je ſais à quoi je ſuis autoriſée: & rien ne m'empêcheroit d'y rentrer, ſi j'en avois le deſſein. Mais c'eſt une idée qui ne me vient pas même à l'eſprit. Ayez la bonté, madame, de faire connoître à mon pere que les traitemens les plus durs, les conſéquences les plus fâcheuſes, ne me feront jamais chercher des reſſources contraires à ſa volonté; dût-il me reduire à l'indigence, & me chaſſer de ſa maiſon; ce qui ſeroit peut-être préférable pour moi, au chagrin d'y être empriſonnée & outragée comme je ſuis.

Sur ce point, chere niece, m'a répondu ma tante, ſi vous étiez mariée, vous ſeriez obligée de vous conformer aux intentions de votre mari; & ſi ce mari étoit M. Lovelace, on ne ſauroit douter qu'il ne ſaiſît ardemment l'occaſion de jeter de nouveaux troubles dans les familles. Au fond, ma niece, s'il avoit une véritable conſidération pour vous, on n'en-

tendroit point parler continuellement de ſes bravades. Il paſſe pour un homme fort vindicatif. A votre place, miſs Clary, je craindrois, & même ſans l'avoir offenſé, qu'il ne fît quelque jour tomber ſur moi cette vengeance dont il ne ceſſe point de menacer la famille.

Ses menaces, ai-je repris, ne ſont qu'un retour aſſez naturel pour celles qu'on lui fait tous les jours. Tout le monde n'eſt pas auſſi diſpoſé que moi à ſouffrir des inſultes. Mais étoit-il moins connu qu'aujourd'hui, lorſqu'il fut introduit ici pour la première fois? On étoit perſuadé alors, que le mariage, que la diſcrétion d'une femme, produiroit des miracles. Mais j'en ai trop dit, ai-je ajouté en me tournant vers ma ſœur. D'ailleurs, je repete, comme je l'ai fait vingt fois, qu'il ne ſeroit pas queſtion de M. Lovelace, ſi j'étois traitée généreuſement.

Ma tante, interrompant quelque réponſe injurieuſe de ma ſœur, m'a repréſenté encore qu'on ne pouvoit être tranquille, ſi l'on ne me voyoit mariée. On aſſure, a-t-elle continué, que, pour appaiſer M. Lovelace, vous offrez de lui promettre que, ſi vous n'êtes pas ſa femme, vous ne ſerez jamais celle de perſonne.

C'eſt faire ſuppoſer que vous êtes fort avancée avec lui.

J'avoue naturellement, ai-je répondu, que je n'ai pas connu de meilleure voie pour prévenir de nouveaux malheurs. Et ſi l'on ne veut pas que je penſe à lui, il n'y a point d'autre homme au monde à qui je puiſſe penſer favorablement. Cependant je donnerois volontiers tout ce que je poſſede, pour le voir engagé d'un autre côté. Oui, volontiers, Bella; quoique je vous voie ſourire malignement.

Cela peut être, Clary; mais vous ne ſauriez m'empêcher de ſourire.

*Si l'on ne veut pas que vous penſiez à lui*, a répété ma tante. J'entends ce langage, miſs Clary. Il eſt tems que je deſcende. Deſcendons-nous, miſs Harlove? Je tâcherai d'engager votre pere à permettre que ma ſœur monte elle-même. Il en réſultera peut-être quelque événement plus heureux.

Je prévois, a dit Bella, ce qui ne manquera pas d'en réſulter. Ma mere & Clary ſe noieront dans leurs larmes; mais avec cette différence dans les effets, que ma mere reviendra percée juſqu'au fond du cœur, & que ma ſœur Clary n'en ſera que plus endurcie de l'avantage qu'elle s'applaudira d'avoir obtenu

ſur la tendreſſe de ma mere. Si vous le voulez ſavoir, madame, c'eſt la raiſon qui a fait condamner cette jolie perſonne à garder ſa chambre.

Elle a pris ma tante par la main ; & moi, ſans repliquer un ſeul mot ; je leur ai laiſſé prendre à toutes deux le chemin de l'eſcalier.

## LETTRE XLIV.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

MON cœur étoit ſuſpendu entre l'eſpérance & la crainte de voir ma mere ; pénétré, d'ailleurs, de la douleur & de la confuſion de lui avoir cauſé tant de chagrins. Je l'attendois en tremblant : mais j'aurois pû m'épargner ces agitations ; on ne lui a pas permis de monter. Ma tante a eu la bonté de revenir, mais accompagnée de ma ſœur. Elle m'a pris la main. Elle m'a fait aſſeoir près d'elle.

Je dois vous avouer, m'a-t-elle dit, que ſi je reviens pour la derniere fois, malgré le ſentiment de votre pere, c'eſt pour vous rendre un bon office, parce que je ſuis ſérieuſement alarmée des

conſéquences de votre obſtination. Enſuite elle a recommencé à me mettre devant les yeux l'attente de tous mes amis, les richeſſes de M. Solmes, qui ſont bien au-deſſus de ce qu'on s'eſt jamais imaginé, l'avantage des articles, la mauvaiſe réputation de M. Lovelace, l'averſion que toute la famille a pour lui; chaque circonſtance revêtue des plus fortes couleurs, quoiqu'elles ne l'aient pas été plus que celles des mêmes peintures dans la bouche de ma mere: d'où je conclus que ma mere n'a rendu compte à perſonne de ce qui s'eſt paſſé entr'elle & moi, puiſqu'autrement ma tante ne m'auroit pas répété la plupart des choſes qui m'avoient déjà été repréſentées inutilement.

Elle m'a dit que c'étoit percer le cœur de mon pere, que de lui donner lieu de croire qu'il n'avoit pas d'autorité ſur ſes enfans, particuliérement ſur une fille qu'il avoit toujours aimée juſqu'à l'adoration; & qu'il n'y avoit pas d'extrêmités, par conſéquent, où cette exceſſive tendreſſe, changée en indignation, en haine, en fureur, ne fût capable de le porter. Là, joignant les mains, avec la plus preſſante bonté, je vous conjure, ma chere niece, pour moi, pour vous-même,

pour tout ce qui vous eſt cher au monde, de ſurmonter une malheureuſe prévention, de détourner les maux dont vous êtes menacée, & de faire le bonheur de tout le monde, en vous garantiſſant des plus fâcheuſes diſgraces. Faut-il me jeter à vos genoux, ma très-chere Clary? Oui, je m'y jetterai volontiers.... Et, dans l'ardeur de ce tranſport, elle s'y eſt jetée effectivement; & moi avec elle, baiſſant la tête de confuſion, la ſuppliant de ſe lever, jetant mes bras autour d'elle, & mouillant ſon ſein de mes larmes.

O ma chere tante, ma tante bien aimée! quels excès de bonté & de condeſcendance! levez-vous, hélas! levez-vous. Vous me déchirez le cœur, par des marques ſi incroyables de tendreſſe.

Dites, ma très-chere niece, dites que vous voulez obliger tous vos amis. Dites-le, je vous en conjure, ſi vous nous aimez.

Hélas! comment vous promettre ce que je mourrois plutôt que d'exécuter?

Dites du moins, ma chere, que vous prendrez du tems pour y réfléchir; que vous en prendrez pour raiſonner avec vous-même. Donnez-nous du moins quelque eſpérance. Que ce ne ſoit pas en vain que je vous preſſe & que je vous conjure à genoux.

Elle ne quittoit pas cette posture, & je gardois la mienne aussi devant elle.

Quelle étrange situation ! Si j'étois capable d'un doute, ma chere tante, je le ſerois bientôt de vaincre. Ce qui paroît un puiſſant motif à mes amis, n'en peut être un pour moi. Combien de fois l'ai-je répété ? Qu'il me ſoit permis de vivre fille. Eſt-ce une faveur qu'on ne puiſſe m'accorder ? Qu'on me laiſſe partir pour l'Ecoſſe, pour Florence, pour tout autre lieu qu'on voudra choiſir. Qu'on m'envoie aux Indes en qualité d'eſclave. Je puis conſentir à tout. Mais je ne m'engagerai point, par des ſermens, à vivre avec un homme qu'il m'eſt impoſſible de ſupporter.

Bella gardoit le ſilence, les mains levées, comme dans l'admiration de mon endurciſſement. Je vois, m'a dit ma tante en ſe levant, que rien ne peut fléchir votre eſprit. A quoi ſervent les ménagemens ? a interrompu ma ſœur. Vous voyez, madame, que c'eſt bonté perdue. Déclarez-lui nettement à quoi elle doit s'attendre. Prononcez lui ſa ſentence.

Ma tante, la prenant par la main, s'eſt retirée vers une fenêtre, les larmes aux yeux. Je ne puis, miſs, en vérité je

ne puis, lui a-t-elle dit doucement (mais j'entendois jusqu'au moindre mot); il y a bien de la dureté dans la maniere dont on la traite. C'eſt un cœur noble, après tout. Quel malheur que les choſes aient été pouſſées ſi loin! Mais il faut engager M. Solmes à ſe déſiſter.

Eh quoi, madame! lui a répondu ma ſœur, d'une voix ſourde mais fort animée, vous laiſſez-vous prendre auſſi par cette petite ſirene? Ma mere a bien fait de n'être pas venue. Je doute ſi mon pere même, après avoir jeté ſon premier feu, ne ſe laiſſeroit pas vaincre par ſes artifices. Il n'y a que mon frere, j'en ſuis sûre, qui ſoit capable de la réduire.

Ne penſez point à faire monter votre frere, a repliqué ma tante; je le trouve beaucoup plus furieux qu'il ne convient. Elle ne marque rien, dans ſes manieres, qui ſente l'obſtination & la perverſité. Si votre frere venoit, je ne répondrois pas des ſuites; car je l'ai cru deux ou trois fois prête à s'évanouir.

Ho, madame! elle a le cœur plus fort que vous ne vous l'imaginez. Vous voyez ce qui vous revient, de vous être miſe à genoux devant elle.

Ma tante eſt demeurée dans ſes ré-

flexions, à la fenêtre, le dos tourné vers moi. Ce tems a paru propre à Bella pour m'insulter encore plus barbarement. Elle est passée dans mon cabinet, où elle a pris les échantillons que ma mere nous avoit envoyés; &, me les apportant, elle les a étendus près de moi sur une chaise. Elle me les a montrés l'un après l'autre, sur sa manche & sur son épaule; &, d'une voix basse, pour n'être point entendue de ma tante, elle m'a donné ironiquement son avis sur chaque couleur : cette étoffe sera sans doute pour le jour de la noce, celle-là pour le lendemain. Qu'en dites-vous, mon amour? Et ce fond de velours cramoisi? Je le trouve admirable pour un aussi beau teint que le vôtre. Quel éclat il va vous donner! Vous soupirez, ma chere (en effet, la douleur m'arrachoit quelques soupirs)! Et ce velours noir, fera-t-il mal, à votre avis, avec des yeux si charmans? Lovelace, ne vous dit-il pas que vous avez des yeux adorables? Mais quoi! l'amour..... Vous ne répondez rien. Et les diamans donc? les dentelles.....

Elle auroit continué, si ma tante n'étoit revenue vers nous en s'essuyant les yeux. Quoi, mesdemoiselles! un entretien secret? Vous paroissez si gaie

& ſi contente, miſs Harlove, que j'en conçois beaucoup d'eſpérance.

Ma ſœur a répondu qu'elle me donnoit ſon avis ſur les étoffes ; à la vérité, ſans que je l'en euſſe priée ; mais que je paroiſſois approuver ſon jugement par mon ſilence.

O Bella ! lui ai-je dit, plût au ciel que M. Lovelace vous eût priſe au mot ! votre jugement ſe ſeroit exercé pour votre propre intérêt, & nous aurions été toutes deux fort heureuſes. Eſt-ce ma faute, je vous prie, s'il en eſt arrivé autrement ? Ce diſcours l'a rendu furieuſe, juſqu'à me donner des noms injurieux. Eh quoi, ma ſœur ! ai-je repris, vous paroiſſez fachée ? comme ſi deux mots ſi ſimples renfermoient plus de ſens que je n'ai peut-être eu deſſein de leur en donner. Mes vœux ſont ſinceres pour vous, comme pour moi & pour toute la famille. Qu'ai-je donc dit de ſi piquant ? Ne me donnez pas lieu de ſoupçonner, chere Bella, que j'ai trouvé le véritable nœud de la conduite que vous tenez avec moi ; & qui eſt inexpliquable juſqu'à préſent de la part d'une ſœur.

Fi, fi, miſs Clary ! m'a dit ma tante.

Les railleries outrageantes ne faiſant qu'augmenter dans la bouche de ma ſœur,

prenez garde, lui ai-je dit encore, que vous ne ſoyez moins propre à lancer des traits qu'à les recevoir. Si je voulois me ſervir de vos propres armes, je vous conſeillerois de voir un moment quelle pauvre figure cette étoffe fait ſur votre épaule.

Fi, fi, miſs Clary! a répété ma tante.

C'eſt à miſs-Harlove, madame, que vous auriez dit *fi fi*, ſi vous aviez entendu la moitié ſeulement de ſes barbares inſultes.

Deſcendons, madame, a dit ma ſœur avec une extrême violence. Laiſſons enfler cette créature, juſqu'à ce qu'elle creve de ſon propre venin. Dans la colere où je ſuis, c'eſt la derniere fois que je veux la voir.

Si j'avois le cœur aſſez bas, lui ai-je dit, pour ſuivre un exemple que je condamne, il m'eſt ſi facile de faire tourner ces outrages à votre confuſion, qu'il me paroît ſurprenant que vous oſiez vous y expoſer. Cependant, Bella, puiſque vous êtes prête à deſcendre, ſoyez capable de me pardonner, & je vous pardonne auſſi. Vous y êtes obligée doublement, & par votre qualité d'aînée, & par la cruauté que vous avez eue d'offenſer une ſœur qui eſt dans l'affliction. Puiſſiez-vous être heureuſe, quoique je

ſois menacée de ne l'être jamais ! Puiſſiez-vous ne jamais éprouver la moitié de mes peines ! votre conſolation ſera, du moins, de n'avoir pas une ſœur qui ſoit capable de vous traiter comme vous m'avez traitée.

Que tu es une.... & ſans me dire ce que j'étois, elle s'eſt précipitée vers la porte.

Souffrez, madame, ai-je dit à ma tante, en me mettant à genoux devant elle, & ſerrant les ſiens de mes deux bras, ſouffrez que je vous retienne un moment, non pour me plaindre de ma ſœur, qui doit trouver ſa punition dans elle-même, mais pour vous remercier d'une bonté qui excite ma plus vive reconnoiſſance. Je vous demande ſeulement de ne pas attribuer à mon obſtination la fermeté inébranlable que j'ai marquée pour une tante ſi chere, & de me pardonner tout ce que j'ai dit ou ce que j'ai fait de mal à propos ſous vos yeux. Le ciel m'eſt témoin qu'il n'y eſt entré aucun fiel contre la pauvre Bella. J'oſe dire que ni elle, ni mon frere, ni mon pere même, ne connoiſſent pas le cœur qu'ils font ſaigner ſi cruellement.

J'ai été bien conſolée, ma chere miſs Howe, de voir quel effet l'abſence de

ma ſœur a produit tout d'un coup. Levez-vous, ame noble! fille charmante! (ce ſont les obligeantes expreſſions de ma tante) ne demeurez point dans cette poſture devant moi. Gardez pour vous ſeule ce que je vais vous dire: j'ai plus d'admiration pour vous que je ne puis l'exprimer: ſi vous pouvez éviter de réclamer vos droits ſur la terre de votre grand pere, & ſi vous avez la force de renoncer à Lovelace, vous continuerez d'être la plus grande merveille que j'aie connue à votre âge.....Mais je ſuis obligée de deſcendre avec votre ſœur. Voici mes derniers mots: conformez-vous, ſi vous le pouvez, aux volontés de votre pere. Quel mérite ne vous ferez-vous pas par votre ſoumiſſion? Demandez-en la force au ciel. Vous ne ſavez pas tout ce qui peut arriver.

Un mot, ma chere tante! encore un mot (car elle me quittoit); employez tout votre crédit pour ma chere madame Norton. Elle eſt fort mal dans ſes affaires. S'il lui arrivoit de tomber malade, elle auroit beaucoup de peine à ſubſiſter ſans le ſecours de ma mere. Il ne me reſtera aucun moyen de la ſoulager, car je manquerai plutôt du néceſſaire que de réclamer mes droits. Et je puis vous aſ-

surer qu'elle m'a fait de ſi fortes repréſentations, pour me porter à l'obéiſſance, que ſes argumens n'ont pas peu contribué à m'affermir dans la réſolution d'éviter toutes les voies extrêmes, auxquelles je prie le ciel, néanmoins, de n'être jamais forcée. Hélas ! on ne laiſſe pas de m'ôter le ſecours de ſes conſeils, & l'on penſe mal d'une des plus vertueuſes femmes du monde !

Je ſuis ravie de ces ſentimens, m'a dit ma tante ; & recevez ce baiſer, & celui-ci, & celui-ci encore, ma charmante niece, (car elle me nommoit ainſi preſque à cha que mot, en preſſant mes joues de ſes levres, & ſerrant ſes bras autour de mon cou) ; que le ciel vous protége ! qu'il vous ſerve de guide ! Mais il faut vous ſoumettre. Je vous déclare qu'il le faut. En un un mot, on ne vous accorde qu'un mois. Et ſouvenez-vous, miſs, qu'il faut obéir.

Je ſuppoſe que cette déclaration eſt ce que ma ſœur avoit nommé ma ſentence. Cependant, elle n'a rien de pire que celle qu'on m'avoit déjà prononcée. Il m'a paru que ma tante affectoit d'élever la voix en répétant ces derniers mots : *Et ſouvenez-vous, miſs, qu'il faut obéir.* Elle m'a quittée auſſi-tôt.

Tout ce que j'ai reſſenti dans cette

cruelle ſcene, ſe renouvelle en vous l'écrivant. Ma plume tombe de mes mains, & je vois toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, au travers d'un déluge de pleurs.

* *

Mercredi à cinq heures.

J'AJOUTERAI quelques lignes. Ma tante, en me quittant, a trouvé ma ſœur, qui l'attendoit au bas de l'eſcalier, & qui lui a reproché de s'être arrêtée long-tems après elle. Cependant elle a loué ſes derniers mots, qu'elle peut fort bien avoir entendus, & elle s'eſt écriée, ſur mon obſtination: L'auriez-vous cru, madame, que votre Clariſſe, cette fille ſi chere à tout le monde, fût d'un ſi mauvais caractere? Et qui, de ſon pere ou d'elle, comme vous lui avez dit, eſt obligé à la ſoumiſſion? Ma tante a répondu d'un ton qui marquoit de la pitié; mais je n'ai pu diſtinguer ſes termes.

N'admirez-vous pas, ma chere, cette étrange perſévérance dans une entrepriſe ſi peu raiſonnable? Mais je m'imagine que mon frere & ma ſœur donnent continuellement de mauvaiſes interprétations à tout ce qui vient de moi; & malheureuſement je n'ai perſonne qui oſe prendre ma défenſe. Ma ſœur dit, que ſi l'on

*m'avoit*

*m'avoit cru ſi brave.* (*), on n'auroit point engagé le combat avec moi. Ils ne ſavent comment concilier monobſtination ſuppoſée avec mon caractere établi, & leur eſpérance eſt de me fatiguer à force de varier leurs attaques. Vous voyez que mon frere eſt déterminé *à me faire plier*, ou à quitter le château d'Harlove pour ne le revoir jamais. La queſtion ſe réduit à perdre un fils ou à faire plier une fille la plus perverſe & la plus ingrate qu'on ait jamais vue! voilà le jour ſous lequel les choſes ſont préſentées. Elles ſeront pouſſées bien plus loin; je m'y attends, & je n'en doute pas. Mais qui peut deviner quelles ſeront leurs nouvelles meſures?

Je ferai partir, avec cette lettre, ma réponſe à la vôtre de dimanche dernier. Elle partira telle qu'elle eſt: car elle ſeroit longue à copier, & je n'en ai pas le tems. Cependant je crains, ma chere, d'y avoir pouſſé mes libertés trop loin, dans plus d'un endroit. Mais je n'ai pas l'eſprit aſſez tranquille, pour y rien changer. Ne ſoyez pas fachée contre moi: je vous avertis que ſi vous pouvez en excuſer un ou deux traits, ce ſera parce qu'ils viennent *de votre meilleure amie*,

CL. HARLOVE.

* Dans une lettre précédente.

## LETTRE XIV.

*Miſs Howe, à miſs Clarisse Harlove.*

Mercredi au ſoir, 22 de Mars.

MOI fâchée! Eh de quoi donc, ma chere? Rien ne peut m'être plus agréable que ce que vous nommez *vos libertés*. J'admire ſeulement votre patience pour les miennes; voilà tout; & je regrette la peine que je vous ai donnée à me faire une ſi longue réponſe ſur le ſujet en queſtion, malgré le plaiſir que j'ai pris à la lire.

Je ſuis perſuadée que votre intention n'a jamais été d'uſer de réſerve avec moi: premiérement, parce que vous le dites; en ſecond lieu, parce que vous n'avez pas encore été capable d'éclaircir votre ſituation à vos propres yeux, & que, perſécutée, comme vous l'êtes, il vous eſt impoſſible de diſtinguer aſſez les effets de l'amour & de la perſécution, pour aſſigner à chacune de ces deux cauſes les bornes de leur pouvoir. C'eſt ce que je crois vous avoir déjà fait entendre.

Ainſi j'abandonne à préſent cette queſtion.

Robert m'a dit que vous ne faiſiez que mettre votre dernier paquet au dépôt, lorſqu'il l'a pris. Il y étoit allé une heure auparavant, ſans y avoir rien trouvé. Il avoit remarqué mon impatience; & celle de m'apporter quelque choſe de vous l'a fait roder quelque tems autour de vos murs.

Ma couſine *Jenny Deſdale* eſt ici, & veut paſſer cette nuit avec moi. Je n'aurai point le tems de vous répondre avec toute l'attention qui convient au ſujet de vos lettres. Vous ſavez qu'avec elle, c'eſt un babil qui ne finit point. Cependant l'occaſion qui l'amene eſt fort grave. Elle eſt venue pour engager ma mere à faire un voyage chez madame *Larkin*, ſa grand'-mere, qui garde le lit depuis long-tems, & qui, reconnoiſſant enfin qu'elle eſt mortelle, penſe à faire un teſtament. Malgré l'averſion qu'elle a eue juſqu'à préſent pour cette cérémonie, elle y conſent, à condition que ma mere, qui n'eſt qu'une parente éloignée, ne laiſſera pas d'y être préſente, pour l'aider de ſes conſeils; car on a grande opinion de l'habileté de ma mere dans tout

ce qui regarde les teſtamens, les contrats de mariage & les autres affaires de cette nature.

Madame Larkin demeure à dix-ſept milles de nous. Ma mere, qui ne peut ſe réſoudre à coucher hors de ſa maiſon, ſe propoſe de partir fort matin, pour revenir le ſoir. Ainſi, je compte d'être demain à votre ſervice depuis le commencement du jour juſqu'à la fin, & je ne ſerai au logis pour perſonne.

A l'égard de mon incommode, je lui ai mis dans la tête d'eſcorter les deux dames, pour ramener ma mere avant la nuit. Je ne connois que les occaſions de cette nature, où ces gens-là ſoient bons à quelque choſe; pour donner à notre ſexe un petit air de vanité & d'aſſurance dans les lieux publics.

Je me ſouviens de vous avoir fait entendre que je ne ſerois pas fâchée de voir une alliance entre ma mere & ce M. Hikman. En vérité, je répete ici mes ſouhaits. Qu'importe une différence de quinze ou vingt ans? ſur-tout lorſqu'une femme ſe porte aſſez bien pour faire eſpérer qu'elle ſera long-tems jeune, & lorſque le galant eſt un homme *ſi ſage!* De bonne foi, je crois que je l'aimerois

autant pour mon pere qu'à tout autre titre. Ils ont une extrême admiration l'un pour l'autre.

Mais il me vient une meilleure idée, pour l'homme du moins, & plus convenable du côté de l'âge. Que dites-vous, ma chere, de faire un compromis avec votre famille, par lequel vous leur offririez de rejeter vos deux hommes, & d'agréer le mien? Si vous n'en êtes, pour l'un des deux, *qu'au goût conditionnel*, l'idée ne sauroit vous déplaire. Il n'y manque que votre approbation. Sous ce jour, quels égards n'aurai-je pas pour M. Hickman? Plus, d'une bonne moitié, que sous l'autre. Ma folle veine est ouverte! la laisserai-je couler? Qu'il est difficile de résister aux foibles naturels!

Hickman me paroît bien plus conforme à votre goût, qu'aucun de ceux qui vous ont été proposés jusqu'à présent. C'est un homme sage, si grave! & tant d'autres qualités! D'ailleurs ne m'avez-vous pas dit que c'est votre favori? Mais peut-être ne l'honorez-vous de tant d'estime, que parce qu'il a celle de ma mere. Je ne doute pas qu'il ne crût gagner beaucoup au change, du moins s'il n'est pas plus imbécille que je ne le crois.

Hé! mais votre fier amant l'auroit

me faire descendre, étois pour me rendre témoin de la bonne grace avec laquelle il fait une révérence, & pour lui donner l'occasion de me souhaiter le bon jour. Elle sait que je n'ai pas d'empressement à le favoriser de ma présence, lorsque je suis engagée d'un autre côté. Je n'ai pu m'empêcher de prendre un air un peu froid, en m'apperçevant qu'elle n'avoit rien à me dire, & quelle étoit son intention. Elle m'a raillée de mes distractions, afin que son homme partît sans chagrin.

Il m'a fait une révérence jusqu'à terre. Il auroit voulu prendre ma main d'une des siennes; mais je n'ai pas jugé à propos de servir de pendant à son fouet, qu'il tenoit de l'autre. Je l'ai retirée, en la portant vers son épaule, comme si je m'étois hâtée de le soutenir, dans la crainte qu'il ne donnât du nez contre terre à force de se baisser. Eh, mon Dieu! lui ai-je dit, si vous veniez à tomber! La folle créature! a dit ma mère en souriant. Cette mauvaise plaisanterie l'a tout-à-fait décontenancé. Il s'est retiré en arriere, la bride en main, & toujours faisant des révérences, jusqu'à ce que, rencontrant son laquais, il a pensé le renverser en se relevant. J'ai ri de tout mon cœur. Il est monté, il a piqué des deux; & pour n'a-

voir pas voulu me quitter des yeux, il a failli de se tuer contre la porte.

Je suis rentrée, la tête si pleine de lui, qu'il faut que je reprenne mon dessein. Peut-être serai-je assez heureuse pour vous divertir un moment. Songez que je le peins du bon & du mauvais côté.

Hickman est un de ces hommes inutiles qui, pour me servir d'une de vos expressions, ont l'air affairé sans avoir jamais d'occupations sérieuses. Il est rempli de projets dont il n'exécute jamais aucun; irrésolu, ne se tenant à rien, excepté au plaisir de me tourmenter par ses ridicules propos d'amour, dans lesquels il est évident qu'il est soutenu par la faveur de ma mere, plutôt que par ses propres espérances, puisque jamais je ne lui en ai donné aucune.

J'en veux à son visage: quoiqu'en général, pour un corps aussi replet, on puisse dire que la figure d'Hickman est assez bien, ce n'est pas de beauté que je lui reproche de manquer; car, suivant votre observation, qu'est-ce que la beauté dans un homme? Mais, avec des traits bien marqués, & une épaisse machoire, il n'a pas la moitié de l'air mâle qui est répandu dans l'agréable physionomie de Lovelace.

Et puis, quelle affectation de singularité dans bien des choſes! Je n'ai pas encore eu le courage de railler l'eſpece d'évantail empeſé qui lui pend au col, parce que ma mere trouve qu'elle lui ſied bien, & que je ne voudrois pas d'ailleurs être aſſez libre avec lui pour lui faire connoître que je ſouhaiterois de le voir autrement. Si je m'expliquois là-deſſus, le goût de l'homme eſt ſi bizarre, qu'en ne conſultant que lui-même, il prendroit un modele de cravate ſur quelque vieux portrait du roi Guillaume, où le menton de ce prince repoſe comme ſur un couſſin.

A l'égard de ſon habillement, on ne ſauroit dire qu'il ſoit jamais mal-propre; mais il eſt quelquefois trop magnifique, & quelquefois trop ſimple, pour mériter le nom d'élégant. Dans ſes manieres, il y a tant d'apprêt, tant de parade, qu'on les croiroit de commande plutôt que familieres & naturelles. Je ſais que vous attribuez ce défaut à la crainte d'offenſer ou de déplaire; mais, en vérité, vos cérémonieux outrés tombent ſouvent dans le cas qu'ils veulent éviter.

Hickman, au reſte, eſt honnête homme. Il eſt de très-bonne famille. Son bien eſt conſidérable; & quelque jour, voyez-

vous ? il peut devenir *baronnet*. Il a le cœur humain & ſenſible ; on le dit paſſablement généreux, & je pourrois le dire auſſi, ſi je voulois accepter ſes préſens, qu'il m'offre ſans doute dans l'eſpérance qu'ils lui reviendront un jour, avec celle qui les auroit reçus ; méthode que tous les corrupteurs emploient avec ſuccès, depuis l'ancien Satan juſqu'au plus vil de ſes ſerviteurs. Cependant, pour parler le langage d'une perſonne que je ſuis faite pour reſpecter, c'eſt *un homme prudent* ; c'eſt-à-dire, un excellent économe.

Au bout du compte, je ne ſaurois dire que j'aie à préſent plus de goût pour un autre que pour lui, de quelque maniere que j'aie pu penſer autrefois.

Il n'a point la paſſion de la chaſſe ; & s'il entretient une meute, il ne préfete pas, du moins, ſes chiens aux créatures de ſon eſpece. J'avoue que ce n'eſt pas un mauvais ſigne pour une femme. Il aime ſes chevaux ; mais ſans avoir le goût des courſes, qui devient un jeu de haſard. Il n'a pas plus d'inclination pour les autres jeux. Il eſt ſobre, modeſte ; en un mot, il a les qualités que les meres aiment dans un mari pour leurs filles, & que les filles devroient peut-être aimer pour elles-mêmes, ſi elles étoient

capables de juger aussi bien dans leur propre cause, que l'expérience leur apprendra quelque jour à juger dans celle de leurs filles futures.

Malgré tout, pour vous parler de bonne foi, je ne crois pas que j'aime Hickman, ni qu'il m'arrive jamais de l'aimer.

C'est une chose étrange, que dans tous ces sages galans, la modestie ne puisse être accompagnée d'une vivacité décente & d'une honnête assurance; qu'ils ne sachent pas joindre à leurs bonnes qualités un certain air, qui, sans être jamais séparé du respect, dans les soins qu'ils rendent à une femme, soit capable de montrer l'ardeur de leur passion plutôt que le fond doucereux de leur naturel. Qui ne sait pas que l'amour se plaît à domter les cœurs de lion? que les femmes à qui leur conscience reproche le plus de manquer de courage, desirent naturellement, & sont portées à préférer l'homme qui en est le mieux partagé, comme le plus propre à leur donner la protection dont elles ont besoin; que plus elles ont de ce qu'on appelleroit lâcheté dans les hommes, plus elles trouvent de charmes dans les caracteres héroïques; ce qui paroît assez dans leurs lectures, où elles prennent plaisir à rencontrer des obsta-

cles vaincus, des batailles gagnées, & cinq ou six cents ennemis terrassés par la valeur d'un seul paladin; enfin qu'elles souhaiteroient que l'homme qu'elles aiment fût un héros pour tout autre qu'elles; mais que, dans tout ce qui les regarde elles-mêmes, sa douceur & son humilité ne connussent point de bornes! Une femme a quelque raison de se glorifier de la conquête d'un cœur auquel rien n'est capable de causer de l'effroi; & delà vient trop souvent qu'un faux brave, avec ses airs imposans, remporte les fruits qui ne devroient appartenir qu'au véritable courage.

Pour l'honnête Hickman, la bonne ame est généralement si souple, que j'ai peine à distinguer s'il y a quelque chose de marqué en ma faveur, dans les respectueux témoignages de sa soumission. Si je le maltraite, il paroît fait si naturellement pour les rebuts, il s'y attend si bien, que je suis embarrassée à le surprendre, soit que l'occasion soit juste ou non. Vous pouvez compter que souvent, lorsque je lui vois prendre un air de repentir pour des fautes qu'il n'a pas commises, je doute si je dois rire ou le plaindre.

Nous avons quelquefois pris plaisir

toutes deux à nous repréſenter quelles doivent avoir été, dans l'enfance, les manieres & la phyſionomie des perſonnes avancées en âge, c'eſt-à-dire, à juger, par les apparences préſentes, quelle figure ils devoient faire dans leur premiere ſaiſon. Je vais vous dire ſous quel jour je vois Hickman, Solmes & Lovelace, nos trois héros, lorſque je les ſuppoſe au college.

Solmes, je m'imagine, devoit être un ſale & avide petit garçon, qui tournoit ſans ceſſe autour de ſes camarades, dans l'eſpérance de trouver quelque choſe à dérober, & qui leur auroit demandé volontiers à chacun la moitié de leur pain, pour épargner le ſien. Je me repréſente Hickman comme un grand élancé, avec la chevelure auſſi plate que la phyſionomie, qui étoit harcelé & pincé de tous les autres, & qui retournoit au logis le doit dans l'œil, pour s'en plaindre à ſa mere. Lovelace, au contraire, étoit un franc vaurien, plein de feu, de caprices & de méchanceté, qui alloit à la picorée dans les vergers, qui montoit par-deſſus les murailles, qui couroit à cheval ſans ſelle & ſans bride; un audacieux petit coquin, qui donnoit des coups & qui en recevoit; qui ne rendoit

juſtice à perſonne, & qui n'en demandoit pas; qui, ayant la tête caſſée dix fois le jour, diſoit : C'eſt l'affaire d'un emplâtre, ou, qu'elle ſe guériſſe toute ſeule; tandis que ne penſant qu'à faire plus de mal encore, il alloit s'expoſer d'un autre côté à ſe faire briſer les os.

Les reconnoiſſez-vous ? Je trouve que les mêmes diſpoſitions ſont crues avec eux, & les caractériſent encore avec peu d'altération. Il eſt bien mortifiant, ma chere, que tous les hommes ſoient autant d'animaux malfaiſans, qui ne différent que du plus au moins, & que ce ſoit entre ces monſtres-là que nous ſoyons obligées de choiſir.

Mais je crains, plus que jamais, que ce ton de plaiſanterie ne ſoit un peu hors de ſaiſon, pendant que vous gémiſſez dans des circonſtances ſi affligeantes. Si je n'ai pas réuſſi à vous divertir, comme je le fais quelquefois par mes impertinences, je ſuis inexcuſable, non ſeulement auprès de vous, mais au tribunal même de mon propre cœur, qui, malgré cette apparence de légéreté, eſt entiérement à vos peines. Comme cette lettre n'eſt qu'un tiſſu de folies, elle ne partira pas ſans être accompagnée d'une autre, qui contiendra quelque choſe de plus

ſolide, & de plus convenable à votre malheureuſe ſituation, c'eſt-à-dire au ſujet préſent de notre correſpondance.

ANNE HOWE.

## LETTRE XLVI.

*Miſs* HOWE, *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Jeudi à ſept heures du matin.

MA mere & ma couſine ſont parties à la pointe du jour; dans une berline à quatre chevaux, avec trois laquais derriere elles, eſcortées par leur intrépide écuyer, & lui par deux de ſes gens, à cheval, comme leur maître. Ma mere & lui aiment la parade, lorſqu'ils ſortent enſemble; c'eſt une eſpece de compliment qu'ils ſe font entr'eux, & qui marque du moins que l'un croit le recevoir de l'autre. Robert, qui eſt votre ſerviteur & le mien, ſans avoir d'autres maîtres, eſt demeuré pour tout le jour à nos ordres.

Je dois commencer, ma chere, par blâmer la réſolution où vous êtes de n'entrer dans aucune conteſtation pour

vos droits. On ſe doit juſtice à ſoi-même comme on la doit aux autres. Je vous blâme encore plus d'avoir déclaré cette réſolution à votre tante & à votre ſœur. Elles n'auront pas manqué de le dire à votre pere & à votre frere, qui n'ont pas aſſez de généroſité pour n'en pas tirer avantage. Je me ſouviens d'avoir entendu de vous une obſervation, que vous teniez, diſiez-vous, du docteur Lewin, à l'occaſion d'un excellent prédicateur, dont la conduite répondoit mal à ſes talens; « que, pour exceller » dans la ſpéculation & dans la pratique, il faut poſſéder des qualités » différentes, qui ne ſe trouvent pas » toujours réunies dans la même perſonne. » Je ſouhaiterois, ma chere, que vous qui réuniſſez ſi heureuſement la pratique à la ſpéculation dans tout ce qu'il y a de véritablement louable, vous fiſſiez ici l'application de cette maxime à vous-même. Il s'agit de l'exécution des volontés de votre grand-pere: croyez-vous que, parce qu'elles ſont en votre faveur, vous ſoyez plus libre de vous en diſpenſer, que ceux qui n'ont pas d'autre motif que leur intérêt pour les violer?

Je ſais quel eſt votre mépris pour les richeſſes: mais vous m'avez avoué néan-

ſang s'échauffe.... &, Dieu me pardonne! je crois que ſi j'avois été traitée comme vous, je ſerois déjà madame Lovelace. Cependant, ſouvenez-vous, ma chere, que la même démarche dont on ne s'étonneroit pas dans une créature auſſi pétulante que moi, ſeroit inexcuſable dans un caractere comme le vôtre.

Votre mere, une fois entraînée contre ſon propre jugement, je ne ſuis plus ſurpriſe que votre tante Hervey ait embraſſé le même parti. On ſait que les deux ſœurs n'ont jamais été d'avis différent. Mais je n'ai pas laiſſé d'approfondir la nature des obligations que M. Hervey s'eſt impoſées, par un déſordre dans ſes affaires qui n'a pas fait trop d'honneur à ſa conduite. Bagatelle, ma chere; il s'agit ſeulement d'une grande partie de ſon bien, engagée, pour la moitié de ſa valeur, à votre frere, ſans quoi, elle auroit été vendue par ſes créanciers. Il eſt vrai, qu'entre parens la faveur eſt aſſez mince, puiſque votre frere n'a pas négligé ſes ſûretés. Mais toute la famille des Hervey ne laiſſe pas de ſe trouver aſſujettie au moins généreux de tous les bienfaiteurs, qui en a pris droit, comme miſs Hervey me l'a dit elle-même, de traiter ſon oncle & ſa tante avec beaucoup moins de céré-

monie. La patience m'échappe. Faut-il que je donne le nom de votre frere?... Mais il le faut, ma chere, parce qu'il eſt né du même pere que vous. Cette réflexion, j'eſpere, n'a rien qui vous offenſe.

Je regrette beaucoup que vous lui ayiez écrit. C'eſt avoir marqué pour lui trop d'attention. C'eſt avoir ajouté quelque choſe à l'opinion qu'il a de ſon importance, & l'avoir excité à vous traiter plus inſolemment : occaſion que vous deviez être ſûre qu'il ne laiſſeroit point échapper.

Il convenoit bien à ce joli perſonnage de chercher querelle à un Lovelace, ſi ce n'étoit pour apprendre de lui à remettre ſon épée au fourreau, lorſqu'il pourra la tirer par accident! Ces inſolens de commande, qui ſont l'épouvante des femmes, des enfans & des domeſtiques, ſont ordinairement des poltrons entre les hommes. S'il lui arrivoit de ſe trouver en mon chemin, ou de me tenir en face quelques uns des mauvais propos qui lui échappent ſur mon compte & ſur notre ſexe, je ne balancerois pas à lui faire deux ou trois queſtions, dût-il porter la maiſon ſur ſon épée, ou m'envoyer un cartel.

Je répete que c'eſt une néceſſité pour moi de dire ce que je penſe, & de l'écrire auſſi. Il n'eſt pas mon frere. Pouvez-vous dire qu'il ſoit le vôtre? filence donc, ſi vous êtes juſte, & ne vous fâchez pas contre moi. Pourquoi prendriez-vous parti pour un mauvais frere contre une véritable amie? Un frere peut manquer à l'amitié; mais un ami tiendra toujours lieu de frere. *Remarquez cela*, diroit ici votre oncle Antonin.

Je ne puis m'abaiſſer juſqu'à faire des réflexions particulieres ſur les lettres de ces pauvres eſpeces que vous appellez vos oncles. Cependant j'aime quelquefois auſſi à me divertir de ces caracteres groteſques. Mais il ſuffit que je les connoiſſe & que je vous aime; je fais grace à leurs abſurdités.

A préſent, que je me ſuis expliquée avec tant de liberté, ſur des ſujets *ſi touchans*, (car je ne ſuis que trop perſuadée qu'ils le ſont pour vous) il faut que j'ajoute une réflexion qui achevera de m'établir dans le droit de vous corriger. Elle regardera la conduite de certaines femmes, dont, vous & moi, nous connoiſſons plus d'une, qui ſe laiſſent dépouiller de leur volonté par des airs d'arrogance & d'emportement, au lieu d'être

gagnées par des tendreſſes & des complaiſances, qui ſeroient du moins une ſorte d'excuſe pour leur folie. Je dis donc que ce foible de quelques honnêtes femmes ſemble montrer qu'avec pluſieurs perſonnes de notre ſexe un empire inſolent réuſſit mieux que la douceur & la condeſcendance, à produire de la ſoumiſſion. De bonne foi, ma chere, j'ai ſouvent penſé que la plupart des femmes ſont de vraies poupées entre les mains d'un mari ; des folles outrées, & quelquefois très-mauvaiſes, lorſqu'il a trop d'indulgence pour leurs caprices ; des eſclaves rampantes, ſi elles ſont menées avec rigueur. En faut-il conclure que la crainte nous diſpoſe plus naturellement à obliger que l'amour ? Honneur ! juſtice ! reconnoiſſance ! ne permettez pas qu'on puiſſe jamais faire ce reproche à une femme ſenſée !

Si je pouvois me défier que le ſtyle & le ſujet de cette lettre ne vous fiſſent pas connoître de quelle impertinente plume elle eſt ſortie, j'y joindrois mon nom dans toute ſon étendue, parce que mon cœur y a trop de part pour me permettre jamais de la déſavouer. Mais il ſuffira que, ſans affectation, j'en recommence

bientôt une autre ; & peut-être ensuite une troisieme, & quelles partent ce soir ensemble.

A. H.

## LETTRE XLVII.

*Miss Howe, à miss Clarisse Harlove.*

Jeudi 23, à dix heures du matin.

L'ENVIE me prend de différer, ou peut-être d'abandonner tout-à-fait plusieurs observations que je m'étois proposées sur d'autres endroits de vos lettres, pour vous informer que M. Hickman, dans son dernier voyage à Londres, eut l'occasion de se procurer quelques éclaircissemens, sur la vie que M. Lovelace y mene lorsqu'il y fait quelque séjour. Il se trouva *au Cocotier* (*), avec deux de ses intimes amis, l'un qui se nomme *Belton*, l'autre *Mowbray* ; tous deux fort libres dans leur langage, & l'air déterminé. Mais le maître du logis sem-

(*) Fameux café de Londres, où les honnêtes gens se rassemblent.

bloit

bloit leur marquer beaucoup de reſpect, & dit à Hickman, qui s'informa de leur caractere, que c'étoient deux perſonnes d'honneur.

Ils commencerent d'eux-mêmes à parler de M. Lovelace; & quelques autres jeunes gens leur ayant demandé quand ils l'attendoient à la ville: Aujourd'hui même, répondirent-ils. La converſation continua ſur ſes louanges. M. Hickman s'y mêla naturellement, & leur dit qu'il avoit entendu parler de M. Lovelace comme d'un gentilhomme de mérite. Dites l'homme du monde qui en a le plus, lui répondit l'un d'eux, & comptez, monſieur, que c'eſt le peindre en deux mots. Ils s'étendirent plus particuliérement ſur ſes bonnes qualités, dont ils paroiſſoient prendre beaucoup de plaiſir à s'entretenir. Mais ils ne dirent pas un mot de ſes mœurs, *Remarquez cela*, ma chere, dans le ſtyle de votre oncle.

M. Hickman leur dit qu'il avoit la réputation d'être fort bien dans l'eſtime des femmes; & ſouriant, pour témoigner qu'il n'en avoit pas plus mauvaiſe idée de lui, il ajouta qu'il pouſſoit, diſoit-on, ſes bonnes fortunes auſſi loin qu'elles pouvoient aller.

Fort-bien, M. Hickman! ai-je dit

moi-même en l'écoutant. Tout grave & tout réſervé que tu parois, il me ſemble que leur langage t'eſt aſſez familier. Mais je me ſuis bien gardée de lui communiquer ma réflexion, parce que je cherche depuis long-tems à trouver en défaut le Caton de ma mere. A la vérité, ce que j'en puis penſer juſqu'à préſent, c'eſt qu'il a des mœurs réglées, ou beaucoup d'adreſſe à les déguiſer.

Sans doute, répondit l'un des deux, en aſſaiſonnant ſa réponſe d'un jurement des plus énergiques; eh! qui ne feroit pas de même à ſa place?

J'en conviens, reprit le puritain (*) de ma mere; mais on aſſure qu'il eſt en traité ſérieux avec une des plus belles perſonnes d'Angleterre.

Il y étoit, répondit M. Belton. Que le diable emporte la belle! (L'infame brutal!) Elle lui faiſoit perdre tout ſon tems. Mais ſa famille devroit être..... (M. Hickman n'a pas voulu me répéter l'imprécation, qui étoit tout ce qu'il y a d'horrible) & pourra payer cher le traitement qu'elle a fait à un homme de ſa naiſſance & de ſon mérite.

Peut-être l'ont ils cru trop diſſipé, re-

(*) Secte de calviniſtes rigides.

pliqua M. Hickman ; & j'entends parler d'eux, comme d'une famille fort rangée.

Rangée? a repris l'un ; c'eſt en parler avec honnêteté. Le diable a donc perdu ſon tems? Qu'il m'enleve, ſi j'en ai jamais entendu dire tant de bien, depuis que j'étois au college! Et puis, c'eſt une famille obſcure.

Voilà comme on vous traite, ma chere. Ce ſont les amis de M. Lovelace. Avez-vous la bonté *de le remarquer?*

M. Hickman m'a dit bonnement que cette réponſe l'avoit décontenancé. Je l'ai regardé, là-deſſus, entre deux yeux, & d'un air qu'il comprend à merveilles. Il m'a fait le plaiſir de ſe décontenancer encore une fois. Ne vous ſouvenez-vous pas, ma chere, de la bouche de qui je crois avoir entendu, à l'occaſion d'un jeune homme deſtiné pour la robe, qui rougiſſoit facilement lorſqu'il ſe trouvoit dans une compagnie trop libre, « que » c'étoit un aſſez mauvais ſigne ; qu'il » donnoit lieu de penſer que ſes mœurs » n'étoient pas à l'épreuve, & que ſes » bons ſentimens venoient plutôt du ha» ſard de l'éducation, que de ſon choix » & de ſes propres principes? » C'eſt une jeune perſonne qui tenoit ce langage. Et ne vous rappellez-vous pas auſſi la

ſang s'échauffe.... &, Dieu me pardonne! je crois que ſi j'avois été traitée comme vous, je ſerois déjà madame Lovelace. Cependant, ſouvenez-vous, ma chere, que la même démarche dont on ne s'étonneroit pas dans une créature auſſi pétulante que moi, ſeroit inexcuſable dans un caractere comme le vôtre.

Votre mere, une fois entraînée contre ſon propre jugement, je ne ſuis plus ſurpriſe que votre tante Hervey ait embraſſé le même parti. On ſait que les deux ſœurs n'ont jamais été d'avis différent. Mais je n'ai pas laiſſé d'approfondir la nature des obligations que M. Hervey s'eſt impoſées, par un déſordre dans ſes affaires qui n'a pas fait trop d'honneur à ſa conduite. Bagatelle, ma chere; il s'agit ſeulement d'une grande partie de ſon bien, engagée, pour la moitié de ſa valeur, à votre frere, ſans quoi, elle auroit été vendue par ſes créanciers. Il eſt vrai, qu'entre parens la faveur eſt aſſez mince, puiſque votre frere n'a pas négligé ſes ſûretés. Mais toute la famille des Hervey ne laiſſe pas de ſe trouver aſſujettie au moins généreux de tous les bienfaiteurs, qui en a pris droit, comme miſs Hervey me l'a dit elle-même, de traiter ſon oncle & ſa tante avec beaucoup moins de cé-

monie. La patience m'échappe. Faut-il que je donne le nom de votre frere?... Mais il le faut, ma chere, parce qu'il eſt né du même pere que vous. Cette réflexion, j'eſpere, n'a rien qui vous offenſe.

Je regrette beaucoup que vous lui ayiez écrit. C'eſt avoir marqué pour lui trop d'attention. C'eſt avoir ajouté quelque choſe à l'opinion qu'il a de ſon importance, & l'avoir excité à vous traiter plus inſolemment : occaſion que vous deviez être sûre qu'il ne laiſſeroit point échapper.

Il convenoit bien à ce joli perſonnage de chercher querelle à un Lovelace, ſi ce n'étoit pour apprendre de lui à remettre ſon épée au fourreau, lorſqu'il pourra la tirer par accident! Ces inſolens de commande, qui ſont l'épouvante des femmes, des enfans & des domeſtiques, ſont ordinairement des poltrons entre les hommes. S'il lui arrivoit de ſe trouver en mon chemin, ou de me tenir en face quelques uns des mauvais propos qui lui échappent ſur mon compte & ſur notre ſexe, je ne balancerois pas à lui faire deux ou trois queſtions, dût-il porter la maiſon ſur ſon épée, ou m'envoyer un cartel.

Je répete que c'eſt une néceſſité pour moi de dire ce que je penſe, & de l'écrire auſſi. Il n'eſt pas mon frere. Pouvez-vous dire qu'il ſoit le vôtre? ſilence donc, ſi vous êtes juſte, & ne vous fâchez pas contre moi. Pourquoi prendriez-vous parti pour un mauvais frere contre une véritable amie? Un frere peut manquer à l'amitié; mais un ami tiendra toujours lieu de frere. *Remarquez cela*, diroit ici votre oncle Antonin.

Je ne puis m'abaiſſer juſqu'à faire des réflexions particulieres ſur les lettres de ces pauvres eſpeces que vous appellez vos oncles. Cependant j'aime quelquefois auſſi à me divertir de ces caracteres groteſques. Mais il ſuffit que je les connoiſſe & que je vous aime; je fais grace à leurs abſurdités.

A préſent, que je me ſuis expliquée avec tant de liberté, ſur des ſujets *ſi touchans*, (car je ne ſuis que trop perſuadée qu'ils le ſont pour vous) il faut que j'ajoute une réflexion qui achevera de m'établir dans le droit de vous corriger. Elle regardera la conduite de certaines femmes, dont, vous & moi, nous connoiſſons plus d'une, qui ſe laiſſent dépouiller de leur volonté par des airs d'arrogance & d'emportement, au lieu d'être

gagnées par des tendreſſes & des complaiſances, qui ſeroient du moins une ſorte d'excuſe pour leur folie. Je dis donc que ce foible de quelques honnêtes femmes ſemble montrer qu'avec pluſieurs perſonnes de notre ſexe un empire inſolent réuſſit mieux que la douceur & la condeſcendance, à produire de la ſoumiſſion. De bonne foi, ma chere, j'ai ſouvent penſé que la plupart des femmes ſont de vraies poupées entre les mains d'un mari ; des folles outrées, & quelquefois très-mauvaiſes, lorſqu'il a trop d'indulgence pour leurs caprices ; des eſclaves rampantes, ſi elles ſont menées avec rigueur. En faut-il conclure que la crainte nous diſpoſe plus naturellement à obliger que l'amour ? Honneur ! juſtice ! reconnoiſſance ! ne permettez pas qu'on puiſſe jamais faire ce reproche à une femme ſenſée !

Si je pouvois me défier que le ſtyle & le ſujet de cette lettre ne vous fiſſent pas connoître de quelle impertinente plume elle eſt ſortie, j'y joindrois mon nom dans toute ſon étendue, parce que mon cœur y a trop de part pour me permettre jamais de la déſavouer. Mais il ſuffira que, ſans affectation, j'en recommence

bientôt une autre ; & peut-être ensuite une troisieme, & quelles partent ce soir ensemble.

A. H.

## LETTRE XLVII.

*Miss Howe, à miss Clarisse Harlowe.*

Jeudi 23, à dix heures du matin.

L'ENVIE me prend de différer, ou peut-être d'abandonner tout-à-fait plusieurs observations que je m'étois proposées sur d'autres endroits de vos lettres, pour vous informer que M. Hickman, dans son dernier voyage à Londres, eut l'occasion de se procurer quelques éclaircissemens, sur la vie que M. Lovelace y mene lorsqu'il y fait quelque séjour. Il se trouva *au Cocotier* (*), avec deux de ses intimes amis, l'un qui se nomme *Belton*, l'autre *Mowbray* ; tous deux fort libres dans leur langage, & l'air déterminé. Mais le maître du logis sem-

(*) Fameux café de Londres, où les honnêtes gens se rassemblent.

bloit

bloit leur marquer beaucoup de reſpect, & dit à Hickman, qui s'informa de leur caractere, que c'étoient deux perſonnes d'honneur.

Ils commencerent d'eux-mêmes à parler de M. Lovelace; & quelques autres jeunes gens leur ayant demandé quand ils l'attendoient à la ville : Aujourd'hui même, répondirent-ils. La converſation continua ſur ſes louanges. M. Hickman s'y mêla naturellement, & leur dit qu'il avoit entendu parler de M. Lovelace comme d'un gentilhomme de mérite. Dites l'homme du monde qui en a le plus, lui répondit l'un d'eux, & comptez, monſieur, que c'eſt le peindre en deux mots. Ils s'étendirent plus particuliérement ſur ſes bonnes qualités, dont ils paroiſſoient prendre beaucoup de plaiſir à s'entretenir. Mais ils ne dirent pas un mot de ſes mœurs, *Remarquez cela*, ma chere, dans le ſtyle de votre oncle.

M. Hickman leur dit qu'il avoit la réputation d'être fort bien dans l'eſtime des femmes; & ſouriant, pour témoigner qu'il n'en avoit pas plus mauvaiſe idée de lui, il ajouta qu'il pouſſoit, diſoit-on, ſes bonnes fortunes auſſi loin qu'elles pouvoient aller.

Fort-bien, M. Hickman! ai-je dit

de différence que par rapport à vous ; & dans quelque réſolution que ſon déſeſpoir pût l'engager, s'il avoit le malheur de vous perdre, il n'avoit rien à redouter des loix de ſa patrie.

Je n'ai point aimé l'air dont il m'a tenu ce diſcours. Cet homme, ma chere, eſt capable des plus grandes témérités.

Comme je n'ai pas manqué de lui en faire un reproche fort vif, il s'eſt efforcé de tempérer un peu cette furie, en me diſant que, pendant que vous demeureriez fille, il ſouffrira toutes ſortes d'indignités de la part de vos proches ; mais que, ſi vous vous déterminiez à vous mettre à couvert dans quelque lieu convenable, (en ſuppoſant que vous n'ayiez point de goût pour la protection de ſon oncle & de ſes tantes, il m'a inſinué adroitement celle de ma mere), ou ſi vous preniez le parti de vous retirer à Londres dans quelque maiſon d'ami, dont il n'approcheroit pas ſans votre permiſſion, & d'où vous pourriez compoſer avec votre famille, il auroit l'eſprit abſolument tranquille ; &, comme il l'avoit déjà dit, il attendroit patiemment le retour de M. Morden, & la déciſion de ſon ſort. Il connoiſſoit ſi bien, m'a-t-il dit encore, l'entêtement de votre famille,

& le fond qu'elle fait ſur votre naturel & ſur vos principes, qu'il tremblera pour vous auſſi long-tems que vous ſerez expoſée au double pouvoir de leurs perſuaſions & de leurs menaces.

Notre converſation a duré beaucoup plus long-tems; mais le reſte ne m'ayant paru qu'une répétition de ce qu'il vous a dit dans votre derniere entrevue, je m'en rapporte à votre mémoire.

Si vous me demandez mon ſentiment, je crois, ma chere, qu'il vous importe plus que jamais de vous rendre indépendante. Tout, alors, s'arrange comme de ſoi-même. Lovelace eſt un homme violent. Je ſouhaiterois, au fond, que vous puſſiez vous délivrer de lui comme de Solmes. Une fois hors des mains de votre frere & de votre ſœur, vous examinerez ce qui convient à votre devoir & à vos inclinations. Si votre famille perſiſte dans ſon ridicule ſyſtême, je ſuis d'avis de ne pas négliger l'ouverture de Lovelace; & je prendrai la premiere occaſion pour ſonder là-deſſus ma mere. De votre côté, expliquez-moi nettement vos idées ſur la propoſition de rentrer dans vos droits, car je me joins à lui pour vous en preſſer. Eſſayez du moins ce que cette demande peut produire. De-

porté à croire, & ce que je vous avoue néanmoins que perſonne ne croit que lui : que, pour toutes ces raiſons, dis-je, il a été réſolu que vous irez chez votre oncle Antonin. Préparez-vous au départ. Vous ne ſerez pas avertie du jour longtems auparavant, & vous en comprenez les raiſons.

Je vous apprendrai honnêtement les motifs de cette réſolution : il y en a deux; l'un, pour s'aſſurer que vous n'entretiendrez plus de correſpondance illicite; car on ſait de madame Howe, que vous êtes en commerce de lettre avec ſa fille, & peut-être avec quelque autre, par ſon entremiſe; le ſecond, pour vous mettre en état de recevoir les viſites de M. Solmes, que vous avez jugé à propos de refuſer ici, & pour vous donner le moyen, dont vous vous êtes privée juſqu'à préſent, de connoître quel homme & quels avantages votre obſtination vous a fait rejeter.

Si quinze jours de converſation avec M. Solmes, & tout ce que vos amis ne ceſſeront point de vous repréſenter en ſa faveur, n'empêchent pas que vous ne demeuriez endurcie par vos correſpondances clandeſtines, vous convaincrez tout le monde que l'*amor omnibus idem*

de Virgile (pour l'intelligence duquel je vous renvoie à votre traduction des *Géorgiques* par *Dryden*) ſe vérifie dans vous, comme dans tout le reſte de la *création animale*, & que vous ne pouvez ou vous ne voulez pas renoncer à votre prévention en faveur du ſage, du vertueux, du pieux Lovelace. (Je fais, voyez-vous, tous mes efforts pour vous plaire!) Alors on examinera s'il convient de ſatisfaire cet honorable caprice, ou de vous abandonner pour toujours.

Comme votre départ eſt une choſe réglée, on eſpere que vous vous y déterminerez de bonne grace. Votre oncle n'épargnera rien pour vous faire trouver de l'agrément dans ſa maiſon. Mais, à la vérité, il ne vous promettra pas de tenir toujours le pont levé.

Les perſonnes que vous verrez, outre M. Solmes, ſeront, moi-même, ſi vous m'accordez tant d'honneur; votre ſœur, &, ſuivant la conduite que vous tiendrez avec M. Solmes, votre tante Hervey & votre oncle Jules. Cependant les deux derniers pourront bien ſe diſpenſer de vous voir, ſi vous leur faites craindre d'être fatigués par vos *invocations plaintives*. Betty Barnes eſt nommée pour vous ſervir. Et je dois vous dire, miſs,

que votre dégoût pour cette honnête fille, ne nous donne pas plus mauvaise opinion d'elle; quoique, dans le desir qu'elle auroit de vous obliger, elle regarde comme un malheur de vous déplaire. On vous demande un mot de réponse, pour savoir si vous êtes disposée à partir de bonne grace. Votre indulgente mere m'ordonne de vous assurer, de sa part, que les visites de M. Solmes, pendant quinze jours, sont aujourd'hui tout ce qu'on exige de vous.

Je suis, comme il vous plaira de le mériter, votre, &c.

JAMES HARLOVE.

Ainsi, ma chere, voilà le chef-d'œuvre de la politique de mon frere. Consentir *de bonne grace* à me rendre chez mon oncle, pour y recevoir ouvertement les visites de M. Solmes. Une chapelle, une maison écartée. Toute correspondance impossible avec vous. Nulle ressource pour la fuite, si l'on employoit la violence pour me lier avec un homme odieux.

Quoiqu'il fût assez tard lorsque j'ai reçu cette insolente lettre, j'ai fait sur le champ ma réponse, afin que mon

frere la puiſſe recevoir demain à ſon réveil. Vous en trouverez ici la copie, & vous y verrez combien j'ai été choquée de ſon outrageante érudition & de ſes *invocations plaintives*. D'ailleurs, comme l'ordre de me tenir prête à partir eſt au nom de mon pere & de mes oncles, le juſte reſſentiment que je marque eſt en même tems un petit trait de l'art dont on m'accuſe pour juſtifier mon refus, que mon frere & ma ſœur ne manqueroient pas de faire paſſer pour un acte de révolte. Il eſt clair pour moi, ma chere, qu'ils ne croiroient avoir obtenu que la moitié de ce qu'ils ſe propoſent, en me forçant d'épouſer Solmes, s'ils ne me faiſoient pas perdre entiérement la faveur de mon pere & de mes oncles.

Trois lignes, mon frere, ſuffiſoient pour m'informer de la réſolution de mes amis; mais vous auriez manqué l'occaſion d'étaler votre pédanterie par une ſi infame allufion au vers de Virgile. Permettez-moi de vous dire, monſieur, que ſi l'humanité a fait une partie de vos études au college, elle n'a pas trouvé dans vous un eſprit propre à recevoir ſes impreſſions. Je vois que mon ſexe, & la qualité de ſœur, ne ſont pas des titres qui me donnent droit à la moindre dé-

cence, de la part d'un frere qui paroît s'être plutôt appliqué à cultiver ſes mauvaiſes qualités naturelles, qu'aucune de ces diſpoſitions à la politeſſe que la naiſſance doit donner indépendamment de l'éducation.

Je ne doute pas que cet exorde ne vous déplaiſe ; mais, comme vous vous l'êtes attiré juſtement, mon inquiétude là-deſſus diminuera d'autant plus de jour en jour, que je vous vois chercher à faire briller votre eſprit aux dépens de la juſtice & de la compaſſion. Je ſuis laſſe enfin de ſouffrir des mépris & des imputations qui conviennent moins à un frere qu'à perſonne ; & j'ai, monſieur, une grace particuliere à vous demander : c'eſt d'attendre, pour vous mêler du ſoin de me chercher un mari, que j'aie la préſomption de propoſer une femme pour vous. Pardonnez, s'il vous plaît ; mais je ne puis m'empêcher de croire que, ſi j'avois l'art de mettre mon pere de mon côté, mes droits ſeroient les mêmes, à votre égard, que ceux que vous vous attribuez ſur moi.

Quant à l'information que vous me donnez par votre lettre, je ſuis diſpoſée, comme je le dois, à recevoir tous les ordres de mon pere ; mais cette déclara-

tion, néanmoins, venant d'un frere qui a fait éclater depuis peu tant d'animosité contre moi, ſans autre raiſon que celle de ſe trouver une ſœur de trop pour ſon propre intérêt, je me crois en droit de conclure qu'une lettre, telle que vous me l'avez envoyée, eſt uniquement de vous; & de vous déclarer, à mon tour, qu'auſſi long-tems que j'en aurai cette opinion, il n'y aura point de lieu où je puiſſe aller volontairement, ni même ſans violence, pour y recevoir les viſites de M. Solmes.

Je crois mon indignation ſi juſte, pour l'honneur de mon ſexe comme pour le mien, que, dans la profeſſion que je fais de ne pas déguiſer mes ſentimens, je vous déclare auſſi que je ne recevrai plus de vos lettres, ſi je n'y ſuis obligée par une autorité à laquelle je ne diſputerai jamais rien, excepté dans un cas où mon bonheur, pour l'avenir & pour la vie préſente, eſt également intéreſſé: & ſi j'avois le malheur de tomber dans ce cas, je ſerois ſûre que la rigueur de mon pere viendroit moins de lui-même que de vous, & des ſpécieuſes abſurdités de vos ambitieux ſyſtêmes.

Irritée comme je le ſuis, j'ajouterai qu'en me ſuppoſant même auſſi perverſe & auſſi obſtinée que je me l'entends re-

procher, on ne m'auroit jamais traitée ſi cruellement. Conſultez votre cœur, mon frere; dites à qui j'en ai l'obligation : & voyez de quoi je ſuis coupable, pour mériter tous les maux que vous avez fait tomber ſur moi. CL. HARLOVE.

Lorſque vous aurez lu cette réponſe, vous me direz, ma chere, ce que vous penſez de moi. Il me ſemble que je me profite pas mal de vos leçons.

## LETTRE L.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Jeudi matin, 23 de Mars.

MA lettre a cauſé bien du trouble. Perſonne n'avoit quitté le château cette nuit. On avoit ſouhaité que mes oncles fuſſent préſens, pour donner leurs avis ſur ma réponſe, ſi je refuſois de me ſoumettre à des ordres qu'on croyoit ſi raiſonnables. Betty raconte que mon pere, dans ſa premiere fureur, parloit de monter à ma chambre, & de me chaſſer ſur le champ de ſa maiſon. On n'a pu le retenir qu'en lui faiſant entendre que c'é-

toit répondre à mes vues perverſes, & m'accorder ce qui faiſoit ſans doute l'objet de tous mes deſirs. Enfin ma mere & ma tante ayant repréſenté qu'au fond j'avois été bleſſée par les premieres meſures, on a conclu que mon frere m'écriroit d'un ſtyle plus modéré; & comme j'ai déclaré que, ſans le commandement d'une autorité ſupérieure je ne recevrois plus de ſes lettres, ma mere a pris la peine d'écrire les deux lignes ſuivantes, pour tenir lieu d'adreſſe:

« Clary, recevez & liſez cette lettre „ avec la modération qui convient à votre „ ſexe, à votre caractere, à votre édu„ cation & au reſpect que vous nous de„ vez. Vous y ferez une réponſe adreſſée „ à votre frere.

CHARLOTTE HARLOVE. „

Jeudi matin.

J'écris encore une fois, malgré l'impérieuſe défenſe de ma petite ſœur. Votre mere le veut abſolument, pour vous ôter tout prétexte d'excuſe, ſi vous perſiſtez dans votre pervivacité(*). Je crains bien, miſs, que ce mot ne m'attire le nom de *pédant*. On veut flatter juſqu'à

* Ce mot n'eſt pas plus anglois que françois, pour ſignifier *obſtination*. Il eſt purement latin.

la moindre apparence de cette délicateſſe qui vous faiſoit admirer de tout le monde.... avant que vous euſſiez connu Lovelace. Cependant j'avouerai ſans peine, puiſque votre mere & votre tante le deſirent, (elles auroient du penchant à vous favoriſer ſi vous ne leur en ôtiez le pouvoir) que je puis m'être attiré votre réponſe par quelques expreſſions peu ménagées. Remarquez néanmoins qu'elles la trouvent trés-*indécente*. Vous voyez, miſs, que je m'eſſaie à prendre un langage poli, lorſque vous paroiſſez l'abandonner. Voici de quoi il eſt queſtion.

On vous prie, on vous demande en grace, on vous ſupplie (lequel de ces termes trouvez-vous agréable, miſs Clary?) de ne pas faire difficulté d'aller chez votre oncle Antonin. Je vous répete de bonne foi que c'eſt dans les vues que je vous ai expliquées par ma derniere; ſans quoi il eſt à préſumer qu'on n'auroit pas beſoin de *vous prier*, de *vous demander en grace*, de vous *ſupplier*. C'eſt une promeſſe qu'on a faite à M. Solmes, qui ne ceſſe point d'être votre avocat, & qui s'afflige de vous voir renfermée, parce qu'il regarde cette contrainte comme la ſource de votre averſion pour lui. S'il ne vous trouve pas mieux diſpoſée en ſa

faveur

faveur, lorſque vous ſerez délivrée de ce que vous nommez votre priſon, il prendra le parti de renoncer à vous, quelque peine qu'il lui en puiſſe coûter. Il vous aime trop, & c'eſt en quoi il me ſemble qu'on pourroit douter de ſon jugement, auquel vous n'avez pas rendu d'ailleurs aſſez de juſtice.

Conſentez donc, pendant quinze jours ſeulement, à recevoir ſes viſites. Votre éducation (vous m'avez ſi bien parlé de la mienne!) ne doit vous permettre aucune incivilité pour perſonne. J'eſpere qu'il ne ſera pas le premier homme (à l'exception de moi néanmoins) que vous vouluſſiez traiter groſſiérement par la ſeule raiſon qu'il eſt eſtimé de toute votre famille. Je ſuis tout ce que vous avez deſſein de faire de moi, un ami, un frere, un ſerviteur. Mon regret eſt de ne pouvoir pouſſer la politeſſe encore plus loin, pour une ſœur ſi polie, ſi délicate!

JAMES HARLOVE.

P.S. Il faut m'écrire encore; du moins ſi votre bonté vous fait condeſcendre à nous honorer d'une réponſe. Votre mere ne veut point être troublée par vos inutiles *invocations*. Le voilà encore, ma-

demoiſelle Clary, ce malheureux terme qui vous déplaît. Répétez le nom de *pédant* à votre frere.

## *A Monſieur* HARLOVE *le fils.*

Jeudi, 23 de Mars.

PERMETTEZ, mes très-chers & très-honorés pere & mere, que, ne pouvant obtenir l'honneur de vous écrire directement, je vous dérobe un moment d'audience par cette voie; du moins, ſi ma lettre trouve le chemin ouvert juſqu'à vous. Qu'il me ſoit permis de vous aſſurer qu'il n'y a qu'un invincible dégoût qui puiſſe me donner de l'oppoſition à vos volontés. Que ſont les richeſſes, comparées au bonheur? Pourquoi vouloir que je ſois livrée cruellement à un homme pour lequel je ne ſens que de l'averſion? Qu'il me ſoit permis de répéter que la religion même me défend d'être à lui: j'ai de trop hautes idées des devoirs du mariage. Lorſque je prévois une vie miſérable; lorſque mon cœur y eſt moins intéreſſé que mon ame, mon bonheur préſent moins que mon bonheur futur; pourquoi m'ôteroit-on la liberté du refus? Cette liberté eſt tout ce que je demande.

Il ne seroit aisé d'accorder quinze jours à la conversation de M. Solmes, quoiqu'il ne m'en fût pas moins impossible de surmonter mon dégoût. Mais une maison écartée, une chapelle, & le peu de compassion que j'ai trouvé jusqu'à présent dans mon frere & ma sœur, sont capables de m'inspirer d'étranges craintes: & comment mon frere peut-il dire qu'à la priere de M. Solmes ma prison finira chez mon oncle, lorsqu'elle doit devenir plus étroite que jamais? Ne me menace-t-on pas de tenir le pont fermé? Aurai-je un pere & une mere auxquels je puisse appeller en dernier ressort?

Je vous conjure de ne pas remettre à un frere & à une sœur votre autorité sur votre malheureuse fille; à un frere & une sœur qui m'accablent de duretés & de reproches, & qui s'attachent, comme je n'ai que trop de raison de le craindre, à vous représenter sous de fausses couleurs mes discours & ma conduite; sans quoi, il seroit impossible qu'ayant toujours eu tant de part à votre faveur, je fusse tombée si bas dans votre estime.

Tous mes vœux se réduisent à une seule grace. Permettez-moi, ma chere mere, de travailler sous vos yeux, comme une de vos femmes; & vous vous

convaincrez par vous-même, que ce n'eſt ni caprice ni prévention qui me gouverne. Que du moins je ne ſois pas chaſſée de votre maiſon! M. Solmes peut aller & venir, ſuivant les deſirs de mon pere. Je ne demande que la liberté de me retirer lorſqu'il paroîtra, & j'abandonne le reſte à la Providence.

Pardonnez, mon frere, s'il y a quelque apparence d'art dans la voie que je prends pour m'adreſſer à un pere & une mere, lorſqu'il m'eſt défendu de leur écrire & de m'approcher d'eux. Il eſt bien dur pour moi d'être réduite à cette reſſource! Pardonnez auſſi, avec la généroſité d'un cœur noble & la tendreſſe qu'un frere doit à ſa ſœur, une franchiſe que j'ai peut-être pouſſée trop loin dans ma derniere lettre. Quoique depuis quelque tems vous m'ayiez fait attendre de vous peu de faveur & de compaſſion, je ne laiſſe pas de vous demander ces deux ſentimens, parce que je n'ai pas mérité que vous me les refuſiez. Vous n'êtes que mon frere, auſſi long-tems que, grace au ciel! mon pere & ma mere vivent pour le bonheur de leur famille; mais je ſuis perſuadée que vous avez le pouvoir de rendre la paix à votre malheureuſe ſœur,

CL. HARLOVE.

BETTY m'eſt venu dire que mon frere a déchiré ma lettre, & qu'il ſe propoſe de me faire une réponſe capable de me réduire au ſilence; d'où je dois conclure que j'aurois pu toucher le cœur de quelqu'un, ſi le ſien avoit moins de dureté. Que le ciel lui pardonne!

## LETTRE LI.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Jeudi au ſoir, 23 de Mars.

JE vous envoie la lettre dont j'étois menacée, & qui vient d'être remiſe entre mes mains. Mon frere, ma ſœur, mon oncle Antonin, & M. Solmes, ſont enſemble, me dit-on, à relire la copie, avec toute la joie d'un triomphe; comme une piece victorieuſe à laquelle ils ne craignent point de réponſe.

SI je vous écris encore une fois, mon inflexible ſœur, c'eſt pour vous faire ſavoir que la jolie invention que vous avez employée pour faire paſſer vos pathétiques lamentations par mes mains juſqu'à mon pere & ma mere, n'a pas eu l'effet

que vous en eſpériez. Je vous aſſure que votre conduite n'a pas été repréſentée ſous de fauſſes couleurs. Il n'en eſt pas beſoin. Votre mere, qui eſt ſi ardente à ſaiſir l'occaſion d'expliquer favorablement tout ce qui vient de vous, s'eſt vue forcée, comme vous ne l'ignorez pas, de vous abandonner entiérement. Ainſi l'expédient de travailler ſous ſes yeux eſt tout-à-fait inutile. Vos *ruſes plaintives* lui ſont inſupportables : c'eſt par ménagement pour elle qu'il vous eſt défendu de paroître en ſa préſence ; & vous n'y reparoîtrez jamais qu'aux conditions qu'il lui plaira de vous impoſer.

Il s'en eſt peu fallu que vous n'ayiez fait une dupe de votre tante Hervey. Elle ne deſcendit bien de chez vous que pour plaider en votre faveur. Mais lorſqu'on lui eut demandé ce qu'elle avoit obtenu de vous, elle regarda autour d'elle, ſans avoir rien à répondre. Votre mere, ſurpriſe auſſi par le tour d'adreſſe que vous avez joué ſous mon nom, (car ne me défiant pas de votre ingénieux ſubterfuge, j'ai commencé à lire la lettre) a voulu abſolument qu'elle fût lue juſqu'au bout, & s'eſt écrié d'abord, en ſe mordant les mains, que ſa Clary, ſa chere fille, ne devoit pas être forcée. Mais, lorſqu'on lui a demandé ſi elle ſouhaitoit

pour ſon gendre un homme qui brave toute la famille, & qui a verſé le ſang de ſon fils, & ce qu'elle avoit obtenu de ſa fille bien aimée, qui fût capable de lui inſpirer ce mouvement de tendreſſe, ſur-tout après avoir été trompée par les apparences d'une fauſſe liberté de cœur, elle n'a fait que jeter auſſi les yeux autour d'elle. Alors, loin de prendre parti pour une rebelle, elle s'eſt confirmée dans la réſolution de faire valoir ſon autorité.

On s'imagineroit, mon enfant, que vous avez une fort haute idée des devoirs du mariage; & j'engagerois ma vie, néanmoins, que, ſemblable à toutes les autres femmes, dont j'excepte une ou deux que j'ai l'honneur de connoître, vous irez promettre à l'égliſe ce que vous oublierez en ſortant, pour ne vous en ſouvenir de votre vie. Mais, doux enfant! (comme votre digne maman Norton vous appelle) penſez un peu moins à l'état conjugal, du moins juſqu'à ce que vous y ſoyez arrivée, & rempliſſez un peu mieux vos devoirs de fille. Comment pouvez-vous dire que tout le mal ſera pour vous, tandis que vous en faites tomber une ſi grande partie ſur votre pere & votre mere, ſur vos oncles, ſur votre tante, ſur moi & ſur votre ſœur, qui vous

avons aimée si tendrement depuis près de dix-huit ans que vous êtes au monde ?

Si je ne vous ai pas donné lieu, dans ces derniers tems, de faire beaucoup de fond sur ma faveur & ma compassion, c'est que, dans ces derniers tems, vous avez peu mérité l'une & l'autre. Je ne comprends point votre idée, maligne petite folle que vous êtes, lorsqu'ajoutant que je ne suis que votre frere, (degré de parenté fort léger apparemment pour vous) vous prétendez qu'il n'en dépend pas moins de moi de vous rendre cette paix qui est entre vos mains quand vous voudrez la devoir à vous-même. Vous demandez pourquoi l'on vous ôte la liberté de refuser ? C'est, jolie petite miss, parce qu'on est persuadé qu'elle seroit bientôt suivie de la liberté de choisir. Le misérable, à qui vous avez donné votre cœur, ne cesse de le dire ouvertement à tous ceux qui veulent l'entendre. Il se vante que vous êtes à lui ; & la mort est ce qu'il promet à quiconque entreprendra de lui enlever sa proie. C'est précisément ce point que nous pensons à lui disputer. Mon pere, croyant pouvoir s'attribuer les droits de la nature sur un de ses enfans, est absolument déterminé à les soutenir : & je vous demande à vous-même ce qu'il

faut penſer d'un enfant qui donne la préférence à un vil libertin ſur ſon pere.

Voilà le jour dans lequel tout ce débat doit être placé. Rougiſſez donc, délicateſſe qui ne peut ſouffrir la citation du poëte! rougiſſez, modeſtie virginale! &, ſi vous êtes capable de conviction, miſs Clary, rendez-vous à la volonté de ceux à qui vous devez l'être, & demandez à tous vos amis l'oubli & le pardon d'une révolte ſans exemple.

Ma lettre eſt plus longue que je ne me propoſois de vous en écrire jamais, après l'inſolence que vous avez eue de me le défendre. Mais je reçois la commiſſion de vous déclarer que tous vos amis ſont auſſi las de vous tenir renfermée, que vous de l'être. Préparez-vous donc à vous rendre dans peu de jours chez votre oncle Antonin, qui, malgré vos craintes, fera lever ſon pont lorſqu'il le voudra, qui recevra chez lui des compagnies de ſon goût; & qui ne fera pas démolir ſa chapelle pour vous guérir de l'averſion que vous commencez à prendre pour les lieux deſtinés au ſervice divin : idée d'autant plus folle, que, ſi nous voulions employer la force, votre chambre ſeroit auſſi propre que tout autre lieu pour la cérémonie.

Vos préventions contre M. Solmes, vous ont malheureusement aveuglée. La charité nous oblige de vous ouvrir les yeux. Cet honnête homme ne paroît méprisable qu'à vous: &, dans un provincial qui est trop sensé pour vouloir faire le petit maître, je ne vois point ce qu'il y a de plus à desirer du côté des manieres. A l'égard de son naturel, il faut que vous le connoissiez mieux pour en juger.

Enfin, je vous conseille de vous disposer de bonne heure à partir; autant pour votre propre commodité, que pour faire voir à vos amis qu'il y a du moins quelque chose en quoi vous n'êtes pas fâchée de les obliger. Vous me compterez parmi eux quand il vous plaira de le mériter; *quoique je ne sois que votre frere*,

JAMES HARLOWE.

P. S. Si vous êtes disposée à recevoir M. Solmes & à lui faire quelques excuses de votre conduite passée, pour vous mettre en état de le voir ensuite dans quelque autre lieu avec moins d'embarras, il se rendra où vous le jugerez à propos. Si vous souhaitez aussi de lire les articles, avant qu'on vous les présente pour vous les faire signer, on vous

les enverra ſur le champ. Qui ſait s'ils ne ne vous aideront pas à forger quelque nouvelle objection? Votre cœur eſt libre, vous ſavez. Il faut bien qu'il le ſoit, car ne l'avez-vous pas dit à votre mere? Et la *pieuſe Clariſſe* ſeroit-elle capable d'une impoſture?

Je ne vous demande point de réponſe. Il n'en eſt pas beſoin. Cependant je vous demande, miſs, ſi vous n'avez plus d'offres à propoſer?

LA fin de cette lettre m'a piquée ſi vivement, quoiqu'elle puiſſe avoir été ajoutée ſans la participation des autres, que j'ai pris auſſi-tôt ma plume, dans l'intention d'écrire à mon oncle Jules, pour lui demander, ſuivant votre avis, que ma terre me ſoit rendue. Mais le courage m'a manqué, lorſque je ſuis venue à faire réflexion que je n'ai pas un ami qui ſoit propre à me ſoutenir, & que cette démarche ne ſerviroit qu'à les irriter, ſans répondre à mes vues. Oh! ſi M. Morden étoit ici!

N'eſt-il pas bien cruel pour moi, qui me croyois, il n'y a pas long-tems chérie de tout le monde, de n'avoir perſonne qui puiſſe parler en ma faveur; prendre mes intérêts, ou m'accorder un

aſyle, ſi je me trouvois dans la néceſſité d'en chercher ? moi, qui ai eu la vanité de penſer que j'avois autant d'amis que je connoiſſois de perſonnes, & qui me flattois même de n'en être pas tout-à-fait indigne ; parce que, dans l'un & l'autre ſexe, dans toutes ſortes d'états, entre les pauvres comme parmi les riches, tout ce qui porte l'image de mon Auteur avoit ſa juſte part à ma tendre affection. Plût au ciel, ma chere, que vous fuſſiez mariée ! Peut-être M. Hickman ſe laiſſeroit-il engager par votre priere à m'accorder ſa protection juſqu'à la fin de cet orage. D'un autre côté, ce ſeroit l'expoſer à quantité d'embarras & de dangers ; ce que je ne voudrois pas pour tous les avantages du monde.

Je ne ſais ce que je dois faire. Non, je ne le ſais pas. J'en demande pardon au ciel, mais je ſens que ma patience eſt épuiſée. Je ſouhaiterois... hélas ! j'ignore ce que je puis ſouhaiter ſans crime. Cependant je ſouhaiterois qu'il plût à Dieu de m'appeller à lui dans ſa miſéricorde : je n'en ai plus à me promettre ici-bas. Qu'eſt-ce que ce monde ? Qu'offre-t-il à deſirer ? Les biens dont nous avons l'eſpérance ſont ſi mêlés, qu'on ne ſait de quel côté doivent tomber les

desirs. La moitié du genre humain sert à tourmenter l'autre, & souffre elle-même autant de tourment qu'elle en cause. C'est particuliérement le cas où je suis, car, en me rendant malheureuse, mes proches ne travaillent pas pour leur propre bonheur; à l'exception néanmoins de mon frere & de ma sœur, qui paroissent y trouver leurs délices, & jouir de tout le mal qu'ils me font.

Mais il est tems d'abandonner la plume, puisqu'au lieu d'encre il n'en coule que du fiel.

## LETTRE LII.

*Miss* CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Vendredi, à 6 heures du matin.

MADEMOISELLE Betty m'apprend qu'on ne s'entretient que de mon départ. Elle a reçu ordre, dit-elle, de se tenir prête à partir avec moi; & sur quelques marques d'aversion que j'ai données pour ce voyage, elle a eu l'audace de me dire que, m'ayant quelquefois entendu vanter la situation *romanesque* du château de mon oncle, elle est

ſurpriſe de me voir cette froideur pour une maiſon conforme à mon goût.

Je lui ai demandé ſi cette inſolence venoit d'elle-même, ou ſi c'étoit une obſervation de ſa maîtreſſe ?

Elle m'a cauſé bien plus d'étonnement par ſa réponſe ; c'étoit une choſe bien dure m'a-t-elle dit, qu'il ne pût ſortir un bon mot de ſa bouche, ſans qu'on lui en dérobât l'honneur.

Comme il m'a paru qu'effectivement elle croyoit avoir dit quelque choſe d'admirable, ſans en ſentir la hardieſſe, j'ai pris le parti de ne pas relever ſon impertinence. Mais, au fond, cette créature m'a cauſé quelquefois de l'étonnement par ſes effronteries ; & depuis qu'elle eſt auprès de moi, j'ai trouvé, dans ſon audace, plus d'eſprit que je ne l'en avois jamais ſoupçonné. C'eſt une marque que l'inſolence eſt ſon talent, & que la fortune, en la plaçant au ſervice de ma ſœur, ne l'a pas traitée avec autant de faveur que la nature, qui l'a rendu plus propre à être ſa compagne. Il me vient quelquefois à l'eſprit que, moi-même, la nature m'a plutôt faite pour les ſervir toutes deux, que pour être la maîtreſſe de l'une ou la ſœur de l'autre ; &, depuis quelques mois, la fortune m'a trai-

tée comme si elle étoit de la même opinion.

Vendredi, à dix heures.

En allant tout-à-l'heure à ma volière, j'ai entendu mon frere & ma sœur qui rioient de toute leur force avec leur Solmes, & qui sembloient jouir de leur triomphe. La grande charmille qui sépare la cour du jardin, les empêchoit de me voir.

Il m'a paru que mon frere venoit de leur lire sa derniere lettre; démarche fort prudente! & qui s'accorde fort bien, direz-vous, avec toutes leurs vues, de me faire la femme d'un homme, auquel ils découvrent ce qu'un peu de bonté devroit leur faire cacher soigneusement dans cette supposition, pour l'intérêt de ma tranquillité future. Mais je ne puis douter qu'il ne me haïssent au fond du cœur.

Assurément, lui disoit ma sœur, vous l'avez reduite au silence. Il n'étoit pas besoin de lui défendre de vous écrire. Je parierois qu'avec tout son esprit, elle n'entreprendra pas de repliquer.

A la vérité, lui a répondu mon frere, avec un air de vanité scolastique dont

il eſt rempli, car il ſe regarde comme l'homme du monde qui écrit le mieux, je crois lui avoir donné le coup de grace. Qu'en dites-vous, M. Solmes ?

Votre lettre me paroît ſans replique, lui a dit Solmes ; mais ne ſervira-t-elle pas à l'aigrir encore plus contre moi ? Soyez ſans crainte, a répondu mon frere, & comptez que nous l'emporterons, ſi vous ne vous laſſez pas le premier. Nous ſommes trop avancés, pour jeter les yeux en arriere. M. Morden doit arriver bientôt. Il faut finir avant ſon retour, ſans quoi elle ſortiroit de notre dépendance. Comprenez-vous, chere miſs Howe, la raiſon qui les porte à ſe preſſer ?

M. Solmes a déclaré qu'il ne manqueroit point de conſtance, auſſi long-tems que mon frere ſoutiendroit ſon eſpoir, & que mon pere demeureroit ferme.

Ma ſœur a dit à mon frere qu'il m'avoit battue admirablement, ſur le motif qui m'obligeoit de converſer avec M. Solmes ; mais que les fautes d'une fille perverſe ne devoient pas lui faire étendre ſes railleries ſur tout le ſexe.

Je ſuppoſe que mon frere a fait quelque réponſe vive & pleine de ſel, car lui & M. Solmes en ont beaucoup ri, & Bella, qui en rioit auſſi, l'a traité d'im-

pertinent; mais je n'ai pu rien entendre de plus, parce qu'ils ſe ſont éloignés.

Si vous croyez, ma chere, que leurs diſcours ne m'ont pas fort échauffé l'eſprit, vous vous trouverez trompée en liſant la lettre ſuivante, que j'ai écrite à mon frere, tandis que ma bile étoit allumée. Ne me reprochez plus, je vous prie, trop de patience & de douceur.

*A Monſieur* HARLOVE *le fils.*

Vendredi matin.

Si je gardois le ſilence, monſieur, ſur votre derniere lettre, vous en pourriez conclure que je conſens à me rendre chez mon oncle, aux conditions que vous m'avez preſcrites. Mon pere diſpoſera de moi comme il lui plaît. Il peut me chaſſer de ſa maiſon, s'il le juge à propos, ou vous charger de cette commiſſion. Mais, quoique je le diſe à regret, il me paroîtroit fort dur d'être menée malgré moi dans la maiſon d'autrui, lorſque j'en ai moi-même une où je puis me retirer.

Vos perſécutions, & celles de ma ſœur, ne me feront pas naître la penſée de me remettre en poſſeſſion de mes droits, ſans

la permiſſion de mon pere. Mais ſi je ne dois pas faire un plus long ſéjour ici, pourquoi ne me ſeroit-il pas permis d'aller dans ma terre ? Je m'engagerai volontiers, ſi cette faveur m'eſt accordée, à ne recevoir aucune viſite qu'on puiſſe déſapprouver. Je dis *cette faveur*, & je ſuis prête à la recevoir à ce titre, quoique le teſtament de mon grand-pere m'en ait fait un droit.

Vous me demandez, d'un air aſſez indécent pour un frere, ſi je n'ai pas quelques nouvelles offres à propoſer ? J'en ai trois ou quatre, depuis votre queſtion, & je les crois effectivement nouvelles, quoique j'oſe dire qu'au jugement de toute perſonne impartiale, que vous ne préviendrez pas contre moi, les anciennes ne devoient pas être rejetées. C'eſt du moins ce que je penſe : pourquoi ne l'écrirois-je pas ? Vous n'avez pas plus de raiſon pour vous offenſer de cette liberté, ſur-tout, lorſque dans votre derniere lettre vous paroiſſez faire gloire d'avoir engagé ma mere & ma tante Hervey contre moi, que je n'en ai d'être fâchée de l'indigne traitement que je reçois d'un frere.

Voici donc ce que j'ai de nouveau à propoſer : premiérement, qu'il me ſoit

libre d'aller au lieu que je viens de nommer, ſous les conditions qui me ſeront preſcrites & que je promets d'obſerver religieuſement. Je ne lui donnerai pas même le nom de *ma terre* : je n'ai que trop de raiſons de regarder comme un malheur, qu'elle ait jamais été à moi.

Si je n'obtiens pas cette permiſſion, je demande celle d'aller paſſer un mois, ou le tems qu'on jugera convenable, chez miſs Howe.

Si je ne ſuis pas plus heureuſe ſur cet article, & qu'abſolument je doive être chaſſée de la maiſon de mon pere; qu'on me permette du moins d'aller chez ma tante Hervey, où je ſerai inviolablement ſoumiſe à ſes ordres & à ceux de mon pere & de ma mere.

Mais, ſi cette grace même m'eſt refuſée, ma très-humble demande eſt d'être envoyée chez mon oncle Jules, au lieu de mon oncle Antonin: non, que j'aie pour l'un moins de reſpect que pour l'autre; mais, la ſituation du château, ce pont qu'on menace de lever, & cette chapelle peut-être, malgré le ridicule que vous avez voulu jeter ſur mes craintes, m'épouvantent au-delà de toute expreſſion.

Enfin, ſi l'on refuſe auſſi cette propoſition, & s'il faut aller dans une maiſon

qui me paroiſſoit autrefois délicieuſe, je demande de n'être pas forcée d'y recevoir les viſites de M. Solmes. A cette condition, je pars avec autant de joie que jamais.

Telles ſont, monſieur, mes nouvelles propoſitions. Si vous trouvez qu'elles répondent mal à vos vues, parce qu'elles tendent toutes à l'excluſion de votre client, je ne vous diſſimulerai pas qu'il n'y a pas d'infortune que je ne ſois déterminée à ſouffrir, plutôt que de donner ma main à un homme pour lequel je ne puis jamais avoir que de l'averſion.

Vous remarquerez ſans doute quelque changement dans mon ſtyle: mais un juge impartial, qui ſauroit ce que le haſard m'a fait entendre depuis une heure de votre bouche, & de celle de ma ſœur, particuliérement la raiſon qui rend aujourd'hui vos perſécutions ſi preſſantes, me croiroit parfaitement juſtifiée. Faites réflexion, monſieur, qu'après m'être attiré tant de railleries outrageantes par mes *invocations plaintives*, il eſt tems, ne fût-ce que pour imiter d'auſſi excellens exemples que les vôtres & ceux de ma ſœur, que j'établiſſe un peu mon caractere, & que, pour vous réſiſter à tous deux, je me rapproche du vôtre, autant

que mes principes me le permettront.

J'ajouterai, pour *vuider mon carquois femelle*, (*) que vous ne pouvez avoir eu d'autre raiſon pour me défendre de vous repliquer, après m'avoir écrit tout ce qu'il vous a plu, que le témoignage de votre propre cœur, qui vous a fait ſentir que tous les droits ſont violés dans le traitement que je reçois de vous.

Si je me trompe en vous ſuppoſant des remords, je ſuis ſi sûre de la juſtice de ma cauſe, que moi, fille ignorante, peu inſtruite des regles du raiſonnement, & plus jeune que vous d'un tiers de vos années, je conſens à faire dépendre mon ſort du ſuccès d'une diſpute avec vous, c'eſt-à-dire, monſieur, avec un homme qui a reçu ſon éducation à l'univerſité, dont l'eſprit doit s'être fortifié par ſes propres obſervations & par les lumieres d'une ſociété ſavante, & qui (pardonnez-moi de deſcendre ſi bas) eſt accoutumé *à donner le coup de grace* à ceux contre leſquels il daigne prendre la plume.

Je vous laiſſe le choix du juge, & je ne le demande qu'impartial. Prenez, par exemple, votre dernier gouverneur, ou le vertueux docteur Lewin. Si l'un

(*) Expreſſion de ſon frere dans une lettre précédente.

ou l'autre se déclare contre moi, je promets de me résigner à ma destinée; pourvu qu'on me promette aussi que, dans l'autre supposition, mon pere me laissera libre de refuser la personne qu'on veut me donner malgré moi. Je me flatte, mon frere, que vous accepterez d'autant plus volontiers cette offre, que vous paroissez avoir une haute idée de vos talens pour le raisonnement, & n'en avoir pas une médiocre de la force des argumens que vous avez employés dans votre derniere lettre. Si vous êtes persuadé que l'avantage ne puisse manquer d'être pour vous, dans l'occasion que je vous propose, il me semble que l'honneur vous fait une loi de monter, devant un juge impartial, que la justice est de votre côté, & l'injustice du mien.

Mais vous sentez bien que ce combat demande nécessairement d'être engagé par écrit; que les faits doivent être établis & reconnus de part & d'autre, & la décision donnée suivant la force des arguments; car vous ne permettrez de dire que je connois trop bien votre naturel impétueux, pour m'exposer avec vous à des combats personnels.

Si vous n'acceptez pas ce défi, j'en conclurai que vous ne sauriez justifier votre

conduite à vos propres yeux; & je me contenterai de vous demander à l'avenir les égards dus à une sœur, par un frere qui aſpire à quelque réputation de ſavoir & de politeſſe.

Trouvez-vous qu'à préſent, monſieur, je commence à montrer, par ma fermeté, que je me ſens un peu de l'honneur que j'ai d'appartenir à vous & à ma sœur? Vous trouverez peut-être auſſi que c'eſt m'éloigner de cette partie de mon caractere qui paroiſſoit m'attirer autrefois l'amitié de tout le monde. Mais conſidérez, s'il vous plaît, à qui ce changement doit être attribué: & que je n'en aurois jamais été capable, ſi je n'avois reconnu que c'eſt à ce caractère même que je dois attribuer les mépris & les inſultes dont vous ne ceſſez pas d'accabler une sœur foible & ſans défenſe, qui, malgré l'amertume de ſa douleur, ne s'eſt jamais écartée du reſpect & de l'affection qu'elle doit à ſon frere, & qui ne déſire que des raiſons de conſerver pendant toute ſa vie les mêmes ſentimens,

CLARISSE HARLOVE.

ADMIREZ, ma chere, la force & la volubilité de la paſſion: cette lettre,

où vous ne trouverez pas la moindre rature, eſt l'original ; & la copie que j'ai envoyée à mon frere, n'eſt pas plus nette.

* * *

Vendredi, à 3 heures.

Betty, qui l'a portée, eſt bientôt revenue, toute ſurpriſe, & m'a dit en rentrant ; ſeigneur ! miſs, qu'avez-vous fait ? Qu'avez-vous écrit ? votre lettre a cauſé tant de bruit & de mouvement !

* * *

Ma ſœur, ne fait que de me quitter. Elle eſt montée tout en feu ; ce qui m'a obligée ſubitement d'abandonner ma plume. Elle eſt accourue à moi. Furieux eſprit ! m'a-t-elle dit en me frappant aſſez rudement ſur le cou ; voilà donc le point où vous aſpiriez !

Me battez-vous, Bella ?

Eſt-ce vous battre que de vous toucher doucement l'épaule ? en me frappant encore, mais avec plus de douceur. Nous nous y étions bien attendus. Il vous faut de l'indépendance. Mon pere a vécu trop long-temr pour vous.

J'allois

J'allois répondre avec force; mais elle m'a fermé la bouche de ſon mouchoir. Votre plume en a dit aſſez. Ame baſſe que vous êtes! venir écouter les diſcours d'autrui! Mais, ſachez que votre ſyſtême d'indépendance & celui de vos viſites ſeront également rejetés. Suivez, fille perverſe, ſuivez vos glorieuſes inclinations. Appellez votre libertin au ſecours, pour vous dérober à l'autorité de vos parens, & pour vous ſoumettre à la ſienne. N'eſt-ce pas votre deſſein? Mais il eſt queſtion de vous diſpoſer au départ. Voyez ce que vous voulez prendre avec vous. C'eſt demain qu'il faut partir, demain; comptez là-deſſus. Vous ne demeurerez pas ici plus long-tems, à veiller, à tourner autour des gens, pour entendre ce qu'ils diſent. C'eſt une réſolution priſe, mon enfant, vous partirez demain. Mon frere vouloit monter lui-même pour vous le déclarer. Mais je vous ai rendu le ſervice de l'arrêter, car je ne ſais ce que vous ſeriez devenue s'il étoit monté. Une lettre! un défi de cette préſomption & de cette inſolence! Vaine créature que tu es! Mais préparez-vous, je le répete; vous partez demain. Mon frere accepte votre audacieux défi. Apprenez ſeulement qu'il ſera perſonnel,

chez mon oncle Antonin.... ou peut-être chez M. Solmes.

Dans la paſſion, qui la faiſoit preſque écumer, elle auroit continué long-tems, ſi la patience ne m'étoit échappée. Finiſſons toutes ces violences, lui ai-je dit. Si j'avois pu prévoir dans quel deſſein vous êtes venue, vous n'auriez pas trouvé ma porte ouverte. Prenez ce ton avec les gens qui vous ſervent. Quoique j'aie, graces au ciel, aſſez peu de reſſemblance avec vous, je n'en ſuis pas moins votre ſœur: & je vous déclare, que je ne partirai ni demain, ni le jour ſuivant, ni celui d'après, ſi l'on ne m'entraîne avec violence.

Quoi? ſi votre pere, ſi votre mere vous le commandent?

Attendons, qu'ils le faſſent, Bella; je verrai alors ce qu'il me conviendra de répondre. Mais je ne partirai point ſans en avoir reçu l'ordre de leur propre bouche, & non de la vôtre ou de celle de votre Betty. Que je vous entende ajouter un mot ſur le même ton, & vous verrez que, ſans conſulter les ſuites, je ſaurai m'ouvrir un paſſage juſqu'à eux, & leur demander ce que j'ai fait pour mériter cet indigne traitement.

Venez, mon enfant; venez, la dou-

cœur même, (me prenant par la main, & me conduiſant vers la porte) allez, leur faire cette queſtion : vous trouverez, enſemble ces deux objets de votre mépris. Quoi ! le cœur vous manque ? (Car l'indignation de me voir traînée inſolemment me faiſoit réſiſter, & m'avoit fait arracher ma main de la ſienne.)

Je n'ai pas beſoin de guide, lui ai-je dit ; j'irai ſeule, & votre invitation me ſervira d'excuſe. Je m'avançois effectivement vers l'eſcalier ; mais, ſe mettant entre la porte & moi, elle s'eſt hâtée de la fermer. Hardie créature, a-t-elle repris, laiſſez-moi du moins le tems de les prévenir ſur votre viſite. Je vous le dis pour votre propre intérêt ; mon frere eſt avec eux. Et voyant que je me retirois, elle n'a pas manqué de rouvrir la porte : allez donc, allez miſs ; qui vous empêche d'aller ? Elle m'a ſuivie juſqu'à mon cabinet, en répétant vingt fois les mêmes inſtances ; & je n'y ſuis entrée que pour en fermer la porte après moi, dans la néceſſité où j'étois de me ſoulager par mes larmes.

Je n'ai pas voulu répondre à tous les diſcours qu'elle a continués, ni tourner même la tête vers elle, tandis qu'elle me regardoit au-travers de la vitre. Mais,

laſſe enfin de ſes inſultes, j'ai tiré le rideau pour me dérober à ſa vue; ce qui doit l'avoir irritée, puiſque je l'ai entendu partir en grondant.

Cette barbarie n'eſt-elle pas capable de précipiter dans quelque témérité un eſprit qui n'a jamais eu la penſée d'en commettre?

Comme il y a beaucoup d'apparence que je ſerai enlevée pour la maiſon de mon oncle, ſans avoir eu le tems de vous en donner d'autre avis, n'oubliez pas, ma chere, auſſi-tôt que vous ſerez informée de cette violence, d'envoyer prendre au dépôt les lettres que je pourrois y avoir laiſſées pour vous, ou celles qu'on y auroit apportées de votre part, & qui pourroient y être reſtées. Soyez plus heureuſe que moi; c'eſt le vœu de votre fidelle amie,

CL. HARLOVE.

J'ai reçu vos quatre lettres; mais, dans l'agitation où je ſuis, il m'eſt impoſſible d'y répondre à préſent.

## LETTRE LIII.

### *Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Vendredi au ſoir, 24 de Mars.

IL m'eſt venu de ma ſœur, une lettre très-piquante. Je m'étois bien attendue qu'elle ſe reſſentiroit du mépris qu'elle s'eſt attiré dans ma chambre. En vain mon eſprit s'épuiſe en réflexions; il n'y a que la rage d'une jalouſie d'amour qui puiſſe ſervir d'explication à ſa conduite.

### *A miſs* CLARISSE HARLOVE.

J'AI à vous dire que votre mere a demandé qu'on vous fît grace encore pour demain; mais que vous n'en êtes pas moins perdue dans ſon eſprit, comme dans celui de toute la famille.

Dans vos propoſitions, & dans la lettre à votre frere, vous vous êtes montrée ſi ſotte & ſi ſage, ſi jeune & ſi vieille, ſi docile & ſi obſtinée, ſi douce & ſi violente, qu'on n'a jamais vu d'exemple d'un caractere ſi mêlé. Nous ſavons tous

de qui vous avez emprunté ce nouvel esprit. Cependant la semence en doit être dans votre naturel; sans quoi, il seroit impossible que vous eussiez acquis tout d'un coup cette facilité à prendre toutes sortes de formes. Ce seroit jouer un fort mauvais tour à M. Solmes, que de lui souhaiter une femme si *dédaigneuse* & si *facile*; deux autres de vos qualités contradictoires, dont je vous laisse l'explication à vous-même.

Ne comptez pas, miss, que votre mere veuille vous souffrir ici long-tems. Elle ne goûte pas un moment de repos, tandis qu'elle a si près d'elle une fille révoltée. Votre oncle Harlove ne veut pas vous voir chez lui, que vous ne soyez mariée. Ainsi, graces à votre propre opiniâtreté, vous n'avez que votre oncle Antonin qui consente à vous recevoir. On vous conduira chez lui dans peu de jours; & là, votre frere, en ma présence, reglera tout ce qui appartient à votre modeste défi, car je vous assure qu'il est accepté. Le docteur Lewin pourra s'y trouver, puisque vous faites choix de lui. Vous aurez un *autre témoin*, ne fût-ce que pour vous convaincre qu'il ne ressemble point à l'idée que vous vous formez de sa personne. Vos deux oncles

y ſeront auſſi, pour rendre le champ égal, & ne pas permettre qu'on prenne trop d'avantage contre une ſœur *foible & ſans défenſe*. Vous voyez, miſs, combien de ſpectateurs votre défi doit vous attirer. Préparez vous pour le jour. Il n'eſt pas éloigné.

Adieu, doux enfant de maman Norton.

ARAB. HARLOVE.

J'AI tranſcrit ſur le champ cette lettre, & je l'ai envoyée à ma mere, avec ces quatre lignes :

« De grace, deux mots, ma très-chere » mere ! Si c'eſt par l'ordre de mon pere, » ou par le vôtre, que ma ſœur m'écrit » dans ces termes, je dois me ſoumettre » au traitement que je reçois ; avec cette » ſeule obſervation, qu'il n'approche » point encore de celui que j'ai reçu » d'elle. S'il vient de ſon propre mouve- » ment, ce que je puis dire, madame, » c'eſt que lorſque j'ai été bannie de » votre préſence..... Mais juſqu'à ce que » je ſois informée ſi elle eſt autoriſée par » vos ordres, j'ajouterai ſeulement que » je ſuis votre très-malheureuſe fille.

CL. HARLOVE. »

J'ai reçu le billet ſuivant tout ouvert, mais humide dans un endroit, que j'ai baiſé, parce que je ſuis sûre que c'étoit une larme de ma mere. Hélas! je crois, je me flatte du moins, qu'elle m'a fait cette réponſe à contre-cœur.

« Il y a trop de hardieſſe à réclamer la » protection d'une autorité qu'on brave. » Votre ſœur, qui n'auroit point été ca- » pable d'autant de perverſité que vous » dans les mêmes circonſtances, a raiſon » de vous la reprocher. Cependant, nous » lui avons dit de modérer ſon zele pour » nos droits mépriſés. Méritez, s'il eſt poſ- » ſible, un autre traitement que celui » dont vous vous plaignez, & qui ne peut » être auſſi affligeant pour vous que la » cauſe l'eſt pour votre mere. Faudra-t-il » toujours vous défendre de vous adreſſer » à moi ? »

Donnez-moi, très-chere amie, votre conſeil ſur ce que je puis & ce que je dois faire. Je ne vous demande point à quoi le reſſentiment ou la paſſion pourroient vous porter, dans les rigueurs que j'éprouve. Vous m'avez déjà dit que vous n'auriez pas autant de modération que moi, & vous n'en convenez pas moins que les démarches inſpirées par la colere menent preſque toujours au repentir.

Donnez-moi des avis que la raiſon & le ſang-froid puiſſent juſtifier après l'événement.

Je ne doute point que la ſympathie qui a formé notre liaiſon, ne ſoit auſſi vive de votre côté que du mien. Mais il eſt impoſſible néanmoins que vous ſoyez auſſi ſenſible à d'indignes perſécutions, que celle qui les ſouffre immédiatement; & vous êtes par conſéquent plus propre que moi-même à juger de ma ſituation. Conſidérez-moi dans le point où je ſuis. Ai-je ou n'ai-je pas aſſez ſouffert? Si la perſécution continue, ſi cet étrange Solmes perſiſte contre une averſion tant de fois déclarée, quel parti prendre? Me retirerai-je à Londres, & m'efforcerai-je de me dérober à Lovelace & à tous mes proches, juſqu'au retour de M. Morden? M'embarquerai-je pour Livourne, dans le deſſein d'aller joindre mon unique protecteur à Florence? Que de dangers de ce côté-là, quand je conſidere mon ſexe & ma jeuneſſe! Et ne peut-il pas arriver que mon couſin parte pour l'Angleterre, lorſque je ſerois en chemin vers l'Italie? Que faire? Parlez, dites, ma très-chere miſs Howe; car je n'oſe me fier à moi-même.

## LETTRE LIV.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Vendredi, à minuit.

LE calme renaît un peu dans mon eſprit. L'envie, l'ambition, les reſſentimens de l'amour propre, & toutes les paſſions violentes, ſont ſans doute endormies autour de moi. Pourquoi l'heure des ténebres & du ſilence ne ſuſpendroit-elle pas auſſi mes triſtes ſentimens, pendant que mes perſécuteurs repoſent, & que le ſommeil du moins tient leur haine aſſoupie ? J'ai employé une partie de ce tems paiſible à relire vos dernieres lettres. Je veux faire mes obſervations ſur quelques unes ; & pour être moins expoſée à perdre l'eſpece de repos dont je jouis, il faut que je commence par ce qui regarde M. Hickman.

Je me figure bien qu'il n'étoit pas aſſis devant vous, lorſque vous avez tiré ſon portrait. Après tout, néanmoins, il n'eſt pas fort à ſon déſavantage. Dans des

circonſtances un peu plus tranquilles, j'en haſarderois un plus aimable & plus reſſemblant.

Si M. Hickman n'a pas la contenance ferme qu'on voit à d'autres hommes, il a reçu en partage l'humanité & la douceur qui manquent à la plupart, & qui, jointes à la tendreſſe infinie qu'il a pour vous, en feront un mari le plus convenable du monde pour une perſonne de votre vivacité.

Quoique vous paroiſſiez perſuadée que je ne voudrois pas de lui pour moi-même, je vous aſſure de bonne foi, que ſi M. Solmes lui reſſembloit par la figure & le caractere, & qu'il ne me fût pas permis de me borner au célibat, je n'aurois jamais eu de querelles pour lui avec ma famille. M. Lovelace, du caractere dont on le connoît, ne l'auroit pas balancé dant mon eſprit. Je le dis d'autant plus hardiment, que, des deux paſſions de l'amour & de la crainte, Lovelace eſt capable d'inſpirer la derniere, dans une proportion que je ne crois pas compatible avec l'autre pour former un heureux mariage.

Je ſuis charmée de vous entendre dire que vous n'avez pour perſonne plus de goût que pour M. Hickman. Si vous ex-

citez un pouvoir sur votre cœur, je ne doute pas que vous ne reconnoissiez bientôt qu'il n'y a personne pour qui vous en ayiez autant ; sur-tout, lorsque vous ferez attention que les défauts mêmes qui vous frappent dans sa personne ou dans son caractere sont propres à vous rendre heureuse : du moins, s'il est nécessaire pour votre bonheur de ne faire jamais que vos volontés. Vous avez un tour d'esprit, permettez-moi cette remarque, qui, avec vos admirables talens, donneroit l'air d'un sot à tout homme qui seroit amoureux de vous, & qui ne seroit pas un Lovelace. Il faut me pardonner cette franchise, ma chere, & me pardonner aussi d'être revenue sitôt à ce qui me touche immédiatement.

Vous vous fortifiez du sentiment de M. Lovelace, pour insister encore sur la nécessité de réclamer mes droits ; & vous souhaitez que je vous explique plus nettement mes idées sur ce point. Il me semble néanmoins que les raisons, par lesquelles je puis combattre votre avis, se présentent si naturellement d'elles-mêmes, qu'elles devroient vous avoir fait rétracter ce conseil précipité. Mais, puisqu'elles ne vous sont pas venues à l'esprit, & que vous vous joignez à

M. Lovelace pour m'exciter à reprendre ma terre, je m'expliquerai là-deſſus en peu de mots.

D'abord, ma chere, en ſuppoſant que j'euſſe de l'inclination à ſuivre votre avis, je vous demande ſur le ſecours de qui je pourrois compter pour me ſoutenir dans cette entrepriſe. Mon oncle Harlove eſt un des exécuteurs teſtamentaires : il s'eſt déclaré contre moi. M. Morden eſt l'autre : il eſt en Italie ; & ne peut-on pas l'engager auſſi dans des intérêts différens des miens ? D'ailleurs, mon frere a déclaré qu'on eſt réſolu d'en venir à la déciſion avant ſon retour ; &, de l'air dont on s'y prend, il eſt fort vraiſemblable qu'on ne me laiſſera pas le tems de recevoir ſa réponſe, quand je lui écrirois : ſans compter que, renfermée comme je ſuis, je ne puis me promettre qu'elle vienne juſqu'à moi, ſi elle n'eſt pas de leur goût.

En ſecond lieu, les parens ont beaucoup d'avantage ſur une fille qui leur diſpute le droit de diſpoſer d'elle : & je trouve de la juſtice dans ce préjugé ; parce que, de vingt exemples, il n'y en a pas deux où la raiſon ne parle pour eux.

Vous ne me conſeilleriez pas, j'en ſuis ſûre, d'accepter les ſecours que M. Lo-

velace m'offre dans ſa famille. Si je penſois à chercher d'autres protections, nommez-moi quelqu'un qui voulût embraſſer le parti d'une fille, contre des parens, dont on a connu ſi long-tems l'affection pour elle. Mais, quand je trouverois un protecteur tel que ma ſituation le demande, quelles longueurs n'entraîne pas le cours d'un procès? On aſſure qu'il y a des nullités dans le teſtament. Mon frere parle quelquefois d'aller demeurer dans ma terre, pour me mettre apparemment dans la néceſſité de l'en chaſſer, ſi j'entreprenois de m'y établir; ou pour oppoſer à Lovelace toutes les difficultés de la chicane, ſi je venois à l'épouſer.

Je n'ai parcouru tous les cas, que pour vous faire connoître qu'ils ne me ſont pas tout-à-fait étrangers. Mais il m'importeroit peu d'être mieux inſtruite, ou de trouver quelqu'un qui voulût embraſſer mes intérêts. Je vous proteſte, ma chere, que j'aimerois mieux demander mon pain, que de diſputer mes droits contre mon pere. C'eſt un de mes principes, que jamais un pere & une mere ne peuvent s'écarter aſſez de leur devoir, pour diſpenſer un enfant du ſien. Une fille en procès avec ſon pere! cette idée me révolte. J'ai demandé, comme une faveur,

la permiſſion de me retirer dans ma terre, ſi je dois être chaſſée de la maiſon : mais je ne ferai pas une demarche de plus ; & vous voyez comment on s'eſt reſſenti de ma demande.

Il ne me reſte donc qu'une eſpérance : c'eſt que mon pere pourra changer de réſolution, quoique ce bonheur me paroiſſe peu vraiſemblable à moi-même, quand je conſidere l'aſcendant que mon frere & ma ſœur ont obtenu ſur toute la famille, & l'intérêt qu'ils ont à ſoutenir leur haine, après me l'avoir ouvertement déclarée.

A l'égard de l'approbation que M. Lovelace donne à votre ſyſtême, je n'en ſuis pas étonnée. Il pénetre, ſans-doute, les difficultés que je trouverois à le faire réuſſir ſans ſon aſſiſtance. Si j'étois aſſez aimée du ciel pour devenir auſſi libre que je le ſouhaiterois, cet homme merveilleux n'auroit peut-être pas à ſe louer autant de moi que ſa vanité le porte à s'en flatter, malgré le plaiſir que vous prenez à me railler ſur les progrès qu'il a faits dans mon cœur. Etes-vous bien ſûre, vous qui ne paroiſſez pas déclarée contre lui, que tout ce qui paroît raiſonnable & ſpécieux dans ſes offres, tel que d'attendre ſon ſort de mon choix,

lorſque je me trouverai *dans l'indépendance* (ce qui ne ſignifie dans mes idées, que la liberté de refuſer pour mari cet odieux Solmes); tel encore que de ne me pas voir ſans ma permiſſion, & juſqu'au retour de M. Morden, & juſqu'à ce que je ſois ſatisfaite de ſa réformation; croyez-vous, dis-je, que ce ne ſoit pas un air qu'il ſe donne, uniquement pour nous faire prendre une meilleure idée de lui, en offrant, comme de lui-même, des conditions ſur leſquelles il voit fort bien qu'on ne manqueroit pas d'inſiſter dans les cas qu'elles ſuppoſent?

Et puis, j'ai de ſa part mille ſujets de mécontentement. Que ſignifient toutes ſes menaces? Prétendre néanmoins qu'il ne penſe point à m'intimider! & vous prier de ne m'en rien dire, lorſqu'il ſait que vous ne l'en croirez pas, & qu'il ne vous le dit lui-même que dans l'intention, ſans doute, de m'en informer par cette voie! Quel miſérable artifice! Il nous regarde apparemment comme deux folles, qu'il compte de mener par la frayeur. Moi, prendre un mari de cette violence! Mon propre frere, l'homme qu'il menace! Et M. Solmes! Que lui a fait M. Solmes? Eſt-il blâmable, s'il me croit digne de ſon affection, de faire tous

ſes efforts pour m'obtenir ? Que ne s'en fie-t-on à moi, ſur ce point ſeulement ? Ai-je donc accordé tant d'avantage à M. Lovelace, qu'il ſoit en droit de menacer ? Si M. Solmes étoit un homme que je puſſe voir du moins avec indifférence, on s'appercevroit peut-être que le mérite de ſouffrir pour moi, de la part d'un eſprit ſi bouillant, ne lui ſeroit pas toujours inutile. C'eſt mon ſort d'être traitée comme une folle par mon frere : mais M. Lovelace reconnoîtra.... Je veux lui expliquer à lui-même ce que je penſe là-deſſus, & vous en ſerez informée alors de meilleure grace.

En même tems, ma chere, permettez moi de vous dire que, malgré toute la méchanceté de mon frere, je me trouve bleſſée, dans mes momens de ſang froid, par vos mordantes réflexions ſur l'avantage que Lovelace a remporté ſur lui. A la vérité, il n'eſt pas votre frere ; mais ſongez que c'eſt à ſa ſœur que vous écrivez. Sérieuſement, miſs, votre plume eſt trempée dans le fiel, lorſque vous traitez quelque ſujet qui vous offenſe. Savez-vous qu'en liſant pluſieurs de vos expreſſions contre lui & d'autres de mes proches, il me vient à l'eſprit, quoiqu'elles ſoient en ma faveur, de douter

ſi vous avez vous-même aſſez de modération pour vous croire en droit d'appeller à votre tribunal ceux qui s'emportent à des excès de chaleur ? Il me ſemble que nous devrions apporter tous nos ſoins à nous garantir des fautes qui nous bleſſent dans autrui. Cependant j'ai tant de ſujets de plainte contre mon frere & ma ſœur, que je ne ferois pas un reproche ſi libre à ma plus chere amie, ſi je ne trouvois ſon badinage outré, ſur un événement où la vie d'un frere, après tout, étoit ſérieuſement en danger, & lorſqu'on peut craindre que le même feu ne ſe rallume, avec des ſuites beaucoup plus funeſtes.

Que je m'écarte volontiers de moi-même ! & que je ſouhaiterois d'oublier, s'il étoit poſſible, ce qui me touche le plus ! Cette digreſſion me ramene à ſa cauſe, & delà, aux vives agitations où j'étois en finiſſant ma derniere lettre; car il n'y a rien de changé dans ma ſituation. Le jour approche, & va m'expoſer peut-être à de nouvelles épreuves. Je vous prie, avec les mêmes inſtances, de me donner un conſeil où la faveur & le reſſentiment n'aient aucune part. Dites-moi ce que je dois faire ; car, ſi je ſuis forcée d'aller chez mon oncle, il ne faut

pas douter que votre malheureuſe amie ne ſoit perdue ſans reſſource : cependant, quel moyen de l'éviter ?

Mon premier ſoin ſera de porter ce paquet au dépôt. Hâtez-vous de m'écrire auſſitôt que vous l'aurez reçu. Hélas ! je crains bien que votre réponſe n'arrive trop tard.

CL. HARLOVE.

## LETTRE LV.

*Miſs* HOWE, *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Samedi, 25 de Mars.

QUEL conſeil puis-je vous donner, ma noble amie ? Votre merite fait votre crime. Il vous eſt auſſi impoſſible de changer de naturel, qu'à ceux qui vous perſécutent. N'attribuez vos malheurs qu'à l'immenſe diſparité qui eſt entre vous & eux. Que demandez-vous d'eux ? ne ſoutiennent-ils pas leur caractère ? & à l'égard de qui ? d'une étrangere : car, en vérité, vous ne leur appartenez pas. Ils ſe repoſent ſur deux points ; ſur leur propre *impénétrabilité*, ( que je lui don-

nerois volontiers ſon vrai nom, ſi je l'oſois!) & ſur les égards dont ils vous connoiſſent incapable de manquer pour vous-même, joints à vos craintes du côté de Lovelace, dont ils vous croient perſuadée que le caractere vous décréditeroit, ſi vous aviez recours à lui pour vous délivrer de vos peines. Ils ſavent auſſi que le reſſentiment & l'inflexibilité ne vous ſont pas naturels; que les agitations qu'ils ont excitées dans votre ame auront le ſort de tous les mouvemens extraordinaires, qui eſt de s'appaiſer bientôt; & qu'une fois mariée, vous ne ſongerez plus qu'à vous conſoler de votre ſituation.

Mais comptez que le fils & la fille aînée de votre pere ſe propoſent entr'eux de vous rendre malheureuſe pour toute votre vie; quand vous épouſeriez l'homme qu'ils ont en vue pour vous, & qui a déjà une liaiſon plus intime avec eux que vous n'en pourriez jamais avoir avec une telle moitié. Ne voyez-vous pas avec quel ſoin ils communiquent à une ame ſi étroite, tout ce qu'ils ſavent de votre juſte averſion pour lui?

A l'égard de ſa perſévérance, ceux qui en ſeroient ſurpris le connoiſſent mal. Il n'a pas le moindre ſentiment de délicateſſe. S'il prend jamais une femme, ſoyez

sûre que l'ame n'entrera pour rien dans ſes vues. Comment chercheroit-il une ame ? il n'en a point. Chacun ne cherche-t-il pas ſon ſemblable ? Et comment connoîtroit-il le prix de ce qui le ſurpaſſe, lorſque par la ſuppoſition même il ne le comprend point ? S'il arrivoit qu'ayant le malheur d'être à lui, vous lui fiſſiez voir naturellement un défaut de tendreſſe, je ſuis portée à croire qu'il s'en affligeroit peu, parce qu'il en auroit plus de liberté à ſuivre les ſordides inclinations qui le dominent. Je vous ai entendu obſerver, d'après votre madame Norton, « que toute perſonne qui eſt la proie » d'une paſſion dominante compoſera » volontiers, pour la ſatisfaire, au prix de » vingt autres paſſions ſubalternes, dont » le ſacrifice lui coûtera moins, quoi- » qu'elles ſoient plus louables. »

Comme je ne dois pas craindre de vous le rendre plus odieux qu'il ne vous l'eſt déjà, il faut que je vous raconte quelques traits d'une converſation qu'il eut il y a trois jours avec le chevalier *Harry Downeton*, & dont le chevalier fit hier le récit à ma mere. Vous y trouverez une confirmation de ſes principes de gouvernement par la crainte, tels que votre inſolente Betty vous les a rapportés d'après lui-même.

Sir Harry n'avoit pas fait difficulté de lui dire qu'il s'étonnoit de le voir obstiné à vous obtenir contre votre inclination.

C'est ce qui m'importe peu, répondit-il. Les filles qui affectent tant de réserve, font ordinairement des femmes passionnées. (L'indigne animal!) Et jamais il ne seroit fâché, ajouta-t-il avec le secours d'un peu de méditation, de voir des grimaces sur le visage d'une jolie femme, lorsqu'elle lui donneroit sujet de la tourmenter. Dailleurs, votre terre, par la commodité de sa situation, le dédommageroit abondamment de tout ce qu'il auroit à souffrir de vos froideurs. Il seroit sûr du moins de votre complaisance, s'il ne l'étoit pas de votre amour; & plus heureux, à cet égard, que les trois quarts des maris de sa connoissance. (Le misérable!) Pour le reste, votre vertu est si connue, qu'elle lui donneroit toute la sûreté qu'il pourroit desirer.

Ne craignez-vous pas, reprit sir Harry, que, si elle est forcée de vous épouser, elle ne vous regarde du même œil qu'Elisabeth de France regarda Philippe II, lorsqu'il la reçut sur ses frontieres en qualité de mari, lui, dans lequel elle ne s'attendoit à trouver qu'un beau-pere: c'est-à-dire, avec plus de crainte & de

terreur que de complaiſance & d'amour ? Et vous-même, peut-être, vous ne lui ferez pas meilleure mine que ce vieux monarque ne fit à ſa princeſſe.

La crainte & la terreur, repliqua l'horrible perſonnage, ont auſſi bonne grace ſur le viſage d'une fille promiſe, que ſur celui d'une femme : & ſe mettant à rire, (oui, ma chere, ſir Harry nous aſſura que le hideux animal avoit ri) il ajouta, que ce ſeroit ſon affaire d'entretenir cette crainte, s'il avoit raiſon de croire qu'on lui refusât de l'amour : que, pour lui, il étoit perſuadé que ſi la crainte & l'amour devoient être ſéparés dans l'état du mariage, l'homme qui ſavoit ſe faire craindre étoit le mieux partagé.

Si mes yeux avoient la vertu qu'on attribue à ceux du baſilic, je n'aurois rien de ſi preſſant que d'aller regarder ce monſtre.

Ma mere prétend néanmoins que ce ſeroit de votre part un prodigieux mérite, de ſurmonter votre averſion pour lui. Où eſt, dit-elle, comme je me ſuis ſouvenue qu'on vous l'a déjà demandé, la gloire & la ſainteté de l'obéiſſance, s'il n'en coûte rien pour l'exercer ?

Quelle fatalité, ma chere, que votre choix n'ait pas de meilleurs objets ! Ou *Scylle* ou *Charybde*.

A toute autre que vous, qui ſeroit traitée avec cette barbarie, je ſais quel conſeil je donnerois ſur le champ. Mais, je l'ai déjà obſervé, la moindre témérité, une indiſcrétion ſuppoſée, dans un caractere de la nobleſſe du vôtre, ſeroit une plaie pour tout le ſexe.

Tandis que j'eſpérois quelque choſe de l'*indépendance* à laquelle j'aurois voulu vous déterminer, cette penſée étoit une reſſource où je trouvois de la conſolation. Mais à préſent, que vous m'avez ſi bien prouvé qu'il faut renoncer à ce parti, je m'efforce en vain de trouver quelque expédient. Je veux quitter la plume, pour y penſer encore.

* *

J'ai penſé, réflechi, conſidéré, & je vous proteſte que je ne ſuis pas plus avancée qu'auparavant. Ce que j'ai à dire, c'eſt que je ſuis jeune comme vous, que j'ai le jugement beaucoup plus foible & les paſſions plus fortes.

Je vous ai dit anciennement que vous aviez trop offert en propoſant de vous réduire au célibat. Si cette propoſition étoit acceptée, la terre, qu'ils auroient tant de regret de voir ſortir de la famille,

retourneroit

retourneroit un jour à votre frere, avec plus de certitude, peut-être, que par la reverſion précaire dont M. Solmes les flatte. Vous êtes-vous efforcée, ma chere, de faire entrer cette idée dans leurs têtes bizarres? Le mot tyrannique d'*autorité* eſt la ſeule objection qu'on puiſſe faire contre cette offre.

N'oubliez pas une conſidération : c'eſt que, ſi vous preniez le parti de quitter vos parens, le reſpect & l'affection que vous leur portez ne vous permettroient aucun appel contr'eux pour votre juſtification. Vous auriez par conſéquent le public contre vous : &, ſi Lovelace continuoit ſon libertinage, ou n'en uſoit pas bien avec vous, quelle juſtification pour leur conduite à votre égard, & pour la haine qu'ils lui ont déclarée!

Je demande pour vous au ciel ſes plus parfaites lumieres. Ce que j'ai à dire encore, c'eſt qu'avec mes ſentimens, je ſerois capable de tout entreprendre, d'aller dans toutes ſortes de lieux, plutôt que de me voir la femme d'un homme que je haïrois, & que je ſerois ſûre de haïr toujours s'il reſſembloit à Solmes. Je n'aurois pas ſouffert non plus tout ce que vous avez eſſuyé de chagrins & d'outrages; du moins d'un frere & d'une ſœur,

ſi j'avois eu cette patience pour un pere & des oncles.

Ma mere ſe perſuade qu'après avoir employé tous leurs efforts pour vous aſſujettir à leurs volontés, ils abandonneront leur entrepriſe lorſqu'ils commenceront à déſeſperer du ſuccès. Mais je ne puis être de ſon opinion. Je ne vois point qu'elle ſe fonde ſur d'autre autorité que ſa propre conjecture. Autrement je me ſerois imaginé, en votre faveur, que c'eſt un ſecret entr'elle & votre oncle Antonin. Malheur, à l'un des deux du moins, (j'entends à votre oncle) s'ils en avoient quelque autre entr'eux!

Il faut vous garantir, s'il eſt poſſible, d'être menée chez votre oncle. L'homme, le miniſtre, la chapelle, votre frere & votre ſœur préſens.... vous ſerez infailliblement forcée de vous donner à M. Solmes; & des ſentimens de fermeté, ſi nouveaux pour vous, ne vous ſoutiendront point dans une occaſion ſi preſſante. Vous reviendrez à votre naturel. Vous n'aurez pour défenſe que des larmes mépriſées, des appels & des lamentations inutiles : & la cérémonie ne ſera pas plutôt *profanée*, ſi vous me paſſez cette expreſſion, qu'il faudra ſécher vos pleurs, vous condamner au ſilence, & penſer à

prendre une nouvelle forme de ſentimens, qui puiſſent vous faire obtenir de votre nouveau maître le pardon & l'oubli de toutes vos déclarations de haine. En un mot, ma chere, il faudra le flatter. Votre conduite paſſée n'eſt venue que de la modeſtie de votre état ; & votre rôle ſera, juſqu'à la mort, de vérifier ſon impudente raillerie, que *les filles qui affectent le plus de réſerve ſont ordinairement des femmes paſſionnées.* Ainſi, vous commencerez la carriere par un vif ſentiment de reconnoiſſance pour la bonté qui vous aura fait obtenir grace ; &, s'il ne vous force point à le conſerver par la crainte, ſuivant ſes principes de gouvernement, je reconnoîtrai alors que je me ſuis trompée.

Cependant, après tout, je dois laiſſer le véritable point de la queſtion indéterminé, & l'abandonner à votre propre déciſion, qui dépendra du degré d'emportement que vous verrez dans leurs demarches, ou du danger plus ou moins preſſant d'être enlevée pour la maiſon de votre oncle. Mais je prie encore une fois le ciel de ſuſciter quelque événement qui puiſſe vous empêcher d'être jamais à l'un ou l'autre de ces deux hommes. Puiſſiez-vous demeurer fille, ma très-chere amie, juſqu'à ce que les puiſ-

ſances favorables au mérite & à la vertu vous amenent un homme digne de vous, ou du moins auſſi digne qu'un mortel puiſſe l'être !

D'un autre côté, je ne voudrois pas qu'avec des qualités ſi propres à faire l'ornement de l'état conjugal, vous priſſiez le parti de vous condamner au célibat. Vous me connoiſſez incapable de flatterie. Ma langue & ma plume ſont toujours les organes de mon cœur. J'ajoute que vous devez vous connoître aſſez vous-même, par comparaiſon du moins avec les autres femmes, pour ne pas douter de ma ſincérité : en effet, pourquoi voudroit-on qu'une perſonne qui fait ſes délices de découvrir & d'admirer tout ce qu'il y a de louable dans autrui, n'apperçût pas les mêmes qualités dans elle-même, lorſqu'il eſt certain que, ſi elle ne les poſſedoit pas, elle ne ſeroit pas capable de les admirer ſi vivement dans un autre ? Et pourquoi ne pourroit-on pas lui donner les louanges qu'elle donneroit à tout autre qui n'auroit que la moitié de ſes propres perfections ? ſur-tout, ſi elle eſt incapable de vanité ou d'orgueil, & ſi elle eſt auſſi éloignée de mépriſer ceux qui n'ont pas reçu les mêmes avantages, que de s'eſtimer trop pour les

avoir reçus. S'eſtimer trop ! ai-je dit. Eh! comment le pourriez-vous jamais ?

Pardon, ma charmante amie. Mon admiration, qui ne fait qu'augmenter à chaque lettre que vous m'écrivez, ne doit pas toujours être étouffée par la crainte de vous déplaire ; quoique cette raiſon ſoit ſouvent un frein pour ma plume, lorſque je vous écris, & pour ma langue, lorſque j'ai le bonheur de me trouver avec vous.

Je me hâte de finir, pour répondre à votre empreſſement. Combien de choſes néanmoins je pourrois ajouter ſur vos dernieres confidences!

ANNE HOWE.

## LETTRE LVI.

*Miſs* CLARISSE HARLOWE, *à miſs* HOWE.

Dimanche matin, 26 de Mars.

QUE les louanges ont de douceur dans la bouche d'une amie! Soit qu'on ſe flatte ou non de les mériter, il eſt extrêmement agréable de ſe voir ſi bien dans l'eſprit de ceux dont on ambi-

tionne la faveur & l'eſtime. Une ame ingénue en tire un autre avantage : ſi elle ne ſe croit pas déjà digne du charmant tribut qu'elle reçoit, elle ſe hâte d'acquérir les qualités qui lui manquent, avant qu'on s'apperçoive de l'erreur ; autant pour ſe faire honneur à ſes propres yeux, que pour ſe conſerver dans l'eſtime de ſon amie, & pour juſtifier ſon jugement. Que ce but puiſſe toujours être le mien ! Alors je vous ſerai redevable, non-ſeulement de l'éloge, mais du mérite même auquel vous croirez le pouvoir accorder ; & j'en deviendrai plus digne de cette amitié qui eſt l'unique plaiſir dont je puiſſe me glorifier.

Mes remerciemens ſont auſſi vifs qu'ils doivent l'être, pour la diligence de vos dernieres dépêches. Que je vous ai d'obligation ! Que j'en ai même à votre honnête meſſager ! Ma triſte ſituation me met dans le cas d'en avoir à tout le monde.

Je vais répondre, le mieux qu'il m'eſt poſſible, aux articles de votre obligeante lettre. Ne me ſoupçonnez pas de pouvoir ſurmonter mes dégoûts pour M. Solmes, auſſi long-tems qu'il lui manquera de la généroſité, de la franchiſe, de la bonté, de la politeſſe, & toutes les qualités qui

forment l'homme de mérite. O ma chere! de quel degré de patience, de quelle grandeur d'ame, une femme n'a-t-elle pas beſoin, pour ne pas mépriſer un mari qui eſt plus ignorant, qui a l'ame plus baſſe & l'eſprit plus borné qu'elle, à qui ſes prérogatives donnent néanmoins des droits qu'il veut exercer, ou qui ne peut les abandonner ſans un déshonneur égal pour celle qui gouverne & pour celui qui ſe laiſſe gouverner! comment ſupporter un mari tel que je le peins, quand on ſuppoſeroit même que, par des raiſons de convenance ou d'intérêt, il fût de notre propre choix? Mais ſe voir forcée de le prendre, & s'y voir forcée par d'indignes motifs! quel moyen de vaincre une averſion qui porte ſur des fondemens ſi juſtes? Il eſt bien plus aiſé de ſoutenir une perſécution paſſagere, que de ſe réſoudre à porter une chaîne honteuſe & révoltante, dont le poids doit durer autant que la vie. Si j'étois capable de me rendre, ne faudroit-il pas quitter mes parens, & ſuivre cet inſupportable mari? Un mois ſera peut-être le terme de la perſécution; & le lien d'un tel mariage ſeroit un malheur perpétuel. Chaque jour ne luiroit, vraiſemblablement, que pour

éclairer quelque nouvelle infraction des devoirs jurés à l'autel.

Il paroît donc, ma chere, que M. Solmes eſt déjà occupé de ſa vengeance ! Tout s'accorde à me le confirmer. Hier au ſoir, mon effrontée geoliere m'aſſura que toutes mes oppoſitions *n'auroient pas plus d'effet qu'une priſe de tabac*, en avançant vers moi le pouce & le doigt, où elle en tenoit une ; que je ſerai madame Solmes ; que je dois me garder par conſéquent de pouſſer la raillerie trop loin, parce que M. Solmes eſt un homme capable de reſſentiment, & qu'il lui a dit, à elle-même, que, devant être sûrement ſa femme, je manquois aux bonnes regles de la politique ; puiſque, s'il n'étoit pas plus miſéricordieux que moi, (c'eſt le terme de Betty ; j'ignore s'il s'en eſt ſervi comme elle) je m'expoſois à des repentirs qui pourroient durer juſqu'au dernier de mes jours.

Mais c'en eſt aſſez ſur un homme, qui, ſuivant le récit de ſir Harry Downton, a toute l'inſolence de ſon ſexe, ſans une ſeule qualité qui puiſſe la rendre ſupportable.

J'ai reçu deux lettres de M. Lovelace, depuis la viſite qu'il vous a rendue ; ce qui

fait trois avec celle que j'avois laiſſée ſans réponſe. Je ne doutois pas qu'il n'en reſſentît quelque chagrin; mais, dans ſa derniere, il ſe plaint de mon ſilence en termes fort hauts. C'eſt moins le ſtyle d'un amant ſoumis, que celui d'un protecteur mépriſé. Son orgueil paroît mortifié de ſe voir forcé, dit-il, à roder chaque nuit autour de nos murs, comme un voleur ou un eſpion, dans l'eſpérance de trouver une lettre de moi, & à faire cinq milles pour regagner un miſérable logement, ſans remporter aucun fruit de ſes peines. Je ne tarderai point à vous envoyer ſes trois lettres & la copie de la mienne; mais voici en ſubſtance ce que je lui écrivis hier.

Je lui fais un reproche fort vif de m'avoir menacée, par votre moyen, de ſe procurer une explication avec M. Solmes ou avec mon frere. Je lui dis « qu'il » me croit apparemment d'humeur à » tout ſouffrir; qu'il ne lui ſuffit pas » que je ſois expoſée aux violences con- » tinuelles de ma propre famille, & qu'il » faut que je ſupporte auſſi ſes fiennes; » qu'il me paroît fort extraordinaire » qu'un eſprit violent menace de s'em- » porter à des témérités qui ne peuvent » être juſtifiées, & qui m'intéreſſent

» d'ailleurs beaucoup moins que lui,
» ſi je ne fais pas quelque choſe d'auſſi
» téméraire, du moins par rapport à
» mon caractere & à mon ſexe, pour
» le détourner de ſes réſolutions : je lui
» fais même entendre que, de quelque
» maniere que je penſe ſur les malheurs
» qui arriveroient à mon occaſion, il
» peut ſe trouver des perſonnes qui, dans
» la ſuppoſition qu'il ſoit capable de la
» témérité dont il menace M. Solmes,
» ne regretteroient pas beaucoup de ſe
» voir délivrées de deux hommes dont
» la connoiſſance auroit cauſé toutes leurs
» diſgraces. »

C'eſt parler naturellement, ma chere, & je m'imagine qu'il y donnera lui-même une explication encore plus nette.

Je lui reproche ſon orgueil, à l'occaſion des pas qu'il fait pour trouver mes lettres, & qu'il releve avec tant d'affectation. Je le raille ſur les riches comparaiſons d'eſpion & de voleur : « il n'a pas raiſon,
» lui dis-je, de trouver ſa ſituation ſi
» dure, puiſque, dans l'origine, il ne
» doit en accuſer que ſes mauvaiſes
» mœurs, & qu'au fond, le vice efface
» les diſtinctions, & ravale l'homme de
» qualité au niveau de *la canaille*. En-
» ſuite, je lui déclare qu'il ne doit ja-

» mais attendre d'autre lettre de moi,
» qui puiſſe l'expoſer à des fatigues ſi
» déſagréables. »

Je ne le ménage pas plus ſur les vœux & les proteſtations ſolemnelles, qui lui coûtent ſi peu dans l'occaſion. Je lui dis « que ce langage fait d'autant moins
» d'impreſſion ſur moi, que c'eſt dé-
» clarer lui-même qu'il croit en avoir
» beſoin pour ſuppléer aux défauts de
» ſon caractere; que les actions ſont les
» ſeules preuves que je connoiſſe; lorſ-
» qu'il faut juger des intentions, & que
» je ſens de plus en plus la néceſſité de
» rompre toute correſpondance avec un
» homme dont il eſt impoſſible que
» mes amis approuvent jamais les ſoins,
» parce qu'il eſt incapable de le mériter:
» qu'ainſi, puiſque ſa naiſſance & ſon
» bien le mettront toujours en état, ſi la
» réputation de ſes mœurs n'eſt pas un
» obſtacle, de trouver une femme qui,
» avec une fortune au moins égale à la
» mienne, aura plus de conformité avec
» lui dans ſes goûts & ſes inclinations,
» je le prie, & je lui conſeille de re-
» noncer à moi; d'autant plus, que, pour
» le dire en paſſant, ſes menaces & ſes
» impoliteſſes à l'égard de mes amis, me
» donnent lieu de conclure qu'il entre

„ plus de haine pour eux que de con-
„ fidération pour moi dans ſa perſévé-
„ rance. »

Voilà, ma chere, la récompenſe que j'ai cru devoir accorder à tant de peines qu'il fait valoir. Je ne doute pas qu'il n'ait aſſez de pénétration pour obſerver qu'il eſt moins redevable de notre correſpondance à mon eſtime qu'aux rigueurs que j'eſſuie dans ma famille. C'eſt préciſément ce que je voudrois lui perſuader. Plaiſante divinité, qui exige, comme l'idole Moloch, que la raiſon, le devoir & la diſcrétion ſoient ſacrifiés ſur ſes autels!

L'opinion de votre mere eſt que mes amis ſe relâcheront. Faſſe le ciel qu'ils ſe relâchent! mais mon frere & ma ſœur ont tant d'influence dans la famille, ſont ſi déterminés, ſi piqués d'honneur à l'emporter, que je déſeſpere de ce changement. Cependant, s'il n'arrive point, je vous avoue que je ne ferois pas difficulté d'embraſſer toute protection dont je n'aurois pas de déshonneur à craindre, pour me délivrer, d'un côté, des perſécutions préſentes, & de l'autre, pour ne donner à Lovelace aucun avantage ſur moi. Je ſuppoſe toujours qu'il ne me reſte point d'autre reſſource; car, avec

la moindre eſpérance, je regarderois ma fuite comme une action des plus inexcuſables, quelque honneur & quelque ſûreté que je puſſe trouver dans mes protections.

Malgré ces ſentimens, que je crois auſſi juſtes qu'ils ſont ſinceres, la bonne-foi de l'amitié m'oblige de reconnoître que je ne ſais pas ce que j'aurois fait, ſi votre avis eût été fixe & concluant. Que n'avez-vous été témoin, ma chere, de mes différentes agitations, à la lecture de votre lettre? lorſque, dans un endroit, vous m'avertiſſez du danger dont je ſuis menacée chez mon oncle; que, dans un autre, vous avouez que vous n'auriez pas été capable de ſouffrir tout ce que j'ai ſouffert, & que vous préféreriez tous les maux poſſibles, à celui d'épouſer un homme que vous haïriez; que dans un autre, néanmoins, vous me repréſentez ce que ma réputation auroit à ſouffrir aux yeux du public, & la néceſſité où je ſerois de juſtifier ma conduite aux dépens de mes proches; que, d'un autre côté, vous me faites enviſager la figure indécente que je ferois dans un mariage forcé, obligée de prendre un viſage tranquille, de prodiguer de fauſſes careſſes, de faire un perſonnage d'hypocrite, avec un homme

pour lequel je n'aurois que de l'averſion, & que mes déclarations paſſées autant que le ſentiment de ſon indignité propre (s'il étoit capable du moins de ce ſentiment) rempliroient d'une juſte défiance; la néceſſité où vous jugez que je ſerois de lui témoigner d'autant plus de tendreſſe que je m'y ſentirois moins diſpoſée; une tendreſſe, ſi j'étois capable de cette diſſimulation, qui ne pourroit être attribuée qu'aux plus vils motifs, puiſqu'il ſeroit trop viſible que l'amour du caractere ou de la figure n'y auroit aucune part: ajoutez la baſſeſſe de ſon ame; le poiſon de la jalouſie, qui l'infecteroit bientôt; ſa répugnance à pardonner, entretenue par le ſouvenir des marques de mon averſion, & d'un mépris que j'ai fait éclater volontairement pour éteindre ſes deſirs; une préférence déclarée par le même motif, & la gloire qu'il attache à faire plier & à réduire une femme ſur laquelle il auroit acquis un empire tyrannique.... ſi vous m'aviez vue, dis-je, dans toutes les agitations dont je n'ai pu me défendre à cette lecture, tantôt m'appuyant d'un côté, tantôt de l'autre, un moment incertaine, un moment remplie de crainte, irritée, tremblante, irréſolue, vous auriez reconnu le pouvoir que vous avez

ſur moi, & vous auriez eu raiſon de croire que, ſi vos conſeils avoient été plus poſitifs, je me ſerois laiſſé entraîner par la force de votre détermination. Concluez de cet aveu, ma chere, que je ſuis bien juſtifiée ſur ces ſaintes loix de l'amitié qui demandent une parfaite ouverture de cœur; quoique ma juſtification ſe faſſe peut-être aux dépens de ma prudence.

Mais, après de nouvelles conſidérations, je répete, qu'auſſi long-tems qu'il me ſera permis de demeurer dans la maiſon de mon pere, il n'y aura que les dernieres extrêmités qui puiſſent me la faire quitter; & que je ne m'attacherai qu'à ſuſpendre, s'il eſt poſſible, par d'honnêtes prétextes, l'aſcendant de mon mauvais ſort juſqu'au retour de M. Morden. En qualité d'exécuteur, c'eſt une protection à laquelle je puis m'abandonner ſans reproche; enfin, je ne me connois pas d'autre eſpérance, quoique mes amis ſemblent s'en défier. A l'égard de M. Lovelace, quand je ſerois sûre de ſa tendreſſe, & même de ſa réformation, accepter la protection de ſa famille, c'eſt accepter la ſienne. Pourrois-je me diſpenſer de recevoir ſes viſites, dans la maiſon de ſes tantes? Ne ſeroit-ce pas

me jeter dans la néceſſité d'être à lui, quand je découvrirois de nouvelles raiſons de le fuir, en le voyant de plus près? C'eſt une de mes anciennes obſervations, qu'entre les deux ſexes, la diſtance ſert à ſe tromper mutuellement. O ma chere! quels efforts n'ai-je pas faits pour devenir ſage? Quels ſoins n'ai-je pas apportés à choiſir ou à rejeter tout ce que j'ai cru capable de contribuer ou de nuire à mon bonheur? Cependant, par une étrange fatalité, il y a bien de l'apparence que toute ma ſageſſe n'aboutira qu'à la folie.

Vous me dites, avec la partialité ordinaire de votre amitié, qu'on attend de moi ce qu'on n'attendroit pas de beaucoup d'autres femmes. C'eſt une leçon, que je reçois à ce titre. Je ſens que, pour ma réputation, en vain mon cœur ſeroit content de ſes motifs, s'ils n'étoient pas connus du public. Se plaindre de la mauvaiſe volonté d'un frere, c'eſt un cas ordinaire dans les diviſions d'intérêt. Mais lorſqu'on ne peut accuſer un frere coupable, ſans faire tomber une partie du reproche ſur les duretés d'un pere, qui pourroit ſe réſoudre à ſe délivrer du fardeau, pour en charger une tête ſi chere? Et, dans toutes ces ſuppoſitions, la haine

que M. Lovelace porte à chaque perſonne de ma famille, quoiqu'elle ne ſoit qu'un retour pour celle qu'on lui a déclarée, ne paroîtroit-elle pas extrêmement choquante? N'eſt-ce pas une marque qu'il y a dans ſon naturel quelque choſe d'implacable, comme d'extrêmement impoli? & quelle femme au monde pourroit penſer à ſe marier, pour vivre dans une inimitié perpétuelle avec ſa famille?

Mais, craignant de vous fatiguer, & laſſe moi-même, je quitte la plume.

* * *

M. Solmes eſt ici continuellement. Ma tante Hervey, mes deux oncles, ne s'éloignent pas davantage. Il ſe machine quelque choſe contre moi, je n'en ſaurois douter. Quel état, d'être ſans ceſſe en alarme, & de voir une épée nue qui nous pend ſur la tête!

Je ne ſuis informée de rien que par l'inſolente Betty, qui me lâche toujours quelques traits de l'effronterie à laquelle elle eſt autoriſée. Quoi! miſs, vous ne mettez pas ordre à vos affaires? Comptez qu'il faudra partir lorſque vous y penſerez le moins. D'autres fois, elle me fait

entendre à demi-mot, & comme dans la vue de m'inquiéter, ce que l'un, ce que l'autre dit de moi, & leur curiosité sur l'emploi que je fais de mon tems. Elle y mêle souvent l'outrageante question de mon frere, si je ne m'occupe pas à composer l'histoire de mes souffrances?

Mais je suis faite à ses discours, & c'est le seul moyen que j'aie d'apprendre, avant l'exécution, les desseins qu'on forme contre moi. Comme elle s'excuse sur ses ordres, lorsqu'elle pousse trop loin l'impertinence, je l'écoute patiemment, quoique ce ne soit pas sans quelque soulévement de cœur.

Je m'arrête ici, pour porter ce que je viens d'écrire au dépôt. Adieu, ma chere.

CL. HARLOVE.

*Ce qui suit étoit écrit sur l'enveloppe avec un crayon, à l'occasion de la lettre suivante, que miss Clarisse trouva au dépôt en y portant la sienne.*

JE trouve votre seconde lettre d'hier. Je remercie beaucoup votre mere, des avis obligeans que vous me donnez de sa part. Celle que je vous envoie répondra peut-être à quelque partie de son attente. Vous lui en lirez ce que vous jugerez à propos.

## LETTRE LVII.

*Miſs Howe, à miſs Clarisse Harlove.*

Samedi, 25 de Mars.

CETTE lettre ne ſera qu'une ſuite de ma derniere, de la même date, & je vous l'écris par ordre exprès. Vous avez vu, dans la précédente, l'opinion de ma mere ſur le mérite que vous pourriez vous faire, en obligeant vos amis contre votre propre inclination. Notre conférence là-deſſus eſt venue à l'occaſion de l'entretien que nous avions eu avec ſir Harry *Downeton* : & ma mere la croit ſi importante, qu'elle m'ordonne de vous en écrire le détail. J'obéis d'autant plus volontiers, que j'étois embarraſſée, dans ma derniere, à vous donner un conſeil ; & que non-ſeulement vous aurez ici le ſentiment de ma mere, mais peut-être, dans le ſien, celui du public, s'il n'étoit informé que de ce quelle ſait, c'eſt-à-dire, s'il ne l'étoit pas auſſi bien que moi.

Ma mere raiſonne d'une maniere très-

peu avantageuſe pour toutes les perſonnes de notre ſexe qui ſe hâtent trop de chercher leur bonheur, en épouſant un homme de leur choix. Je ne ſais comment j'aurois pris ſes raiſonnemens, ſi je ne ſavois qu'ils ſe rapportent toujours à ſa fille, qui, d'un autre côté, ne connoît préſentement aucun homme qu'elle honore de la moindre préférence ſur un autre, & qui n'eſtime pas la valeur d'un denier celui dont ſa mere a la plus haute idée.

A quoi ſe réduit donc, dit-elle, une affaire qui cauſe tant de mouvemens? Eſt-ce une ſi grande démarche, dans une jeune perſonne, de renoncer à ſes inclinations pour obliger ſes amis?

Fort bien, ma mere, ai-je répondu en moi-même; vous pouvez faire à préſent cette queſtion: vous le pouvez à l'âge de quarante ans. Mais l'auriez-vous faite à dix-huit? Voilà ce que je voudrois ſavoir.

Ou la jeune perſonne, a-t-elle continué, eſt prévenue d'une très-violente inclination qu'elle ne peut ſurmonter (ce qu'une fille un peu délicate n'avouera jamais); ou ſon humeur eſt ſi opiniâtre, qu'elle n'eſt pas capable de céder; ou, pour troiſieme alternative,

elle a des parens qu'elle s'embarraſſe peu d'obliger.

Vous ſavez, ma chere, que ma mere raiſonne quelquefois fort bien, ou du moins, que ce n'eſt jamais la chaleur qui manque à ſes raiſonnemens. Il nous arrive ſouvent de n'être pas d'accord; & nous avons toutes deux ſi bonne opinion de notre ſentiment, qu'il eſt fort rare que l'une ait le bonheur de convaincre l'autre; cas aſſez commun, je m'imagine, dans toutes les diſputes un peu animées. J'ai *trop d'eſprit*, me dit-elle; en bon anglois, *trop de vivacité*. Moi, je lui réponds qu'elle eſt *trop ſage*; c'eſt-à-dire, dans la même langue, qu'elle n'eſt plus auſſi jeune qu'elle l'a été; ou, dans d'autres termes, qu'étant accoutumée au ton de mere, elle oublie qu'elle a été fille. Delà, nous paſſons d'un conſentement mutuel à quelque autre ſujet; ce qui n'empêche pas que, ſans y conſentir, nous ne retombions une douzaine de fois ſur celui que nous avons quitté. Ainſi, le quittant & le reprenant, d'un air à demi fâché, quoique adouci par un ſourire forcé, qui laiſſe du jour à nous racommoder, nous ne laiſſons pas, ſi l'heure du ſommeil arrive, de nous aller coucher avec un peu d'humeur; ou, ſi

nous parlons, le silence de ma mere eſt rompu par quelques exclamations : ah ! Nancy ! vous êtes ſi vive ! ſi emportée ! je voudrois bien, ma fille, que vous euſſiez moins de reſſemblance avec votre pere !

Je la paie de ſon reproche, en penſant que ma mere n'a aucune raiſon de déſavouer la part qu'elle a eue à ſa Nancy ; & ſi la choſe va plus loin de ſon côté que je ne le deſire, ſon cher Hickman n'a pas ſujet de s'en louer le jour ſuivant.

Je ſais que je ſuis une folle créature. Quand je n'en conviendrois pas, je ſuis sûre que vous le penſeriez. Si je me ſuis un peu arrêtée à ces petits détails, c'eſt pour vous avertir que, dans une occaſion ſi importante, je ne vous ferai plus remarquer mes impertinences ni les petites chaleurs de ma mere, & que je veux me réduire à la partie froide & ſérieuſe de notre converſation.

« Jetez les yeux, m'a-t-elle dit, ſur » les mariages de notre connoiſſance, qui » paſſent pour l'ouvrage de l'inclina- » tion, & qui, pour l'obſerver en paſ- » ſant, ne doivent peut-être ce nom » qu'à une paſſion née follement ou par » de purs haſards, & ſoutenue par un » eſprit de perverſité & d'obſtination »

(ici, ma chere, nous avons eu un petit débat que je vous épargne) : « voyez s'ils » vous paroiſſent plus heureux qu'une » infinité d'autres, où le principal motif » de l'engagement n'a été que la convenance, & la vue d'obliger une famille. » La plupart vous paroiſſent-ils même » auſſi heureux ? Vous trouverez que les » deux motifs de la convenance & de la » ſoumiſſion produiſent un contentement » durable, & capable aſſez ſouvent d'augmenter par le tems & la réflexion ; au » lieu que l'amour, qui n'a pour motif » que l'amour, eſt une paſſion oiſive ; » (oiſive dans tous les ſens, c'eſt ce que ma mere ne peut dire ; car l'amour eſt auſſi actif qu'un ſinge, & auſſi malicieux qu'un écolier) « c'eſt une ferveur, qui dure peu, » comme toutes les autres ; un arc trop » tendu, qui reprend bientôt ſon état » naturel.

» Comme il eſt fondé en général ſur » des perfections purement idéales, que » l'objet ne ſe connoiſſoit pas lui-même » avant qu'elles lui fuſſent attribuées, un, » deux, ou trois mois, remettent tout, de » part & d'autre, dans ſon véritable jour ; » & chacun des deux ouvrant les yeux, » penſe juſtement de l'autre ce que tout le » monde en penſoit auparavant.

» Les excellences imaginaires (c'eſt » ſon propre terme; ne le trouvez-vous » pas aſſez remarquable?) ont eu le » tems de s'évanouir. Le naturel, & les » vieilles habitudes, qu'on n'a pas eu » peu de peine à ſuſpendre ou à déguiſer, reviennent dans toute leur force. » Le voile ſe leve & laiſſe voir de chaque » côté juſqu'aux moindres taches. Enfin, » l'on eſt fort heureux ſi l'on ne tombe » pas auſſi bas dans l'opinion l'un de l'autre, qu'on y avoit été comme exalté » par l'imagination. Alors, le couple » paſſionné, qui ne connoiſſoit pas de » bonheur hors du plaiſir naturel de ſe » voir, eſt ſi éloigné de trouver dans un » entretien illimité cette variété ſans fin » qui faiſoit croire, dans un autre tems, » qu'on avoit toujours quelque choſe à » ſe dire, ou qui faiſoit regretter, après » s'être quittés, de n'avoir pas dit mille » choſes qu'on croyoit avoir oubliées, » que leur étude continuelle eſt de chercher des amuſemens hors d'eux-mêmes; » & leur goût peut-être, à conclu ma ſage » maman, (auriez-vous cru, ma chere, » que ſa ſageſſe fût ſi moderne?) ſera de » choiſir des deux côtés ceux où l'autre » n'a point de part. »

Je lui ai repréſenté que, ſi vous tombiez

tombiez dans la néceſſité de faire quelque démarche hardie, il n'en faudroit accuſer que l'indiſcrete violence de vos proches. Je ne diſconvenois pas, lui ai-je dit, que ſes réflexions ſur une infinités de mariages, dont le ſuccès n'avoit pas répondu aux eſpérances, ne fuſſent très-bien fondées : mais je l'ai priée de convenir que, ſi les enfans ne peſoient pas toujours les difficultés avec autant de ſageſſe qu'ils le devoient, trop ſouvent auſſi les parens n'avoient pas pour leur jeuneſſe, pour leurs inclinations & pour leur défaut d'expérience, tous les égards dont ils devoient reconnoître qu'ils avoient eu beſoin au même âge.

Elle eſt tombée delà ſur le caractere moral de M. Lovelace, & ſur la juſtice qu'elle trouve dans la haine de vos parens pour un homme qui mene une vie ſi libre, & qui ne cherche pas à la déſavouer. On lui a même entendu déclarer, m'a-t-elle dit, qu'il n'y a point de mal qu'il ne ſoit réſolu de faire à notre ſexe, pour ſe venger du mauvais traitement qu'il a reçu d'une femme, dans un tems où *il étoit trop jeune*, (je crois que c'étoit ſon expreſſion) pour n'avoir pas aimé de bonne foi.

J'ai répondu, en ſa faveur, que j'avois

entendu blâmer généralement le procédé de cette femme ; qu'il en avoit été si touché, que c'étoit à cette occasion qu'il avoit commencé ses voyages ; & que, pour la chasser de son cœur, il s'étoit jeté dans un train de vie qu'il avoit l'ingénuité de condamner lui-même : que cependant il avoit traité d'imposture la menace qu'on lui attribuoit contre tout notre sexe : que j'en pouvois rendre témoignage, puisque, lui ayant fait ce reproche devant vous, je l'avois entendu protester qu'il n'étoit pas capable d'un ressentiment si injuste contre toutes les femmes pour la perfidie d'une seule.

Vous vous en souvenez, ma chere, & je n'ai pas oublié non plus l'aimable réflexion que vous fîtes sur sa réponse : « vous n'aviez pas de peine, me dites-» vous alors, de croire son désaveu sin-» cere ; parce qu'il vous paroissoit im-» possible qu'un homme, aussi touché qu'il » parut l'être de l'imputation de fausseté, » fût capable d'en commettre une. »

J'ai fait observer particuliérement à ma mere, que les mœurs de M. Lovelace n'avoient pas fait un sujet d'objection lorsqu'il s'étoit présenté pour miss Arabelle ; qu'on s'étoit reposé alors sur la noblesse de son sang, sur ses qualités &

ſes lumieres extraordinaires, qui ne permettoient pas de douter qu'une femme vertueuſe & prudente ne le fît rentrer en lui-même. J'ai même ajouté, au riſque de vous déplaire, que, ſi votre famille étoit compoſée d'aſſez honnêtes gens, ſuivant les idées communes, on ne leur attribuoit pas, à l'exception de vous, une délicateſſe extrême ſur la religion: qu'il leur convenoit peu, par conſéquent, de reprocher aux autres les défauts de cette nature. Et quel homme ont-ils choiſi, ai-je dit encore, pour le décrier à ce titre? l'homme d'Angleterre le plus eſtimé pour ſon eſprit & ſes talens, & le plus diſtingué par ſes qualités naturelles & acquiſes, quelque reproche qu'on entreprenne de faire à ſes mœurs; comme s'ils avoient aſſez de pouvoir & d'autorité pour ſe croire en droit de ne conſulter que leur haine ou leur caprice.

Ma mere eſt revenue à conclure qu'il y en auroit plus de mérite dans votre obéiſſance. Elle a prétendu que, parmi ces hommes ſi diſtingués par leur eſprit & leur figure, on n'a preſque jamais trouvé un bon mari, parce qu'ordinairement ils ſont ſi remplis de leur mérite, qu'ils croient une femme obligée de prendre d'eux l'opinion qu'ils en ont eux-

Par leſquelles, ai-je repris, ils engageront peut-être une jeune perſonne dans quelque démarche téméraire dont elle n'auroit jamais été capable.

Mais, ſi vous avouez qu'elle ſeroit téméraire, cette démarche, a repliqué ma mere, doit-elle y penſer ? Une fille prudente ne prendra jamais droit des fautes de ſes parens pour en commettre une. Le public, qui blâmeroit les parens, n'en trouveroit pas la fille plus juſtifiée. La jeuneſſe & le défaut d'expérience, qu'on pourroit alléguer en ſa faveur, ne ſerviront, tout-au-plus, qu'à diminuer la tache. Mais une jeune perſonne auſſi admirable que miſs Clariſſe Harlove, dont la prudence eſt ſi ſupérieure à ſon âge, ſe mettra-t-elle dans le cas d'employer une ſi foible reſſource ?

Au reſte, Nancy, je ſuis bien aiſe qu'elle n'ignore pas ce que je penſe. Je vous charge même de lui repréſenter que, quelque averſion qu'elle ait pour l'un, & quelque goût qu'elle puiſſe avoir pour l'autre, on attend d'une jeune fille, dont la généroſité & la grandeur d'ame ſont ſi connues, qu'elle ſe faſſe violence, lorſqu'elle n'a point d'autre voie pour obliger toute ſa famille. Il eſt queſtion de dix ou douze perſonnes, qui ſont ce

qu'elle a de plus proche & de plus cher au monde, à la tête desquelles il faut qu'elle compte un pere & une mere dont elle n'a jamais éprouvé que de l'indulgence. De son côté, ce n'est peut-être qu'un caprice d'âge ou d'humeur; mais des parens voient plus loin, & le caprice d'une fille ne doit-il pas être soumis au jugement de ses parens?

Comptez, ma chere amie, que je ne suis pas demeurée en arriere sur l'article de ce *jugement*. J'ai dit tout ce que vous m'auriez pu dicter vous-même, & tout ce qui convient à une situation aussi extraordinaire que la vôtre. Ma mere en a si bien senti la force, qu'en m'ordonnant de vous communiquer ses idées, elle m'a défendu d'y joindre mes réponses; de peur, m'a-t-elle dit, que, dans un cas si critique, elles ne vous engageassent à prendre quelques mesures dont nous pourrions nous repentir toutes deux; moi, pour vous les avoir inspirées, & vous, pour les avoir suivies.

Voilà, ma chere, ce que je vous représente d'autant plus volontiers de la part de ma mere, que, de moi-même, je ne me trouve point capable de vous donner un bon conseil. Vous connoissez votre propre cœur; c'est là

qu'il faut chercher des lumieres & des regles.

Robert me promet de porter cette lettre de très-bonne heure, afin que vous la puiſſiez trouver au dépôt, dans votre promenade du matin.

Que le ciel vous éclaire! qu'il vous guide! c'eſt la priere continuelle de votre tendre & fidelle amie,

ANNE HOWE.

## LETTRE LVIII.

*Miſs* CLARISSE HARLOWE, *à miſs* HOWE.

Dimanche, après-midi.

JE ſuis dans les plus terribles craintes: cependant je commencerai par de vifs remerciemens, à votre mere & à vous, pour votre derniere faveur. Je me flatte d'avoir répondu à ſes obligeantes intentions dans ma lettre précédente: mais ce n'eſt point aſſez de lui en avoir marqué ma reconnoiſſance par quelques lignes écrites ſur mon enveloppe avec un crayon. Permettez qu'elle trouve

ici les expreſſions d'un cœur qui ſent le prix de ſes moindres bienfaits.

Avant que de paſſer à ce qui me touche immédiatement, il faut que je vous gronde encore une fois de la maniere un peu dure dont vous faites le procès à toute ma famille ſur la religion & la morale. En vérité, ma chere, vous m'étonnez. Après ce que je vous ai recommandé ſi ſouvent, ſans aucun fruit, je fermerois les yeux ſur une occaſion moins grave. Mais, dans l'affliction même où je ſuis, je croirois mon devoir bleſſé, ſi je laiſſois paſſer une réflexion dont il n'eſt pas beſoin que je répete les termes. Soyez perſuadée qu'il n'y a point en Angleterre une plus digne femme que ma mere. Mon pere ne reſſemble pas non plus à l idée que vous vous faites de lui. Excepté un ſeul point, je ne connois pas de famille où le devoir ſoit plus reſpecté que dans la mienne : un peu trop reſſerrée pour une famille ſi riche, c'eſt l'unique reproche qu'on puiſſe lui faire. Pourquoi donc les condamneriez-vous d'exiger des mœurs irréprochables, dans un homme dont ils ont droit, après tout, de porter leur jugement, lorſqu'il penſe à s'allier avec eux.

Deux lignes encore, avant que je vous

entretienne de mes propres intérêts. Ce ſera, s'il vous plaît, ſur la maniere dont vous traitez M. Hickman. Croyez-vous qu'il y ait beaucoup de généroſité à faire tomber votre reſſentiment ſur une perſonne innocente, pour les petits chagrins que vous recevez d'un autre côté, duquel même je doute qu'il n'y ait rien à vous reprocher? Je ſais bien ce que je ne ferois pas difficulté de lui dire; & ne vous en prenez qu'à vous, qui m'y avez excitée: je lui dirois, ma chere, qu'une femme ne maltraite point un homme qu'elle ne rejette point abſolument, ſi elle n'eſt pas réſolue au fond du cœur de l'en dédommager quelque jour, lorſqu'elle aura fini le cours de ſa tyrannie, & lui, le tems de ſes ſervices & de ſa patience. Mais je n'ai pas l'eſprit aſſez libre pour donner toute l'étendue que je ſouhaiterois à cet article.

Paſſons à l'occaſion préſente de mes craintes. Je vous ai marqué ce matin, que je preſſentois quelque nouvel orage. M. Solmes eſt venu cette après-midi au château. Quelques momens après ſon arrivée, Betty m'a remis une lettre, ſans me dire de qui. Elle étoit ſous enveloppe; & l'adreſſe, d'une main que je n'ai pas reconnue. On a ſuppoſé, apparem-

ment, que je me ſerois bien gardée de la recevoir & de l'ouvrir, ſi j'avois ſu de qui elle venoit. Liſez-en la copie.

## *A Miſs* CLARISSE HARLOVE.

MA TRES CHER DEMOISELLE,

(*) Je m'eſtime le plus malheureux omme du monde, an ce que je n'ai pas ancore eu l'onneur de vous rendre mes reſpect de votre conſantemant, l'eſpace ſeulemant d'une demi heure. Sependant j'ai quelque choſe à vous communiquer qui vous conſerne beaucoup, s'il vous plaît de m'admaitre à l'onneur de votre antretien. Votre reputation y eſt intéreſſée, auſſi bien que l'onneur de toute votre famille, c'eſt a l'oquaſion d'un homme qu'on dit que vous eſtimez plus qu'il ne merite, & par rappor a quelqu'unes de ſes acſions de reprouvé, dont je ſuis pret a vous donner des preuves convainqantes de la vérité. On pourroit croire que j'y ſuis intéreſſé. Mais je ſuis pret a faire ſermant que s'eſt la vérité pur; & vous verré quel eſt l'omme qu'on

(*) Il n'eſt pas beſoin d'avertir que c'eſt l'orthographe & le ſtyle de M. Solmes.

dit que vous favorisé. Mais je n'espere pas qu'il an soit ainsi, pour votre propre onneur.

Je vous pris, mademoiselle, de degner macorder une odiance, pour votre onneur & celui de votre famille. Vous obligerés, tres cher miss,

Votre tres humble & tres fidele
serviteur ROGER SOLMES.

Jattans an bas, *pour* l'onneur de vos ordre.

VOUS ne douterez pas plus que moi, que ce ne soit quelque misérable ruse, pour me faire consentir à sa visite. Je lui aurois envoyé ma réponse de bouche; mais Betty ayant refusé de s'en charger, je me suis vue dans la nécessité de le voir, ou de lui écrire. J'ai pris le parti de lui écrire un billet dont vous aurez l'original: Je tremble des suites, car j'entends beaucoup de mouvement au-dessous de moi.

*A Monsieur* SOLMES.

MONSIEUR,

SI vous avez quelque chose à me communiquer, qui concerne mon honneur,

vous pouvez me faire cette grace par écrit comme de bouche. Quand je prendrois quelque intérêt à M. Lovelace, je ne vois point quelle raiſon vous auriez d'y croire le vôtre attaché; car le traitement que je reçois à votre occaſion eſt ſi étrange, que, quand M. Lovelace n'exiſteroit point, je ne conſentirois pas à voir une demi-heure M. Solmes, dans les vues qu'il me fait l'honneur d'avoir pour moi. Je n'aurai jamais rien à démêler avec M. Lovelace, & par conſéquent toutes vos découvertes ne peuvent me toucher, ſi mes propoſitions ſont acceptées. Je vous en crois bien inſtruit. Si vous ne l'étiez pas, ayez la bonté de faire connoître à mes amis que, s'ils veulent me délivrer de l'un des deux, je m'engage à les délivrer de l'autre. Dans cette ſuppoſition, que nous importera-t-il à tous, que M. Lovelace ſoit honnête homme ou ne le ſoit pas? Cependant, ſi vous ne laiſſiez pas de vous y croire intéreſſé, je n'aurois aucune objection à faire. J'admirerai votre zele, lorſque vous lui reprocherez les erreurs que vous avez ſu découvrir dans ſa conduite, & que vous vous efforcerez de le rendre auſſi vertueux que vous l'êtes ſans doute, puiſqu'autrement vous n'auriez pas pris la peine de

rechercher ſes fautes, & de les expoſer.

Excuſez, monſieur : mais, après une perſévérance, que je trouve très-peu généreuſe depuis ma derniere lettre ; après la tentative que vous venez de faire aux dépens d'autrui, plutôt que par votre propre mérite, je ne ſais pas pourquoi vous accuſeriez de quelque rigueur une perſonne qui eſt en droit de vous reprocher toutes ſes diſgraces.

CL. HARLOVE.

* *

Dimanche au ſoir.

MON pere vouloit monter à ma chambre, dans ſon premier tranſport. On n'a pas eu peu de peine à le retenir. Ma tante Hervey a reçu l'ordre ou la permiſſion de m'écrire le billet ſuivant. Les réſolutions ne languiſſent pas, ma chere.

MA niece, tout le monde eſt à préſent convaincu qu'il n'y a rien à eſpérer de vous par la voie de la douceur & de la perſuaſion. Votre mere ne veut pas que vous demeuriez ici plus long-tems, parce que, dans la colere où votre étrange lettre a jetté votre pere, elle craint ce qui peut

vous arriver. Ainſi, l'on vous ordonne de vous tenir prête à partir ſur le champ pour vous rendre chez votre oncle Antonin, qui ne croit pas avoir mérité de vous la répugnance que vous marquez pour ſa maiſon.

Vous ne connoiſſez pas le méchant homme en faveur duquel vous ne faites pas difficulté de rompre avec tous vos amis.

On vous défend de me répondre. Ce ſeroit éterniſer d'inutiles répétitions. Vous n'ignorez pas quelle affliction vous cauſez à tout le monde, particuliérement à votre affectionnée tante,

HERVEY.

N'OSANT lui écrire après cette défenſe, j'ai pris une liberté plus hardie. J'ai écrit quelques lignes à ma mere, pour implorer ſa bonté; & pour l'engager, ſi je dois partir, à me procurer la permiſſion de me jeter aux pieds de mon pere & aux ſiens, ſans autres témoins qu'eux-mêmes, dans la ſeule vue de leur demander pardon du chagrin que je leur ai cauſé, & de recevoir, avec leur bénédiction, un ordre de leur propre bouche pour mon départ & pour le tems. Quelle nouvelle hardieſſe! Rendez-lui ſa lettre, & qu'elle apprenne

à obéir : c'eſt la réponſe de ma mere ; & la lettre eſt revenue ſans avoir été ouverte.

Cependant, pour ſatisfaire mon cœur & mon devoir, j'ai écrit auſſi quelques lignes à mon pere, dans la même vue, c'eſt-à-dire, pour le ſupplier de ne me pas chaſſer de la maiſon paternelle, ſans m'avoir accordé ſa bénédiction. Mais on m'a rapporté cette lettre, déchirée en deux pieces, ſans avoir été lue. Betty, me la montrant d'une main, & tenant l'autre levée d'admiration, m'a dit : voyez, miſs ! quelle pitié ! Il n'y a que l'obéiſſance qui puiſſe vous ſauver. Votre pere me l'a dit à moi-même. Il a déchiré la lettre, & m'en a jeté les morceaux à la tête.

Dans une ſituation ſi déſeſpérée, je n'ai pas cru devoir m'arrêter même à ce rebut. J'ai repris la plume pour m'adreſſer à mon oncle Harlove, & j'ai joint à ma lettre, ſous une même enveloppe, celle que ma mere m'avoit renvoyée, & les deux parties de celle que mon pere avoit déchirée. Mon oncle montoit dans ſon carroſſe lorſqu'il les a reçues. Je ne puis ſavoir avant demain quel aura été leur ſort. Mais voici la copie de celle qui eſt pour lui.

*A Monſieur* JULES HARLOVE.

MONSIEUR, MON TRÈS-CHER ET TRÈS-HONORÉ ONCLE,

Il ne me reſte que vous à qui je puiſſe m'adreſſer avec quelque eſpérance, pour obtenir du moins, que mes très-humbles ſupplications ſoient reçues, & qu'on me faſſe la grace de les lire. Ma tante Hervey m'a donné des ordres qui ont beſoin de quelque explication; mais elle m'a défendu de lui répondre. J'ai pris la liberté d'écrire à mon pere & à ma mere. L'une de mes deux lettres a été déchirée, & toutes deux m'ont été renvoyées ſans avoir été ouvertes. Je m'imagine, monſieur, que vous ne l'ignorez pas. Mais, comme vous ne pouvez ſavoir ce qu'elles contiennent, je vous ſupplie de les lire toutes deux, afin que vous puiſſiez rendre témoignage qu'elles ne ſont pas remplies d'invocations & de plaintes, & qu'elles n'ont rien qui bleſſe mon devoir. Permettez-moi, monſieur, de remarquer que, ſi l'on eſt ſourd aux expreſſions de ma douleur, juſqu'à refuſer d'entendre ce que j'ai à dire, & de lire ce que j'écris, on pourra regretter bientôt de m'avoir traitée

ſi durement. Daignez m'apprendre, monſieur, pourquoi l'on s'obſtine à vouloir m'envoyer chez mon oncle Antonin, plutôt que chez vous, chez ma tante, ou chez tout autre ami. Si c'eſt dans l'intention que j'appréhende, la vie me deviendra inſupportable. Je vous demande en grace auſſi, de me faire ſavoir quand je dois être chaſſée de la maiſon. Mon cœur m'avertit fortement que, ſi je ſuis contrainte une fois d'en ſortir, ce ſera pour ne la revoir jamais.

Le devoir m'oblige néanmoins de vous déclarer que l'humeur ou le reſſentiment n'ont aucune part à ce que j'écris. Le ciel connoît mes diſpoſitions. Mais le traitement que je prévois, ſi je ſuis forcée d'aller chez mon autre oncle, ſera vraiſemblablement le dernier coup qui finira les diſgraces, & j'oſe dire, les diſgraces peu méritées, de votre malheureuſe niece,

CL. HARLOVE.

## LETTRE LIX.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Lundi-matin, 27 de Mars.

MON oncle eſt revenu ce matin de très-bonne heure, & m'a fait remettre une réponſe fort tendre, que je vous envoie. Elle m'a fait ſouhaiter de pouvoir le ſatisfaire. Vous verrez de quelles couleurs les mauvaiſes qualités de M. Solmes y ſont revêtues, & quel voile l'amitié jette ſur les plus grandes taches. Peut-être diſent-ils de moi, que l'averſion exagere auſſi les défauts. Vous me renverrez, avec votre premiere lettre, celle de mon oncle. Il faut que je trouve le moyen de m'expliquer à moi-même pourquoi je ſuis devenue une créature auſſi redoutable à toute ma famille qu'il veut me le perſuader, & que je détruiſe cette idée, s'il eſt poſſible.

*A miſs* CLARY HARLOVE.

C'EST contre mon intention que je me détermine à vous écrire. Tout le monde

vous aime, & vous ne l'ignorez pas. Tout nous eſt cher de vous, juſqu'à la terre où vous marchez. Mais comment nous réſoudre à vous voir ? Il eſt impoſſible de tenir contre votre langage & vos regards. C'eſt la force de notre affection qui nous fait éviter votre vue, lorſque vous êtes réſolue de ne pas faire ce que nous ſommes réſolus que vous faſſiez. Jamais je n'ai ſenti pour perſonne autant d'affection que j'en ai eu pour vous depuis votre enfance : & j'ai dit ſouvent que jamais jeune fille n'en avoit tant mérité. Mais, à préſent, que faut-il penſer de vous ? Hélas ! hélas ! ma chere niece, que vous vous ſoutenez mal à l'épreuve !

J'ai lu les deux lettres qui étoient ſous votre enveloppe. Dans un tems plus convenable, je pourrai les faire voir à mon frere & à ma ſœur ; mais rien ne leur ſeroit agréable aujourd'hui de votre part.

Mon deſſein n'eſt pas de vous diſſimuler que je n'ai pu lire celle qui étoit pour moi ſans être extrêmement attendri. Comment ſe fait-il que vous ſoyiez ſi inflexible, & capable en même tems de remuer ſi vivement le cœur d'autrui ? Mais comment avez-vous pu écrire une ſi étrange lettre à M. Solmes ? Fi, ma niece. Ah ! que vous êtes changée !

Et puis traiter comme vous l'avez fait un frere & une ſœur ! leur déclarer que vous ne ſouhaitez pas qu'ils vous écrivent ni qu'ils vous voient ! Ne ſavez-vous pas qu'il eſt écrit, qu'*une réponſe douce fait évanouir la colere?* Si vous vous fiez à la pointe piquante de votre eſprit, vous pouvez bleſſer : mais une maſſue abat une épée. Comment pouvez-vous eſpérer que ceux qui ſe trouvent offenſés, ne chercheront pas le moyen de vous offenſer à leur tour ? Etoit-ce par cette voie que vous vous faiſiez adorer de tout le monde ? Non ; c'étoit la douceur de votre cœur & de vos manieres qui vous attiroit de l'attention & du reſpect dans tous les lieux où vous paroiſſiez. Si vous avez excité l'envie, eſt-il ſage d'aiguiſer ſes dents & de vous expoſer à ſes morſures ? Vous voyez que je vous écris en homme impartial, qui vous aime encore.

Mais, depuis qu'ayant déployé tous vos talens, vous n'avez épargné perſonne, & que vous avez attendri tout le monde ſans l'avoir été vous-même, vous nous avez mis dans la néceſſité de tenir ferme & de nous lier plus étroitement. C'eſt ce que j'ai déjà comparé *à une phalange en ordre de bataille.* Votre tante Hervey vous défend d'écrire, par la même raiſon qui

doit m'empêcher de vous le permettre. Nous craignons tous de vous voir, parce que nous ſavons que vous nous feriez tourner à tous l'eſprit. Votre mere vous redoute ſi fort, que, vous ayant cru prête une fois ou deux à forcer l'entrée de ſa chambre, elle s'y eſt enfermée ſoigneuſement; perſuadée, comme elle eſt, qu'elle ne doit pas ſe rendre à vos ſollicitations, & que vous êtes réſolue de ne pas écouter les ſiennes.

Déterminez-vous ſeulement, ma très-chere miſs Clary, à faire quelques pas pour nous obliger; & vous verrez avec quelle tendreſſe nous nous empreſſerons, tour-à-tour, de vous ſerrer contre nos cœurs tranſportés de joie. Si l'un des deux prétendans n'a pas l'eſprit, les qualités & la figure de l'autre, comptez que l'autre eſt le plus mauvais cœur qu'il y ait au monde. L'affection de vos parens, avec un mari ſage, quoique moins poli, n'eſt-elle pas préférable à un débauché, de quelque agrément que ſa figure puiſſe être pour les yeux? Vos admirables talens vous feront adorer de l'un; au lieu que l'autre, qui a les mêmes avantages que vous dans ſon ſexe, n'attachera pas grand prix aux vôtres; & ſouvent les maris de cette eſpece ſont les plus jaloux de leur autorité

avec une femme d'eſprit. Vous aurez du moins un homme vertueux. Si vous ne l'aviez pas traité d'un air ſi outrageant, il vous auroit fait frémir de ce qu'il vous auroit appris de l'autre.

Allons, ma chere niece, faites tomber ſur moi l'honneur de vous avoir perſuadée. J'en partagerai le plaiſir, & je puis dire encore une fois l'honneur, avec votre pere & votre mere. Toutes les offenſes paſſées s'éteindront dans l'oubli. Nous nous engagerons tous, pour M. Solmes, que jamais il ne vous donnera aucun juſte ſujet de plainte. Il ſait, dit-il, quel tréſor obtiendra l'homme que vous honorerez de votre faveur; & tout ce qu'il a ſouffert ou qu'il pourra ſouffrir, lui paroîtra léger à ce prix.

Chere & charmante enfant, rendez-vous, & rendez-vous de bonne grace. Il le faut, de bonne grace ou non. Je vous aſſure qu'il le faut. Vous ne l'emporterez pas ſur un pere, une mere, des oncles, & ſur tout le monde; comptez-là-deſſus.

J'ai paſſé une partie de la nuit à vous écrire. Vous ne ſauriez vous imaginer combien je ſuis touché en reliſant votre lettre & en vous écrivant celle-ci. Cependant je ſerai demain, de bonne heure, au château d'Harlove. Si mes inſtances

ont quelque pouvoir ſur votre cœur, faites-moi dire auſſitôt de monter à votre appartement. Je vous donnerai la main pour deſcendre ; je vous préſenterai aux embraſſemens de toute la famille ; & vous reconnoîtrez que vous nous êtes plus chere que vous ne paroiſſez vous l'être figuré dans vos dernieres préventions. Cette lettre vous vient d'un oncle qui a fait long-tems ſes délices de cette qualité,

JULES HARLOVE.

UNE heure après, mon oncle m'a fait demander ſi ſa viſite me ſeroit agréable, aux conditions qu'il m'avoit marquées dans ſa lettre. Il avoit donné ordre à Betty de lui apporter une réponſe de bouche. Mais je venois de finir la copie de celle que je vous envoie. Betty a fait difficulté de s'en charger. Cependant elle s'eſt laiſſé engager, par un motif auquel les dames Betty ne réſiſtent point.

QUE vous me cauſez de joie, mon très-cher oncle, par l'excès de votre bonté ! Une lettre ſi tendre ! ſi paternelle ! ſi douce pour un cœur bleſſé ! ſi différente enfin de tout ce que j'ai éprouvé depuis quelques ſemaines ? Que j'en ſuis touchée ! Ne parlez pas, monſieur, de ma maniere d'écrire.

d'écrire. Votre lettre m'a plus attendrie que perſonne n'a pu l'être des miennes, ou de mes diſcours & de mes triſtes regards. Elle m'a fait ſouhaiter, du du cœur, de pouvoir mériter votre viſite aux conditions que vous deſirez, & de me voir conduire aux pieds de mon pere & de ma mere par un oncle dont j'adore la bonté.

Je vous dirai, mon très-cher oncle, à quoi je ſuis réſolue pour faire ma paix. M. Solmes préféreroit ſûrement ma ſœur à une créature dont l'averſion eſt ſi déclarée pour lui : comme j'ai raiſon de croire que le principal, ou du moins un de ſes principaux motifs, dans les intentions qu'il a pour moi, eſt la ſituation de la terre de mon grand-pere, qui eſt voiſine des ſiennes, je conſens à réſigner tous mes droits; & cette réſignation ſubſiſtera ſolidement, parce que je m'engagerai à ne me marier jamais. La terre ſera pour ma ſœur & pour ſes héritiers à perpétuité. Je n'en aurai point d'autre qu'elle & mon frere. Je recevrai de mon pere une penſion annuelle, auſſi petite qu'il voudra me l'accorder; & ſi jamais j'ai le malheur de lui déplaire, il ſera le maître de la reprendre.

Cette propoſition ne ſera-t-elle pas

acceptée ? Elle doit l'être. Elle le ſera ſans doute. Je vous demande en grace, monſieur, de la faire promptement, & de l'appuyer de votre crédit. Elle répond à toutes les vues. Ma ſœur marque une haute opinion de M. Solmes. Je ſuis fort éloignée d'en avoir autant, dans le jour ſous lequel il m'eſt propoſé. Mais le mari de ma ſœur aura droit à mon reſpect, & je lui en promets beaucoup à ce titre. Si cette offre eſt acceptée, accordez-moi, monſieur, l'honneur d'une viſite, & faites-moi le plaiſir inexprimable de me conduire aux pieds de mon pere & de ma mere. Ils reconnoîtront, dans les effuſions de mon cœur, la vérité de mon reſpect & de ma ſoumiſſion. Je me jetterai auſſi dans les bras de ma ſœur & de mon frere, qui me trouveront la plus obligeante & la plus affectionnée de toutes les ſœurs.

J'attends, monſieur, une réponſe qui ſera le bonheur de ma vie, ſi elle eſt conforme aux vœux ſinceres de votre très-humble, &c.

CL. HARLOVE.

Lundi, à midi.

JE commence, ma chere, à me flatter ſérieuſement que ma propoſition ſera

goûtée. Betty m'apprend qu'on a fait appeller mon oncle Antonin & ma tante Hervey, ſans qu'il ſoit queſtion de M. Solmes; c'eſt un fort bon augure. Avec quelle ſatisfaction ne réſignerai-je pas ce qui m'attire tant d'envie? Quelle comparaiſon pour moi, entre un avantage de fortune & celui qui me reviendra d'un ſi léger ſacrifice, la tendreſſe & la faveur de tous mes proches! une tendreſſe & une faveur, dont j'ai fait, depuis dix-huit ans, ma gloire & mes délices! Quel charmant prétexte pour rompre avec M. Lovelace! & lui-même, n'en aura-t-il pas, peut-être, beaucoup plus de facilité à m'oublier?

J'ai trouvé ce matin une lettre de lui, qui ſera, je ſuppoſe, une réponſe à ma derniere. Mais je ne l'ai pas encore ouverte; & j'attendrai, pour l'ouvrir, l'effet de mes nouvelles offres.

Qu'on me délivre de l'homme que je hais, & je renoncerai de tout mon cœur à celui que je pourrois préférer. Quand j'aurois pour l'un tout le penchant que vous vous imaginez, j'en ſerois quitte pour un chagrin paſſager, dont le tems & la diſcrétion ſeroient le remede. Ce ſacrifice eſt un de ceux qu'un enfant doit à ſes proches & à ſes amis, lorſqu'ils in-

ſiſtent à l'exiger : au lieu que l'autre, c'eſt-à-dire, celui d'accepter un mari qu'on ne ſauroit ſouffrir, bleſſe non-ſeulement l'honnêteté morale, mais encore toutes les autres vertus, puiſqu'il n'eſt propre, comme je me ſouviens de l'avoir écrit à Solmes même, qu'à faire une mauvaiſe femme de celle qui auroit eu le plus de goût pour un autre caractere. Comment ſera-t-elle alors une bonne mere, une bonne maîtreſſe, une bonne amie? Et de quoi ſera-t-elle capable, que de répandre le mauvais exemple autour de ſoi, & de déshonorer ſa famille?

Dans l'incertitude où je ſuis, j'ai quelque regret de porter ma lettre au dépôt, parce que c'eſt vous en cauſer autant qu'à moi. Mais il y auroit de l'affectation à réſiſter aux ſoins officieux de Betty, qui m'a déjà preſſée deux fois d'aller prendre l'air. Je vais deſcendre, pour viſiter ma voliere, & dans l'eſpérance d'ailleurs de trouver quelque choſe de vous.

## LETTRE LX.

*Miſs* CLARISSE HARLOWE, *à miſs* HOWE.

Lundi après midi, 27 Mars.

VOUS êtes informée de tout ce qui s'eſt paſſé ce matin juſqu'à midi ; & j'eſpere que le détail que je viens de mettre au dépôt ſera bientôt ſuivi d'une autre lettre, par laquelle je ceſſerai de vous tenir en ſuſpens. Cette ſituation ne peut vous peſer autant qu'à moi. Mon ſang ſe trouble à chaque pas qui ſe fait ſur l'eſcalier, & pour chaque porte que j'entends ouvrir ou fermer.

Ils ſont aſſemblés depuis quelque tems, & je crois leur délibération fort ſérieuſe. Cependant quel ſujet pour de ſi longs débats, dans une propoſition ſi ſimple & qui répond ſur le champ à toutes leurs vues ? Peuvent-ils inſiſter un moment ſur M. Solmes, lorſqu'ils voient ce que je leur offre pour m'en délivrer ? Je ſuppoſe que l'embarras vient de la délicateſſe de Bella, qui ſe fait preſſer pour accepter une terre & un mari ; ou de ſon orgueil, qui

lui donne de la répugnance à prendre le *refus de ſa ſœur* : c'eſt du moins ce qu'elle m'a dit un jour. Ou peut-être mon frere demande-t-il quelque équivalent pour ſon droit de reverſion. Ces petits démêlés d'intérêt ne s'attirent que trop d'attention dans notre famille. C'eſt ſans doute à l'une ou l'autre de ces deux raiſons que je dois attribuer la longueur du conſeil. Il faut que je jette les yeux ſur la lettre de Lovelace. Mais non, je veux me refuſer cette curieuſe lecture, juſqu'à l'arrivée d'une réponſe encore plus curieuſe qui me tient en ſuſpens. Pardonnez, ma chere, ſi je vous fatigue ainſi par mes incertitudes : mais je n'ai rien de plus à cœur, & ma plume ſuit le mouvement de mes eſpérances & de mes craintes ; deux vents aſſez tumultueux qui m'agitent.

Lundi au ſoir.

L'AURIEZ-VOUS cru. Betty m'apprend d'avance que je dois être refuſée. « Je ne ſuis qu'une méchante & artifi-
» cieuſe créature. On n'a eu que trop de
» bonté pour moi. Mon oncle Harlove
» s'y eſt laiſſé prendre ; c'eſt l'expreſſion.
» Ils avoient prévu ce qui ne manqueroit

„ pas d'arriver, s'il me voyoit, ou s'il
„ liſoit mes lettres. On lui a fait honte de
„ ſa facilité. Le bel honneur qu'ils ſe fe-
„ roient aux yeux du public, s'ils me
„ prenoient au mot! Ce ſeroit donner
„ lieu de croire qu'ils n'auroient employé
„ la rigueur que pour m'amener à ce
„ point. Mes amis particuliers, ſur-tout
„ miſs Howe, ne manqueroient point de
„ donner cette explication à leur con-
„ duite; & moi-même, je ne cherche
„ qu'à leur tendre un piege, pour forti-
„ fier mes argumens contre M. Solmes. Il
„ eſt ſurprenant que mon offre ait paru
„ mériter un inſtant d'attention, & qu'on
„ ait pu s'en promettre quelque avantage
„ pour la famille. Elle bleſſe les loix &
„ toute ſorte d'équité. Miſs Bella &
„ M. Solmes auroient de belles ſûretés
„ pour un bien dans lequel j'aurois tou-
„ jours le pouvoir de rentrer! Elle & mon
„ frere, mes héritiers! O la fine créature!
„ Promettre de renoncer au mariage,
„ lorſque Lovelace eſt ſi sûr de moi,
„ qu'il le déclare ouvertement! Une fois
„ mon mari, n'auroit-il pas droit de ré-
„ clamer les diſpoſitions de mon grand-
„ pere? Et puis, quelle hardieſſe, quelle
„ inſolence, (Betty m'a lâché tout ce
„ détail par degrés, & vous reconnoîtrez

„ les acteurs à leurs expreſſions) dans
„ une fille juſtement diſgraciée pour ſa
„ révolte ouverte, de vouloir preſcrire
„ des loix à toute la famille? Quel triom-
„ phe pour ſon obſtination, de donner
„ ſes ordres, non, d'une priſon, comme
„ je l'avois nommée, mais du haut de
„ ſon trône, à ſes aînés, à ſes ſupérieurs,
„ à ſon pere même & à ſa mere! choſe
„ étonnante, qu'on ait pu s'arrêter à
„ quelque diſcuſſion ſur un plan de
„ cette nature! C'eſt un chef-d'œuvre de
„ fineſſe. C'eſt moi-même, en perfec-
„ tion. Apparemment que mon oncle ne
„ s'y laiſſeroit pas prendre une ſeconde
„ fois. „

Betty s'eſt laiſſé engager d'autant plus facilement à me faire ce récit, qu'étant contraire à mes eſpérances, elle ne l'a cru propre qu'à me mortifier. Comme j'ai cru comprendre, dans le cours d'une ſi belle récapitulation, que quelqu'un avoit parlé en ma faveur, j'ai voulu ſavoir d'elle à qui j'avois cette obligation : elle a refuſé de me l'apprendre, pour m'ôter la conſolation de penſer qu'ils ne ſont pas tous déclarés contre moi.

Mais ignoriez-vous donc, ma chere, quelle monſtrueuſe créature vous honorez de votre amitié? Vous ne pouvez douter

de l'influence que vous avez ſur moi ; pourquoi ne m'avez-vous pas appris plutôt à me connoître un peu mieux ? Pourquoi la même liberté que j'ai toujours priſe avec vous, ne vous a-t-elle pas encore portée à me déclarer mes défauts, & ſur-tout celui d'une ſi miſérable hypocriſie ? Si mon frere & ma ſœur ont été capables de cette découverte, comment eſt-elle échappée à des yeux auſſi pénétrans que les vôtres ?

Il paroît qu'à préſent leurs délibérations roulent ſur la maniere de me répondre, & ſur le choix de leur écrivain ; car ils ignorent & ils ne doivent pas ſavoir que Betty m'ait ſi bien informée. L'un demande qu'on le diſpenſe de m'écrire ; un autre ne veut pas ſe charger de m'écrire des choſes dures ; un autre eſt las d'avoir à faire à moi : & s'engager dans une diſpute par écrit avec une fille qui ne ſait qu'abuſer de la facilité de ſa plume, c'eſt s'expoſer à ne jamais finir. Ainſi, les qualités qu'on ne m'attribuoit autrefois que pour m'en faire honneur, deviennent aujourd'hui un ſujet de reproche. Cependant il faudra bien qu'on m'apprenne, par quelque voie, le réſultat d'une ſi longue conférence. En vérité, ma chere, mon déſeſpoir eſt ſi vif, que je crains

d'ouvrir la lettre de M. Lovelace. Dans l'horreur où je ſuis, ſi j'y trouvois quelque expédient, je ſerois capable de prendre un parti dont je me repentirois peut-être le reſte de mes jours.

Je reçois à ce moment la lettre ſuivante, par les mains de Betty.

MISS LA RUSÉE,

Votre admirable propoſition n'a pas été jugée digne d'une réponſe particuliere. C'eſt une honte pour votre oncle Harlove de s'être laiſſé ſurprendre. N'avez-vous pas quelque nouveau tour d'adreſſe pour votre oncle Antonin? Jouez-nous l'un après l'autre, mon enfant, tandis que vous y êtes ſi bien diſpoſée. Mais je reçois ordre de vous écrire, deux lignes ſeulement, afin que vous n'ayiez pas occaſion de me reprocher, comme à votre ſœur, des libertés que vous vous attirez. Tenez-vous prête à partir: vous ſerez demain conduite chez votre oncle Antonin. Me ſuis-je expliqué clairement?

JAMES HARLOVE.

CE trait m'a pénétré juſqu'au vif; &, dans la premiere chaleur de mon reſſenti-

ment, j'ai fait la lettre ſuivante pour mon oncle Harlove, qui ſe propoſe de paſſer ici la nuit.

*A Monſieur* JULES HARLOVE.

« MONSIEUR,

» JE me trouve, ſans le ſavoir, une
„ bien mépriſable créature. Ce n'eſt point
„ à mon frere, c'eſt à vous, monſieur,
„ que j'ai écrit: c'eſt de vous que j'eſpere
„ l'honneur d'une réponſe. Perſonne n'a
„ plus de reſpect que moi pour ſes oncles.
„ Cependant j'oſe dire que, toute grande
„ qu'eſt la diſtance d'un oncle à ſa niece,
„ elle n'exclut pas cette eſpérance. Je ne
„ crois pas non plus que ma propoſition
„ mérite du mépris.

„ Pardon, monſieur, j'ai le cœur plein.
„ Peut-être reconnoîtrez-vous quelque
„ jour que vous vous êtes laiſſé vaincre
„ (hélas! en puis-je douter?) pour contri-
„ buer à des traitemens que je n'ai pas
„ mérités. Si vous avez honte, comme
„ mon frere me le fait entendre, de m'a-
„ voir marqué quelque ſentiment de ten-
„ dreſſe, je m'abandonne à la pitié du
„ ciel, puiſque je n'en dois plus attendre
„ de perſonne. Mais que je reçoive du

„ moins une réponſe de votre main ;
„ je vous en ſupplie très-humblement.
„ Juſqu'à ce que mon frere daigne ſe
„ rappeller ce qu'il doit à une ſœur, je
„ ne recevrai aucune réponſe de lui à
„ des lettres que je ne lui ai pas écrites,
„ ni aucune ſorte de commandement.

„ J'attendris tout le monde! c'eſt, mon-
„ ſieur, ce qu'il vous a plu de me mar-
„ quer. Hélas! qui ai-je donc attendri? Je
„ connois quelqu'un, dans la famille, qui
„ a, pour toucher, des méthodes bien plus
„ ſûres que les miennes ; ſans quoi, il ne
„ ſeroit pas parvenu à faire honte à tout
„ le monde, d'avoir donné quelques mar-
„ ques de tendreſſe à un malheureux
„ enfant de la même famille.

„ De grace, monſieur, ne me renvoyez
„ pas cette lettre avec mépris, ou déchirée,
„ ou ſans réponſe. Mon pere a ce droit,
„ & tous ceux qu'il lui plaît d'exercer ſur
„ ſa fille. Mais perſonne de votre ſexe ne
„ doit traiter ſi durement une jeune per-
„ ſonne du mien, lorſqu'elle ſe contient
„ dans l'humble diſpoſition où je ſuis.

„ Après les étranges explications qu'on
„ a données à ma lettre précédente, je
„ dois craindre que celle-ci ne ſoit encore
„ plus mal reçue. Mais je vous ſupplie,
„ monſieur, de faire deux mots de ré-

„ ponſe à ma propoſition, quelque ſé-
„ veres qu'ils puiſſent être. Je penſe en-
„ core qu'elle mérite quelque attention. Je
„ m'engagerai, de la maniere la plus ſo-
„ lemnelle, à lui donner de la validité par
„ un renoncement perpétuel au mariage.
„ En un mot, je ferai tout ce qui n'eſt pas
„ abſolument impoſſible, pour rentrer en
„ grace avec tout le monde. Que puis-je
„ dire de plus? & ne ſuis-je pas, ſans le méri-
„ ter, la plus malheureuſe fille du monde?

Betty a fait encore difficulté de porter cette lettre, ſous prétexte que c'étoit s'expoſer à recevoir des injures & à me la rapporter en pieces. Je voulois en courir les riſques, lui ai-je dit, & je lui demandois ſeulement de la remettre à ſon adreſſe. Pour réponſe à quelques inſolences dont elle s'eſt crue en droit de me faire payer ce ſervice, je l'ai aſſurée qu'elle auroit la liberté de tout dire, ſi elle vouloit m'obéir cette fois ſeulement; & je lui ai recommandé de ſe dérober aux yeux de mon frere & de ma ſœur, de peur que leurs bons offices n'attiraſſent à ma lettre le ſort dont elle me menaçoit. C'eſt de quoi elle n'oſoit répondre, m'a-t-elle repliqué. Mais enfin elle eſt deſcendue, & j'attends ſon retour.

Avec ſi peu d'eſpérance de juſtice ou

de faveur, j'ai pris le parti d'ouvrir la lettre de M. Lovelace. Je vous l'enverrois, ma chere, avec toutes celles que je vais réunir ſous une même enveloppe, ſi je n'avois beſoin d'un peu plus de lumiere pour me déterminer ſur la réponſe. J'aime mieux prendre la peine de vous en faire l'extrait, tandis que j'attends le retour de Betty.

« Il me fait ſes plaintes ordinaires de
„ la mauvaiſe opinion que j'ai de lui, &
„ de la facilité que j'ai à croire tout ce
„ qui eſt à ſon déſavantage. Il explique,
„ auſſi clairement que je m'y ſuis attendue, ma réflexion ſur le bonheur que
„ ce ſeroit pour moi, dans la ſuppoſition
„ de quelque entrepriſe téméraire contre
„ M. Solmes, d'être délivrée tout à la
„ fois de l'un & de l'autre. Il ſe reproche
„ beaucoup, me dit-il, d'avoir donné à
„ la crainte de me perdre, quelques expreſſions violentes dont il convient que
„ j'ai eu raiſon de m'offenſer.

„ Il avoue qu'il a l'humeur prompte.
„ C'eſt le défaut, dit-il, de tous les bons
„ naturels; comme celui des cœurs ſinceres eſt de ne le pouvoir cacher. Mais
„ il en appelle à moi ſur ſa ſituation. Si
„ quelque choſe au monde eſt capable de
„ faire excuſer un peu de témérité dans

„ les expreſſions, n'eſt-ce pas l'état au-
„ quel il ſe trouve condamné par mon
„ indifférence & par la malignité de ſes
„ ennemis ?

„ Il croit trouver, dans ma derniere
„ lettre, plus de raiſons que jamais d'ap-
„ préhender que je ne me laiſſe vaincre
„ par la force, & peut-être par des voies
„ plus douces. Il n'entrevoit que trop
„ que je le prépare à ce fatal dénouement.
„ Dans une idée ſi affligeante, il me con-
„ jure de ne me pas prêter aux noires
„ intentions de ſes ennemis. Les vœux
„ ſolemnels de réformation, les promeſſes
„ d'un avenir digne de lui & de moi, &
„ les proteſtations de vérité, ne man-
„ quent pas de ſuivre, dans le ſtyle le
„ plus ſoumis & le plus humble. Cepen-
„ dant il traite de cruel le ſoupçon qui
„ m'a fait attribuer toutes ſes proteſta-
„ tions au beſoin qu'il en croit avoir
„ lui-même, avec une ſi mauvaiſe re-
„ nommée. „

Il eſt prêt, dit-il, à reconnoître ſo-lemnellement, que ſes folies paſſées excitent ſon propre mépris. Ses yeux ſont ouverts. Il ne lui manque plus que mes inſtructions particulieres, pour aſſurer l'ouvrage de ſa réformation.

« Il s'engage à faire tout ce qui peut

„ s'accorder avec l'honneur, pour obte-
„ nir ſa réconciliation avec mon pere. Il
„ conſent, ſi je l'exige, à faire les pre-
„ mieres démarches du côté même de
„ mon frere, qu'il traitera comme ſon
„ propre frere, parce qu'il eſt le mien; à
„ la ſeule condition qu'on ne fera pas
„ revivre, par de nouveaux outrages, la
„ mémoire du paſſé.

„ Il me propoſe, dans les termes les
„ plus humbles & les plus preſſans, une
„ entrevue d'un quart-d'heure, pour me
„ confirmer la vérité de tout ce qu'il
„ m'écrit, & me donner de nouvelles aſſu-
„ rances de l'affection, &, s'il eſt beſoin,
„ de la protection de toute ſa famille. Il
„ me confeſſe qu'il s'eſt procuré la clef
„ d'une porte du jardin, qui mene à ce
„ que nous nommons *le taillis*; & que,
„ ſi je veux ſeulement tirer le verrou,
„ du côté intérieur, il peut y entrer la
„ nuit, pour attendre l'heure qu'il me
„ plaira de choiſir. Ce n'eſt point à moi
„ qu'il aura jamais la préſomption de
„ faire des menaces; mais ſi je lui refuſe
„ cette faveur, dans le trouble où le jet-
„ tent quelques endroits de ma lettre, il
„ ne ſait pas de quoi ſon déſeſpoir peut
„ le rendre capable.

„ Il me demande ce que je penſe de la

„ détermination abſolue de mes amis, &
„ par quelle voie je crois pouvoir éviter
„ d'être à M. Solmes, ſi je ſuis une fois
„ menée chez mon oncle Antonin ; à
„ moins que je ne ſois réſolue d'accepter
„ la protection qui m'eſt offerte par ſa
„ famille, ou de me refugier dans quel-
„ que autre lieu, tandis que j'ai le pou-
„ voir de m'échapper. Il me conſeille de
„ m'adreſſer à votre mere, qui conſentira
„ peut-être à me recevoir ſecrétement,
„ juſqu'à ce que je puiſſe m'établir dans
„ ma terre, & me réconcilier avec mes
„ proches, qui le defireront autant que
„ moi, dit-il, auſſitôt qu'ils me verront
„ hors de leurs mains.

„ Il m'apprend (& je vous avoue, ma
„ chere, que mon étonnement ne ceſſe
„ pas de lui voir toutes ces connoiſſan-
„ ces) qu'ils ont écrit à M. Morden pour
„ le prévenir en faveur de leur conduite,
„ & le faire entrer ſans doute dans tous
„ leurs projets : d'où il conclut que, ſi
„ mes amis particuliers me refuſent un
„ aſyle, il ne me reſte qu'une ſeule voie.
„ Si je veux, dit-il, le rendre le plus
„ heureux de tous les hommes en m'y
„ déterminant par inclination, les arti-
„ cles ſeront bientôt dreſſés, avec des

„ vuides que je remplirai à mon gré. Que
„ je lui déclare ſeulement, de ma propre
„ bouche, mes volontés, mes doutes,
„ mes ſcrupules, & que je lui répete
„ qu'aucune conſidération ne me rendra
„ la femme de Solmes, ſon cœur & ſon
„ imagination ſeront tranquilles. Mais,
„ après une lettre telle que ma derniere,
„ il n'y a qu'une entrevue qui puiſſe cal-
„ mer ſes craintes. Là-deſſus, il me preſſe
„ d'ouvrir le verrou dès la nuit ſuivante,
„ ou celle d'après, ſi ſa lettre n'arrive
„ point aſſez tôt. Il ſera déguiſé d'une
„ maniere qui ne donnera aucun ſoup-
„ çon, quand il ſeroit apperçu. Il ou-
„ vrira ſa porte avec ſa clef. Le taillis lui
„ ſervira de logement pendant les deux
„ nuits, pour attendre l'heure propice;
„ à moins qu'il ne reçoive de moi des
„ ordres contraires, ou quelque arran-
„ gement pour une autre occaſion. „

Cette lettre eſt datée d'hier. Comme je ne lui ai pas écrit un mot, je ſuppoſe qu'il étoit la nuit paſſée dans le taillis, & qu'il y ſera cette nuit; car il eſt trop tard à préſent pour me déterminer ſur ma réponſe. J'eſpere qu'il n'ira pas chez M. Solmes; & je n'eſpere pas moins qu'il ne viendra point ici. S'il ſe rend coupable

de l'une ou l'autre de ces deux extravagances, je romps avec lui ſans retour.

A quoi ſe réſoudre avec des eſprits ſi obſtinés? Plût au ciel que je n'euſſe jamais..... Mais que ſervent les regrets & les deſirs? Je ſuis étrangement agitée : & quel beſoin de vous le dire, après vous avoir fait cette peinture de ma ſituation?

## LETTRE LXI.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Mardi, à 7 heures du matin.

MON oncle a daigné me répondre. Voici ſa lettre, qu'on m'apporte à ce moment, quoique écrite hier, mais apparemment fort tard.

Lundi au ſoir.

MISS CLARY,

Vous êtes devenue ſi hardie, & vous nous apprenez ſi bien notre devoir, quoique vous rempliſſiez fort mal le

vôtre, qu'il faut néceſſairement vous répondre. Perſonne n'a beſoin de votre bien. Eſt-ce à vous, qui rejetez les conſeils de tout le monde, à preſcrire un mari pour votre ſœur? Votre lettre à M. Solmes eſt inexcuſable. Je vous en ai déjà blâmée. Vos parens veulent être obéis, & la juſtice veut qu'ils le ſoient. Cependant votre mere vient d'obtenir que votre départ ſoit remis à jeudi, quoiqu'elle vous juge indigne de cette grace & de toute autre marque de ſon affection. Ne m'écrivez plus. Je ne recevrai pas vos lettres. Vous êtes trop fine pour moi. Que d'ingratitude dans votre cœur & d'égarement dans votre eſprit! Vous voudriez que votre volonté devînt une loi pour tout le monde. Ah! que vous êtes changée!

Votre oncle très-mécontent,
JULES HARLOVE.

PARTIR jeudi, pour le château environné de foſſes, pour la chapelle, pour recevoir M. Solmes! je ne puis ſupporter cette idée. Ils me pouſſeront au déſeſpoir.

Mardi matin, à huit heures.

J'ai reçu une nouvelle lettre de M. Lovelace. Mon attente, en l'ouvrant, étoit d'y trouver des plaintes libres & hardies, de ma négligence à lui répondre, pour l'empêcher de paſſer deux nuits à l'air, dans un tems qui n'eſt pas extrêmement agréable. Mais, au lieu de plaintes, elle eſt remplie des plus tendres marques d'inquiétude ſur les raiſons qui peuvent m'avoir ôté le pouvoir de lui écrire : « ſeroit-ce quelque indiſpoſition ? Au- „ rois-je été renfermée plus étroitement, „ comme il m'a ſouvent avertie que je „ dois m'y attendre ?

Il me raconte « que dimanche dernier „ il a paſſé tout le jour ſous divers déguiſemens, errant autour du jardin & des „ murs du parc ; & que, la nuit ſuivante, „ il n'a pas quitté le taillis, d'où il venoit „ eſſayer à toute heure d'ouvrir la porte „ de derriere. Cette nuit fut pluvieuſe. „ Il avoit un gros rhume, & quelque „ reſſentiment de fievre. Mouillé, comme „ il fut toute la nuit, ſa voix étoit preſque „ éteinte. „

Pourquoi ne s'emporte-t-il pas dans ſa lettre ? Avec le traitement que j'eſſuie,

il eſt dangereux pour moi d'avoir quelque obligation à la patience d'un homme qui néglige ſa ſanté pour me ſervir.

« Il n'a pas trouvé, dit-il, d'autre „ abri qu'une groſſe touffe de lierre, qui „ s'eſt formée autour de deux ou trois „ vieilles têtes de chênes, & qui a bientôt „ été pénétrée de la pluie. „

Vous & moi, ma chere, je me ſouviens qu'un jour de chaleur, nous nous crûmes fort obligées à l'ombrage naturel du même lieu.

Je ne puis m'empêcher de convenir que je ſuis fâchée qu'il ait ſouffert pour l'amour de moi. Mais c'eſt à lui-même qu'il doit s'en prendre.

Sa lettre eſt datée d'hier à huit heures du ſoir. Tout indiſpoſé qu'il eſt, il me dit « qu'il veillera juſqu'à dix, dans „ l'eſpérance que je lui accorderai l'en„ trevue qu'il me demande ſi inſtam„ ment. Enſuite, il a un mille à faire à „ pied, pour retrouver ſon laquais & ſon „ cheval, & delà, quatre milles juſqu'à „ ſon logement. „

Il m'avoue enfin « qu'il a dans notre „ famille un homme de confiance, qui „ lui a manqué depuis un jour ou deux. „ Son inquiétude, dit-il, en eſt plus „ inſupportable, parce qu'il ignore com-

„ ment je me porte & comment je ſuis
„ traitée. „

Cette circonſtance me fait deviner qui eſt le traître. C'eſt *Joſeph Léman*, l'homme de la maiſon pour lequel mon frere a le plus de confiance, & qu'il emploie le plus volontiers. Je ne trouve pas ce procédé honorable dans M. Lovelace. A-t-il pris cet infame uſage, de corrompre les domeſtiques d'autrui, dans les cours étrangeres, où il a réſidé aſſez long-tems ? Il m'eſt venu quelques ſoupçons ſur ce Léman, dans les viſites que je rends à ma voliere. Ses reſpects affectés me l'ont fait prendre pour un eſpion de mon frere ; &, quoiqu'il parût chercher à me plaire en s'éloignant du jardin & de ma baſſe-cour lorſqu'il me voyoit paroître, je m'étonnois que ſes rapports n'euſſent pas fait diminuer quelque choſe de ma liberté. Peut-être cet homme eſt-il payé de deux côtés, & trahit-il les deux perſonnes qu'il feint de ſervir de part & d'autre. On n'a pas beſoin de ces méthodes obliques avec de bonnes intentions. Une ame honnête s'indigne également contre le traître & contre ceux qui l'emploient.

Il revient à ſes inſtances, pour obtenir une entrevue. « Après la défenſe, „ dit-il, que je lui ai faite de reparoître

„ au bûcher, il n'oſe déſobéir à mes or-
„ dres ; mais il peut m'apporter des
„ raiſons ſi fortes pour lui permettre de
„ rendre une viſite à mon pere & à mes
„ oncles, qu'il eſpere que je les approu-
„ verai. Par exemple, ajoute-t-il, il ne
„ doute pas que je ne ſois auſſi fâchée que
„ lui, de le voir réduit à des pratiques
„ clandeſtines, qui conviennent mal à
„ un homme de ſa naiſſance & de ſa for-
„ tune. Mais, ſi je conſens qu'il ſe pré-
„ ſente d'un air ferme & civil, il me pro-
„ met que rien ne ſera capable d'altérer
„ ſa modération. Son oncle l'accompa-
„ gnera, ſi je le juge à propos; ou ſa
„ tante Lawrance fera la premiere viſite
„ à ma mere, ou à madame Hervey, ou
„ même à mes deux oncles ; & les condi-
„ tions qui ſeront offertes auront quelque
„ poids ſur ma famille.

„ Il me demande en grace de ne pas lui
„ refuſer la permiſſion de voir M. Solmes.
„ Son intention n'eſt pas de lui nuire ni
„ de l'effrayer, mais ſimplement de lui
„ repréſenter, d'un ton calme & par de
„ bonnes raiſons, les fâcheux effets d'une
„ perſévérance inutile. Il renouvelle d'ail-
„ leurs la réſolution d'attendre mon choix
„ & le retour de M. Morden, pour me
„ demander le prix de ſa patience.

« Il eſt impoſſible, dit-il, qu'une, au „ moins, de ces méthodes, n'ait pas quel- „ que ſuccès. Il obſerve que la préſence „ des perſonnes même pour leſquelles „ on eſt mal diſpoſé, adoucit les reſſen- „ timens, qui s'aigriſſent au contraire par „ l'abſence. „

Là deſſus, il recommence ſes importunités pour m'engager à l'entrevue qu'il deſire. « Ses affaires l'appellent néceſſai- „ rement à Londres; mais il ne peut quit- „ ter l'incommode logement où il ſe tient „ caché dans un déguiſement indigne de „ lui, ſans être abſolument certain que „ je ne me laiſſerai point abattre par la „ force ou par d'autres voies, & que je „ ſuis délivrée des inſultes de mon frere. „ L'honneur ne lui en fait pas une loi „ moins indiſpenſable que l'amour, lorſ- „ qu'on publie dans le monde que c'eſt „ pour lui que je ſuis ſi maltraitée. Mais „ une réflexion, dit-il, qu'il ne peut s'em- „ pêcher de faire, c'eſt que mes parens „ n'auroient aucune raiſon de m'ôter la „ liberté par rapport à lui, s'ils ſavoient „ comment je le traite lui-même, & à „ quelle diſtance je le tiens de moi. Une „ autre réflexion encore, c'eſt que, par „ cette conduite, ils paroiſſent perſuadés „ qu'il a droit à d'autres traitemens, &

„ qu'ils le croient assez heureux pour les
„ recevoir; tandis qu'au fond, j'en use
„ avec lui comme ils le doivent souhaiter
„ dans le mouvement de leur haine, à
„ l'exception de la correspondance dont
„ je l'honore, & qui lui est si précieuse,
„ qu'elle lui a fait supporter avec joie mille
„ sortes d'indignités.

„ Il renouvelle ses promesses de réfor-
„ mation. Il sent, dit-il, qu'il a déjà fait
„ une longue & dangereuse course, & qu'il
„ est tems de revenir aux bornes dont il
„ s'est écarté. C'est par la seule conviction,
„ s'il faut l'en croire, qu'un homme qui a
„ mené une vie trop libre est ramené à la
„ sagesse, avant que l'âge ou les infir-
„ mités viennent l'éclairer sur son de-
„ voir.

„ Tous les esprits généreux, ajoute-t-il,
„ ont de l'aversion pour la contrainte. Il
„ s'arrête sur cette observation, en regret-
„ tant de devoir vraisemblablement toutes
„ ses espérances à cette contrainte; à cette
„ contrainte, qu'il appelle *peu judicieuse*,
„ & nullement à mon estime. Cependant
„ il se flatte que je lui fais quelque mérite
„ de son aveugle soumission pour toutes
„ mes volontés; de sa patience à souffrir
„ les outrages continuels de mon frere, qui
„ s'attaquent à sa famille comme à lui;

„ de ſes veilles, & des dangers auxquels
„ il s'expoſe, ſans égard pour les rigueurs
„ de la ſaiſon : circonſtance qu'il ne releve
„ qu'à l'occaſion du déſordre de ſa ſanté,
„ ſans quoi, il ne rabaiſſeroit pas la no-
„ bleſſe de ſa paſſion par un vil retour
„ d'attention ſur lui-même. »

Je ne puis diſſimuler, ma chere, que ſes incommodités m'affligent.

Ici, je crains de vous demander ce que vous auriez fait dans la ſituation où je ſuis. Mais ce que j'ai fait eſt fait. En un mot, j'ai écrit.

J'ai écrit, ma chere, que je conſentois, s'il étoit poſſible, à le voir demain au ſoir, entre neuf & dix heures, près de la grande caſcade, au fond du jardin, & que j'aurois ſoin de tirer le verrou, afin qu'il pût ouvrir la porte avec ſa clef; mais que, ſi l'entrevue me paroiſſoit trop difficile, ou ſi je changeois de penſée, je lui en donnerois avis par un autre billet, qu'il devoit attendre juſqu'à l'entrée de la nuit.

* *

Mardi à 11 heures.

J'ARRIVE du bûcher, où je viens de porter mon billet. Quelle diligence que la

ſienne! il l'attendoit ſans doute ; car, à peine avois-je fait quelque pas pour revenir, que mon cœur me reprochant je ne ſais quoi, je ſuis retournée pour le reprendre, dans la vue de le relire & de conſidérer encore ſi je devois le laiſſer partir. J'ai été ſurpriſe de ne le plus trouver.

Suivant toute apparence, il n'y avoit qu'un mur de peu d'épaiſſeur entre M. Lovelace & moi, lorſque j'ai placé mon billet ſous la brique.

Je ſuis revenue très-mécontente de moi-même. Cependant, il me ſemble, ma chere, que je ne ferai pas mal de le voir. Si je m'obſtine à le refuſer, il eſt capable de prendre quelque meſure violente. La connoiſſance qu'il a du traitement que je reçois à ſon occaſion, & par lequel on ne ſe propoſe que de lui arracher toutes ſes eſpérances, peut le pouſſer au déſeſpoir. Sa conduite, dans une occaſion où il m'avoit ſurpriſe avec l'avantage de l'heure & du lieu, ne me laiſſe à craindre que d'être apperçue du côté du château. Ce qu'il demande n'eſt pas contraire à la raiſon, & ne peut nuire à la liberté de mon choix. Il n'eſt queſtion que de l'aſſurer, de ma propre bouche, que je ne ſerai jamais la femme d'un homme que je hais. Si je ne ſuis pas ſûre de pouvoir deſcendre au jardin ſans être apperçue,

il faut qu'il s'attende à ſe trouver ſeul au rendez-vous. Toutes ſes peines & les miennes n'ont pas d'autre ſource que ſes propres fautes. Cette penſée, quelque éloignée que je ſois de la tyrannie & de l'arrogance, diminue beaucoup à mes yeux le prix de ce qu'il ſouffre ; d'autant plus que mes ſouffrances, qui viennent de la même cauſe, ſurpaſſent aſſurément les ſiennes.

Betty me confirme que c'eſt jeudi qu'il faut partir. Elle a reçu ordre de faire ſes préparatifs & de m'aider pour les miens.

## LETTRE LXII.

*Miſs* CLARISSE HARLOWE, *à miſs* HOWE.

Mardi à 3 heures, 28 Mars.

CE n'eſt pas la premiere fois que je vous ai entretenue des inſolences de mademoiſelle Berty; & dans une autre ſituation, je me ferois peut-être un amuſement de vous raconter l'épreuve où elle a mis aujourd'hui ma modération. Mais je ne me ſens le courage de détacher de cette ſcene que ce qui a rapport au véritable ſujet de mes peines. A l'occaſion de quelques marques d'impatience, que les effronteries de cette fille m'ont arrachées, elle n'a pas fait difficulté de me répondre « que, lorſque „ les jeunes demoiſelles s'écartoient de „ leur devoir, il n'étoit pas ſurprenant „ qu'elles ne viſſent pas de bon œil une „ perſonne qui faiſoit le ſien. „

Je me ſuis reproché de m'être expoſée à cette brutale hardieſſe, de la part d'une créature dont je connoiſſois le caractere. Cependant, ayant jugé que j'avois quelque utilité à tirer de la diſpoſition où je la

voyois, je lui ai dit froidement, dans le deſſein de l'exciter un peu à parler, que je comprenois ce qu'elle nommoit ſon devoir, par l'idée qu'elle m'en donnoit elle-même; & que j'étois fort obligée à ceux de qui elle l'avoit reçue. Perſonne n'ignoroit, m'a-t-elle repliqué, que je ſavois prendre un ton froid pour dire des choſes piquantes: mais elle auroit ſouhaité que j'euſſe voulu entendre M. Solmes; il m'en auroit dit de M. Lovelace, qui auroient pu.....

Et ſavez-vous, Betty, quelques unes des choſes qu'il m'auroit dites? Non, miſs; mais je ſuppoſe que vous les apprendrez chez votre oncle, & peut-être vous en dira-t-on plus que vous n'en voudriez entendre.

On me dira tout ce qu'on voudra, Betty; mais je n'en ſerai pas moins déterminée contre M. Solmes, dût-il m'en couter la vie.

Recommandez-vous donc au ciel, m'a-t-elle répondu; car ſi vous ſaviez de quoi vous êtes ménacée.....

Que fera-t-on, Betty? Il n'y a pas d'apparence qu'on veuille me tuer. Que peuvent-ils donc faire?

Vous tuer, non. Mais vous ne ſortirez jamais de là qu'après avoir reconnu votre

devoir. On vous retranchera le papier & les plumes, comme on l'auroit déjà fait ici, dans l'idée où l'on eſt que vous n'en faites pas un bon uſage, ſi vous n'étiez pas ſi proche de votre départ. On ne vous permettra de voir perſonne. On vous ôtera toutes ſortes de correſpondances. Je ne vous dis pas qu'on veuille rien faire de plus. Quand je le ſaurois, il ne ſeroit pas à propos de vous l'apprendre. Mais vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, puiſque vous pouvez tout prévenir d'un ſeul mot. Et, s'il faut dire ce que je penſe, un homme ne vaut-il pas un autre homme ? Un homme ſage, ſur-tout, ne vaut-il pas un libertin ?

Fort-bien, Betty, lui ai-je dit avec un ſoupir ; ton impertinence eſt fort inutile. Mais je vois qu'en effet, le ciel me deſtine à n'être pas heureuſe. Cependant, je veux haſarder encore une lettre ; & tu la porteras, ſi tu n'aimes mieux t'attirer, pour toute ta vie, ma haine & mon indignation.

Je me ſuis retirée dans mon cabinet, où, ſans m'arrêter à la défenſe de mon oncle Harlove, je lui ai écrit quelques lignes, dans la vue d'obtenir du moins un délai, ſi mon départ eſt abſolument réſolu : & cela, ma chere, pour me mettre en état de ſuſpendre l'entrevue que j'ai

promiſe à M. Lovelace; car je trouve au fond de mon cœur des preſſentimens qui m'effraient, & qui ne font qu'augmenter, ſans que je ſache pourquoi. Au-deſſous de l'adreſſe, j'ai mis ces deux mots : de grace, monſieur, ayez la bonté de lire ce billet. J'en joins ici la copie.

«CETTE fois ſeulement, mon très-honoré „ oncle, faites que je ſois entendue avec „ patience, & qu'on m'accorde ma priere. „ Je demande uniquement, que ce ne ſoit „ pas ſitôt que jeudi prochain, qu'on me „ chaſſe de la maiſon.

„ Pourquoi votre malheureuſe niece „ ſeroit-elle forcée honteuſement de par- „ tir, ſans avoir le tems de ſe reconnoî- „ tre? Obtenez pour moi, monſieur, un „ délai de quinze jours. J'eſpere que, dans „ l'intervalle, les rigueurs de tout le monde „ pourront ſe relâcher. Il ne ſera pas be- „ ſoin que ma mere ferme ſa porte, dans „ la crainte de voir une fille diſgraciée; „ je me garderai bien de me préſenter de- „ vant elle ou devant mon pere, ſans leur „ permiſſion. Quinze jours ſont une faveur „ bien légere, ſi l'on n'eſt pas réſolu de „ rejeter toutes mes demandes. Cependant „ elle eſt d'une importance extrême pour „ le repos de mon eſprit; & vous ne ſau-

„ riez obliger plus ſenſiblement une niece
„ auſſi reſpectueuſe qu'affligée.

CL. HARLOVE. „

BETTY s'eſt chargée de ma lettre ſans me dire un ſeul mot. Heureuſement mon oncle n'étoit pas parti. Il attend à préſent ma réponſe à une nouvelle propoſition que vous allez lire dans la ſienne :

«VOTRE départ étoit abſolument fixé à „ jeudi prochain. Cependant votre mere, „ ſecondée par M. Solmes, a plaidé ſi for- „ tement pour vous, qu'on accorde le „ délai que vous demandez ; mais ſous une „ condition. Il dépendra de vous de le „ faire durer plus ou moins de quinze „ jours. Si vous refuſez cette condition, „ votre mere déclare que jamais elle n'in- „ tercédera pour vous ; & vous ne méritez „ pas même la faveur qu'on vous offre, „ lorſque vos eſpérances, dites-vous, por- „ tent moins ſur votre changement que „ ſur le nôtre.

„ Cette condition ſe réduit à ſouffrir „ pendant une heure la viſite de M. Solmes, „ qui vous ſera préſenté par votre frere, „ ou votre ſœur, ou votre oncle Antonin : „ on vous laiſſe le choix.

„ Si vous réſiſtez, comptez que, prête

„ ou non, vous partirez jeudi pour une
„ maison qui vous est devenue depuis peu
„ étrangement odieuse. Répondez-moi di-
„ rectement sur ce point. Les subterfuges
„ ne sont plus de saison. Nommez votre
„ jour & votre heure. M. Solmes ne vous
„ mangera point. Voyons s'il y a du moins
„ quelque chose en quoi vous soyez dis-
„ posée à nous obliger. „

JULES HARLOVE.

APRÈS quelques momens de délibération, je me suis déterminée à les satisfaire. Toute ma crainte est que M. Lovelace n'en soit informé par son correspondant, & que ses propres alarmes ne le précipitent dans quelque résolution désespérée; d'autant plus qu'ayant à présent quelques jours devant moi, je pense à lui écrire, pour suspendre une entrevue dont je m'imagine qu'il se croit sûr. Voici la réponse que j'ai faite à mon oncle:

MONSIEUR,

Quoique je ne pénetre pas quel peut être le but de la condition qu'on m'impose, j'y souscris. Que ne puis-je m'aveugler de même sur tout ce qu'on exige de moi! Si

je dois nommer quelqu'un pour accompagner M. Solmes, & que ce ne puiſſe être ma mere, dont la préſence ſeroit ce que j'ai de plus heureux à ſouhaiter, que ce ſoit mon oncle, s'il a la bonté d'y conſentir. Si je dois nommer le jour (on ne me permettroit pas ſans doute de le renvoyer trop loin) que ce ſoit mardi prochain: le tems, quatre heures après midi: le lieu, ou le grand cabinet de treillage, ou le petit parloir, qu'il m'étoit permis autrefois de nommer le mien.

Cependant, monſieur, accordez-moi votre protection auprès de ma mere, pour l'engager dans cette occaſion à m'honorer de ſa préſence. Je ſuis monſieur, &c.

CL. HARLOVE.

ON m'apporte à ce moment la réponſe. Liſons.... J'avois cru qu'il convenoit à mon averſion de nommer un jour éloigné; mais je ne m'étois pas attendu qu'il fût accepté. Voilà donc une ſemaine gagnée! Liſez, ma chere, à votre tour.

« JE vous félicite de votre ſoumiſſion. » Nous ſommes portés à juger favorable- » ment des plus légeres marques de votre » obéiſſance. Cependant il ſemble que vous » ayiez regardé le jour comme un jour

» ſiniſtre, puiſque vous l'avez remis ſi loin.
» On ne laiſſe pas d'y conſentir. Il n'y a
» point de tems à perdre, dans l'eſpérance
» où nous ſommes de vous trouver autant
» de généroſité après cette entrevue, que
» vous nous avez trouvé d'indulgence. Je
» vous conſeille donc de ne pas vous en-
» durcir volontairement, & ſur-tout, de
» ne prendre aucune réſolution d'avance.
» M. Solmes eſt plus embarraſſé, & j'oſe
» dire plus tremblant, à la ſeule penſée de
» paroître devant vous, que vous ne pou-
» vez l'être dans l'attente de ſa viſite : ſon
» motif eſt l'amour. Que la haine ne ſoit
» pas le vôtre. Mon frere Antonin ſera
» préſent. Il eſpere que vous mériterez ſon
» affection, en prenant des manieres civiles
» pour un ami de la famille. Votre mere
» aura la liberté d'y être auſſi, ſi elle le juge
» à propos : mais elle m'a dit que, pour
» tout au monde, elle ne s'y engageroit
» point ſans avoir reçu, de votre part, les
» encouragemens qu'elle deſire. Permettez
» qu'en finiſſant je vous donne un petit
» avis d'amitié : c'eſt de faire un uſage
» diſcret de votre plume & de votre en-
» cre. » Il me ſemble qu'avec un peu de délicateſſe, une jeune perſonne doit écrire moins librement à un homme, lorſqu'elle eſt deſtinée pour un autre.

tances, particuliérement lorſqu'il pouvoit compter que je préférerois la mort à M. Solmes.

* *

Mardi au ſoir.

J'AI porté au dépôt ma lettre à M. Lovelace. Malgré les nouveaux périls qui ſemblent me menacer, je ſuis plus contente de moi que je ne l'étois auparavant. A la vérité, je ne doute pas que ce changement ne lui cauſe un peu de mauvaiſe humeur. Mais je m'étois réſervé le droit de changer de penſée. Comme il doit s'imaginer aiſément que dans l'intérieur d'une maiſon il arrive mille choſes dont on ne peut juger au-dehors, & que je lui en ai fait même entrevoir quelques unes, je trouverois fort étrange qu'il ne reçût pas mes explications d'aſſez bonne grace pour me perſuader que ſa derniere lettre eſt l'ouvrage de ſon cœur. S'il eſt auſſi touché de ſes fautes paſſées qu'il le prétend, ne doit-il pas avoir un peu corrigé ſon impétuoſité naturelle? Il me ſemble que le premier pas vers la réformation, eſt de ſubjuguer ces emportemens ſoudains, d'où naiſſent ſouvent les plus grands maux, & d'apprendre à ſouffrir des contre-tems. Quelle eſpérance

de voir prendre à quelqu'un tout l'aſcendant néceſſaire ſur des paſſions plus violentes, & fortifiées par l'habitude, s'il ne parvient pas même à ſe rendre maître de ſon impatience?

Il faut, ma chere, que vous me faſſiez le plaiſir d'employer quelques perſonnes de confiance, pour vous informer ſous quels déguiſemens M. Lovelace s'eſt établi dans le petit village qu'il appelle *Nile*. Si ce lieu eſt celui que je m'imagine, je ne le prenois que pour un hameau, ſans nom & ſans hôtellerie.

Comme il doit y avoir fait un long ſéjour, pour avoir été ſi conſtamment près de nous, je ſerois bien aiſe d'être un peu informée de ſa conduite & de l'idée que les habitans ont de lui. Il eſt impoſſible que depuis ſi long-tems il n'ait pas donné quelque ſujet de ſcandale, ou quelque eſpérance de réformation. Ayez cette complaiſance pour moi, ma chere; je vous apprendrai une autre fois les raiſons que j'ai de le ſouhaiter, ſi vos informations mêmes ne vous les font pas découvrir.

## LETTRE LXIII.

### *Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Mercredi à neuf heures du matin.

MA promenade du matin m'a déjà fait trouver une reponſe de M. Lovelace à la lettre que je lui écrivis hier au ſoir. Il doit avoir avec lui une plume, de l'encre & du papier, car elle eſt datée du taillis; avec cette circonſtance, qu'il l'a écrite ſur un genou, & l'autre à terre. Vous allez voir néanmoins que ce n'eſt pas un ſentiment de reſpect pour celle à qui elle eſt adreſſée. Qu'on a raiſon de nous inſtruire de bonne heure a tenir ce ſexe dans l'éloignement! Un cœur ſimple & ouvert, qui ſe fait une peine de déſobliger, ſe laiſſe mener plus loin qu'il ne veut. Il n'a que trop de facilité à ſe gouverner par les mouvemens d'un caractere hardi, qui prend droit des moindres avantages pour augmenter ſes prétentions. Rien n'eſt ſi difficile, ma chere, pour une jeune perſonne de bon naturel, que de dire non, lorſqu'elle eſt

ſans défiance. L'expérience ſert peut-être à reſſerrer le cœur & à l'endurcir, quand ils s'eſt trouvé mal de cette facilité exceſſive : & la juſtice le demande auſſi ; ſans quoi, l'inégalité ſeroit criante dans les loix mutuelles du commerce.

Pardonnez mes graves réflexions. Cet étrange homme m'a furieuſement piquée. Je vois que ſa douceur n'étoit qu'un artifice. Le fond de ſon naturel eſt l'arrogance, & je ne lui trouve que trop de rapport avec ceux dont j'éprouve ici la dureté. Dans la diſpoſition où je ſuis, je doute que je ſois jamais capable de lui pardonner, puiſque rien ne peut rendre ſon impatience excuſable, après le ſoin que j'avois eu d'expliquer mes conditions. Moi, ſouffrir tout ce que je ſouffre à ſon occaſion, & me voir traitée néanmoins comme ſi j'étois obligée de ſupporter ſes inſultes ! mais prenez la peine de lire ſa lettre :

GRAND Dieu ! que faut-il que je devienne ? Où trouverai-je la force de ſoutenir un revers ſi terrible ? Sans cauſe, ſans raiſon nouvelle qui puiſſe du moins adoucir l'amertume de mon cœur.... J'écris ſur un genou, l'autre plié dans la fange ; les pieds engourdis d'avoir erré toute la nuit au-travers des plus épaiſſes roſées ;

mes cheveux & mon linge humides ; à la premiere pointe du jour ; ſans avoir encore le ſoleil pour témoin.... puiſſe-t-il ne ſe lever jamais pour moi, s'il ne doit pas apporter quelque ſoulagement à mon cœur déſeſpéré ! Ce que je ſouffre eſt proportionné à la joie de mes fauſſes eſpérances.

Eſt-il donc vrai que *vous touchiez au moment critique?* Quoi ! cette raiſon même ne devoit-elle pas me faire attendre une entrevue qui m'avoit été promiſe ?

Je *puis écrire tout ce que j'ai dans l'eſprit !* Non, non, il eſt impoſſible. Je n'écrirois pas la centieme partie de mes idées, de mes tourmens & de mes craintes.

O ſexe incertain ! ſexe ami du changement ! Mais ſe peut-il que miſs Clariſſe.....

Pardonnez, mademoiſelle, au trouble d'un infortuné, qui ne ſait ce qu'il écrit.

Cependant je dois inſiſter, j'inſiſte ſur votre promeſſe. Vous devez avoir la bonté, ou de juſtifier mieux votre changement, ou de reconnoître qu'on a prévalu ſur votre eſprit par des raiſons que vous ne me communiquez pas. C'eſt à celui que la promeſſe regarde, qu'appartient le droit d'en diſpenſer ; à moins qu'il ne ſoit ſurvenu quelque néceſſité

apparente, qui ôte le pouvoir de la remplir.

La premiere promeſſe que vous m'ayiez jamais faite! une promeſſe à laquelle, peut-être, la mort & la vie ſont attachées! car eſt-il donc certain que mon cœur ſoit capable de digérer le barbare traitement dont vous êtes menacée par rapport à moi?

*Vous préféreriez la mort à Solmes*, (que mon ame eſt indignée d'une odieuſe concurrence!) O cher objet de mes affections, qu'eſt-ce que des paroles? Et les paroles de qui? de la plus adorable.... mais de celle qui manque ſur le champ à ſa premiere promeſſe. Après vous l'avoir vu rompre ſi légérement, comment pourrois-je me repoſer ſur une aſſurance qui ſera combattue par des devoirs ſuppoſés, par une perſécution plus enflammée que jamais, & par une haine ouvertement déclarée contre moi?

Si vous voulez prévenir les égaremens de mon déſeſpoir, rendez-moi l'eſpérance que vous m'avez ravie. Renouvellez votre promeſſe: c'eſt mon ſort qui touche véritablement à ſon point critique.

Pardon, adorable Clariſſe! Pardonnez tout ce qui échappe au déſordre de mon

ame. Je crains d'avoir trop écouté le mouvement de ma douleur. J'écris au premier rayon de lumiere, qui m'a servi à lire votre lettre, c'eſt-à-dire, l'arrêt de mon infortune. Je n'oſe relire ce que j'ai écrit. Il faut que vous receviez les expreſſions de mon tranſport. Elles ſerviront à vous faire connoître l'excès de mes craintes, & le malheureux preſſentiment qui me fait regarder l'oubli de votre premiere promeſſe comme le prélude d'un changement bien plus redoutable. D'ailleurs, il ne me reſte plus de papier pour recommencer ma lettre dans le lieu obſcur où je ſuis. Tout me ſemble enſeveli dans la même obſcurité, mon ame, & toute la nature autour de moi. Ma confiance eſt dans votre bonté. Si quelque excès de chaleur dans mes termes vous inſpire plus de mécontentement que de pitié, vous faites tort à ma paſſion, & je comprendrai trop bien que je dois être ſacrifié à plus d'un ennemi. Pardon encore une fois : je ne parle que de Solmes & de votre frere. Mais ſi, ne conſultant que votre généroſité, vous excuſez mes tranſports, & vous me renouvellez la promeſſe d'une entrevue ; que ce Dieu, que vous faites profeſſion de ſervir, & qui eſt le Dieu de la vérité & des promeſſes, vous recom-

penſe de l'un & de l'autre, & d'avoir rendu la vie, avec l'eſpérance, à celui qui vous adore.

LOVELACE.

Dans la grotte de lierre du taillis, à la pointe du jour.

MA réponſe eſt prête, & j'en joins ici la copie ſans aucun regret.

Mercredi matin.

JE ſuis étonnée, monſieur, de la liberté de vos reproches. Importunée par vos inſtances, qui m'ont arraché, contre mon inclination, un conſentement pour une entrevue ſecrete, dois-je être en butte à vos injures & à vos réflexions ſur mon ſexe, parce que je me ſuis crue obligée, par la prudence, de changer de réſolution? Et ne m'étois-je pas réſervé cette liberté, lorſque je vous ai laiſſé des eſpérances auxquelles il vous plaît de donner le nom de promeſſe? Je connoiſſois par quantité d'exemples votre caractere impatient; mais il eſt heureux pour moi d'en avoir un qui m'apprenne que votre conſidération ne va pas plus loin pour moi que pour les autres. Deux motifs doivent vous avoir ici gouverné; une facilité que

je me reproche, & votre propre preſomption : le ſecond, qui vous a fait abuſer de l'autre, m'alarme trop ſérieuſement, pour ne me pas faire ſouhaiter que votre derniere lettre ſoit la concluſion de toutes les peines que vous avez eſſuyées de la part, ou à l'occaſion de

CL. HARLOVE.

JE me crois sûre de votre approbation, ma chere, lorſque je mets un peu de fermeté dans mes diſcours ou dans mes lettres. Malheureuſement je n'ai que trop de raiſons d'en uſer, puiſque les perſonnes avec leſquelles je ſuis aux mains meſurent moins leur conduite avec moi par la décence & la juſtice, que par l'opinion qu'ils ont de ma facilité. Juſqu'à ces derniers tems, on a loué la douceur de mon caractere, mais l'éloge eſt toujours venu de ceux qui ne m'ont jamais donné ſujet de leur faire le même compliment. Vous m'avez fait obſerver que le reſſentiment ne m'étant point naturel, il me ſera difficile d'en conſerver long-tems. Cette réflexion peut devenir vraie à l'égard de ma famille; mais je vous aſſure qu'elle ne le ſera pas à l'égard de M. Lovelace.

Mercredi,

Mercredi, à midi.

On ne peut guere répondre de l'avenir, Mais, pour vous convaincre que je ſuis capable de tenir ma réſolution du côté de ce Lovelace, quelque vive que ſoit ma lettre, & quoiqu'il y ait trois heures qu'elle eſt écrite, je vous proteſte que je n'en ai pas le moindre regret, & que je ne penſe point à l'adoucir; ce qui dépendroit de moi néanmoins, puiſque je viens de remarquer qu'elle eſt encore au dépôt. Cependant je ne me ſouviens point d'avoir jamais rien fait en colere, dont je ne me ſois repentie une demi-heure après; & que je n'aie rappellé à l'examen beaucoup plutôt, pour m'aſſurer ſi j'avois tort ou raiſon.

Pendant le délai qui m'eſt accordé juſqu'à mardi, j'ai du moins quelque tems devant moi, que j'emploierai, n'en doutez pas, à réfléchir ſur ma conduite. L'inſolence de M. Lovelace me fera tourner les yeux fort ſévérement ſur moi-même. Je n'en ai pas plus d'eſpérance de vaincre mon averſion pour M. Solmes. Il eſt sûr que c'eſt une entrepriſe au-deſſus de mes forces. Mais ſi je romps abſolument avec M. Lovelace, & ſi j'en donne des preuves

convaincantes à mes amis, qui ſait ſi, me rendant leur amitié, ils n'abandonneront pas inſenſiblement leurs autres vues? Peut-être obtiendrai-je du moins un peu de repos, juſqu'à l'arrivée de M. Morden. Je penſe à lui écrire; ſur-tout, depuis que j'ai appris de M. Lovelace que mes amis l'ont déjà prévenu.

Avec tout mon courage, je n'em'occupe pas, ſans trembler, de mardi prochain & des ſuites de ma fermeté; car je ſerai ferme, ma chere, & je rappelle toutes mes forces pour ce grand jour. On me répete ſans ceſſe qu'ils ſont réſolus d'employer toutes ſortes de voies pour triompher de ma réſiſtance. Je me prépare auſſi à ne rien épargner pour obtenir la victoire. Terrible combat entre des parens & leur fille, où, quelles qu'en puiſſent être les ſuites, chacun des deux partis eſpere de laiſſer l'autre ſans excuſe!

Comment dois-je m'y prendre? Aidez-moi de vos conſeils, ma chere. Il eſt certain que, d'un côté où de l'autre, la juſtice eſt étrangement bleſſée. Des parens, juſqu'aujourd'hui pleins d'indulgence, s'obſtiner à paroître cruels aux yeux d'un enfant! Une fille, dont la ſoumiſſion & le reſpect ont toujours été irréprochables, ſe réſoudre à paſſer à leurs yeux pour une

rebelle ! O mon frere ! ô cœur ambitieux & violent ! comment vous juſtifierez-vous de l'un ou l'autre de ces deux malheurs ?

Vous aurez la bonté, ma chere, de vous ſouvenir que la date de votre derniere lettre eſt ſamedi dernier. C'eſt aujourd'hui mercredi, & je trouve encore au dépôt toutes les miennes. Seroit-il arrivé quelque choſe dont vous redoutiez de m'inſtruire ? Au nom de Dieu, ne me déguiſez rien, & ne me laiſſez pas manquer de vos avis. Ma ſituation eſt extrêmement difficile. Mais je ſuis sûre que vous m'aimez encore : & ce n'eſt pas une raiſon de m'en aimer moins. Adieu, ma tendre & généreuſe amie.

CL. HARLOVE.

## LETTRE LXIV.

*Miſs* HOWE, *à miſs* CLARISSE HARLOVE,

Jeudi, 30 de Mars, à la pointe du jour.

UN accident que je n'ai pu prévoir a cauſé ma négligence. C'eſt le nom que je donne à l'interruption de mes lettres, parce qu'en attendant que je me ſois expliquée, je conçois que vous n'avez pu lui en donner d'autre.

Dimanche au ſoir, un courier de madame Larkin, dont je vous ai repréſenté la ſituation dans une de mes lettres précédentes, eſt venu preſſer ma mere de retourner chez elle. Cette pauvre femme, toujours effrayée de la mort, étoit une de ces imaginations foibles qui ſe perſuadent qu'un teſtament ſigné en eſt le préſage infaillible. Elle avoit toujours répondu, lorſqu'on l'avertiſſoit d'y penſer, qu'elle ne ſurvivroit pas long-tems à cette cérémonie; & je me figure qu'elle s'eſt crue obligée de vérifier ſon langage, car depuis ce moment elle n'a fait qu'aller de

mal en pis. Comme ſes craintes agiſſoient autant ſur l'eſprit que ſur le corps, on nous a raconté que, dans l'eſpérance de ſe rétablir, elle avoit penſé plus d'une fois à brûler le teſtament. Enfin, les médecins lui ayant déclaré qu'il lui reſtoit peu de tems à vivre, elle a fait dire à ma mere qu'elle ne pouvoit mourir ſans l'avoir vue. J'ai repréſenté que, ſi nous ſouhaitions qu'elle ſe rétablît, c'étoit une raiſon pour ne pas la voir. Mais ma mere s'eſt obſtinée à vouloir partir; &, ce qu'il y a de pis, elle a voulu que je fuſſe du voyage. Si j'avois eu plus de tems pour faire valoir mes raiſons, il y a bien de l'apparence que j'en aurois été diſpenſée; mais le courier étant arrivé fort tard, je n'ai reçu l'ordre que le lendemain au matin, une heure avant le départ; & le deſſein étoit de revenir le même jour. On a répondu à mes repréſentations que je ne me plaiſois qu'à contredire, que ma ſageſſe engageoit toujours les autres dans quelque folie, & qu'à propos ou non, on exigeoit pour cette fois de la complaiſance.

Je ne puis donner qu'une explication à ce caprice de ma mere. Elle vouloit ſe faire eſcorter de M. Hickman, & lui procurer la ſatisfaction de paſſer le jour avec moi, (que je ſouhaiterois d'en être

sûre !) pour m'écarter, autant que je me l'imagine, d'une compagnie qu'elle redoute pour lui & pour moi. Le croiriez-vous, ma chere ? Auſſi ſûrement que vous êtes au monde, elle tremble pour ſon favori, depuis la longue viſite que votre Lovelace m'a rendue pendant ſa derniere abſence. Je me flatte que vous n'en êtes pas jalouſe auſſi. Mais réellement, il m'arrive quelquefois, lorſque je ſuis fatiguée d'entendre louer Hickman plus qu'il ne mérite, de me venger un peu, en relevant dans Lovelace des qualités perſonnelles que l'autre n'aura jamais. Mon deſſein, comme je dis, eſt un peu de la mortifier. Pourquoi ne lui rendrois-je pas le change ? Je ſuis ſa fille pour quelque choſe. Vous ſavez qu'elle eſt paſſionnée, & que je ſuis une créature aſſez vive. Ainſi vous ne ſerez pas ſurpriſe que ces occaſions n'arrivent jamais ſans querelle. Elle me quitte : mon devoir, entendez-vous ? ne me permettroit pas de me retirer la premiere : & je me trouve alors toute la liberté dont j'ai beſoin pour vous écrire. Je vous avouerai, en paſſant, qu'elle ne goûte pas trop notre correſpondance : pour deux raiſons, dit-elle ; l'une que je ne lui communique pas tout ce qui ſe

paſſe entre nous ; l'autre, qu'elle s'imagine que je vous endurcis contre ce qu'elle appelle votre devoir : & ſi vous voulez ſavoir pourquoi elle lui donne ce nom, c'eſt que, dans ſes idées, comme je vous l'ai déjà fait entendre, le tort ne peut jamais être du côté des peres & meres, ni la raiſon de celui des enfans. Vous pouvez juger, par tout ce que je viens d'écrire, avec combien de répugnance je me ſuis ſoumiſe à cet acte d'autorité maternelle, qui m'a paru ſans rime & ſans raiſon. Mais l'obéiſſance étant exigée, il a fallu ſe rendre ; quoique je n'en aie pas été moins perſuadée que le bon ſens parloit pour moi.

Vous m'avez toujours fait des reproches ſur ces occaſions, & plus que jamais dans vos dernieres lettres. Une bonne raiſon, me direz-vous, c'eſt que je ne les avois jamais tant mérités. Il faut donc vous remercier de votre correction, & vous promettre même que je m'efforcerai d'en profiter. Mais vous me permettrez de vous dire que vos dernieres aventures, méritées ou non, ne ſont pas propres à diminuer ma ſenſibilité.

Nous ne ſommes arrivées que lundi après midi chez notre vieille mourante ; par la faute de M. Hickman, qui avoit

eu beſoin de deux groſſes heures pour ajuſter ſes bottines. Vous devinerez bien que pendant la route, mes reſſentimens ſe ſont un peu exercés ſur lui. Le pauvre homme regardoit ma mere. Elle étoit ſi piquée de mon air chagrin & de mes oppoſitions au voyage, qu'elle a paſſé la moitié du chemin ſans m'adreſſer une parole; & lorſqu'elle a commencé à parler, je voudrois, m'a-t-elle dit, ne vous avoir pas amenée. Vous ne ſavez ce que c'eſt que d'obliger. C'eſt ma faute, & non celle de M. Hickman, ſi vous êtes ici malgré vous. Enſuite ſes attentions ont redoublé pour lui, comme il arrive toujours lorſqu'elle s'apperçoit qu'il eſt maltraité.

Mon Dieu, ma chere, j'ai moins de tort que vous ne penſez. Le tems où l'on cherche à nous plaire eſt le meilleur tems de notre vie. Les faveurs ſont la ruine du reſpect. Un juſte éloignement ſert à l'augmenter. Son eſſence eſt l'éloignement. Lorſqu'on veut un peu conſidérer combien ces traîtres d'hommes ſe rendent familiers ſur un ſourire, & de quelle terreur ils ſont frappés lorſqu'ils nous voient froncer le ſourcil, qui ne prendroit pas plaiſir à les tenir dans cet état, & à jouir d'un pouvoir qui doit durer ſi peu? Ne

me grondez pas de ces ſentimens. C'eſt la nature qui m'a formée telle que je ſuis. Je m'en trouve bien ; & ſur ce point, je vous aſſure que je ne me changerois pas pour une autre. Ainſi, treve de gravité là-deſſus, je vous en ſupplie. Je ne me donne pas pour une créature parfaite. Hickman prendra patience. De quoi êtes-vous inquiete ? Ma mere ne contre-balance-t-elle pas toutes ſes ſouffrances ? Et puis, s'il ſe trouve à plaindre dans ſa ſituation, il ne mérite pas d'être jamais plus heureux.

Nous avons trouvé cette pauvre femme au dernier ſoupir, comme nous nous y étions attendues. Quand nous ſerions arrivées plutôt, il nous auroit été impoſſible de revenir le même jour. Vous voyez que j'excuſe M. Hickman autant que je le puis ; & je vous aſſure néanmoins que je n'ai pas même pour lui *votre goût conditionnel.* Ma mere eſt demeurée aſſiſe toute la nuit, comptant que chaque ſoupir de ſa vieille amie ſeroit le dernier. Je lui ai tenu compagnie juſqu'à deux heures. Jamais je n'avois vu les approches de la mort dans une perſonne avancée en âge, & j'en ai été vivement touchée. Ce ſpectacle eſt terrible pour ceux qui ſont en bonne ſanté. On a pitié

des ſouffrances dont on eſt témoin ; on a pitié de ſoi-même, en conſidérant qu'on eſt deſtiné au même ſort ; & c'eſt un double ſujet d'attendriſſement. Madame Larkin s'eſt ſoutenue juſqu'au mardi matin, après avoir déclaré à ma mere quelle l'avoit nommée pour l'exécution de ſon teſtament, & qu'elle nous a laiſſé quelques témoignages d'affection dans les articles. Le reſte du jour s'eſt paſſé en éclairciſſement de ſucceſſion, par leſquels ma couſine Deſdale ſe trouve avantageuſement pourvue. Ainſi nous ne ſommes parties que mercredi matin ; d'aſſez bonne heure à la vérité pour être revenues avant midi, parce qu'il n'y avoit plus de bottines qui puſſent nous retarder : mais quoique j'aie envoyé ſur le champ Robert à l'allée verte, & qu'il m'ait apporté toutes vos lettres juſqu'à mercredi à midi, j'étois ſi fatiguée, & ſi frappée d'ailleurs du ſpectacle que j'avois encore devant les yeux ( auſſi-bien que ma mere, qui en eſt indiſpoſée contre ce bas monde, quoiqu'elle n'ait aucune raiſon de haïr la vie ), que je n'ai pu vous écrire aſſez tôt pour renvoyer Robert avant la nuit.

Cette lettre, que vous trouverez dans votre promenade du matin, n'étant que l'apologie de mon ſilence, je ne ferai

pas long-tems ſans vous en écrire une autre. Fiez-vous au ſoin que je prendrai d'éclairer la conduite de Lovelace dans ſon hôtellerie. Un eſprit auſſi remuant que le ſien peut être ſuivi à la trace.

Mais ne dois-je pas vous croire à préſent de l'indifférence pour ſa perſonne & pour ſa conduite ? car votre demande a précédé l'offenſe mortelle dont vous vous plaignez. Je n'en ferai pas moins mes informations. Il y a beaucoup d'apparence qu'elles ſerviront à confirmer vos diſpoſitions implacables. Cependant, ſi le pauvre homme (aurai-je pitié de lui pour vous, ma chere ?) étoit privé du plus grand bonheur qu'un mortel puiſſe recevoir, & qu'avec ſi peu de mérite il a la préſomption de deſirer, il aura couru les plus grands périls, gagné des rhumes, haſardé la fievre, ſoutenu les plus grandes indignités, & bravé les rigueurs des ſaiſons, ſans en tirer aucun fruit! Votre généroſité, du moins, ne vous dit-elle rien en ſa faveur ? Pauvre Lovelace!

Je ne voudrois pas vous cauſer des battemens de cœur, ni rien qui leur reſſemble; pas même un de ces traits de ſenſibilité qui partent comme l'éclair, & qui ſont auſſitôt repouſſés par une diſcrétion dont notre ſexe n'offriroit pas d'autre

exemple. Non, ce n'eſt pas mon deſſein; mais, pour vous éprouver à vos propres yeux, plutôt que par un impertinent excès de raillerie, que vous ne laiſſeriez pas de pardonner à l'amitié, je veux imiter ceux qui font ſonner une guinée ſuſpecte pour l'éprouver, & vous ſonder encore une fois, en répétant : Pauvre Lovelace !

Eh bien ! ma chere, qu'en eſt-il ? &, comme dit ma mere à M. Hickman, lorſqu'elle lui voit l'air mortifié des rigueurs de ſa fille, comment vous trouvez-vous à préſent ?

## LETTRE LXV.

*Miſs Howe, à miſs Clarisse Harlove.*

Jeudi matin.

Commençons par votre derniere lettre. Mais, étant fort en arriere avec vous, je dois reſſerrer un peu mes idées.

Premiérement, voici la réponſe que je fais à vos reproches : croyez-vous que, dans l'occaſion, & par intervalles, je puiſſe ſouhaiter beaucoup de ne les pas mériter,

lorſque j'admire le ton que vous prenez pour me les faire, & que je n'en ai réellement que plus d'affection pour vous? D'ailleurs, n'y êtes-vous pas juſtement autoriſée par votre propre caractere? Le moyen de découvrir en vous des défauts, à moins que vos chers parens n'aient la bonté de vous en trouver quelques légers, pour être moins humiliés des leurs, qui ſont en ſi grand nombre? Ce ſeroit une obligation que je leur aurois comme vous; car j'oſe dire qu'alors le même juge qui trouveroit la raiſon de votre côté en liſant vos lettres, ne trouveroit pas, en liſant les miennes, que j'aie tout-à-fait tort.

La réſolution où vous êtes de ne pas quitter la maiſon de votre pere eſt digne de vous, ſi vous pouvez y demeurer ſans devenir la femme de M. Solmes.

Je trouve votre réponſe à ce Solmes, telle que je le l'aurois faite moi-même. Ne nous devez-vous pas un compliment à toutes deux? celui de conclure qu'elle ne pouvoit donc être mieux.

Dans vos lettres à votre oncle & à vos autres tyrans, vous avez fait tout ce que le devoir exigeoit de vous. Quelles que puiſſent être les conſéquences, vous ne ſauriez être coupable de rien. Offrir de

leur abandonner votre terre! c'eſt de quoi je me ſerois bien gardée. Vous voyez que cette offre les a tenus en ſuſpens. Ils ont pris du tems pour y penſer. J'avois le cœur ſerré pendant le tems de leurs délibérations. Je tremblois qu'ils ne vous priſſent au mot : & comptez qu'ils n'ont été retenus que par la honte, & par la crainte de Lovelace. Vous êtes trop noble pour eux de la moitié. C'eſt une offre, je le répete, que je me ſerois bien gardée de leur faire; & je vous conjure, ma chere, de ne les plus expoſer à la même tentation.

Je vous avouerai naturellement que la conduite qu'ils tiennent avec vous, & le procédé ſi différent de Lovelace, dans la lettre que vous receviez en même tems de lui, m'auroient livrée à lui ſans retour. Quel dommage, allois-je dire, qu'il n'ait point aſſez reſpecté ſon propre caractere, pour avoir juſtifié parfaitement une demarche de cette nature dans Clariſſe Harlove!

Je ne ſuis point ſurpriſe de l'entrevue que vous lui aviez fait eſpérer. Peut-être reviendrai-je bientôt à cet article.

De grace, ma chere, ma très-chere amie, trouvez quelque moyen de m'envoyer votre Betty-Barnes. Croyez-vous

que l'acte de *Coventry* (*) s'étende aux femmes ? Le moindre traitement auquel elle pourroit s'attendre, ſeroit d'être bien *ſouffletée*, & traînée dans le plus profond de nos étangs. Je vous réponds que ſi je l'ai jamais ici, elle pourra célébrer toute ſa vie l'anniverſaire de ſa délivrance.

La réponſe de Lovelace, tout impudente qu'elle eſt, ne me cauſe aucun étonnement. S'il vous aime autant qu'il le doit, votre changement a dû lui cauſer beaucoup de chagrin. Il n'y auroit qu'une déteſtable hypocriſie qui eût pu lui donner la force de le déguiſer. La modération chrétienne que vous attendiez de lui, ſurtout dans une occaſion de cette nature, auroit été précoce d'un demi-ſiecle dans un homme de ſon tempérament. Cependant, je ſuis fort éloignée de blâmer votre reſſentiment. Je n'attendrai pas ſans impatience comment cette affaire ſe ſera terminée entre vous & lui. Quelle différence, d'*un mur de quatre pouces d'épaiſſeur*, aux montagnes qui vous ſéparent aujourd'hui? Etes-vous ſûre de tenir ferme ?.... Ce n'eſt pas une choſe impoſſible.

Vous voyez bien, dites-vous, que ſa douceur, dans ſa lettre précédente, étoit

(*) Une loi contre les mauvais traitemens.

un rôle affecté. Avez-vous donc jamais cru qu'elle fût naturelle? Dangereux ſerpens, qui s'inſinuent avec autant d'inſolence que d'adreſſe, & qui font dix pas, pour un qu'on leur permet! Cet Hickman même, vous le verrez auſſi impertinent que votre Lovelace, s'il en a jamais la hardieſſe. Il n'a pas la moitié de ſon arrogance. La nature lui a mieux appris *à cacher ſes cornes;* mais voilà tout : & comptez que, ſi quelque jour il avoit le pouvoir de les montrer, il s'en ſerviroit auſſi vaillamment que l'autre.

Il peut arriver que je me laiſſe perſuader de le prendre. Mon deſſein alors eſt d'obſerver attentivement par quels degrés le mari impérieux prendra la place de l'amant ſoumis ; les différences de l'un & de l'autre ; en un mot, comment il montera, & comment je deſcendrai dans la roue conjugale ; pour ne reprendre jamais mon tour que par accès ou par ſauts ; tels que les foibles efforts d'un état qui s'abyme pour ſauver quelque reſte de ſa liberté mourante.

*Tous les bons naturels ſont paſſionnés*, dit M. Lovelace. Jolie excuſe auprès d'un objet aimé, dans la plénitude de ſon pouvoir ! C'eſt-à-dire, en d'autres termes ; « quoique je vous conſidere beaucoup,

» madame, je ne prendrai pas la peine de » réprimer mes paſſions pour vous plaire.» Je ſerois fort aiſe d'entendre cette apologie de la bouche d'Hickman, pour une *bonté* de cette eſpece!

Nous avons trop de facilité, ma chere, à paſſer ſur certains défauts qu'une ancienne indulgence a comme juſtifiés, & qui ſont tournés par conſéquent en mal habituel. Si l'on a cet égard pour un caractere violent, tandis qu'il eſt dans la dépendance, que n'exigera-t-il point, lorſqu'il aura le pouvoir de donner des loix? Vous connoiſſez un mari pour lequel je m'imagine qu'on a eu trop de ces fauſſes complaiſances; & vous voyez que ni lui, ni perſonne autour de lui, n'en eſt plus heureux.

La convenance de naturel, entre deux perſonnes qui doivent vivre enſemble, eſt un avantage. Cependant, je voudrois encore, que, d'un conſentement mutuel, elles fixaſſent certaines bornes, au-delà deſquelles il ne leur fût jamais permis de paſſer, & que chacune aidât l'autre à s'y contenir; ſans quoi, tôt ou tard, il arrivera des deux côtés quelque invaſion. Si les bornes des trois états qui conſtituent notre union politique étoient moins connues, & n'étoient pas confirmées dans

l'occaſion, quel ſeroit leur ſort ? Les deux branches de la légiſlature empiéteroient l'une ſur l'autre, & le pouvoir exécutif ne manqueroit pas de les engloutir toutes deux.

Vous me direz que deux perſonnes raiſonnables qui ſe lieroient enſemble.... Oui, ma chere, s'il n'y avoit que les perſonnes raiſonnables qui priſſent le parti du mariage. Mais ne vous étonnerois-je point, ſi j'avançois que la plupart de celles qui le font, paſſent leur vie dans le célibat ? Elles croient avoir beſoin de réfléchir ſi long-tems, qu'elles ne ſe déterminent jamais. Ne nous fait-on pas l'honneur, à vous & à moi, de nous attribuer un peu de raiſon ? & laquelle des deux penſeroit jamais à ſe marier, ſi nos amis & ces autres importuns vouloient nous laiſſer libres ?

Mais, pour revenir, ſi c'étoit à moi que Lovelace ſe fût adreſſé, (à moins cependant que je ne me fuſſe laiſſé prendre par quelque choſe de plus qu'*un goût conditionnel*), dès le premier exemple de ce qu'il a l'audace de nommer ſon *bon naturel*, je lui aurois défendu de me voir jamais. « Honnête ami, aurois-je pu lui » dire, (ſi j'avois daigné lui dire quelque » choſe) ce que tu ſouffres, n'eſt pas

» la centieme partie de ce que tu dois
» t'attendre à ſouffrir avec moi. Ainſi,
» prends le congé que je te donne. Je ne
» veux point de paſſion qui l'emporte ſur
» celle que tu prétends avoir pour moi. »

Pour une femme de votre caractere doux & flexible, il reviendroit au même d'être mariée à un Lovelace ou à un Hickman. Dans vos principes d'obéiſſance, vous avertiriez peut-être un homme doux qu'il a droit de commander; qu'un mari ne doit pas employer la priere; & qu'il ſe dégrade lorſqu'il n'exige pas la ſoumiſſion qu'on lui a vouée ſolemnellement à l'autel. Je connois depuis long-tems, ma chere, ce que vous penſez de cette partie badine du nœud conjugal, que quelque ruſé légiſlateur a gliſſée dans la formule, pour nous faire un devoir de ce que les hommes n'auroient oſé demandé comme un droit.

Notre éducation & nos uſages, dites-vous, *nous aſſujettiſſent à la protection du brave.* J'en conviens, mais n'eſt-il pas bien glorieux & bien galant dans *un brave*, de nous garantir de toutes ſortes d'inſultes, excepté de celles qui nous touchent le plus, c'eſt-à-dire, des ſiennes?

Avec quel art Lovelace, dans l'extrait que vous me faites d'une de ſes lettres,

a-t-il meſuré cette réflexion à votre caractere, *les ames généreuſes haiſſent la contrainte!* Il eſt plus profond, ma chere, que nous ne nous le ſommes figuré. Il ſait, comme vous le remarquez, que tous ſes mauvais tours ne peuvent être ignorés; & dans cette perſuaſion, il en avoue autant qu'il eſt néceſſaire pour adoucir à vos yeux ceux dont vous pouvez être informée par d'autres voies, en vous accoutumant à les entendre ſans ſurpriſe. On penſera que c'eſt du moins une marque d'ingénuité; & qu'avec tous ſes vices, il ne ſauroit être un hypocrite: caractere le plus odieux de tous pour notre ſexe, lorſque nous venons à le découvrir; ne ſût-ce que parce qu'il nous donne ſujet de douter de la juſtice des louanges qui nous viennent d'une ſi mauvaiſe ſource, lorſque nous nous perſuaderions volontiers qu'elles nous ſont dues.

Cette ingénuité prétendue fait obtenir à Lovelace les louanges qu'il déſire, au lieu du blâme qu'il mérite. C'eſt un pénitent abſous, qui ſe purge d'un côté pour aller recommencer de l'autre. Un œil favorable ne groſſira pas ſes fautes; & lorſqu'une femme ſe ſera perſuadée qu'on peut eſpérer mieux de l'avenir, elle ne manquera point d'attribuer à la haine ou à la

prévention tout ce que la charité pourra teindre de cette couleur. Si les preuves ſont trop fortes pour recevoir une interprétation ſi favorable, elle ſe payera des eſpérances qu'on ne ceſſe pas de lui donner pour l'avenir; d'autant plus que les croire ſuſpectes, ce ſeroit douter de ſon propre pouvoir, & peut-être de ſon mérite. Ainſi, par degrés, elle ſera portée à croire les vices les plus éclatans fort bien rachetés par de pures ſuppoſitions de vertu.

J'ai des raiſons, ma chere, & de nouvelles raiſons, pour moraliſer comme je fais ſur le texte que vous m'avez fourni. Mais je ne m'expliquerai point ſans être mieux informée. Si je parviens à l'être, comme je l'eſpere de mon adreſſe, & ſi je découvre ce que je ne fais qu'entrevoir, votre homme eſt un diable, un monſtre abominable. J'aimerois mieux vous voir...,. j'ai penſé dire, à M. Solmes, qu'à lui.

Mais, en attendant mes informations, voulez-vous ſavoir comment il pourra s'y prendre, après toutes ſes offenſes, pour ramper adroitement juſqu'à vous? Ecoutez-moi. Il fera d'abord plaider pour lui l'excellence de ſon caractere; & ce point une fois accordé, l'inſolence de ſes em-

portemens diſparoît. Il ne lui reſtera plus que de vous accoutumer à ſes inſultes, & de vous faire prendre l'habitude de les pardonner à ſes alternatives de ſoumiſſion. L'effet de cette méthode ſera de briſer en quelque ſorte votre reſſentiment, en ne permettant jamais qu'il ſoit de longue durée. Enſuite un peu plus d'inſulte, un peu moins de ſoumiſſion, vous conduira inſenſiblement à ne plus rien voir que de la premiere eſpece, & jamais rien qui reſſemble à la ſeconde. Alors vous craindrez d'irriter un eſprit ſi bouillant; & vous parviendrez enfin à prononcer ſi joliment & ſi intelligiblement le mot d'*obéiſſance*, que ce ſera un plaiſir de vous entendre. Si vous doutez de cette progreſſion, ayez la bonté, ma chere amie, de prendre là-deſſus le jugement de votre mere.

Paſſons à d'autres ſujets. Votre hiſtoire eſt devenue ſi importante, que je ne dois pas m'arrêter à des lieux communs. Auſſi ces légeres & badines excurſions ſont-elles affectées. Mon cœur partage ſincérement toutes vos diſgraces. L'éclat de ma lumiere eſt obſcurci par des nuages humides. Mes yeux, ſi vous les pouviez voir dans le moment où vous les croyez auſſi gais que vous me l'avez reproché, ſont plutôt prêts à ſe mouiller de larmes,

ſur les ſujets même que vous regardez comme le triomphe de ma joie.

Mais à préſent, la cruauté inouie & la malice obſtinée de quelques uns de vos amis (de vos parens, devois-je dire: c'eſt une erreur où je retombe toujours), l'étrange détermination des autres, votre démêlé préſent avec Lovelace, & l'approche de votre entrevue avec Solmes, dont vous avez raiſon d'appréhender beaucoup les ſuites, ſont des circonſtances ſi graves, qu'elles demandent toute mon attention.

Vous voulez que je vous donne mes conſeils ſur la conduite que vous devez tenir avec Solmes. C'eſt exiger au-delà de mes forces. Je ſais qu'on attend beaucoup de cette entrevue; ſans quoi, vous n'auriez pas obtenu un ſi long délai. Tout ce que je puis dire, c'eſt que, ſi vous ne vous rendez pas en faveur de Solmes, à préſent que vous vous croyez ſi offenſée par Lovelace, rien ne ſera jamais capable de produire ce changement. Après l'entrevue, je ne doute pas que je ne ſois obligée de reconnoître & que tout ce que vous aurez fait & tout ce que vous aurez dit, ſera bien, & ne pouvoit être mieux. Cependant, ſi je penſe autrement, je ne vous le diſſimulerai pas. Voilà ce que je ne balance point à promettre.

Je veux vous animer un peu, contre votre oncle même, ſi vous avez occaſion de lui parler. Reſſentez-vous du traitement inſenſé auquel il a eu tant de part, & faites-l'en rougir, ſi vous le pouvez.

En y penſant bien, je ne ſais ſi cette entrevue, dans quelque eſpérance qu'on l'ait deſirée, ne peut pas tourner à votre avantage. Lorſque Solmes reconnoîtra (du moins ſi vos réſolutions ſe ſoutiennent) qu'il n'a rien à ſe promettre de vous, & lorſque vos parens ne s'en croiront pas moins sûrs, il faudra bien que l'un ſe retire, & que les autres compoſent, ſur des offres qui vous coûteront quelque choſe à remplir, où je ſuis trompée, quand vous ſerez délivrée de la plus rude de vos peines. Je me rappelle pluſieurs endroits de vos dernieres lettres, & même des premieres, qui m'autoriſent à vous tenir ce langage; mais, dans les circonſtances où vous êtes, ce que je pourrois dire là-deſſus ſeroit hors de ſaiſon.

Ma concluſion, c'eſt que je ſuis indignée juſqu'au tranſport, de vous voir le jouet de la cruauté d'un frere & d'une ſœur. Après tant d'épreuves & de témoignages de votre fermeté, quelle peut être leur eſpérance?

J'approuve

J'approuve l'idée qui vous eſt venue de mettre hors de leurs atteintes les lettres & les papiers qui ne doivent pas tomber ſous leurs yeux. Il me ſemble que vous pourriez penſer auſſi à porter au dépôt une partie de vos habits & de votre linge, avant le jour de votre entrevue avec Solmes; de peur qu'enſuite il ne vous devienne plus difficile d'en trouver l'occaſion. Robert me l'apportera au premier ordre, ſoit de jour ou de nuit.

Si l'on vous pouſſe à l'extrêmité, je ne ſuis pas ſans eſpérance d'engager ma mere à vous recevoir ici ſecrétement. Je lui promets indulgence pour indulgence; c'eſt-à-dire, de voir de bon œil & même de bien traiter ſon favori. Je roule depuis quelque tems ce projet dans ma tête; mais je n'oſe encore vous aſſurer du ſuccès. Cependant n'en déſeſpérez pas. Votre querelle avec Lovelace pourra beaucoup y contribuer; & vos dernieres offres, dans la lettre de dimanche à votre oncle, ſeront pour elle un ſecond motif.

Je compte ſur votre pardon, pour tous les petits écarts d'une amie naturellement trop vive, mais dont le cœur eſt lié au vôtre par une parfaite ſympathie,

ANNE HOWE.

## LETTRE LXVI.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Vendredi, 31 de Mars.

VOUS m'avez rendu un compte fort obligeant de votre ſilence. Les malheureux ſont toujours dans le doute, toujours porté à changer les accidens les plus inévitables en froideur & en négligence, ſur-tout de la part de ceux dont ils ſouhaitent de conſerver l'eſtime. Je ſuis sûre que ma chere Anne Howe ne ſera jamais du nombre de ces amies qui ne s'attachent qu'à la proſpérité : cependant ſon amitié m'eſt ſi précieuſe, que je peux douter du moins ſi je mérite qu'elle me ſoit conſervée.

Vous m'accordez ſi généreuſement la liberté de vous gronder, que je crains de la prendre. Je me défierois plus volontiers de mon propre jugement, que de celui d'une chere amie, dont l'ingénuité à reconnoître ſes fautes la met au-deſſus du ſoupçon d'en commettre de volontaires. Je tremble preſque à vous demander ſi

vous ne vous trouvez pas trop cruelle, trop peu généreuse, dans votre conduite à l'égard d'un homme qui vous aime si chérement, & qui est d'ailleurs si honnête, & si sincere ?

Si ce n'étoit vous, je regretterois qu'il y eût quelqu'un au monde qui fût capable de me surpasser dans cette vraie grandeur d'ame qui inspire de la reconnoissance pour les blessures qui nous viennent de la main d'un véritable ami. Je me suis peut-être rendu coupable d'un excès d'indiscrétion qui ne peut être excusé que par le trouble où je suis, si c'est même une excuse. Comment dois-je m'y prendre à présent pour vous prier, comme je le ferai toujours avec instance, de vous abandonner hardiment à ce charmant esprit qui, sous des apparences riantes, pénetre un défaut jusqu'au vif ? Un malade seroit bien aveugle, s'il redoutoit la sonde dans une main si délicate. Mais je suis embarrassée à vous faire cette priere, dans la crainte qu'elle ne devienne pour vous une raison d'être plus réservée. La satire, desirée ou permise, se change trop facilement en éloge, dans un censeur généreux qui s'apperçoit qu'on profite de ses railleries. Les vôtres ont l'instruction pour objet ; &, quoiqu'un peu mordantes, elles

ne laiſſent pas de plaire. Il n'y a point de corruption à craindre dans la bleſſure d'une pointe auſſi légere que la vôtre, qui n'eſt envenimée ni par la méthode, ni par l'intention. C'eſt un art que nos modernes les plus admirés ont mal connu. Pourquoi ? parce qu'il doit tirer ſes principes de la bonté du naturel, & que, dans l'exercice, il doit être dirigé par la droiture du cœur. Ne m'épargnez donc pas parce que je ſuis votre amie; & que cette raiſon, au contraire, vous excite à m'épargner moins. Je puis ſentir la pointe du trait, toute fine qu'elle eſt entre vos mains; j'en puis être peinée : vous manqueriez votre but ſi je ne l'étois pas. Mais, après un moment de ſenſibilité, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, je vous en aimerai au double : mon cœur corrigé ſera tout à vous, & ſera plus digne de vous.

Vous m'avez appris ce que je dois dire à M. Lovelace, & ce que je dois penſer de lui. Vous m'avez repréſenté d'avance, avec beaucoup d'agrémens, la méthode qu'il emploiera vraiſemblablement pour ſe réconcilier avec moi. S'il l'entreprend en effet, je vous repréſenterai à mon tour tout ce qui ſe paſſéra dans cette occaſion; pour recevoir vos avis, s'ils arrivent aſſez

tôt, & votre cenſure ou votre approbation, lorſque vos lettres me viendront trop tard. Il me ſemble que, quelque parti qu'on me permette ou qu'on me force de prendre, les juges favorables doivent me conſidérer comme une perſonne qui n'eſt plus dans ſa direction naturelle. Pouſſée comme au haſard par les vents impétueux d'une contradiction paſſionnée, & d'une rigueur que j'oſe accuſer d'injuſtice, je vois le port deſiré du célibat, où je ſuis portée par tous mes deſirs : mais j'en ſuis repouſſée par les vagues écumantes de l'envie d'un frere & d'une ſœur, & par les furieux tourbillons d'une autorité qui ſe croit injuriée ; tandis que, d'un côté, mes regards apperçoivent, dans Lovelace, des rocs contre leſquels je puis briſer malheureuſement, & de l'autre, dans Solmes, des ſables ſur leſquels je ſuis menacée d'échouer. Horrible ſituation, dont la vue me fait frémir !

Mais vous, mon charitable pilote, quelle charmante reſſource ne me faites-vous pas entrevoir, ſi j'ai le malheur d'être réduite à l'extrêmité ? Je ne veux pas trop compter, comme vous avez la précaution de m'en avertir, ſur le ſuccès de vos ſollicitations auprès de votre mere : je connois ſes principes de ſoumiſſion

aveugle dans un enfant. Cependant je me flatte auſſi de quelque eſpérance, parce qu'elle concevra qu'un peu de protection, accordée ſi à propos, peut me ſauver d'une plus grande témérité. Dans cette heureuſe ſuppoſition, elle gouvernera toutes mes démarches. Je ne ferai rien que par ſes avis & les vôtres. Je ne verrai perſonne, je n'écrirai pas une lettre, & perſonne ne ſaura où je ſuis, ſans ſon conſentement. Qu'elle me place dans une chaumine; je n'en ſortirai pas, à moins que, ſous quelque déguiſement, ou comme votre femme de chambre, il ne me ſoit permis le ſoir de faire un tour de promenade avec vous: & je ne demande cette protection ſecrete que juſqu'à l'arrivée de M. *Morden*, qui ne peut tarder long-tems.

L'ouverture que vous me donnez, de porter une partie de mes habits au dépôt, me paroît dangereuſe dans l'exécution, & je ſerai obligée de me réduire à mettre à part un peu de linge avec mes papiers. Depuis quelque tems, Betty a jeté curieuſement les yeux ſur mes armoires, lorſque j'en ai tiré quelque choſe en ſa préſence. Un jour, après avoir fait cette obſervation, je laiſſai exprès mes clefs en deſcendant au jardin. A mon retour, je

la ſurpris qui avoit la main deſſus, comme venant de s'en ſervir. Elle parut confondue de me voir rentrer ſitôt. Je feignis de ne m'en être pas apperçue; mais lorſqu'elle ſe fut retirée, je trouvai que mes habits n'étoient pas dans l'ordre que je connoiſſois.

Je ne doutai pas que ſa curioſité ne fût venue de plus loin; & craignant qu'on n'abrégeât mes promenades, ſi je n'allois pas au-devant des ſoupçons, je me ſuis accoutumée depuis, entr'autres petites ruſes, non ſeulement à laiſſer mes clefs aux armoires, mais à me ſervir quelquefois de cette fille pour en tirer mes habits l'un après l'autre, ſous prétexte d'en ôter la pouſſiere, & d'empêcher que les fleurs ne ſe terniſſent, ou ſeulement de me déſennuyer, faute d'occupation plus ſérieuſe. Outre le plaiſir, que les petits comme les grands prennent à voir des habits riches, je remarque *que cet office* l'attache beaucoup; comme ſi ſes obſervations faiſoient partie de ſon miniſtere!

C'eſt à la confiance qu'ils ont dans un eſpion ſi fidele, & à la certitude que je n'ai pas un ſeul confident dans la famille, parce que je n'ai recherché le ſecours de perſonne, quoique je ſois aimée de tous les domeſtiques, que je crois devoir la

liberté qu'on me laisse pour mes promenades. Peut-être que, ne m'ayant remarqué aucun mouvement vers le dehors, ils en concluent plus certainement que je me laisserai vaincre enfin par leurs persécutions. Autrement ils devroient penser qu'ils irritent assez ma patience, pour me faire chercher, dans quelque démarche téméraire, un remede à des traitemens si durs : & je demande pardon au ciel, si je me trompe ; mais je crains que mon frere & ma sœur n'en fussent pas fort affligés.

S'il arrivoit donc, contre toutes mes espérances, que cette fatale démarche devînt nécessaire, il faudroit me contenter de partir avec les habits que j'aurois sur moi. L'usage où je suis de m'habiller pour tout le jour, après mon déjeûner, préviendra toute défiance ; & le linge que je mettrai au dépôt, suivant votre conseil, ne sauroit m'être inutile.

N'admirez-vous pas jusqu'où s'étend mon attention, & combien je suis ingénieuse à trouver les moyens d'aveugler ma geoliere, pour écarter les soupçons de ses maîtres ? J'éprouve que l'adversité donne de l'invention. Vous ne sauriez croire tout ce que j'ai mis en usage pour accoutumer mes surveillans à me voir souvent descendre au jardin & visiter ma

voliere. Tantôt j'ai beſoin d'air, & je me trouve mieux auſſitôt que je ſuis hors de ma chambre. Tantôt je me ſens mélancolique; & mes bantams, mes faiſans, ou la caſcade, ont le pouvoir de me divertir : les premiers, par leurs mouvemens animés, qui réveillent mes eſprits; la caſcade plus pompeuſement, par ſes échos & ſes creux murmures. Quelquefois la ſolitude fait mes uniques délices. Que je trouve de ſecours pour la méditation, dans le ſilence de la nuit, dans la fraîcheur de l'air, dans le ſpectacle du lever ou du coucher du ſoleil! Quelquefois, lorſque je ſuis ſans deſſein & que je n'attends point de lettres, je ſuis aſſez officieuſe pour prendre avec moi Betty. Il m'eſt arrivé auſſi de l'appeller pour me ſuivre, lorſque je n'ignorois pas qu'elle étoit employée d'un autre côté, & qu'elle ne pouvoit venir.

Voilà mes principales reſſources; mais je les ſubdiviſe, & j'en compoſe une infinité d'autres, en changeant les noms & les formes. Elles ont toujours, non-ſeulement de la vraiſemblance, mais même de la vérité, quoiqu'elles ſoient rarement mon principal motif. Que les mouvemens de la volonté ſont agiles! que la répugnance cauſe de peſanteur & fait naître

& des conſéquences dont je ſuis menacée ; ſans quoi, je ſerois parfaitement tranquille : car enfin je n'ai pas mérité le traitement que je reçois ; & ſi je pouvois me défaire de Solmes, comme je crois être délivrée de Lovelace, l'influence de mon frere & de ma ſœur, ſur mon pere, ma mere & mes oncles, ne dureroit pas long-tems contre moi.

Vous aurez la bonté de laiſſer paſſer les cinq guinées que vous trouverez liées dans le coin d'un mouchoir, comme une petite récompenſe que je crois devoir aux ſervices de votre fidele Robert. Ne vous y oppoſez pas, ma chere. Vous ſavez que j'aime à me ſatisfaire ſur ces bagatelles. Mon premier deſſein étoit de vous envoyer auſſi le peu que j'ai d'argent, & même une partie de mes diamans : mais ce ſont des choſes *portatives*, & que je ne puis oublier. D'ailleurs, ſi quelque ſoupçon faiſoit déſirer de voir mes diamans, ſans que je fuſſe en état de les montrer, ce ſeroit une démonſtration de quelque deſſein, dont on ne manqueroit pas de me faire un crime.

Vendredi à une heure, dans le bûcher.

RIEN encore, de la part que vous ſavez ! J'ai apporté fort heureuſement

mon paquet juſqu'ici, & j'ai trouvé votre lettre d'hier au ſoir. Si Robert prend la mienne ſans emporter le paquet, hâtez-vous de le renvoyer, & de l'avertir qu'il doit le prendre auſſi. De la maniere dont je l'ai placé, il me ſemble qu'en étendant un peu le bras, il ne ſauroit le manquer. Vous pouvez juger par le ſujet de votre lettre, que je ne tarderai point à vous répondre.

CL. HARLOVE.

## LETTRE LXVII.

*Miſs Howe, à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Jeudi au ſoir, 30 Mars.

PRÉPAREZ-VOUS au récit de mes découvertes ſur la conduite & la baſſeſſe de votre abominable monſtre, dans le miſérable cabaret qu'il appelle une hôtellerie.

Les roitelets & les moineaux ne ſont pas une proie indigne de cet affamé vautour. Ses aſſiduités, ſes veilles, ſes périls nocturnes, les rigueurs de la ſaiſon, qu'il brave ſi courageuſement, ne doivent pas

être mis entiérement ſur votre compte. Il a trouvé des conſolations pour adoucir des peines ſi dures : une petite créature, douce & jolie, ſuivant la peinture qu'on me fait ; innocente juſqu'à ſon arrivée ; mais, la pauvre petite ! qui peut dire à préſent ce qu'elle eſt ?

Son âge, dix-ſept ans, à peine accomplis.

Il a, d'ailleurs, pour compagnie, ſon ami, ſon camarade de débauche ; un homme de belle humeur & d'intrigue, comme lui, avec lequel il ne s'ennuie pas le verre à la main ; & quelquefois un ou deux autres libertins, tous déguiſés ſuivant leur caprice. La triſteſſe n'approche pas de cette bande joyeuſe. N'ayez pas d'inquiétude, ma chere, pour le rhume de votre Lovelace. Il n'a pas la voix ſi enrouée, que ſa *Betſey* (*), ſon *bouton de roſe*, comme le miſérable l'appelle, ne puiſſe fort bien l'entendre.

Il en eſt fou. On prétend qu'elle eſt encore fort innocente : du moins ſon pere & ſa grand-mere en paroiſſent perſuadés. Il veut la marier, dit-on, à un jeune homme du même village. Le pauvre garçon ! la pauvre & ſimple fille !

M. Hickman raconte qu'à la ville,

(*) Petit nom de fille.

on le voit ſouvent aux ſpectacles avec des femmes, & chaque fois avec des femmes différentes. Ah! ma chere amie! Mais, quand toutes ces accuſations ſeroient autant de vérités, que vous importe? Euſſiez-vous été les meilleurs amis du monde, cet éclairciſſement ne ſauroit manquer de produire ſon effet.

Monſtre infame! ſe peut-il que ſes ſoins, ſes vues pour vous, n'aient pas été capables de le réprimer? Mais je vous l'abandonne. Il n'y a rien à eſpérer de lui. Je ſouhaiterois ſeulement, s'il étoit poſſible, d'arracher cette pauvre petite créature de ſes vilaines griffes. J'ai formé un plan dans cette vue; du moins, ſi je ſuis ſûre quelle ait encore ſon innocence.

Il ſe fait paſſer pour un officier militaire qui eſt obligé de ſe tenir à couvert après un duel, tandis que la vie de ſon adverſaire eſt en ſuſpens. On le croit homme de grande qualité. Son ami paſſe pour un officier inférieur, avec lequel il vit familiérement. Il eſt accompagné d'un troiſieme, qui eſt une ſorte de compagnon ſubordonné à l'autre. Le monſtre n'a lui-même qu'un ſeul domeſtique. O ma chere! que toute cette race de diables, pardonnez-moi l'expreſſion, ſait employer agréablement le tems! pendant

que notre crédulité nous rend ſi ſenſibles aux prétendus tourmens qu'ils ſouffrent pour nous.

* *

Je viens d'apprendre que, ſur le deſir que j'en ai marqué, on me procurera l'occaſion de voir le pere & la fille. Je les aurai bientôt pénétrés. Il me ſera facile de voir clair dans le cœur d'une jeune fille ſi ſimple, s'il ne l'a pas déjà corrompue; & ſi c'en eſt déjà fait, il ne me ſera pas moins facile de le découvrir auſſi. Si je trouve dans l'un & l'autre plus d'art que de naturel, je les renverrai ſur le champ. Mais comptez que la fille eſt perdue.

On dit qu'il l'aime éperdument. Il lui donne la premiere place à table. Il prend plaiſir à la faire parler. Il ne veut pas que ſes amis approchent d'elle. Elle babille de ſon mieux; il admire la nature dans tout ce qu'elle dit. On la lui a entendu nommer une fois ſa charmante petite créature. Ne doutez pas qu'il ne lui ait donné cent fois le même nom. Il la fait chanter; il loue ſes petits frédons ruſtiques. Elle eſt perdue, ma chere; elle ne peut en échapper. C'eſt Lovelace, vous le ſavez. Qu'on vous amene Wyerley, ſi

l'on eſt réſolu de vous marier ; tout autre, en un mot, que Lovelace ou Solmes : c'eſt l'avis de votre

ANNE HOWE.

MA chere amie, conſidérez ce cabaret comme ſa garniſon, lui comme un ennemi, ſes camarades libertins comme ſes alliés ou ſes auxiliaires : votre frere & vos oncles ne trembleroient-ils pas, s'ils ſavoient combien ils eſt proche d'eux, lorſqu'ils vont & viennent dans ce quartier ? Il a réſolu, m'aſſure-t-on, que vous ne ſerez pas menée chez votre oncle Antonin. Comment ferez-vous, avec ou ſans cet entreprenant ? Rempliſſez le blanc que je laiſſe, car je ne trouve pas de terme aſſez odieux.

## LETTRE LXVIII.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Vendredi, à 3 heures.

VOUS me rempliſſez tout à la fois de colere, d'indignation & de terreur ! Hâtez-vous, ma très-chere amie ; de grace,

hâtez-vous d'achever vos éclairciſſemens ſur le plus vil de tous les hommes.

Mais ne joignez jamais les termes d'innocence & de ſimplicité avec le nom de cette malheureuſe fille. Ne doit-elle pas ſavoir qu'un homme de cette eſpece, qui porte un air de haute condition ſous toutes ſortes de déguiſemens, ne peut avoir de bonnes vues lorſqu'il lui fait prendre la premiere place, & qu'il lui donne des noms ſi tendres? Une fille de dix-ſept ans, ſimple & modeſte, chanteroit-elle au gré d'un inconnu qui fait profeſſion d'être hors de ſon état naturel? Si ſon pere & ſa grand-mere étoient d'honnêtes gens, qui euſſent à cœur la conduite de leur fille, lui laiſſeroient-ils cette liberté?

*Ne pas ſouffrir que ſes amis approchent d'elle!* comptez que ſes vues ſont infames, s'il ne les a pas déjà remplies. Avertiſſez, ma chere, s'il n'eſt pas trop tard, avertiſſez ce pere imprudent du danger de ſa fille. Il eſt impoſſible qu'il y ait un pere au monde, ou une mere, qui vouluſſent vendre la vertu d'un enfant. L'infortunée créature!

Il me tarde extrêmement d'apprendre la ſuite de vos informations. Vous verrez cette fille, me dites-vous. Marquez-moi ce que c'eſt que ſa figure. *Douce & jolie*,

ma chere! Voilà de fort doux & de fort jolis termes: mais ſont-ils de vous ou de lui? Si vous la croyez ſi *ſimple*, ſi *naturelle* dans ſes manieres, & dans ſes *petits frédons ruſtiques*, (car en vérité, ma chere, vous vous affectionnez à votre peinture) comment une fille, telle que que vous la repréſentez, a-t-elle pu engager un homme perdu de débauche, comme je ne vois que trop à préſent qu'il faut le regarder, accoutumé à toutes les intrigues des femmes de la ville; l'engager, dis-je, ſi fortement, & ſans doute pour long-tems, puiſqu'après avoir perdu ſon innocence, elle ſaura ſuppléer par l'art à ce qui lui manque du côté de l'éducation?

Belles eſpérances de réformation de la part d'un miſérable libertin! Pour tout au monde, ma chere, je ne voudrois pas qu'il me crût informée. Soyez sûre que je n'ai pas beſoin de faire des réſolutions. Je n'ai pas ouvert ſa lettre, & je me garderai bien de l'ouvrir. Un impoſteur! un hypocrite! Avec ſon rhume & ſes reſſentimens de fievre, qu'il a gagnés peut-être dans quelque débauche nocturne, & qui n'ont fait qu'augmenter dans la grotte du taillis.

Etre déjà ſur ce pied!..... j'entends

dans ſon eſtime, ma chere. En vérité, je ne lui dois plus qu'un parfait mépris. Je me hais moi-même, de m'être trop étendue ſur ſa baſſeſſe ; & ſur ſa *douce & jolie* créature. Comptez, ma chere, qu'il n'y a rien de *doux*, rien de *joli* & d'aimable, ſans modeſtie & ſans vertu.

Cet autre infame, Joſeph Léman, avoit fait entendre à Betty, qui n'a pas manqué de me le dire auſſitôt, que Lovelace ſe faiſoit connoître pour un méchant homme, dans un lieu où depuis quelque tems on l'avoit vu déguiſé. Mais il vouloit être mieux éclairci, avoit-il ajouté, avant que de lui en apprendre davantage. Elle lui avoit promis le ſecret, dans l'eſpérance de le faire expliquer : c'eſt là-deſſus que je vous ai priée de prendre vous-même quelques informations. Je vois à préſent que les accuſations de ſes ennemis n'étoient que trop bien fondées. Si ſon but eſt la ruine d'une pauvre innocente, & s'il ne l'a connue qu'à l'occaſion des viſites qu'il a rendues au château d'Harlove, je me croirai doublement intéreſſée à ce qui la regarde, & j'aurai ſujet auſſi d'être doublement irritée contre lui. Il me ſemble que je le hais plus que Solmes même. Mais je ne vous dirai plus un mot de lui, lorſque

vous m'aurez informée, le plus promptement qu'il vous ſera poſſible, de tout ce que vous aurez découvert..... parce que juſqu'alors je n'ouvrirai pas ſa lettre; & ſi vos explications ſont telles que je me l'imagine, & que j'en ſuis preſque sûre, je la remettrai toute fermée dans le lieu où je l'ai priſe, & jamais je n'aurai rien à démêler avec lui. Adieu, ma très-chere amie.

CL. HARLOVE.

## LETTRE LXIX.

*Miſs* HOWE, *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Vendredi à midi, 31 Mars.

LA juſtice m'oblige de ne pas tarder un moment, après ma derniere lettre, & de faire porter, ſi je le pouvois, celle-ci ſur les ailes du vent. Je crois de bonne foi que votre homme eſt innocent. Il me ſemble que, pour cette fois du moins, il doit être juſtifié; & je regrette beaucoup d'avoir été trop prompte à vous communiquer mes informations par lambeaux.

J'ai vu la jeune fille. Elle eſt réellement

très-jolie, très-agréable ; &, ce que vous regarderez comme un mérite plus précieux, c'eſt une jeune créature ſi innocente, qu'il faudroit être d'une méchanceté infernale pour avoir conſpiré ſa ruine. Son pere eſt un homme ſimple & honnête, qui eſt fort ſatisfait de ſa fille & de leur nouvelle connoiſſance.

A préſent que j'ai pénétré le fond de cette aventure, je ne ſais ſi je ne dois pas craindre pour votre cœur, lorſque je vous aurai dit qu'il peut ſortir quelque choſe de noble de ce Lovelace.

La jeune fille doit être mariée la ſemaine prochaine ; & c'eſt à lui qu'elle en aura l'obligation. Il *eſt réſolu*, ſuivant le diſcours du pere, de faire *un heureux couple*, *& il ſouhaiteroit*, dit-il, *d'en faire plus d'un.* Voilà pour vous, ma chere. Comme il a pris auſſi en affection le jeune homme qu'elle aime, il a fait pour elle un préſent de cent guinées, qui ſont entre les mains de la grand-mere, & qui répondent à la petite fortune du mari ; tandis que ſon compagnon, excité par l'exemple, en a donné auſſi vingt-cinq, pour équiper en habits la petite villageoiſe.

Le pauvre homme raconte qu'à leur arrivée, ils affectoient de paroître au-

deſſous de ce qu'ils ſont : mais à préſent, m'a-t-il dit en confidence, il ſait que l'un eſt le colonel *Barow*, & l'autre le capitaine *Sloane*. Il avoue que, pendant les premiers jours, le colonel s'apprivoiſoit aſſez avec ſa fille ; mais que la grand-mere l'ayant ſupplié d'épargner une pauvre jeune innocente, il jura de ne lui donner que de bons conſeils, & qu'il a tenu parole en honnête homme. La folle petite créature a reconnu que le miniſtre même ne lui auroit pas donné de meilleures inſtructions, d'après le livre de la Bible. Je vous avoue qu'elle m'a plu beaucoup, & je lui ai donné ſujet de ne pas regarder ſa viſite comme un tems perdu.

Mais, bon Dieu ! ma chere, qu'allons-nous devenir à préſent ? Lovelace, non-ſeulement réformé, mais changé en prédicateur ! Qu'allons-nous devenir ? Au fond, ma tendre amie, votre généroſité eſt engagée maintenant en ſa faveur. Fi de cette généroſité. J'ai toujours penſé qu'elle cauſe autant de mal aux belles ames, que l'amour aux caracteres communs. J'appréhende ſérieuſement que ce qui n'étoit qu'un *goût conditionnel*, ne devienne *un goût ſans condition*.

C'eſt comme à regret que je me ſuis

vue obligée de changer ſitôt mes invectives en panégyrique. La plupart des femmes, ou celles du moins qui me reſſemblent, aiment à demeurer en ſuſpens ſur un jugement téméraire, lors même qu'elles en ont reconnu la fauſſeté. Tout le monde n'eſt pas, comme vous, aſſez généreux pour avouer une mépriſe. Cette rigueur à ſe rendre juſtice demande une certaine grandeur d'ame : de ſorte que j'ai pouſſé plus loin mes informations dans le même lieu, ſur la vie, les manieres & toute la conduite de votre homme... dans l'eſpérance d'y trouver quelque choſe à redire. Mais tout paroît uniforme.

Enfin M. Lovelace ſort de cette recherche avec tant d'avantage, que, s'il y avoit la moindre apparence, je ſoupçonnerois ici quelque complot formé, pour blanchir la tête d'un more. Adieu, ma chere.

ANNE HOWE.

*Fin du Tome troiſieme.*

# LETTRES

## ANGLOISES.

TOME QUATRIEME.

# LETTRES ANGLOISES, OU HISTOIRE DE MISS CLARISSE HARLOVE.

NOUVELLE ÉDITION,

*Augmentée de l'Éloge de* RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament de* CLARISSE.

AVEC FIGURES.

*TOME QUATRIEME.*

*A PARIS,*
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

*M. DCC. LXXVII.*

# HISTOIRE
## DE
# CLARISSE
# HARLOVE.

### LETTRE LXX.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Samedi, premier d'Avril.

UNE cenſure précipitée nous expoſe toujours à l'inconſtance dans nos jugemens ou dans nos opinions : & ce n'eſt pas un effet dont on doive ſe plaindre ; car, ſi vous-même, ma chere, dans l'exemple préſent, vous aviez eu autant de répugnance que vous le dites à recon-

noître une erreur, je crois que je vous en aurois aimée beaucoup moins. Mais vous n'auriez pas prévenu de ſi bonne foi ma réflexion, ſi votre caractere n'étoit un des plus ingénus qu'on ait jamais vu dans une femme. Quoique M. Lovelace paroiſſe ici fort bien juſtifié, ſes autres défauts ſont en aſſez grand nombre pour mériter les plus ſéveres cenſures. Si j'étois avec lui dans les termes qu'il deſire, je lui donnerois avis que le traître Léman n'eſt pas autant de ſes amis qu'il le penſe. Autrement, il n'auroit pas été ſi empreſſé de rapporter, à ſon déſavantage, ſur-tout à Betty Barnes, l'affaire de la jolie villageoiſe. Il eſt vrai qu'il en a fait un ſecret à Betty; mais il lui a promis de lui en apprendre davantage lorſqu'il ſeroit mieux informé, & d'en parler auſſi à ſon maître. C'eſt ce qui empêche cette fille de la publier, malgré l'impatience qu'elle auroit de s'en faire un nouveau mérite auprès de mon frere & de ma ſœur. Elle eſt bien aiſe auſſi d'obliger Joſeph, qui lui tient quelques propos d'amour qu'elle ne rejette pas, quoiqu'elle ſe croie fort au-deſſus de lui. Il n'eſt que trop ordinaire à la plupart des femmes, lorſqu'elles n'ont pas l'occaſion de s'engager dans un commerce

de galanterie qui leur plaise, de prêter l'oreille du côté où leur inclination les porte le moins.

Mais, pour ne rien dire de plus, de deux personnages dont j'ai fort mauvaise opinion, je dois vous avouer que, comme je n'aurois jamais eu que du mépris pour M. Lovelace, s'il avoit été capable d'une si basse intrigue, avec les vues qui l'amenent si près du château d'Harlove, & comme je n'ai pas laissé d'y trouver beaucoup de vraisemblance, l'éclaircissement, comme vous dites, engage ma générosité à proportion de mes craintes, & plus peut-être que je ne le devrois souhaiter. Vous me raillerez, ma chere, autant qu'il vous plaira; mais je vous demande si cet événement ne produiroit pas sur vous le même effet. Et puis le mérite réel de l'action..... je vous proteste, ma véritable amie, que, si depuis ce jour il vouloit s'attacher au bien pour le reste de sa vie, je lui pardonnerois volontiers une bonne partie de ses erreurs passées, ne fût-ce qu'en faveur de la preuve que nous avons, qu'il est capable d'une si bonne & si généreuse espece de sentimens.

Vous vous imaginez bien qu'après avoir reçu votre seconde lettre, je n'ai

pas fait ſcrupule d'ouvrir la ſienne; & je n'en ferai pas non plus d'y répondre, parce que je n'y trouve aucun ſujet de plainte. Il ſera d'autant plus content de mes termes, que je crois lui devoir un peu de réparation pour l'injuſte idée que j'ai eue de lui, quoiqu'il n'en ait pas la moindre connoiſſance.

Je me trouve aſſez heureuſe que cette aventure ait été ſitôt éclaircie par la diligence de vos ſoins; car, ſi j'avois pu me réſoudre auparavant à lui faire quelque réponſe, ce n'auroit été que pour lui confirmer mes derniers adieux, & peut-être pour lui en déclarer le motif, dont j'avois été plus touchée que je ne le devois. Alors quel avantage ne lui aurois-je pas donné ſur moi, lorſqu'il en ſeroit venu à des éclairciſſemens ſi heureux pour lui-même?

Vous verrez quelque jour, dans ſa derniere lettre, combien il eſt humble, avec quelle ouverture il reconnoît, comme vous l'avez prédit, ſon impatience naturelle & toutes ſes fautes. Je dois convenir que, depuis les lumieres que vous m'avez procurées, ce langage a tout une autre apparence. Il me ſemble auſſi, ma chere, que, ſans avoir jamais vu la petite villageoiſe, je puis lui ac-

corder d'être plus jolie que je n'aurois pu le croire auparavant ; car la vertu eſt la perfection de la beauté.

Vous verrez comment il s'excuſe, ſur ſes indiſpoſitions, « de n'avoir pu venir » prendre ma lettre en perſonne ; & » qu'il s'efforce de ſe purger là-deſſus, » comme s'il croyoit que j'en ai dû reſ- » ſentir quelque peine. Je ſuis fâchée d'avoir contribué au dérangement de ſa ſanté, & je veux bien m'imaginer que ſes inquiétudes, pendant quelque tems, ont dû être aſſez chagrinantes pour un eſprit auſſi impatient que le ſien. Mais, dans l'origine, il ne peut en accuſer que lui-même.

Vous verrez que, dans la ſuppoſition que je lui pardonne, il eſt rempli d'inventions & d'expédiens pour me délivrer de la violence dont je ſuis menacée.

J'ai toujours dit que le premier degré, après l'innocence, eſt de reconnoître ſes fautes ; parce qu'il n'y a point de changement à ſe promettre de ceux qui s'étudient à les défendre. Mais vous trouverez dans cette lettre même, de la hauteur juſque dans ſes ſoumiſſions. A la vérité, je n'y découvre aucun ſujet de reproche dans les termes : cependant je ne trouve point, à ſon humilité, l'air de cette vertu,

& je ne reconnois pas qu'elle porte non plus ſur ſes véritables fondemens.

Il eſt certain qu'il eſt fort éloigné du vrai caractere d'un homme poli ; quoiqu'on ne puiſſe pas dire de lui qu'il ſoit du caractere oppoſé. Sa politeſſe eſt celle d'un homme qui, par un défaut d'attention ſur lui-même, fondé ſur une indulgence exceſſive dans ſes premiers ans, & peut-être ſur trop de ſuccès dans un âge plus avancé, a contracté une ſorte de préſomption que l'habitude a changée en arrogance, & qui n'eſt guere compatible avec une certaine délicateſſe.

La diſtance où vous êtes d'avis qu'il faut toujours tenir ce ſexe, eſt une maxime fort juſte. La familiarité détruit le reſpect : mais avec qui ? Comptez, ma chere, que ce n'eſt pas avec un homme prudent, généreux & capable de reconnoiſſance.

Je conviens qu'en voulant éviter un excès, il eſt difficile de ne pas tomber dans un autre. Delà vient, peut-être, que M. Lovelace regarde comme la marque d'une grande ame, de donner plus à ſon orgueil qu'à ſa délicateſſe. Mais eſt-ce un homme profond qui ne fait pas faire des diſtinctions de cette nature, tandis qu'avec des qualités médiocres elles ne ſé-

échappent point au commun des hommes?

Il se plaint amérement « de ma facilité » à m'offenser, & à le congédier » pour jamais. Je lui pardonnerai, » me dit-il, s'il ose me représenter que » cette conduite est d'une hauteur extrême, & qu'elle est fort éloignée de » pouvoir contribuer à diminuer ses » craintes sur l'effet des persécutions de » mes proches en faveur de M. Solmes. »

Vous verrez qu'il fait dépendre de moi toutes ses espérances de bonheur pour ce monde & pour l'autre. Ses vœux & ses promesses sont d'une ardeur qu'il me semble que le cœur seul peut dicter. Quelle autre marque auroit-on jamais pour juger du cœur des hommes?

Vous verrez aussi qu'il est déjà informé de l'entrevue que j'ai promise à M. Solmes, & dans quels termes sa douleur s'exprime. Mon dessein est de lui expliquer ce que je pense des viles méthodes qu'il emploie pour être sitôt instruit de ce qui se passe dans notre famille. Si les cœurs honnêtes ne s'élevent pas contre les actions qui blessent l'honnêteté, qui prendra soin de les réprimer du moins par la honte?

Vous verrez avec quelles instances passionnées il me demande « au moins

» quelques lignes, avant le jour de mon
» entrevue avec Solmes, pour le ſoutenir
» dans l'eſpérance que ce n'eſt pas mon
» reſſentiment qui me diſpoſe à bien
» traiter un odieux rival. Je dois lui par-
» donner, dit-il, de revenir tant de fois
» à cette crainte; ſur-tout, ſi je conſidere
» que la même faveur lui a été refuſée,
» & que mes proches ne l'auroient pas
» deſirée avec tant d'ardeur, s'ils ne s'en
» promettoient pas beaucoup de fruit. »

* *

Samedi, premier d'Avril.

MA réponſe eſt partie. Je lui marque naturellement « que j'étois dans la réſo-
» lution de n'écrire jamais un mot de
» plus, à un homme capable de s'em-
» porter contre tout mon ſexe & contre
» moi, parce que j'ai cru à propos de
» faire uſage de mon jugement.

» Que ſi je me ſuis ſoumiſe à cette en-
» trevue avec M. Solmes, c'eſt par un
» ſimple mouvement d'obéiſſance, pour
» faire connoître à mes amis que je ſuis
» diſpoſée à la ſoumiſſion dans tout ce
» qui ne ſurpaſſe pas mes forces; & que
» je ne ſuis pas ſans eſpérance de voir

» abandonner ſon entrepriſe à M. Sol-
» mes, lorſqu'il aura reconnu combien
» je ſuis déterminée à le rejeter.

» Que mon averſion pour lui eſt trop
» ſincere, pour me laiſſer, dans cette oc-
» caſion, la moindre défiance de moi-
» même; mais que M. Lovelace ne doit
» pas néanmoins s'attribuer l'honneur
» du ſacrifice: que ſi mes amis m'aban-
» donnent ſeulement à moi-même, j'at-
» tache un trop grand prix à ma liberté
» & à mon indépendance, pour les ſou-
» mettre à un homme ſi impétueux, qui
» m'apprend d'avance à quoi je devrois
» m'attendre, s'il avoit quelque empire
» ſur moi.

» Je lui déclare à quel point je déſap-
» prouve les moyens qu'il emploie pour
» ſe faire informer de ce qui ſe paſſe
» dans le ſein d'une famille. J'ajoute
» que le prétexte de corrompre les do-
» meſtiques d'autrui, par voie de repré-
» ſailles pour les eſpions qu'on a pla-
» cés près de lui, n'eſt qu'une miſé-
» rable excuſe, une baſſeſſe juſtifiée par
» une autre baſſeſſe: que, de quelque
» maniere qu'il plaiſe à chacun d'inter-
» préter ſes propres actions, il y a des
» regles indépendantes, qui conſtituent
» le droit & le tort. Condamner une

„ injuſtice, & ſe croire autoriſé à la
„ payer d'une autre, qu'eſt-ce autre
„ choſe que répandre une corruption
„ générale ? S'il n'y a pas un point où
„ quelqu'un s'arrête, après s'être fait
„ beaucoup de mal tour à tour, il faut
„ dire adieu néceſſairement à toute
„ vertu. Pourquoi ne ſeroit-ce pas moi,
„ doit penſer une belle ame, qui m'ar-
„ rêterai la premiere à ce point ?

» Je lui laiſſe à juger ſi, meſuré par
„ cette regle, il a droit de ſe mettre au
„ rang des belles ames ; & ſi, connoiſ-
„ ſant l'impétuoſité de ſon caractere &
„ le peu d'apparence qu'il parvienne ja-
„ mais à ſe réconcilier avec ma famille,
„ je dois flatter ſes eſpérances.

» Je lui dis que tous ces défauts &
„ toutes ces taches ne peuvent me faire
„ deſirer que pour ſon ſeul avantage, de
„ le voir dans des principes plus juſtes &
„ plus naturels, & que j'ai un véritable
„ mépris pour un grand nombre de
„ libertés qu'il eſt en poſſeſſion de s'ac-
„ corder : que nos caracteres, par con-
„ ſéquent, ſont extrêmement oppoſés :
„ & qu'à l'égard de ſes promeſſes de ré-
„ formation, tant d'aveux, qui ne ſont
„ ſuivis d'aucun changement réel, ne
„ ſont pour moi qu'un langage ſpécieux,

„ qu'il lui eſt bien plus aiſé de tenir,
„ que de juſtifier ou de corriger ſes er-
„ reurs : que j'ai appris depuis peu (en
„ effet je l'ai ſu de Betty, qui le tient
„ de mon frere) qu'il prend quelquefois
„ la folle liberté de déclamer contre le
„ mariage : je lui en fais un reproche fort
„ vif, & je lui demande dans quelle vue
„ il peut s'abandonner à ces indignes
„ railleries, & penſer en même tems à
„ m'adreſſer ſes ſoins.

„ Si je ſuis obligée, lui dis-je, de me
„ rendre chez mon oncle Antonin, il
„ n'en doit pas conclure que je ſerai né-
„ ceſſairement mariée à M. Solmes ; parce
„ qu'au contraire j'aurai moins à com-
„ battre dans mon propre cœur, pour
„ m'échapper d'une maiſon où je ſerai
„ menée malgré moi, que pour aban-
„ donner celle de mon pere ; &, dans les
„ plus fâcheuſes ſuppoſitions, je trou-
„ verai le moyen de tenir mes perſécu-
„ teurs en ſuſpens juſqu'à l'arrivée de
„ M. Morden, qui a un droit, ſi je l'exige,
„ de me mettre en poſſeſſion de l'héritage
„ de mon grand-pere.

Il y a peut-être un peu d'artifice dans cette concluſion. Ma principale vue eſt de lui faire abandonner ſes projets de violence ; car au fond, ſi je ſuis enlevée d'ici,

avec connoiſſance, ou peut-être ſans aucun ſentiment, & livrée à l'empire de mon frere & de ma ſœur, j'eſpere peu qu'ils n'emploient pas la force pour m'engager à M. Solmes. Sans cette crainte funeſte, ſi je pouvois me promettre de gagner du tems, ſoit par des prétextes bien ménagés, ſoit, pour derniere reſſource, en prenant quelque choſe de nuiſible à ma ſanté, je me garderai bien de penſer jamais à quitter la maiſon même de mon oncle. Comment accorder avec mes principes, une démarche qui bleſſeroit, après tout l'obéiſſance que je dois à mon pere, dans quelque lieu qu'il lui plaiſe de me placer ?

Mais tandis que vous me donnez la charmante eſpérance que, pour éviter d'être à l'un des deux prétendans, je ne ſerai pas dans la néceſſité de m'abandonner à la famille de l'autre, je ne crois pas mes affaires abſolument déſeſpérées.

Je ne vois perſonne de la mienne, & je ne reçois de la part de perſonne, aucune marque d'amitié ou d'attention. N'en dois-je pas conclure qu'ils n'attendent pas eux-mêmes beaucoup d'effet de cette conférence de mardi, à laquelle je ne puis penſer ſans effroi ? La préſence de mon oncle Antonin n'eſt pas ce que

j'avois de plus favorable à ſouhaiter : mais je la préfere à celle de mon frere ou de ma ſœur. Mon oncle eſt fort impétueux dans ſa colere. Je ne puis croire que M. Lovelace le ſoit beaucoup davantage. Il ne peut avoir du moins l'air auſſi terrible que mon oncle, qui a les traits plus rudes. Ces favoris de la fortune maritime, qui n'ont jamais connu d'autre obſtacle que la fureur des flots, & qui mettent même leur gloire à la braver, font quelquefois autant de bruit que les vents qu'ils ſont accoutumés à combattre.

Je m'imagine que M. Solmes & moi, nous aurons, l'un devant l'autre, l'air de deux fous ; s'il eſt vrai, comme mon oncle Harlove me l'écrit, & comme Betty me le répete ſouvent, qu'il craigne autant ma vue que je redoute la ſienne.

Adieu, mon heureuſe amie ! heureuſe, trois fois heureuſe, de ne voir aucune condition dure attachée à votre devoir, & de n'avoir qu'à ſuivre un choix que votre mere a fait pour vous, & contre lequel vous n'avez point, & vous ne ſauriez avoir de juſte objection ; à moins que ce n'en ſoit une, que ce choix ne vienne pas de vous. La corruption de la nature nous révolte contre tout ce qui a l'air

d'autorité : mais il faut convenir que le feu de la jeuneſſe eſt moins propre que la maturité de l'âge & l'expérience à faire un bon choix pour nous-mêmes. En un mot, tout ce qui manque à votre bonheur, c'eſt de le connoître, ou de ne pas l'empoiſonner par des réflexions ſur un tems où vous avez eu le pouvoir de choiſir : quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence qu'en vous conſultant bien vous-même, vous n'en euſſiez pas fait d'autre uſage.

CL. HARLOVE.

## LETTRE LXXI.

*Miſs* HOWE, *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Dimanche, 2 d'Avril.

J'AUROIS dû, pour votre tranquillité, vous avertir hier que j'ai reçu votre paquet. Robert m'a dit que votre traître de Léman l'avoit apperçu dans l'allée verte ; & qu'après lui avoir demandé ce qui l'amenoit dans ce lieu, il avoit ajouté, ſans lui laiſſer le tems de répondre : hâtez-vous, *monſieur Robert*, & ne

perdez pas un moment à vous retirer.

Vous ne devez pas douter que vous n'ayiez l'obligation de la liberté qu'on vous laiſſe dans vos promenades, à la confiance que votre frere a pour ce perſonnage & pour Betty. Mais vous êtes la ſeule au monde qui, dans des circonſtances de cette nature, n'ait pas quelque domeſtique intelligent, ſur la fidélité duquel elle puiſſe ſe repoſer. Un poëte, ma chere, n'introduiroit pas une Angélique ſans lui donner une confidente, relevée par quelque joli nom, ou du moins une vieille nourrice.

J'ai lu à ma mere pluſieurs endroits de vos lettres; mais rien n'a fait tant d'impreſſion ſur elle, que le dernier article de celle d'hier. Elle en eſt charmée; elle m'a dit qu'il lui étoit impoſſible de vous refuſer ſon cœur. J'allois profiter de cet heureux moment pour lui faire ma propoſition, & la preſſer avec toute l'ardeur dont je ſuis capable, lorſque l'agréable Hickman eſt entré, en faiſant ſes révérences, & tirant tour-à-tour ſon jabot & ſes manchettes. Je lui aurois joué volontiers le cruel tour de les chiffonner; mais, ſaiſiſſant une autre idée pour lui marquer mon chagrin, n'y a-t-il donc ici perſonne? ai-je dit; & depuis quand

entre-t-on ſans ſe faire annoncer ? Il m'a demandé pardon. Il eſt demeuré dans le dernier embarras, incertain s'il devoit tenir bon ou ſe retirer. Ma mere, avec ſa pitié ordinaire, a remarqué qu'après tout, nous n'avions rien de ſecret, & l'a prié de s'aſſeoir. Vous connoiſſez ſa reſpectueuſe héſitation, lorſqu'il eſt une fois décontenancé. Avec..... votre.... permiſſion, mademoiſelle, en s'adreſſant à moi. Hé oui, oui, monſieur, aſſeyez-vous, ſi vous êtes fatigué; mais que ce ſoit, s'il vous plaît, près de ma mere : j'aime que mon panier ait toute ſa rondeur, & je ne ſais à quoi cet incommode ajuſtement eſt bon, ſi ce n'eſt à nettoyer les ſouliers ſales, & à tenir dans l'éloignement les gens incivils. Etrange fille ! s'eſt écrié ma mere, d'un air aſſez mécontent : & prenant un ton plus doux pour lui, oui, M. Hickman, aſſeyez-vous près de moi; je n'ai point de ces folles parures qui empêchent les honnêtes gens de s'approcher. J'ai pris un viſage ſérieux, & j'étois bien aiſe au fond du cœur que ce diſcours de ma mere ne s'adreſsât point à votre oncle Antonin.

Avec ſa liberté de veuve, elle n'auroit pas manqué, j'en ſuis sûre, de ra-

mener fort prudemment le premier ſujet de notre entretien, & de vouloir montrer même à ſon favori l'article de votre lettre qui eſt ſi fort en ſa faveur. Elle avoit déjà commencé à lui dire qu'il avoit beaucoup d'obligation à miſs Clariſſe, & qu'elle pouvoit l'en aſſurer. Mais j'ai demandé auſſitôt à M. Hickman, s'il n'avoit rien appris de nouveau par ſes dernieres lettres de Londres. C'eſt une queſtion par laquelle je ſuis accoutumée à lui faire entendre que je ſouhaite de changer de ſujet. Je ne la lui fais jamais que dans cette vue; & pourvu qu'il ſe taiſe alors, je ne ſuis pas fâchée qu'il ne me réponde pas.

Je n'étois pas d'avis de faire devant lui l'ouverture de ma propoſition, ſans ſavoir un peu mieux comment elle ſera reçue de ma mere; parce que, ſi je ne la trouve pas bien diſpoſée, je le garde lui-même comme une reſſource que je veux employer dans cette occaſion. D'un autre côté, je ne me ſoucie pas beaucoup de lui avoir obligation, ſi je puis l'éviter. Un homme, qui a des vues telles que les ſiennes, fait l'important, & prend un air ſi affairé lorſqu'une femme conſent à l'employer, qu'il fait perdre patience. Mais ſi je ne trouve pas aujourd'hui

l'occaſion de m'expliquer, je la ferai naître demain.

Pourquoi voudriez-vous que j'ouvriſſe le paquet dans votre abſence? Votre conduite n'a pas beſoin d'être juſtifiée à mes yeux; & par les extraits que vous m'avez faits pluſieurs fois des lettres de Lovelace & des vôtres, vous m'avez fort bien informée où vous en êtes avec lui? J'allois vous exercer un peu par quelques mauvaiſes plaiſanteries de mon goût; mais puiſque vous ſouhaitez qu'on vous croie ſupérieure à tout notre ſexe dans l'art de vous maîtriſer vous-même, & que vous méritez en effet qu'on ait cette opinion de vous, je veux vous épargner. Convenez néanmoins que vous avez été quelquefois prête à m'ouvrir votre cœur, & que ſi vous êtes arrêtée, c'eſt par un peu de mauvaiſe honte, qui vous reſte à combattre. Vous achèverez de la vaincre; & vous me ferez la grace alors de vous expliquer ſans aucun déguiſement.

Je ne puis vous pardonner l'excès de votre libéralité pour un homme déjà trop heureux de vous avoir ſervie. Une année de ſes gages! y penſez-vous? Je crains que vous ne cauſiez ſa ruine. Son argent lui fera trouver l'occaſion de ſe

marier dans le voiſinage ; & peut-être avant trois mois aura-t-il raiſon d'attribuer ſon malheur à vos bienfaits. Il faut *vous laiſſer*, dites-vous, *la liberté de vous ſatisfaire ſur ces bagatelles*. Oui, je ſais fort bien que là-deſſus on perd ſa peine à vous contredire. Vous avez toujours attaché trop de prix aux moindres ſervices qu'on vous rend, & trop peu à ce que vous faites de plus important pour autrui. Il eſt vrai qu'on eſt payé de tout, par la ſatisfaction qu'on y prend. Mais, pourquoi voudriez-vous que la nobleſſe de votre ame devînt un ſujet de reproche pour tout le genre humain ; pour votre famille du moins, & pour la mienne auſſi ? Si c'eſt une excellente regle, comme je vous l'ai entendu dire, de *prêter l'oreille aux paroles, mais de ne former nos jugemens que ſur les actions*, que faut-il penſer d'une jeune perſonne qui s'étudie, dans ſes paroles, à chercher des palliatifs & des excuſes pour la baſſeſſe de ceux même qu'elle condamne par ſes actions ? Vous devriez rougir, ma chere, au milieu d'une nombreuſe famille, d'y paroître ſi ſinguliere. Lorſque vous aurez rencontré quelqu'un dont l'ame reſſemble à la vôtre, déployez hardiment toutes vos grandes qualités : mais juſqu'alors il me ſemble

que, par pitié pour autrui, vous devez accoutumer votre eſprit & votre cœur à ſouffrir un peu de contradiction.

Je ne m'étois propoſé de vous écrire que deux lignes, dans le ſeul deſſein de vous rendre tranquille ſur le ſort de votre paquet; & mon papier néanmoins ſe trouve rempli. Quel moyen de retenir ma plume ſur un ſujet auſſi cher & auſſi fertile que vos louanges? pour vous punir de cette *bagatelle* que je vous reproche, & dont je ſuis très-ſérieuſement irritée, je regrette que l'eſpace manque au deſir que j'aurois de relever tant de belles actions qui forment comme le tiſſu de votre vie, & dont celle-ci n'eſt qu'un exemple ordinaire. L'idée me plaît. C'eſt une voie, dont je veux faire l'eſſai quelque jour, d'intéreſſer votre modeſtie à modérer l'excès de vos autres vertus.

ANNE HOWE.

LETTRE

## LETTRE LXII.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Dimanche au ſoir, 2 d'Avril.

QUEL détail j'ai à vous faire, ma chere amie, & que je vais vous cauſer d'admiration par le changement qui eſt arrivé dans la conduite de mes amis! Je n'aurois jamais cru qu'il y eût tant d'art parmi nous que j'en découvre. Ce récit ne demande pas d'autre ordre que celui des événemens.

Toute la famille étoit ce matin à l'égliſe. Ils en ont ramené le docteur Lewin, après l'avoir fait inviter à venir dîner au château.... Peu de momens après ſon arrivée, le docteur m'a fait demander la permiſſion de me voir dans mon appartement. Vous croyez ſans peine qu'elle n'a point été refuſée.

Il eſt monté. Sa viſite a duré près d'une heure: mais ce qui n'a pu manquer de me ſurprendre, il a pris ſoin d'éviter tout ce qui pouvoit le conduire au ſujet dont j'avois ſuppoſé qu'il étoit venu m'entre-

tenir. Enfin, je lui ai demandé si l'on ne trouvoit pas étrange que je ne parusse plus à l'église. Il m'a fait là-dessus un compliment fort civil; mais il avoit toujours eu pour regle, m'a-t-il dit, de ne pas entrer dans les affaires des familles, s'il n'y étoit appellé.

Rien n'étant plus contraire à mon attente, je me suis imaginé que, dans l'opinion qu'on a de sa justice, on n'avoit osé porter ma cause à son tribunal; & je n'ai rien ajouté qui pût nous rappeller au même sujet. Lorsqu'on est venu l'avertir que le dîner étoit servi, il n'a pas marqué, par le moindre étonnement, qu'il fît attention que je ne descendois pas avec lui.

C'est la premiere fois, depuis mon emprisonnement, que j'ai regretté de ne pas dîner en bas. En le conduisant jusqu'à l'escalier, une larme s'est ouvert un passage malgré moi. Il s'en est apperçu; & son bon naturel le trahissant jusqu'à mouiller aussi ses yeux, il s'est hâté de descendre sans prononcer un seul mot; dans la crainte, sans doute, de me faire connoître son attendrissement par l'altération de sa voix. J'ai prêté l'oreille assez soigneusement, pour lui entendre louer non seulement les bonnes qualités qu'il

m'attribue, mais ſur-tout la part que j'avois eue à notre converſation ; & j'ai ſuppoſé qu'ayant été prié de ne pas m'entretenir du ſujet de mes peines, il vouloit faire voir qu'il avoit évité de toucher cet intéreſſant article.

Je ſuis demeurée ſi mécontente, & tout à la fois ſi ſurpriſe de cette nouvelle méthode, que je ne me ſuis jamais trouvée dans le même embarras. Mais d'autres ſcenes étoient prêtes à l'augmenter. Ce jour devoit être pour moi un jour d'événemens myſtérieux, & liés néanmoins avec l'avenir ; car je ne puis douter que, ſous ces voiles, on ne cache des vues fort importantes.

Dans l'après-midi, tout le monde, à l'exception de mon frere & de ma ſœur, eſt allé à l'égliſe avec le docteur, qui a laiſſé des complimens pour moi. Je ſuis deſcendue au jardin. Mon frere & ma ſœur, qui s'y promenoient auſſi, m'ont obſervée aſſez long-tems, en affectant de ſe tenir ſous mes yeux ; dans la vue, ſi je ne me trompe, de me rendre témoin de leur gaieté & de leur bonne intelligence. Enfin, ils ſont entrés dans l'allée d'où j'étois prête à ſortir, les mains l'un dans celle de l'autre, comme deux tendres amans. Votre ſerviteur, miſs ; votre ſer-

vante, monſieur. C'eſt tout ce qui s'eſt paſſé entre mon frere & moi. Ne trouvez-vous pas l'air un peu froid, Clary? m'a demandé ma ſœur, d'un ton aſſez doux, & s'arrêtant devant moi. Je me ſuis arrêtée auſſi, & je lui ai rendu une profonde révérence pour la ſienne, qui n'en étoit qu'une demie. Je ne m'en apperçois pas, ma ſœur, lui ai-je répondu. Elle s'eſt remiſe à marcher. Je lui ai fait une autre révérence, & j'ai continué ma promenade vers ma voliere. Mais, prenant tous deux un chemin plus court, ils y ſont arrivés avant moi. Vous devriez, Clary, m'a dit mon frere, me faire préſent de quelques uns de vos oiſeaux, pour ma baſſe-cour d'Ecoſſe. Ils ſont à votre ſervice, mon frere. Je vais choiſir pour vous, a dit ma ſœur; & tandis que je leur jetois à manger, ils en ont pris une demi-douzaine. J'ignore quel étoit leur deſſein, & s'ils en ont eu d'autre que de montrer devant moi beaucoup de bonne humeur & d'affection mutuelle.

Après le ſervice divin, mes oncles ont penſé auſſi à me donner quelque ſigne d'attention. Ils m'ont fait avertir, par Betty, qu'ils vouloient prendre le thé avec moi dans mon propre appartement. C'eſt à préſent, me ſuis-je dit à moi-

même, que les préliminaires vont commencer pour mardi. Cependant ils ont changé l'ordre du thé, & mon oncle Jules eſt le ſeul qui ſoit monté chez moi.

L'air dont il eſt entré tenoit également de la froideur & de l'affection. Je me ſuis avancée avec empreſſement, & je lui ai demandé ſa faveur. Point de crainte, m'a-t-il dit, point d'inquiétude, ma niece; ſoyez sûre déſormais de la faveur de tout le monde : nous touchons à l'heureuſe fin, chere Clary. J'étois impatient de vous voir. Je ne pouvois me refuſer plus long-tems cette ſatisfaction: & m'embraſſant, il m'a nommée ſa charmante niece.

Cependant il a conſtamment évité de toucher au point intéreſſant. Tout va prendre une face nouvelle. Tout va s'arranger heureuſement. Les plaintes vont finir. Vous êtes aimée de tout le monde : J'ai voulu d'avance vous faire ma cour, c'eſt ſon expreſſion obligeante, vous voir, vous dire mille choſes tendres. Le paſſé doit être oublié comme s'il n'étoit jamais arrivé.

J'ai haſardé quelques mots ſur le déshonneur que je recevois de ma priſon. Il m'a interrompue : du déshonneur ? ma

chere. Ah ! ce ne ſera jamais votre partage ; votre réputation eſt trop bien établie. Je mourois d'envie de vous voir, a-t-il répété ; je n'ai vu perſonne de la moitié ſi aimable, depuis cette longue ſéparation.

Il a recommencé à baiſer mes joues, que je ſentois brûlantes de chagrin & d'impatience. Je ne pouvois ſoutenir d'être jouée ſi cruellement. De quelle reconnoiſſance étois-je capable pour une viſite qui ne me ſembloit qu'une ruſe trop humble, dans la vue de m'engager adroitement pour mardi, ou de me faire paroître inexcuſable aux yeux de tout le monde ? O frere artificieux ! je reconnois tes inventions. Là-deſſus, ma colere me faiſoit rappeller ſon triomphe & celui de ma ſœur, lorſqu'ils avoient affecté de me ſuivre, de ſe marquer tant d'amitié, & qu'en me nommant Clary & leur ſœur, avec une condeſcendance forcée, j'avois cru voir dans leurs yeux plus d'averſion que de tendreſſe. Croyez-vous qu'avec ces réflexions, j'aie pu regarder la viſite de mon oncle comme une grande faveur ? J'en ai jugé comme je le devois ; & le voyant attentif à prévenir toutes ſortes d'explications, j'ai affecté de ſuivre ſon exemple, & de ne lui parler

que de choſes indifférentes. Il a continué ſur le même ton ; obſervant tout ce qui étoit autour de moi, tantôt un de mes petits ouvrages, tantôt un autre, comme s'il les eût vus pour la premiere fois ; baiſant, par intervalles, la main qui les avoit peints ou brodés ; moins pour les admirer, que pour écarter par cette diverſion ce qu'il avoit de plus préſent dans l'eſprit, & moi dans le cœur.

En ſortant, il a paru comme frappé d'une réflexion qui lui ſurvenoit. Comment puis-je vous laiſſer ici, ma chere, vous dont la préſence répand la joie dans cette maiſon ? Il eſt vrai qu'on ne vous attend point en bas ; mais je ſuis tenté de ſurprendre votre pere & votre maman..... ſi je croyois du moins qu'il n'arrivât rien de déſagréable ! Ma niece, ma chere Clary, qu'en dites-vous ? (auriez-vous cru, chere miſs Howe, que mon oncle fût capable de cette diſſimulation ?) Voulez-vous deſcendre avec moi ? Voulez-vous voir votre pere ? Aurez-vous le courage de ſoutenir ſon premier mécontentement, à la vue d'une chere fille, d'une chere niece, qui a cauſé tant d'embarras à tout le monde ? Pouvez-vous promettre que l'avenir.....

Il s'eſt apperçu que ma patience com-

mençoit à ſe laſſer. Au fond, ma chere, a-t-il repris, ſi vous ne vous ſentez pas encore une parfaite réſignation, je ne voudrois pas vous engager dans une démarche...

Mon cœur, partagé entre le reſpect & le reſſentiment, étoit ſi plein, que j'avois peine à reſpirer. Vous ſavez, ma chere amie, que je n'ai jamais pu ſupporter d'être baſſement traitée. Eh quoi, monſieur! lui ai-je dit, en exclamations entre-coupées : vous, mon oncle! vous! comment ſe peut-il, monſieur..... comment pouvez-vous.... Votre pauvre amie, ma chere, n'a pas eu la force de donner plus de liaiſon à ſes idées.

J'avoue, chere Clary, a répondu mon oncle, que, ſi vous n'êtes pas déterminée à la ſoumiſſion, le meilleur parti eſt de demeurer où vous êtes. Mais après le témoignage que vous avez donné.....

Le témoignage que j'ai donné! Quel témoignage, monſieur?

Eh bien, eh bien, chere niece, ſi vous êtes ſi ſenſible au chagrin d'avoir été renfermée, il vaut mieux demeurer encore où vous êtes. Mais cette petite diſgrace finira bientôt. Adieu, ma chere Clary. Je n'ajoute que deux mots: ſoyez ſincere dans votre ſoumiſſion, & continuez de m'aimer

comme vous avez toujours fait ; je vous réponds que les bienfaits de votre grand-pere ne ſurpaſſeront pas les miens.

Il s'eſt hâté de deſcendre, ſans me laiſſer le tems de repliquer, comme dans la joie d'être échappé & d'avoir fini ſon rôle. Ne voyez-vous pas, ma chere, à quel point ils ſont déterminés, & combien j'ai raiſon de trembler pour mardi ? Il eſt évident pour moi qu'ils croient avoir obtenu quelque avantage par le conſentement que j'ai donné à cette entrevue. Quand il m'en ſeroit reſté quelque doute, les nouvelles impertinences de Betty acheveroient de le détruire. Elle ne ceſſe de me complimenter ſur ce qu'elle appelle le grand jour, & ſur la viſite de mon oncle. Les difficultés, dit-elle, ſont plus d'à demi vaincues. Elle eſt ſûre que je n'aurois pas conſenti à voir M. Solmes, ſi je n'étois réſolue de l'accepter. Elle va ſe trouver plus d'occupations qu'elle n'en a eu depuis quelque tems. Les préparatifs de nôce lui plaiſent beaucoup. Qui ſait ſi mon mariage ne ſera pas bientôt ſuivi d'un autre ?

J'ai trouvé, dans le cours de l'après-midi, une replique de M. Lovelace à ma derniere réponſe. Elle eſt remplie de promeſſes, remplie de reconnoiſſance,

d'*éternelle* reconnoiſſance; c'eſt ſon expreſſion favorite, entre pluſieurs autres qui ne ſentent pas moins l'hyperbole. Cependant, de toutes les lettres d'homme que j'ai vues, les ſiennes ſont celles où j'ai trouvé le moins de ces magnifiques abſurdités. Je n'en aurois pas plus d'eſtime pour lui, s'il affectoit d'en employer beaucoup. Ce langage me paroît d'un eſprit borné, qui croit une femme folle, ou qui eſpere la rendre telle.

« Il ſe plaint de mon indifférence, » qui ne lui permet de fonder l'eſpoir de » me faire agréer ſes ſoins que ſur les » mauvais traitemens que je reçois de » mes amis. Au reproche que je lui ai » fait de ſon caractere impétueux, il ré- » pond que, dans l'impoſſibilité abſolue » de ſe juſtifier, il a trop d'ingénuité » pour l'entreprendre : que je le rends » muet d'ailleurs, par une interprétation » trop dure, qui me fait attribuer l'a- » veu de ſes défauts à l'indifférence que » je lui ſuppoſe pour ſa réputation, » plutôt qu'au deſir de ſe corriger : » qu'entre les objections qu'on a répan- » dues juſqu'à préſent contre ſes mœurs, » il n'en connoît point encore de juſtes, » mais que déſormais il eſt réſolu de les » prévenir. Quelles ſont ſes promeſſes,

„ demande-t-il ? C'eſt de ſe réformer par
„ mon exemple : & quelle occaſion auroit-
„ il de les remplir, s'il n'avoit point de
„ vices, ou du moins, de vices conſi-
„ dérables à réformer ? Il eſpere que
„ l'aveu de ſes fautes ne paſſera aux yeux
„ de perſonne pour un mauvais ſigne,
„ quoique ma ſévere vertu m'en ait fait
„ prendre cette idée.

„ Il eſt perſuadé qu'à la rigueur, mon
„ reproche eſt juſte, ſur les intelligen-
„ ces qu'il entretient, par voie de repré-
„ ſailles, juſque dans le ſein de ma fa-
„ mille. Auſſi ſon caractere ne le porte-
„ t-il guere à pénétrer dans les affaires
„ d'autrui. Mais il ſe flatte que les cir-
„ conſtances peuvent le rendre excuſa-
„ ble, ſur-tout, lorſqu'il eſt devenu ſi
„ important pour lui de connoître les
„ mouvemens d'une famille déterminée
„ à l'emporter contre moi, par le motif
„ d'une injuſte animoſité qui ne regarde
„ que lui. Pour ſe conduire avec la vertu
„ d'un ange, dit-il, il faut avoir à faire
„ à des anges : il n'a point encore appris
„ la difficile leçon de rendre le bien pour
„ le mal ; & s'il doit l'apprendre quelque
„ jour, ce ne ſera point par les traite-
„ mens que je reçois de certains eſprits,
„ qui prendroient plaiſir, s'il s'abaiſ-

„ ſoit devant eux, à le fouler aux pieds
„ comme moi.

„ Il s'excuſe aſſez mal ſur la liberté
„ avec laquelle il lui eſt arrivé quelque-
„ fois de tourner en ridicule l'état du
„ mariage. C'eſt une matiere, dit-il, qu'il
„ n'a pas traitée depuis quelque tems avec
„ ſi peu de reſpect. Il reconnoît d'ailleurs
„ qu'elle eſt rebattue, triviale; que c'eſt
„ un lieu commun, ſi vuide de ſens & ſi
„ uſé, qu'il meurt de honte de s'y être
„ quelquefois arrêté. Il le traite de raillerie
„ ſtupide contre les loix & le bon ordre de
„ la ſociété, qui rejaillit ſur les ancêtres
„ du mauvais plaiſant; & plus criminelle
„ encore dans un homme tel que lui, qui
„ peut faire valoir ſon origine & ſes al-
„ liances, que dans ceux qui n'ont pas
„ la même obligation à leur naiſſance.
„ Il me promet de s'obſerver plus ſoi-
„ gneuſement dans ſes paroles & dans ſes
„ actions, pour devenir plus digne de
„ mon eſtime, & pour me convaincre
„ que, s'il a jamais le bonheur, auquel il
„ aſpire, les fondemens ſe trouveront
„ jetés dans ſon ame pour l'édifice d'hon-
„ neur & de vertu que j'y éleverai par
„ mon exemple.

„ Il me regarde comme perdue ſans
„ reſſource, ſi je ſuis une fois menée chez

„ mon oncle. Il repréſente avec les plus
„ fortes couleurs la ſituation du lieu, les
„ foſſés qui l'environnent, la chapelle,
„ l'animoſité implacable de mon frere &
„ de ma ſœur, leur empire ſur tout le
„ reſte de ma famille; &, ce qui ne m'ef-
„ fraie pas moins, il me fait entendre
„ ouvertement qu'il périra plutôt que de
„ m'y laiſſer conduire.„

Vos obligeantes, vos généreuſes ſollicitations, ma chere amie, me feront trouver, dans la faveur de votre mere, l'unique moyen d'éviter des extrêmités ſi cruelles. Je fuirai ſous ſa protection, ſi ſa bonté l'y fait conſentir. J'exécuterai toutes mes promeſſes. Je n'entretiendrai point de correſpondances. Je ne vous quitterai pas un moment. Je ne verrai perſonne. Il faut que je ferme ma lettre, & qu'elle parte ſur le champ. Hélas! il n'eſt pas néceſſaire de vous dire que je ſuis tout à vous.

CL. HARLOVE.

## LETTRE LXXIII.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Lundi, 23 d'Avril.

GRACES aux ſoins de votre amitié, mes papiers ſont sûrement entre vos mains. Je veux m'efforcer de mériter votre eſtime, pour ne pas faire déshonneur tout à la fois à votre jugement & à mon cœur.

Il m'eſt venu une nouvelle lettre de M. Lovelace, qui paroît furieuſement alarmé de l'entrevue que je dois avoir demain avec M. Solmes. Les airs, me dit-il, que ce miſérable prend déjà droit de ſe donner à cette occaſion, augmentent beaucoup ſon inquiétude; & c'eſt avec une peine extrême qu'il s'abſtient de le voir, pour lui faire connoître à quoi il doit s'attendre, ſi la violence eſt employée en ſa faveur. Il m'aſſure que Solmes a déjà traité avec les marchands pour des équipages; & que, dans le nouvel ordre de ſa maiſon, (avez-vous jamais rien entendu de ſi horrible?) il a marqué

tel & tel appartement, pour une nourrice, & pour d'autres officiers qu'il me deſtine.

Comment prendrai-je ſur moi d'entendre des propos d'amour, de la bouche de ce monſtre? La patience m'échappera ſans doute. D'ailleurs, je n'aurois pas cru qu'il eût oſé ſe vanter de ces impudens préparatifs, tant ils s'accordent peu avec les vues de mon frere. Mais je me hâte de quitter un ſujet ſi révoltant.

L'audacieuſe confiance de Solmes vous fera lire avec moins d'étonnement celle de Lovelace, qui me preſſe ouvertement, au nom de toute ſa famille, de me dérober aux violences dont je ſuis menacée chez mon oncle, & qui me propoſe un carroſſe de milord M... à ſix chevaux, qui m'attendra derriere l'enclos, à la barriere qui conduit au taillis. Vous verrez avec quelle hardieſſe il parle d'articles déjà dreſſés, d'eſcorte prête à monter à cheval, & d'une de ſes coufines, qui doit ſe trouver dans le carroſſe, ou dans le village voiſin, pour me conduire chez ſon oncle ou chez ſes tantes, ou juſqu'à Londres, ſi c'eſt le parti pour lequel je me détermine, ſous toutes les conditions & les reſtrictions que je jugerai à propos de lui preſcrire. Vous verrez avec quel air de fureur il menace

de veiller nuit & jour, & d'employer la force armée, pour m'arracher à ceux qui entreprendront de me conduire chez mon oncle; & cela, ſoit que j'y conſente ou non, parce qu'il regarde ce voyage comme la ruine abſolue de ſes eſpérances.

O chere amie! qui pourroit penſer à cet étrange appareil, ſans être extrêmement miſérable par ſa douleur & par ſes craintes? Sexe dangereux! Qu'avois-je à démêler avec aucun homme, ou les hommes avec moi? Je ne mériterois la pitié de perſonne, ſi c'étoit par ma faute, par ma propre légéreté, que je me fuſſe jetée dans cette ſituation. Combien ne ſouhaiterois-je pas.... mais que ſervent les ſouhaits, dans l'extrêmité du malheur, lorſqu'on ne voit pas le moyen d'en ſortir?

Cependant la bonté de votre mere eſt une reſſource ſur laquelle je compte encore. Si je puis ſeulement éviter de tomber dans les mains de l'un ou de l'autre juſqu'à l'arrivée de M. Morden, la réconciliation ſera aiſée, & tout pourra ſe terminer heureuſement.

J'ai fait une réponſe à M. Lovelace, dans laquelle je lui recommande, s'il ne veut pas rompre avec moi pour jamais, d'éviter toutes les démarches téméraires,

& de ne pas rendre de viſite à M. Solmes, qui puiſſe devenir l'occaſion de quelque violence. Je lui confirme que je perdrai plutôt la vie que de me voir la femme de cet homme-là. Mais, quelque traitement que je reçoive, & quelles que puiſſent être les ſuites de l'entrevue, j'exige que jamais il n'emploie les armes contre aucun de mes amis; & je lui demande ſur quel fondement il ſe croit autoriſé à diſputer le droit, à mon pere, de me faire conduire chez mon oncle. J'ajoute néanmoins que je n'épargnerai ni les prieres, ni l'invention, juſqu'à me procurer quelque maladie volontaire, pour me diſpenſer de ce fatal voyage.

C'eſt demain mardi. Que les ailes du tems ſont légeres! Que le jour qu'on redoute arrive toujours rapidement! Je ſouhaiterois qu'un profond ſommeil pût s'emparer de mes ſens pendant vingt-quatre heures. Mais demain n'en ſeroit pas moins mardi, avec toutes les horreurs dont je crains qu'il ne ſoit accompagné. Si vous recevez cette lettre avant que le nuage ſoit éclairci, je vous demande le ſecours de vos prieres.

CL. HARLOVE.

## LETTRE LXXIV.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Mardi matin, à 6 heures

LE jour eſt venu. Que n'eſt-il heureuſement fini ? J'ai paſſé une fort mauvaiſe nuit. A peine ai-je fermé l'œil un moment, ſans ceſſe occupée de l'entrevue qui s'approche. La diſtance du tems, à laquelle on a bien voulu conſentir, donne à l'aſſemblée un air ſolemnel, qui augmente mes alarmes. Comptez qu'un eſprit capable de réflexion n'eſt pas toujours un avantage digne d'envie ; à moins qu'il ne ſoit accompagné d'une heureuſe vivacité telle que la vôtre, qui fait jouir du préſent, ſans s'inquiéter trop de l'avenir.

* *

Mardi, à 11 heures.

J'AI reçu une viſite de ma tante Hervey. Betty, avec ſon air myſtérieux,

m'avoit dit que j'aurois, à l'heure du déjeûner, une dame que j'attendois peu, en me donnant lieu de croire que ce ſeroit ma mere. Cet avis m'avoit tellement émue, qu'un quart-d'heure après, lorſque j'ai entendu les pas d'une femme, que j'ai priſe effectivement pour elle, ne pouvant expliquer les motifs de ſa viſite après une ſi longue ſéparation, j'ai laiſſé voir à ma tante toutes les marques d'un extrême déſordre.

Quoi, miſs! m'a-t-elle dit en entrant, vous paroiſſez ſurpriſe? En vérité, pour une fille d'eſprit, vous vous faites d'étranges idées de rien: & me prenant la main: de quoi vous alarmez-vous? De bonne foi, ma chere, vous tremblez. Savez-vous que vous ne ſerez plus propre à voir perſonne? Raſſurez-vous, chere Clary, en baiſant mes joues. Prenez courage. Ces émotions badines, à l'approche de l'entrevue, vous feront juger de vos autres averſions, lorſqu'elle ſera finie; & vous rirez vous-même d'avoir pu concevoir des craintes ſi chimériques.

Je lui ai répondu que tout ce qu'on s'imagine fortement, produit dans le tems plus d'effet qu'une ſimple imagination, quoique les autres puiſſent n'en pas juger de même: que je n'avois pas pris une

heure de ſommeil pendant toute la nuit : que l'impertinente à laquelle on m'avoit ſoumiſe, étoit venu augmenter mon inquiétude, en me faiſant entendre que je devois recevoir la viſite de ma mere; & qu'à ce compte je ſerois très-peu propre à voir ceux dont la vue ne pouvoit m'être agréable.

C'étoient là, m'a-t-elle dit, des mouvemens naturels qu'on ne pouvoit empêcher. Elle ſuppoſoit que cette derniere nuit n'avoit pas été plus tranquille pour M. Solmes que pour moi.

A qui donc, madame, une entrevue ſi pénible des deux côtés doit-elle faire plaiſir ?

A tous deux, ma chere, comme tous vos amis oſent l'eſpérer, lorſque ces premieres agitations ſeront appaiſées. C'eſt après les commencemens les plus redoutés que j'ai vu ſouvent naître les plus heureuſes concluſions; & je n'en prévois qu'une, qui ſera la ſatisfaction des deux partis : celle-là, ma niece, ſera la derniere.

Là-deſſus, elle m'a repréſenté combien il ſeroit malheureux pour moi de ne me pas laiſſer perſuader par tous mes proches. Elle m'a exhortée à recevoir M. Solmes avec la décence qui convenoit à mon éducation. La crainte qu'il a

de me voir ne vient, m'a-t-elle dit, que de ſon reſpect & de ſon amour. C'eſt la meilleure preuve d'une véritable tendreſſe; plus sûre du moins que l'oſtentation & les bravades d'un amant qui n'a point d'autre titre que ſon arrogance.

J'ai répondu à cette obſervation, que le naturel demandoit particuliérement d'être conſidéré; qu'un caractere noble agiſſoit noblement, & ne faiſoit rien avec baſſeſſe: qu'une ame baſſe étoit rampante, lorſqu'elle ſe propoſoit quelque avantage; & d'une fierté inſolente, lorſqu'elle avoit le pouvoir en main, ou qu'elle n'étoit pas menée par quelque eſpérance. J'ai ajouté que ce n'étoit plus un point à traiter avec moi; qu'il ne manquoit rien aux explications que j'avois eues ſur cette matiere; que l'entrevue étoit une loi dure, qui m'avoit été impoſée à la vérité par ceux qui étoient en droit d'exiger cette preuve de ma ſoumiſſion, mais que je n'avois acceptée qu'avec une extrême répugnance, pour faire connoître combien j'étois éloignée de l'eſprit de révolte, & que l'antipathie ſeule avoit préſidé à toutes mes réſolutions: ce qui ne m'en faiſoit attendre que de nouveaux prétextes pour me traiter encore avec plus de rigueur.

Elle m'a reproché une injuſte prévention. Elle s'eſt étendue ſur les devoirs d'une fille. Elle m'a fait la grace de m'attribuer un grand nombre de bonnes qualités, mais auxquelles il manquoit celle d'être plus docile, pour couronner toutes les autres. Elle a inſiſté ſur le mérite de l'obéiſſance, indépendamment de mon goût & de mes propres deſirs. A l'occaſion de quelques mots par leſquels je lui faiſois entendre que tout ce qui s'étoit paſſé entre M. Solmes & moi n'avoit fait qu'augmenter mon averſion, elle n'a pas fait difficulté de me dire qu'il eſt d'un naturel facile & diſpoſé *à pardonner*; que rien n'approche du reſpect qu'il a pour moi; & je ne ſais combien d'autres propos de cette nature.

De toute ma vie je ne me ſuis trouvée dans un ſi noir accès de chagrin. J'en ai fait l'aveu à ma tante, & je lui en ai demandé pardon. Elle m'a répondu que j'excellois donc à le déguiſer; qu'elle ne remarquoit en moi que les petits embarras des jeunes perſonnes, lorſqu'elles voient pour la premiere fois leurs admirateurs; nom que celui-ci méritoit aſſez, puiſque c'étoit la premiere fois, en effet, que j'avois conſenti à le voir ſous ce titre.... mais auſſi, que la ſeconde.....

Quoi, madame! ai-je interrompu; ſe ſeroit-on figuré que je conſente à le voir ſur ce pied?

Aſſurément, Clary.

Si vous en êtes ſi sûre, madame, ne ſoyez pas ſurpriſe que je révoque mon conſentement. Je ne veux ni ne puis le voir, s'il s'attend d'être reçu à ce titre.

Délicateſſe, embarras; pure délicateſſe, ma chere niece. Avez-vous pu croire qu'une entrevue accordée ſolemnellement, le jour, le lieu & l'heure réglés, fuſſent expliqués comme une ſimple cérémonie, à laquelle il n'y eût point de ſens attaché. Je vous déclare, ma chere, que votre pere, votre mere, vos oncles & tout le monde, regardent cet engagement comme le premier acte de votre ſoumiſſion à leurs volontés. Ainſi, gardez-vous de reculer, je vous en conjure; & faites-vous un mérite de ce que vous ne pouvez plus empêcher.

L'horrible monſtre!... Mille pardons, madame,..... Moi! paroître avec un homme de cette eſpece, dans la ſuppoſition que j'approuve ſes vues; & lui, ſe préſenter à moi dans cette attente! Mais il eſt impoſſible qu'il s'y attende, quelque opinion qu'en aient les autres. La crainte qu'il a de me voir, montre ſeule combien il eſt éloigné de s'y attendre. Si ſes eſpé-

rances étoient si hardies, madame, il ne seroit pas aussi tremblant que vous le dites.

Il espere assurément; & ses espérances sont fort bien fondées; mais je vous ai déjà dit que c'est son respect qui lui inspire des craintes.

Son respect! dites son indignité. Il seroit bien étrange qu'il ne se rendît pas la justice que tout le monde lui rend. Delà viennent les conditions de son traité. C'est une compensation qu'il offre pour une indignité reconnue.

Vous allez trop vîte, ma chere niece. Ne craignez-vous pas que ce ne soit pousser bien loin l'idée que vous avez de vous-même? Nous en attachons une très-grande à votre mérite: cependant, vous ne feriez pas mal d'être un peu moins parfaite à vos propres yeux, quand vous le seriez encore plus, au fond, que vos amis ne se le persuadent.

Je suis fâchée, madame, qu'on puisse me soupçonner de présomption, lorsque je ne me suppose pas indigne d'un autre mari que M. Solmes. J'entends du côté de l'ame & de la personne; car, pour la fortune, graces au ciel, je mépriſe tout ce qu'on peut tirer en sa faveur d'une si misérable source.

Elle

Elle m'a dit que les discours ne menoient à rien, & que je n'ignorois pas ce que tout le monde attendoit de moi.

Je l'ignore, en vérité, lui ai-je répondu: & je ne me persuaderai jamais qu'on ait pu fonder une si étrange attente, sur un consentement par lequel j'ai voulu seulement montrer combien j'étois disposée à me soumettre, dans tous les points dont l'exécution ne me sera pas impossible.

Il m'étoit aisé, m'a-t-elle dit, de juger quelles étoient les espérances de tout le monde, par les amitiés que j'avois reçues dimanche dernier de mon frere & de ma sœur, & par la tendre visite de mon oncle, quoiqu'à la vérité je ne l'eusse pas reçue avec la reconnoissance que j'avois toujours eue pour son affection : mais il avoit eu la bonté d'attribuer ma froideur au chagrin de ma situation, & au dessein de revenir par degrés, pour n'avoir pas trop à rougir de mes anciennes résistances.

Voyez-vous à présent, ma chere amie, toute la bassesse de leurs artifices, dans les ménagemens qui me surprenoient dimanche dernier ? Voyez-vous la raison qui fit permettre au docteur Lewin de me rendre une visite, mais qui lui fit défendre de toucher le sujet dont je m'imaginois qu'il étoit venu m'entretenir ? On lui aura

fait croire apparemment que la diſcuſſion étoit inutile ſur un point qu'on ſuppoſoit accordé. Voyez auſſi ſous quels traits mon frere & ma ſœur doivent avoir repréſenté leurs prétendues amitiés, dont ils jugent que l'apparence du moins eſt néceſſaire à leurs vues; tandis que, ſans chercher à les trouver plus mal diſpoſés qu'ils ne ſont, je découvris, dans leurs yeux & dans leurs manieres, moins d'affection pour moi que de haine.

Auſſi n'ai-je pu entendre le diſcours de ma tante, ſans lever au ciel les yeux & les mains. Je ne ſais, lui ai-je dit, quel nom je dois donner à ce traitement, ni quelle fin l'on peut ſe propoſer par des moyens ſi bas. Mais je n'ignore pas à qui je dois les attribuer. Celui qui peut avoir engagé mon oncle Harlove à jouer un tel rôle dans ſon injuſte entrepriſe, & ſe procurer l'approbation de tous mes autres amis, doit avoir aſſez d'aſcendant ſur eux, pour les porter à toutes ſortes de rigueurs contre moi.

Ma tante eſt revenue à me dire qu'après avoir fait concevoir une juſte attente, les propos, les plaintes, les invectives n'étoient plus de ſaiſon; & qu'elle pouvoit m'aſſurer que, ſi je reculois, mes affaires deviendroient pires que ſi je ne m'étois jamais avancée.

Avancée ! madame. Quelqu'un au monde peut-il dire que je me ſois avancée? C'eſt une baſſe & indigne ruſe, qu'on emploie pour me ſurprendre. Pardon, ma très-chere tante : je ne vous accuſe pas d'y avoir eu part. Mais, dites-moi ſeulement, ma mere ne ſera-t-elle pas préſente à cette redoutable entrevue ? Ne me fera-t-elle pas cette grace ?.... ne fût-ce que pour vérifier.....

Vérifier ! ma chere. Votre mere & votre oncle Harlove ne voudroient pas, pour tout au monde, ſe trouver préſens dans cette occaſion.

Eh ! comment, madame, peuvent-ils donc regarder mon conſentement à cette entrevue, comme une avance ?

Ma tante m'a paru embarraſſée de cette réponſe. Miſs Clary, m'a-t-elle dit, il eſt difficile de traiter avec vous. Il ſeroit heureux pour vous & pour tout le monde, que vous euſſiez autant d'obéiſſance que d'eſprit. Je vous quitte.

Je me flatte, madame, que c'eſt ſans colere. Ma ſeule intention étoit d'obſerver que, de quelque maniere que l'entrevue réuſſiſſe, perſonne ne peut être trompé dans ſon attente.

O miſs ! vous me paroiſſez une jeune perſonne extrêmement déterminée.....

M. Solmes ſera ici à l'heure que vous avez marquée ; & ſouvenez-vous encore une fois, que de l'après midi où nous touchons dépend le repos de votre famille & votre propre bonheur.

Là-deſſus, elle m'a quittée.

Je m'arrête ici, ſans pouvoir pénétrer quand il me ſera permis de reprendre la plume, ni ce que j'aurai à vous communiquer dans ma premiere lettre. Mon agitation eſt extrême. Nulle réponſe du côté de votre mere. Que je commence à douter de ſes diſpoſitions ! Adieu, ma meilleure, ma ſeule amie.

CL. HARLOVE.

## LETTRE LXXV.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Mardi au ſoir, & toute la nuit.

AIDEZ moi, ma chere, à remercier le ciel. Je ſuis encore vivante, & chez mon pere : mais je ne puis vous répondre, ſi ces deux avantages me ſeront conſervés long-tems. J'ai des événemens ſans nombre à vous raconter, & peut-être fort peu

de tems pour les écrire. Cependant il faut que je commence par les alarmes où l'insolente Betty a trouvé le moyen de me jeter, en m'apportant le compliment de Solmes; quoique je fusse dans un état, si vous vous souvenez de ma derniere lettre, qui n'avoit pas besoin d'être aggravé par de nouvelles surprises.

Miss, miss, miss! s'est-elle écriée, de la porte de ma chambre, les bras levés & tous les doigts étendus; vous plaît-il de descendre? Vous allez trouver tout le monde en belle & pleine assemblée, je vous assure: & que vous dirai-je de M. Solmes? Vous l'allez voir magnifique, comme un pair de la Grande-Bretagne, avec une charmante perruque blonde, les plus belles dentelles du monde, un habit galonné d'argent, une veste des plus riches & du meilleur goût..... tout-à-fait bien, en vérité. Vous serez surprise du changement. Ah! miss, en secouant la tête, quelle pitié que vous vous soyez si fort emportée contre lui! Mais vous savez fort bien comment il faut s'y prendre pour réparer le passé: j'espere qu'il ne sera point encore trop tard.

Impertinente! lui ai-je répondu; tes ordres portent-ils de venir commencer par me causer de l'épouvante?

J'ai pris mon éventail, & je me ſuis un peu rafraîchie. Tout le monde eſt là, dites-vous? Qu'entendez-vous par tout le monde?

Mais, ce que j'entends, miſs? (ouvrant la main, avec un geſte d'admiration, accompagné d'un regard moqueur, & comptant ſes doits à chaque perſonne qu'elle nommoit) c'eſt votre papa! c'eſt votre maman! c'eſt votre oncle Harlove! c'eſt votre oncle Antonin! c'eſt votre tante Hervey! c'eſt ma jeune maîtreſſe & mon jeune maître! c'eſt enfin M. Solmes, avec l'air d'un homme de cour, qui s'eſt levé lorſqu'il a prononcé votre nom, & qui m'a dit: (l'effrontée ſinge a fait alors une révérence, en tirant la jambe d'auſſi mauvaiſe grace que celui qu'elle vouloit contrefaire) « Mademoiſelle Betty, ayez » la bonté de préſenter mon très-humble » reſpect à miſs Clariſſe, & de lui dire » que j'attends ici l'honneur de ſes com- » mandemens. »

Avez-vous jamais vu, ma chere, une ſi maligne créature? J'étois ſi tremblante, qu'à peine avois-je la force de me ſoutenir. Je me ſuis aſſiſe; & dans mon chagrin, j'ai dit à Betty, que ſa maîtreſſe lui avoit ordonné apparemment de m'irriter par ce prélude, pour me mettre

hors d'état de paroître avec une modération qui auroit pu m'attirer la pitié de mon oncle.

Mon Dieu, miſs, comme votre teint s'échauffe ! ma répondu l'inſolente : & prenant mon éventail, que j'avois quitté; voulez-vous que je vous donne un peu d'air ?

Treve d'impertinence, Betty. Mais vous dites que toute la famille eſt avec lui : ſavez-vous ſi je dois paroître devant toute cette aſſemblée ?

Je ne ſaurois vous dire s'ils demeureront lorſque vous arriverez. Il m'a ſemblé qu'ils penſoient à ſe retirer quand j'ai reçu les ordres de M. Solmes. Mais quelle réponſe lui porterai-je de votre part ?

Dites-lui que je ne puis deſcendre.... Attendez néanmoins..... Ce ſera une affaire finie : dites que je deſcendrai.... j'irai..... je deſcendrai à l'inſtant..... dites ce que vous voudrez, tout m'eſt égal. Mais rendez-moi mon éventail, & ne tardez pas à m'apporter un verre d'eau.

Elle eſt deſcendue. Pendant tout le tems, je n'ai fait que me ſervir de mon éventail. J'étois tout en feu, & dans un

combat terrible avec moi-même. A ſon retour, j'ai bu un grand verre d'eau. Enfin, perdant l'eſpérance de me compoſer mieux, je lui ai dit de marcher devant moi, & je l'ai ſuivie avec précipitation; les jambes ſi tremblantes, que, ſi je n'avois pas un peu preſſé ma marche, je doute que j'euſſe pu faire un pas. O ma chere amie! quelle pauvre machine que le corps, lorſque l'ame eſt en déſordre!

La ſalle, qu'on nomme mon parloir, a deux portes. Au moment que je ſuis entrée par l'une, mes amis ſont ſortis par l'autre, & j'ai apperçu la robe de ma ſœur, qui ſortoit la derniere. Mon oncle Antonin s'étoit retiré auſſi; mais il n'a pas tardé à reparoître, comme vous allez l'entendre. Ils ſont demeurés tous dans la ſalle voiſine, qui n'eſt ſéparée de mon parloir que par une légere cloiſon. Ces deux pieces ne faiſoient autrefois qu'une ſeule ſalle, qui a été diviſée en faveur des deux ſœurs, pour nous donner le moyen, à chacune, de recevoir librement nos viſites.

M. Solmes s'eſt avancé vers moi, en ſe courbant juſqu'à terre. Sa confuſion étoit viſible dans chaque trait de ſon viſage. Après une demi-douzaine de *ma-*

*demoiſelle*, dont le ſon étoit comme étouffé, il m'a dit, qu'il étoit très-fâché.... qu'il avoit une douleur extrême.... que c'étoit un grand malheur pour lui.... là, il s'eſt arrêté, ſans pouvoir trouver ſur le champ le moyen d'achever ſa phraſe.

Son embarras m'a donné un peu plus de préſence d'eſprit. La poltronnerie d'un adverſaire releve notre courage; j'en ai fait l'expérience dans cette occaſion: quoiqu'au fond, peut-être, le nouveau brave ſoit encore plus poltron que l'autre.

Je me ſuis tournée vers une des chaiſes qui étoient devant le feu, & je me ſuis aſſiſe, en me rafraîchiſſant de mon éventail. A préſent, que je me le rappelle, il me ſemble que c'étoit prendre un air aſſez ridicule. J'en aurois du mépris pour moi-même, ſi j'étois capable de quelque bon ſentiment pour l'homme qui étoit devant moi: mais que dire, dans le cas d'une ſi ſincere averſion?

Il a touſſé cinq ou ſix fois, qui ont produit une phraſe complete: je devois, a-t-il dit, m'appercevoir de ſa confuſion. Cette phraſe en a produit deux ou trois autres. Je m'imagine qu'il avoit reçu des leçons de ma tante; car ſon trouble, a-t-il repris, ne venoit que de ſon reſpect pour

une perſonne... auſſi parfaite aſſurément... & dans cette diſpoſition, il eſpéroit, il eſpéroit, il eſpéroit..... (il a eſpéré trois fois, avant que d'expliquer de quoi il étoit queſtion) que je ſerois trop généreuſe, la généroſité étant mon caractere, pour recevoir avec mépris de ſi..... de ſi..... de ſi véritables preuves de ſon amour.

Il eſt vrai, monſieur, lui ai-je répondu, que je crois vous voir dans une ſorte de confuſion; & j'en tire l'eſpérance que cette entrevue, quoique forcée, pourra produire des effets plus heureux que je ne me l'étois promis.

Il a recommencé a touſſer, pour animer un peu ſon courage. « Vous ne » ſauriez vous imaginer, mademoiſelle, » qu'il y ait aucun homme aſſez aveugle » ſur *vos mérites*, pour renoncer aiſé- » ment à l'approbation & au ſoutien dont » il eſt honoré par votre digne famille, » pendant qu'on lui donnera l'eſpérance » que, par ſa perſévérance & ſon zele, il » pourra quelque jour obtenir l'*avantage* » *de votre faveur.* »

Je ne comprends que trop, monſieur, que c'eſt ſur cette approbation & ce ſoutien que vous fondez votre eſpérance. Il ſeroit impoſſible autrement qu'avec un

peu d'égard pour votre propre bonheur, vous fussiez capable de résister aux déclarations que votre intérêt, comme le mien, m'a forcée de vous faire de bouche & par écrit.

« Il avoit vu, m'a-t-il dit, plusieurs » exemples de jeunes demoiselles qui, » après avoir marqué beaucoup d'aver- » sion, s'étoient laissé engager, les unes » par des motifs de compassion, d'autres » par la persuasion de leurs amis, à chan- » ger de sentimens, & qui, dans la suite, » n'en avoient pas été moins heureuses. » Il espéroit que je daignerois lui faire la » même grace. »

Quoiqu'il ne soit pas question, monsieur, de compliment dans une occasion de cette importance, je regrette de me voir dans la nécessité de vous parler avec une franchise qui peut vous déplaire. Apprenez donc que ma répugnance est invincible pour vos soins. Je l'ai déclarée avec une fermeté qui est peut-être sans exemple. Mais je crois qu'il est sans exemple aussi, que, dans la situation où je suis née, une jeune personne ait jamais été traitée comme je le suis à votre occasion.

« On espere, mademoiselle, que votre » consentement poutra s'obtenir avec le

» tems. Voilà l'eſpérance. Si l'on ſe trom-
» pe, je ſerai le plus miſérable de tous les
» hommes. »

Vous me permettrez, monſieur, de vous dire que, ſi quelqu'un doit être miſérable, il eſt plus juſte que vous le ſoyez ſeul, que de vouloir que je le ſois avec vous.

« On peut vous avoir fait, made-
» moiſelle, des rapports à mon déſa-
» vantage. Chacun a ſes ennemis. Ayez
» la bonté de me faire connoître ce qu'on
» vous a dit de moi : j'avouerai mes
» fautes, & je m'en corrigerai ; ou je
» ſaurai vous convaincre qu'on m'a
» noirci injuſtement. J'ai ſu auſſi, que
» vous vous étiez offenſée de quelques
» mots qui me ſont échappés, ſans y
» penſer peut-être ; mais je ſuis sûr de
» n'avoir rien dit qui ne marque le cas
» que je fais de vous, & la réſolution où
» je ſuis de perſiſter auſſi long-tems que
» j'aurai de l'eſpérance. »

Vous ne vous trompez pas, monſieur ; j'ai appris quantité de choſes qui ne ſont point à votre avantage, & je n'ai pas entendu avec plaiſir les mots qui vous ſont échappés : mais, comme vous ne m'êtes & ne me ſerez jamais rien, je n'ai pris aucun intérêt aux choſes, & les mots m'ont peu touchée.

« Je ſuis fâché, mademoiſelle, que » vous me teniez ce langage. Il eſt cer- » tain que vous ne m'avertirez d'au- » cune faute, dont je n'aie la volonté » de me corriger. »

Eh bien! monſieur, corrigez-vous donc de celle-ci : ne ſouhaitez pas qu'on emploie la violence pour forcer une jeune perſonne ſur le point le plus important de ſa vie, par des motifs qu'elle m'épriſe, & en faveur d'un homme qu'elle ne peut eſtimer ; tandis que, par ſes propres droits, elle eſt aſſez bien partagée pour ſe croire ſupérieure à toutes les offres, & que, par ſon caractere, elle eſt contente de ſon partage.

« Je ne vois pas, mademoiſelle, que vous » en fuſſiez plus heureuſe, quand je re- » noncerois à mes eſpérances ; car..... »

Je l'ai interrompu : c'eſt un ſoin, monſieur, qui ne vous regarde pas. Faites ceſſer ſeulement vos perſécutions ; & ſi, pour me punir, on juge à propos de ſuſciter quelqu'autre homme, le blâme ne tombera pas ſur vous. Vous aurez droit à ma reconnoiſſance, & je vous en promets une très-ſincere.

Il eſt demeuré en ſilence, d'un air extrêmement embarraſſé ; & j'allois continuer avec plus de force encore, lorſque

toute la famille. Vous ai-je jamais donné ſujet de vous défier de ma parole ? Je ſuis prête à me lier ici par le plus redoutable ſerment....

« Par le ſerment conjugal, voulez-
» vous dire, & bientôt avec M. Solmes ?
» Voilà le lien que je vous promets, ma
» niece Clary ; & plus vous y ferez d'op-
» poſition, plus je vous aſſure que vous
» vous en trouverez mal. »

Ce langage, & devant M. Solmes, qui en a paru plus hardi, m'a vivement irritée. Hé bien ! monſieur, ai-je répondu, c'eſt alors que vous pourrez me conduire au tombeau. Je ſouffrirai la mort la plus cruelle, j'entrerai de bon cœur dans le caveau de mes ancêtres, & je le laiſſerai fermer ſur moi, plutôt que de conſentir à me rendre miſérable pour le reſte de mes jours. Et vous, monſieur, me tournant vers M. Solmes, faites attention à ce que je dis : il n'y a point de mort qui puiſſe m'effrayer plus que d'être à vous, c'eſt-à-dire, éternellement malheureuſe.

La fureur étincelloit dans les yeux de mon oncle. Il a pris M. Solmes par la main, & le tirant vers une fenêtre : « que cet orage ne vous ſurprenne point, » cher Solmes ; n'en ayez pas la moindre

» inquiétude. Nous ſavons de quoi les » femmes ſont capables. » Et relevant ſon exhortation par un affreux jurement : « le vent, a-t-il continué, n'eſt pas plus » impétueux ni plus variable. Si vous ne » croyez pas votre tems mal employé » auprès de cette ingrate, j'engage ma » parole que nous lui ferons *baiſſer les* » *voiles* : » je vous le promets ; & pour confirmer ſa promeſſe, il a juré encore une fois. Enſuite venant à moi, qui m'étois approchée de l'autre fenêtre, pour me remettre un peu de mon déſordre, la violence de ſon mouvement m'a fait croire qu'il m'alloit battre. Il avoit le poing fermé, le viſage en feu, les dents ſerrées ; « oui, oui, ma niece, vous ſerez la » femme de M. Solmes : nous ſaurons bien » vous y faire conſentir, & nous ne vous » donnons pas plus d'une ſemaine. » Il a juré pour la troiſieme fois. C'eſt l'habitude, comme vous ſavez, de la plupart de ceux qui ont commandé ſur mer.

Je ſuis au déſeſpoir, monſieur, lui ai-je dit, de vous voir dans une ſi furieuſe colere. J'en connois la ſource : ce ſont les inſtigations de mon frere, qui ne donneroit pas néanmoins l'exemple d'obéiſſance qu'on exige de moi. Il vaut mieux que je me retire. Je crains de vous

irriter encore plus ; car, malgré tout le plaiſir que je prendrois à vous obéir, ſi je le pouvois, ma réſolution eſt ſi déterminée, que je ne puis pas même ſouhaiter de la vaincre.

Pouvois-je mettre moins de force dans mes déclarations, devant M. Solmes ? J'étois déjà près de la porte ; tandis que, ſe regardant tous deux, comme pour ſe conſulter des yeux, ils paroiſſoient incertains s'ils devoient m'arrêter ou me laiſſer ſortir. Qui aurois-je rencontré dans mon chemin, que mon tyran de frere, qui avoit prêté l'oreille à tout ce qui s'étoit paſſé ?

Jugez de ma ſurpriſe, lorſque, me repouſſant dans la chambre, & fermant la porte, après y être entré avec moi, il m'a ſaiſi la main avec violence : Vous « re-
„ tournerez, jolie miſs, vous retourne-
„ rez, s'il vous plaît. Il n'eſt pas queſ-
„ tion d'être *enterrée dans un caveau ;*
„ les *inſtigations* de votre frere n'empê-
„ cheront pas qu'il ne vous rende ſervice.
„ Ange tombé ! (en jetant les yeux de
„ travers, ſur mon viſage abattu). Tant
„ de douceur dans cette phyſionomie, &
„ tant d'obſtination ſous cette belle che-
„ velure ! (en me frappant de la main
„ ſur le cou). Véritable femme, dans

„ un âge ſi peu avancé! Mais faites-y
„ bien attention, (en baiſſant la voix,
„ comme s'il eût voulu garder des bien-
„ ſéances devant M. Solmes) vous n'au-
„ rez jamais votre libertin: » &, repre-
nant ſon premier ton, « cet honnête
„ homme, aura la bonté d'empêcher
„ votre ruine; vous bénirez, quelque
„ jour, ou vous aurez raiſon de bénir, ſa
„ *condeſcendance.* » Voilà le terme qu'un brutal de frere n'a pas rougi d'employer.

Il m'avoit menée juſqu'à M. Solmes. Il a pris ſa main, comme il tenoit la mienne. « Tenez, monſieur, lui a-t-il
„ dit; voici la main d'une rebelle. Je
„ vous la donne. Elle confirmera ce don
„ avant la fin de la ſemaine, ou je lui
„ déclare qu'elle n'aura plus de pere,
„ de mere, ni d'oncles, dont elle puiſſe
„ ſe vanter. „

J'ai retiré le bras avec indignation.

Comment donc, miſs? m'a dit mon impérieux frere.

Comment donc, monſieur? Quel droit avez-vous de diſpoſer de ma main? Si vous gouvernez ici tout le monde, votre empire ne s'étendra pas ſur moi, dans un point, ſur-tout, qui me touche uniquement, & dont vous n'aurez jamais la diſpoſition.

J'aurois voulu pouvoir dégager ma main d'entre les ſiennes ; mais il me la tenoit trop ſerrée. Laiſſez-moi, monſieur. Vous me bleſſez cruellement. Votre deſſein eſt-il d'enſanglanter la ſcene ? Je vous le répete, quel droit avez-vous de me traiter avec cette barbarie ? Il m'a ſecoué le bras, en jetant ma main comme en cercle, avec une violence qui m'a fait ſentir de la douleur juſqu'à l'épaule. Je me ſuis miſe à pleurer, & j'ai porté l'autre main à la partie affligée. M. Solmes & mon oncle l'ont blâmé de cet emportement. Il a répondu qu'il ne pouvoit réſiſter à ſon impatience, & qu'il ſe ſouvenoit de ce qu'il m'avoit entendu dire de lui avant qu'il fût entré : qu'il n'avoit fait d'ailleurs que me rendre une main, que je ne méritois pas qu'il eût touchée ; & que cette affectation de douleur étoit un de mes artifices.

M. Solmes lui a dit qu'il renonceroit plutôt à toutes ſes eſpérances, que de me voir traitée avec cette rigueur. Il s'eſt offert à plaider en ma faveur, en me faiſant une révérence, comme pour demander mon approbation. Je lui ai rendu graces de l'intention qu'il avoit de me ſauver de la violence de mon frere ; mais j'ai ajouté que je ne ſouhaitois pas d'a-

voir cette obligation à un homme, dont la cruelle perſévérance étoit l'occaſion, ou du moins le prétexte, de toutes mes diſgraces.

Que vous êtes généreux, M. Solmes! a repris mon frere, de prendre parti pour cet eſprit indomtable. Mais je vous demande en grace de perſiſter. Je vous le demande, pour l'intérêt de notre famille, & pour le ſien, ſi vous l'aimez. Empêchons-là, s'il ſe peut, de courir à ſa ruine. Regardez-la. Penſez à ſes admirables qualités. Tout le monde les reconnoît, & nous en avons fait notre gloire juſqu'à préſent. Elle eſt digne de tous nos efforts pour la ſauver. Deux ou trois attaques de plus, & je la garantis à vous. Comptez qu'elle récompenſera parfaitement votre patience. Ne parlez donc pas d'abandonner vos vues, pour quelques apparences d'une folle douleur. Elle a pris un ton, que ſon embarras eſt de quitter avec les petites graces de ſon ſexe. Vous n'avez à combattre que ſon orgueil & ſon obſtination. Je vous réponds que dans quinze jours, vous ſerez auſſi heureux qu'*un mari peut l'être*.

Vous n'ignorez pas, ma chere, que c'eſt un des talens de mon frere, d'exercer ſes railleries ſur notre ſexe & ſur l'état

du mariage. Il ne donneroit pas dans cette affectation, s'il n'étoit perſuadé qu'elle fait honneur à ſon eſprit; comme M. Wyerley, & quelques autres perſonnes de votre connoiſſance & de la mienne, croient s'en faire beaucoup, en cherchant à jeter du ridicule ſur les choſes ſaintes : tous égaremens qui partent du même principe. Ils veulent qu'on leur croie trop d'eſprit pour être honnêtes gens.

M. Solmes, d'un air ſatisfait, a répondu préſomptueuſement « qu'il étoit „ diſpoſé à tout ſouffrir pour obliger ma „ famille, & pour me ſauver; ne dou„ tant point, a-t-il ajouté, que, s'il étoit „ aſſez heureux pour réuſſir, il ne fût „ amplement récompenſé. „

Je n'ai pu ſoutenir un traité ſi offenſant : monſieur, lui ai-je dit, ſi vous avez quelque égard pour votre propre bonheur, (il n'eſt pas queſtion du mien; vous n'êtes pas aſſez généreux pour le faire entrer dans votre ſyſtême) je vous conſeille de ne pas pouſſer plus loin vos prétentions. Il eſt juſte de vous apprendre qu'avant le traitement que j'ai eſſuyé à votre occaſion, je n'ai trouvé dans mon cœur que de l'éloignement pour vous; & pouvez-vous me croire les ſentimens

ſi bas, que la violence ait été capable de les changer.

Et vous, monſieur, (me tournant vers mon frere) ſi vous croyez que la douceur ſoit toujours une marque de molleſſe, & qu'il n'y ait point de grandeur d'ame ſans arrogance; reconnoiſſez que vous vous êtes une fois trompé. Vous éprouverez déſormais qu'une ame généreuſe ne doit pas être forcée, & que..... Finiſſez; je vous l'ordonne, m'a dit l'impérieux perſonnage; & levant les yeux & les mains au ciel, il s'eſt tourné vers mon oncle; entendez-vous, monſieur? Voilà cette niece ſans défaut, cette favorite de la famille.

Mon oncle s'eſt approché de moi, en me parcourant des yeux, depuis la tête juſqu'aux pieds. « Eſt-il poſſible que ce „ ſoit vous, miſs Clary? Tout ce que „ j'entends vient-il de votre bouche? „

Oui, monſieur, ce qui paroît faire votre doute eſt poſſible: & je ne balance point à dire encore, que la force de mes expreſſions n'eſt qu'une ſuite naturelle du traitement que j'ai reçu, & de la barbarie avec laquelle je ſuis traitée juſqu'en votre préſence, par un frere, qui n'a pas plus d'autorité ſur moi que je n'en ai ſur lui.

« Ce traitement, ma niece, n'eſt venu „ qu'après mille autres moyens, dont on „ a fait inutilement l'eſſai. „

L'eſſai! monſieur. Dans quelle vue? Mes demandes vont-elles plus loin que la liberté de refuſer? Vous pouvez, monſieur (en me tournant vers M. Solmes), ſans doute vous pouvez trouver un motif de perſévérance, dans la maniere même dont j'ai ſouffert toutes les perſécutions que vous m'avez attirées. C'eſt un exemple qui vous apprend ce que je ſuis capable de ſupporter, ſi ma mauvaiſe deſtinée me forçoit jamais d'être à vous.

Juſte ciel! s'eſt écrié Solmes, avec cent différentes contorſions de corps & de viſage, quelle interprétation, mademoiſelle, vous avez la cruauté de donner à mes ſentimens!

Une interprétation juſte, monſieur; car celui qui peut voir & approuver qu'une perſonne pour laquelle il s'attribue quelques ſentimens d'eſtime ſoit auſſi mal traitée que je le ſuis, doit être capable de la traiter de même: & faut-il d'autre preuve de votre approbation, que votre perſévérance déclarée, lorſque vous ſavez ſi bien que je ne ſuis bannie, renfermée, accablée d'inſultes, que dans la vue de m'arracher

m'arracher un conſentement que je ne donnerai jamais ?

Pardon, monſieur, (en me tournant vers mon oncle) je dois un reſpect infini au frere de mon pere. Je vous demande pardon de ne pouvoir vous obéir. Mais mon frere n'eſt que mon frere. Il n'obtiendra rien de moi par la contrainte.

Tant d'agitation m'avoit jetée dans un extrême déſordre. Ils commençoient à garder le ſilence autour de moi ; & ſe promenant par intervalles, dans un déſordre auſſi grand que le mien, ils paroiſſoient ſe dire, par leurs regards, qu'ils avoient beſoin de ſe retrouver enſemble pour tenir un nouveau conſeil. Je me ſuis aſſiſe, en me ſervant de mon éventail. Le haſard m'ayant placée devant une glace, j'ai remarqué que la couleur me revenoit & m'abandonnoit ſucceſſivement. Je me ſentois foible ; & dans la crainte de m'évanouir, j'ai ſonné, pour demander un verre d'eau. Betty eſt venue. Je me ſuis fait apporter de l'eau, & j'en ai bu un plein verre. Perſonne ne ſembloit tourner ſon attention ſur moi. J'ai entendu mon frere qui diſoit à Solmes : artifice, artifice : ce qui l'a peut-être empêché de s'approcher de moi, outre la crainte de n'être pas bien reçu. Dailleurs, j'ai cru m'apper-

cevoir qu'il étoit plus touché de ma ſituation que mon frere. Cependant, ne me trouvant pas beaucoup mieux, je me ſuis levée; j'ai pris le bras de Betty : ſoutenez-moi, lui ai-je dit; & d'un pas chancelant, qui ne m'a point empêchée de faire une révérence à mon oncle, je me ſuis avancée vers la porte. Mon oncle m'a demandé où j'allois. « Nous n'avons pas fini avec „ vous. Ne ſortez pas, M. Solmes a des „ informations à vous donner, qui vous „ ſurprendront, & vous n'éviterez pas „ de les entendre. „ J'ai beſoin, monſieur, de prendre l'air pendant quelque minutes. Je reviendrai, ſi vous l'ordonnez. Il n'y a rien que je refuſe d'entendre. Je me flatte que c'eſt une fois pour toutes. Sortez avec moi, Betty.

Ainſi, ſans recevoir d'autre défenſe, je me ſuis retirée au jardin; & là, me jetant ſur le premier ſiege & me couvrant le viſage du tablier de Betty, la tête appuyée ſur elle, & mes mains entre les ſiennes, j'ai donné paſſage à la violence de ma douleur, par mes larmes : ce qui m'a peut-être ſauvé la vie; car je me ſuis ſentie auſſitôt ſoulagée.

Je vous ai parlé tant de fois de l'impertinence de Betty, qu'il eſt inutile de vous fatiguer par de nouveaux exemples. Toute

ma triſteſſe ne l'a point empêchée de prendre de grandes libertés avec moi, lorſqu'elle m'a vue un peu remiſe, & aſſez forte pour m'enfoncer plus avant dans le jardin. J'ai été obligée de lui impoſer ſilence par un ordre abſolu. Elle s'eſt tenue alors derriere moi, de fort mauvaiſe humeur, comme j'en ai jugé par ſes murmures.

Il s'eſt paſſé près d'une heure avant qu'on m'ait fait rappeller. L'ordre m'eſt venu par ma couſine *Dolly* (*) Hervey, qui s'eſt approchée de moi, l'œil plein de compaſſion & de reſpect; car vous ſavez qu'elle m'a toujours aimée, & qu'elle ſe donne elle-même le nom de mon écoliere. Betty nous a quittées.

On veut donc que je retourne au ſupplice, lui ai-je dit. Mais quoi, miſs? il ſemble que vous ayiez pleuré. Qui ſeroit capable de retenir ſes larmes? m'a-t-elle répondu. Quelle en eſt donc l'occaſion, ai-je repris; j'ai cru que, dans la famille, il n'y avoit que moi qui euſſe ſujet de pleurer. Elle m'a dit que le ſujet n'étoit que trop juſte, pour tous ceux qui m'aimoient autant qu'elle. Je l'ai ſerrée entre mes bras. C'eſt donc pour moi, chere couſine, que

(*) Dorotée.

vôtre cœur s'eſt attendri juſqu'aux larmes! Il n'y a jamais eu d'amitié perdue entre nous. Mais dites-moi de quoi je ſuis menacée, & ce que m'annonce cette tendre marque de votre compaſſion.

« Ne faites pas connoître que vous ſachiez tout ce que je vais vous dire; mais » je ne ſuis pas la ſeule qui pleure pour » vous. Ma mere a beaucoup de peine à » cacher ſes larmes. On n'a jamais vu, » dit-elle, de malice auſſi noire que celle » de mon couſin Harlove; il ruinera la » fleur & l'ornement de la famille. »

Comment donc, chere couſine? Ne s'eſt-elle pas expliquée davantage? Comment, ma chere?

« Oui: elle dit que M. Solmes auroit » déjà renoncé à ſes prétentions, parce » qu'il reconnoît que vous le haïſſez, & » qu'il n'y a pas d'eſpérance; & que votre » mere voudroit qu'il y renonçât, & qu'on » s'en tînt à votre promeſſe de ne jamais » vous marier ſans le conſentement de la » famille. Ma mere eſt du même avis, car » nous avons entendu tout ce qui s'eſt » paſſé dans votre parloir, & l'on voit » bien qu'il eſt impoſſible de vous engager » à recevoir M. Solmes. Mon oncle Har- » love paroit penſer de même; ou, du- » moins, ma mere dit qu'il ne paroît

„ pas s'y oppoſer. Mais votre pere eſt
„ inébranlable. Il s'eſt mis en colere, à
„ cette occaſion, contre votre mere &
„ la mienne. Là-deſſus, votre frere,
„ votre ſœur & mon oncle Antonin ſont
„ venus ſe joindre à lui, & la ſcene eſt
„ entiérement changée. En un mot, ma
„ mere dit à préſent qu'on a pris des
„ engagemens bien forts avec M. Sol-
„ mes; qu'il vous regarde comme une
„ jeune perſonne accompliſſe; qu'il pren-
„ dra patience s'il n'eſt point aimé; &
„ que, comme il l'aſſure lui-même,
„ il ſe croira heureux, s'il peut vivre ſix
„ mois ſeulement avec la qualité de votre
„ mari: pour moi, je crois entendre ſon
„ langage, & je ſuppoſe qu'il vous fe-
„ roit mourir de chagrin au ſeptieme;
„ car je ſuis sûre qu'il a le cœur dur &
„ cruel. „

Mes amis, chere couſine, peuvent abréger mes jours, comme vous le dites, par leurs cruels traitemens; mais jamais M. Solmes n'aura ce pouvoir.

« C'eſt ce que j'ignore, miſs. Autant
„ que j'en puis juger, vous aurez bien
„ du bonheur, ſi vous évitez d'être à
„ lui. Ma mere dit qu'ils ſont à préſent
„ plus d'accord que jamais, à l'excep-
„ tion d'elle, qui ſe voit forcée de dé-

une exception non plus ; car on lui a toujours trouvé quelque choſe de mâle dans l'air & dans l'eſprit. Peut-être a-t-elle une ame de l'autre ſexe, dans un corps du nôtre. Pour l'honneur des femmes, c'eſt le jugement que je veux porter, à l'avenir, de toutes celles qui, ſe formant ſur les manieres rudes des hommes, s'écartent de la douceur qui convient à notre ſexe.

Ne ſoyez pas étonnée, chere amie, de me voir interrompre mon récit par des réflexions de cette nature. Si je le continuois rapidement, ſans me diſtraire un peu par d'autres idées, il me ſeroit preſque impoſſible de conſerver du pouvoir ſur moi-même. La chaleur du reſſentiment prendroit toujours le deſſus ; au lieu que, ſe refroidiſſant par ce ſecours, elle laiſſe à mes eſprits agités le tems de ſe calmer, à meſure que j'écris.

Je ne crois pas avoir été moins d'un quart-d'heure livrée, ſeule & ſans aucun ſoulagement, à mes triſtes méditations, avant que perſonne ait paru faire attention à moi. Ils étoient comme en plein débat. Ma tante a regardé la premiere : ah ! ma chere, a-t-elle dit, êtes-vous là ? Et retournant auſſitôt vers les autres, elle leur a dit que j'étois rentrée.

Alors j'ai entendu le bruit diminuer ; & suivant leurs délibérations, comme je le suppose, mon oncle Antonin est venu dans mon parloir, en disant, d'une voix haute, pour donner du crédit à M. Solmes, « que je vous serve d'introducteur, » mon cher ami ; » & le conduisant en effet par la main ; tandis que le galant personnage suivoit lourdement, mais un peu en-dehors & à petits pas doublés, pour éviter de marcher sur les talons de son guide. Pardonnez, ma chere, une raillerie assez déplacée ; vous savez que tout paroît choquant dans l'objet d'une juste aversion.

Je me suis levée. Mon oncle avoit l'air chagrin. Asseyez-vous, m'a-t-il dit, asseyez-vous : & tirant une chaise près de la mienne, il y a fait asseoir son ami, qui vouloit d'abord s'en défendre. Ensuite il s'est assis lui-même, vis-à-vis de lui, c'est-à-dire à mon autre côté.

Il a pris ma main dans les siennes. « Hé bien ! ma niece, il nous reste peu » de chose à dire de plus sur un sujet qui » paroît vous être si désagréable ; à » moins que vous n'ayiez profité du tems » pour faire de plus sages réflexions. Je » veux savoir d'abord ce qui en est. »

Le sujet, monsieur, ne demande point

fiſſoient ſi mal, pour me ſauver de ma ruine ?

Oui, n'ai-je pas balancé à lui répondre ; il eſt impoſſible autrement d'expliquer tous les traitemens que je reçois de vous : & je ne fais pas difficulté de répéter devant vous à mon oncle, comme je le dirai auſſi à mon oncle Jules, lorſqu'il me ſera permis de le voir, que je les prie tous deux de faire tomber leurs bienfaits ſur vous & ſur ma ſœur, & de ne réſerver pour moi que des regards & des expreſſions tendres, unique bien que je deſire pour me croire heureuſe.

Si vous les aviez vu ſe regarder mutuellement avec une ſorte d'admiration ! Mais, en préſence de Solmes, pouvois-je m'expliquer avec moins de force ?

Et quant à vos ſoins, monſieur, ai-je continué, en parlant à mon frere, je vous aſſure encore qu'ils ſont inutiles. Vous n'êtes que mon frere. Graces au ciel, mon pere & ma mere ſont pleins de vie ; & quand j'aurois le malheur de les perdre, vous m'avez mis en droit de vous déclarer que vous ſeriez le dernier homme du monde à qui je vouluſſe abandonner le ſoin de mes intérêts.

« Comment, ma niece, a répondu mon

» oncle. Un frere unique n'eſt-il rien » pour vous ? N'eſt-il pas comptable de » l'honneur de ſa ſœur, & de celui de ſa » famille ? »

Mon honneur, monſieur, eſt indépendant de ſes ſoins. Mon honneur n'a jamais été en danger, avant le ſoin qu'il en a voulu prendre. Pardon, monſieur ; lorſque mon frere ſaura ſe conduire en frere, ou du moins en galant homme ; il pourra s'attirer de moi plus de conſidération que je ne crois lui en devoir aujourd'hui.

J'ai cru mon frere prêt à ſe jeter furieuſement ſur moi. Mon oncle lui a fait honte de ſa violence ; mais il n'a pu l'empêcher de me donner des noms fort durs, & de dire à M. Solmes, que j'étois indigne de ſon attention. M. Solmes a pris ma défenſe avec une chaleur qui m'a ſurpriſe. Il a déclaré qu'il ne pouvoit ſupporter que je fuſſe traitée ſans aucun ménagement. Cependant il s'eſt expliqué dans des termes ſi forts, & mon frere a paru ſe reſſentir ſi peu de cette chaleur, que j'ai commencé à le ſoupçonner d'artifice. Je me ſuis imaginé que c'étoit une invention concertée pour me perſuader que j'avois quelque obligation à M. Solmes ; & que l'entrevue même pouvoit n'avoir

bouche de celui qui a droit à tout mon respect, mon fils, que la rebelle soit conduite à l'instant chez mon frere Antonin. A l'instant, dis-je. Je ne veux pas qu'elle soit ici dans une heure.

J'ai tremblé. J'ai pâli, sans doute. Je me suis sentie prête à m'évanouir. Cependant, sans considérer ce que j'allois faire, ni ce que j'avois à dire, j'ai recueilli toutes mes forces pour m'élancer vers la porte; & je l'aurois ouverte, si mon frere, qui l'avoit fermée en me voyant avancer vers lui, ne s'étoit hâté de mettre la main sur la clef. Dans l'impossibilité de l'ouvrir, je me suis jetée à genoux, les bras & les mains étendues contre la cloison: ô mon pere! mon cher pere! me suis-je écriée, recevez-moi du moins à vos pieds. Permettez-moi d'y plaider ma cause. Ne rejetez pas les larmes de votre malheureuse fille!

Mon oncle a porté son mouchoir à ses yeux. M. Solmes a fait une grimace d'attendrissement, qui rendoit son visage encore plus hideux. Mais le cœur de marbre de mon frere n'a pas été touché.

Je demande grace à genoux, ai-je continué; je ne me leverai pas sans l'avoir obtenue: je mourrai de douleur dans la posture où je suis. Que cette porte soit

celle de la miſéricorde. Ordonnez, monſieur, qu'elle ſoit ouverte; je vous en conjure, cette fois, cette ſeule fois, quand elle devroit enſuite m'être fermée pour jamais.

Quelqu'un s'eſt efforcé d'ouvrir de l'autre côté; ce qui a obligé mon frere d'abandonner tout d'un coup la clef: & moi, qui continuoit de pouſſer la porte dans la même poſture, je ſuis tombée ſur le viſage, dans l'autre ſalle; aſſez heureuſement néanmoins pour ne me pas bleſſer. Tout le monde en étoit ſorti, à l'exception de Betty, qui m'a aidée à me relever. J'ai jeté les yeux ſur toutes les parties de la chambre; & n'y voyant perſonne, je ſuis rentrée dans l'autre, appuyée ſur Betty, & je me ſuis jetée ſur la premiere chaiſe. Un déluge de pleurs a ſervi beaucoup à me ſoulager. Mon oncle, mon frere & M. Solmes m'ont quittée, pour aller rejoindre mes autres juges.

J'ignore ce qui s'eſt paſſé entr'eux; mais, après m'avoir laiſſé quelque tems pour me remettre, mon frere eſt revenu, avec une contenance ſombre & hautaine: votre pere & votre mere, m'a-t-il dit, vous ordonnent de vous diſpoſer ſur le champ à vous rendre chez votre oncle. N'ayez aucun embarras pour vos commo-

même audace, si les ordres de ma mere ne l'obligeoient de demeurer.

J'ai reconnu ce qui l'arrêtoit, lorsqu'ayant voulu remonter à mon appartement, après le départ de ma cousine, elle m'a déclaré (quoiqu'avec beaucoup de regret, m'a-t-elle dit) qu'elle avoit ordre de me retenir. Oh! c'est trop. Une effrontée telle que vous, ne m'empêchera point.....: Elle s'est hâtée de tirer la sonnette, & mon frere accourant aussitôt, s'est rencontré sur mon passage. Il m'a forcée de retourner, en me répétant plusieurs fois qu'il n'étoit pas tems encore. Je suis rentrée; & me jetant sur une chaise, je me suis mise à pleurer amérement.

Le récit de son indécent langage pendant qu'il m'a servi comme de geolier avec Betty, & ses railleries ameres sur mon silence & sur mes pleurs, n'ajouteroient rien d'utile à cette peinture. J'ai demandé plusieurs fois la permission de me retirer dans mon appartement. Elle m'a été refusée. La recherche, apparemment, n'étoit pas finie. Ma sœur étoit du nombre de ceux qui s'y employoient de toutes leurs forces. Personne n'étoit capable d'y apporter plus de soin. Qu'il est heureux pour moi que leurs malignes espérances aient été trompées!

Après avoir reconnu qu'ils perdoient leur peine, ils ont pris le parti de me faire essuyer une nouvelle visite de M. Solmes, introduit cette fois par ma tante Hervey, qui ne se prêtoit pas, comme je m'en suis apperçue, fort volontiers à ce ministere, & toujours accompagné néanmoins de mon oncle Antonin, pour soutenir apparemment la fermeté de ma tante.

Mais je commence à me trouver fort appesantie. Il est deux heures du matin. Je vais me jeter sur mon lit toute vêtue, pour me réconcilier un peu avec le sommeil, s'il veut s'arrêter quelques momens dans mes yeux.

* * *

Mercredi matin, à trois heures.

Il m'est impossible de dormir. Je n'ai fait que sommeiller l'espace d'une demi-heure.

Ma tante m'a tenu ce discours, en m'abordant. O mon cher enfant! que de peines vous causez à toute votre famille! Je ne reviens pas de mon étonnement.

J'en ſuis fâchée, madame.

Vous en êtes fâchée, ma niece? Quel langage! Quoi donc, toujours obſtinée? Mais aſſeyons nous, ma chere. Je veux m'aſſeoir près de vous; elle a pris ma main.

Mon oncle a placé M. Solmes à mon autre côté. Il s'eſt aſſis lui-même vis-à-vis de moi, & le plus près qu'il a pu. Jamais place de guerre ne fut mieux inveſtie.

Votre frere, m'a dit ma tante, eſt trop emporté. Son zele pour vos intérêts le fait ſortir un peu des bornes de la modération.

Je le penſe auſſi, m'a dit mon oncle. Mais n'en parlons plus. Nous voulons eſſayer quel effet la douceur aura ſur vous; quoique vous ſachiez fort bien qu'on n'a pas attendu ſi tard à l'employer.

J'ai demandé à ma tante s'il étoit néceſſaire que M. Solmes fût préſent. Vous verrez bientôt, m'a-t-elle dit, qu'il n'eſt pas ici ſans raiſon: mais je dois commencer par vous apprendre que votre mere, trouvant le ton de votre frere un peu trop rude, m'engage à faire l'eſſai d'une autre méthode ſur un eſprit auſſi généreux que nous avons toujours cru le vôtre.

Permettez, madame, que je commence auſſi par vous dire qu'il n'y a rien à ſe promettre de moi, s'il eſt toujours queſtion de M. Solmes.

Elle a jeté les yeux vers mon oncle, qui s'eſt mordu les levres, en regardant M. Solmes, qui s'eſt frotté le menton. Je vous demande une choſe, a-t-elle repris : auriez-vous eu plus de complaiſance, ſi vous aviez été traitée avec plus de douceur ?

Non, madame; je ne puis vous dire que j'en euſſe marqué davantage en faveur de M. Solmes. Vous ſavez, madame, & mon oncle ne ſait pas moins, que je me ſuis toujours fait honneur de ma bonne foi. Le tems n'eſt pas éloigné où j'étois aſſez heureuſe pour avoir mérité quelque eſtime à ce titre.

Mon oncle s'eſt levé; & prenant M. Solmes à l'écart, il lui a dit, d'une voix baſſe, que je n'ai pas laiſſé d'entendre : « ne vous „ alarmez point; elle eſt à vous, elle ſera „ votre femme. Nous verrons qui doit „ l'emporter, d'un pere ou d'une fille, „ d'un oncle ou d'une niece... Je ne doute „ pas que nous ne touchions à la fin, & „ que cette haute frénéſie ne donne matiere à quantité de bons mots. „

Je ſouffrois mortellement.

« Quoique nous ne puiſſions découvrir, a-t-il continué, d'ou vient cette „ humeur opiniâtre dans une créature ſi „ douce, nous croyons le deviner. Ami, „ comptez que cette obſtination ne lui eſt „ pas naturelle : & je n'y prendrois pas „ tant d'intérêt, ſi je n'étois sûr de ce que „ je dis, & ſi je n'étois déterminé à faire „ beaucoup pour elle. » Je ne ceſſerai pas de prier pour cet heureux tems, a répondu M. Solmes, d'une voix auſſi intelligible : jamais, jamais je ne lui rappellerai la mémoire de ce qui me cauſe aujourd'hui tant de peine.

Je ne vous cacherai pas, m'a dit ma tante, qu'en livrant vos clefs à votre mere, ſans aucune condition, vous avez plus fait que vous ne pouviez eſpérer par toute autre voie. Cette ſoumiſſion, & la joie qu'on a eue de ne rien trouver qui puiſſe cauſer de l'ombrage, jointes à l'entremiſe de M. Solmes.....

Ah madame! que jamais je n'aie d'obligation à M. Solmes. Je ne pourrois le payer que par des remerciemens; à condition même qu'il abandonnât ſes prétentions. Oui, monſieur, (en me tournant vers lui) ſi vous avez quelque ſentiment d'humanité, ſi l'eſtime dont vous faites profeſſion de m'honorer a quelque rapport

à

à moi-même, je vous conjure de vous borner à mes remerciemens : je vous les promets de bonne foi ; mais ayez la générosité de les mériter. « Croyez, croyez, croyez-„ moi, mademoiselle, a-t-il begayé plu-„ sieurs fois ; il est impossible. Je conser-„ verai mes espérances aussi long-tems „ que vous serez fille. Aussi long-tems que „ je serai soutenu par mes dignes amis, il „ faut que je persévere. Je ne dois pas „ marquer du mépris pour eux, parce „ que vous en avez beaucoup pour moi. „ Un regard dédaigneux a fait mon unique réponse : & m'adressant à ma tante : de grace, madame, quelle faveur ma soumission m'a-t-elle donc procurée ?

Votre mere & M. Solmes, a-t-elle repris, ont obtenu que vous ne partirez point avant mardi, si vous promettez de partir alors de bonne grace.

Qu'on me laisse la liberté d'exclure les visites qui me chagrinent, & je me rendrai avec joie chez mon oncle.

Eh bien ! m'a dit ma tante, c'est un point qui demande encore d'être examiné. Passons à un autre, pour lequel vous ne sauriez trop rappeller votre attention : il vous apprendra ce qui a fait desirer ici la présence de M. Solmes. Oui, ma niece, écoutez bien, a interrompu mon oncle.

Il vous apprendra auſſi ce que c'eſt qu'un certain homme, que je ne veux pas nommer. Je vous en prie, M. Solmes, liſez-nous premiérement la lettre que vous avez reçue de votre honnête ami : vous m'entendez ; la lettre anonyme.

Volontiers, monſieur ; & prenant ſon porte-feuille, M. Solmes en a tiré une lettre : c'eſt la réponſe, a-t-il dit en baiſſant les yeux, à une lettre qu'on avoit écrite à la perſonne. L'adreſſe eſt à M. *Roger Solmes*, *Ecuyer* ; elle commence ainſi : monſieur & cher ami.... Pardon, monſieur, lui ai-je dit, ſi je vous interromps ; mais quelle eſt votre intention, je vous prie, en me liſant cette lettre ?

De vous apprendre, a répondu pour lui mon oncle, quel eſt le mépriſable perſonnage à qui l'on croit que votre cœur s'abandonne.

Si l'on me ſoupçonne, monſieur, d'avoir diſpoſé de mon cœur en faveur d'un autre, quelles peuvent être les eſpérances de M. Solmes ?

Ecoutez ſeulement, a repris ma tante ; écoutez ce que M. Solmes va lire, & ce qu'il eſt en état de vous apprendre.

Si M. Solmes a la bonté de déclarer qu'il n'a aucune vue d'intérêt propre, je

l'écouterai volontiers : mais s'il me laiſſe penſer autrement, vous me permettrez, madame, de lui dire que cette raiſon doit affoiblir beaucoup dans mon eſprit ce qu'il veut me lire ou m'apprendre.

Ecoutez-le ſeulement, a repété ma tante.

Quoi! vous ne fauriez l'écouter? m'a dit mon oncle: vous êtes ſi vive à prendre parti pour.....

Pour tous ceux, monſieur, qui ſont accuſés par des lettres anonymes & par des motifs d'intérêt.

M. Solmes a commencé ſa lecture. La lettre paroiſſoit contenir une multitude d'accuſations contre le pauvre criminel: mais j'ai interrompu cette inutile rapſodie. Ce n'eſt pas ma faute, ai-je dit, ſi celui qu'on accuſe ne m'eſt pas auſſi indifférent qu'un homme que je n'aurois jamais vu. Je n'explique point quels ſont mes ſentimens pour lui; mais s'ils étoient tels qu'on les ſuppoſe, il faudroit les attribuer aux étranges méthodes par leſquelles on a voulu les prévenir. Qu'on accepte l'offre que je fais de me réduire au célibat; il ne me ſera jamais rien de plus que M. Solmes.

Mon oncle eſt revenu à prier M. Solmes de lire, & à me preſſer de l'écouter.

Que ſervira ſa lecture ? ai-je dit. Peut-il déſavouer qu'il n'ait des vues ? &, d'ailleurs, que m'apprendra-t-il de pire que ce que je n'ai pas ceſſé d'entendre depuis pluſieurs mois? Oui, m'a dit mon oncle; mais il eſt en état de vous en fournir les preuves. C'eſt donc ſans preuves, ai-je repliqué, qu'on a décrié juſqu'à préſent le caractere de M. Lovelace ? Je vous prie, monſieur, de ne me pas donner trop bonne opinion de lui; vous m'expoſez à la prendre, lorſque je vois tant d'ardeur à le faire paroître coupable, dans un adverſaire qui ne ſe propoſe point aſſurément ſa réformation, & qui ne penſe ici qu'à ſe rendre ſervice à lui-même.

Je vois clairement, m'a dit mon oncle, votre prévention, votre folle prévention, en faveur d'un homme qui n'a aucun principe de morale. Ma tante s'eſt hâtée d'ajouter que je ne vérifiois que trop toutes leurs craintes, & qu'il étoit ſurprenant qu'une jeune perſonne d'honneur & de vertu eût pris tant d'eſtime pour un homme du caractere le plus oppoſé.

J'ai repris avec le même empreſſement : très-chere madame, ne tirez point une concluſion ſi précipitée contre moi. Je crois M. Lovelace fort éloigné du point de vertu dont la religion lui fait un devoir;

mais, si chacun avoit le malheur d'être observé dans toutes les circonstances de sa vie, par des personnes intéressées à le trouver coupable, je ne sais de qui la réputation seroit à couvert. J'aime un caractere vertueux, dans les hommes comme dans les femmes. Je le crois d'une égale nécessité dans les deux sexes; & si j'avois la liberté de disposer de moi, je le préférerois à la qualité de roi, qui ne seroit point accompagnée d'un si précieux avantage....

A quoi tient-il donc, a interrompu mon oncle.....

Permettez-moi, monsieur..... mais j'ose dire qu'une infinité de gens, qui évitent la censure, n'en ont pas plus de droit aux applaudissemens. J'observerai de plus que M. Solmes même peut n'être pas absolument sans défauts. Le bruit de ses vertus n'est jamais venu jusqu'à moi. J'ai entendu parler de quelques vices.... Pardon, monsieur; vous êtes présent... l'endroit de l'écriture où il est parlé de *jeter la premiere pierre*, offre une excellente leçon.

Il a baissé la vue, mais sans prononcer un seul mot.

M. Lovelace, ai-je continué, peut avoir des vices que vous n'avez pas. Peut-être en

avez-vous d'autres, dont il eſt exempt. Mon deſſein n'eſt pas de le défendre, ni de vous accuſer. Il n'y a point de mal ni de bien ſans mélange. M. Lovelace, par exemple, paſſe pour un homme implacable, & qui hait mes amis; je ne l'en eſtime pas davantage. Mais qu'il me ſoit permis de dire qu'ils ne le haïſſent pas moins. M. Solmes n'eſt pas non plus ſans antipathies; il en a même de très-fortes. Parlerai-je de celle qu'il a pour ſes propres parens? Je ne puis croire que ce ſoit leur faute, puiſqu'ils vivent très-bien avec le reſte de leur famille. Cependant ils peuvent avoir d'autres vices; je ne dirai pas plus odieux, car c'eſt ce qui me ſemble impoſſible. Pardon encore une fois, monſieur. Mais que peut-on penſer d'un homme qui déteſte ſon propre ſang?

Vous n'êtes pas informée, mademoiſelle. Vous ne l'êtes pas, ma niece; vous ne l'êtes pas, Clary; tous trois m'ont fait la même réponſe enſemble.

Il ſe peut que je ne le ſois pas. Je ne deſire pas de l'être mieux, parce que je n'y prends aucun intérêt. Mais le public, vous accuſe, monſieur; & ſi le public eſt injuſte à l'égard de l'un, ne le peut-il pas être à l'égard de l'autre? C'eſt tout ce que j'en veux conclure. J'ajoute ſeule-

ment que la plus grande marque du défaut de mérite, eſt de chercher à ruiner le caractere d'autrui pour établir le ſien.

Il me ſeroit difficile de vous repréſenter l'air de confuſion qui s'eſt répandu dans toute ſa figure. Je l'ai cru prêt à pleurer. Tous ſes traits étoient déplacés par la violence de ſes contorſions, & ſa bouche ni ſon nez ne me paroiſſoient point au milieu de ſon viſage. S'il avoit été capable de quelque pitié pour moi, il eſt certain que j'aurois eſſayé d'en avoir pour lui.

Ils ſont demeurés tous trois à ſe regarder en ſilence. J'ai cru remarquer dans les yeux de ma tante, qu'elle n'auroit pas été fâchée de pouvoir faire connoître qu'elle approuvoit tout ce que j'avois dit; & lorſqu'elle a recommencé à parler, elle ne m'a blâmée que foiblement de ne vouloir pas entendre M. Solmes. Pour lui, il n'a plus marqué la même ardeur pour ſe faire écouter. Mon oncle a dit qu'il étoit impoſſible de me faire entendre raiſon. Enfin, je les aurois réduits tous deux au ſilence, ſi mon frere n'étoit revenu à leur ſecours.

Il eſt entré, les yeux étincelans de colere; &, dans ſon tranſport, il a tenu un étrange langage; « Je m'apperçois qu'avec „ ſon babil, cette *cauſeuſe* vous a rendu

„ muets. Mais tenez ferme, M. Solmes.
„ J'ai entendu juſqu'au moindre mot;
„ & je ne vois point d'autre méthode pour
„ vous mettre de pair avec elle, que de
„ lui faire ſentir votre pouvoir lorſque
„ vous ſerez ſon maître, comme elle
„ vous fait eſſuyer aujourd'hui ſon inſo-
„ lence. „

Fi, mon neveu, lui a dit ma tante. Un frere, peut-il être capable de cet excès à l'égard d'une ſœur ?

Il lui a reproché, pour ſa défenſe, d'encourager elle-même une rebelle: « Oui, madame, vous favoriſez trop „ l'arrogance de ſon ſexe. Autrement, „ elle n'auroit pas oſé fermer la bouche „ à ſon oncle par d'indignes réflexions; „ ni refuſer d'écouter un ami, qui veut „ l'avertir du danger auquel ſon honneur „ eſt expoſé de la part d'un libertin, dont „ elle a fait entendre ouvertement qu'elle „ veut réclamer la protection contre ſa „ famille. „

*J'ai fermé la bouche à mon oncle par d'indignes réflexions!* Comment oſez vous me faire ce reproche ? lui ai-je demandé avec un vif reſſentiment. Quelle horrible explication! qui ne peut tomber dans l'eſprit qu'à vous.

Ma tante a pleuré, du chagrin de ſe

voir traitée avec tant de violence. Mon neveu, lui a-t-elle dit, ſi c'eſt à ces remerciemens que je dois m'attendre, j'ai fini. Votre pere ne prendroit pas ce ton avec moi. Je dirai, n'en doutez pas, que le diſcours que vous avez tenu eſt indigne d'un frere.

Pas plus indigne, ai-je repris, que tout le reſte de ſa conduite. Je vois, par cet exemple, comment il a réuſſi à faire entrer tout le monde dans ſes meſures. Si j'avois la moindre crainte de tomber au pouvoir de M. Solmes, cette ſcene auroit pu me toucher. Vous voyez, monſieur, en parlant à Solmes, quels moyens on croit devoir employer pour vous conduire à vos généreuſes fins. Vous voyez comment mon frere me fait ſa cour pour vous.

Ah !..... mademoiſelle, je déſavoue la violence de M. Harlove. Je ne vous rappellerai jamais.....

Soyez tranquille, monſieur; je prendrai ſoin que jamais vous n'en ayiez l'occaſion.

Vous êtes trop paſſionnée, Clary, m'a dit mon oncle; mais vous, mon neveu, je vous trouve auſſi blâmable que votre ſœur.

Bella eſt entrée au même moment. Vous n'avez pas tenu votre promeſſe,

a-t-elle dit à mon frere. On vous blâme de l'autre côté comme ici. Si la générosité & l'attachement de M. Solmes étoient moins connus, ce qui vous eſt échappé ſeroit inexcuſable. Mon pere vous demande ; & vous auſſi, ma tante ; & vous mon oncle ; & M. Solmes avec vous, s'il lui plaît.

Ils ſont paſſés tous quatre dans l'appartement voiſin. Je ſuis demeurée en ſilence, pour attendre de ma ſœur l'explication de cette nouvelle ſcene. Elle ne s'eſt pas plutôt vue ſeule avec moi, qu'avançant ſon viſage preſque ſur le mien, elle m'a dit, du ton le plus outrageant, quoiqu'aſſez bas : perverſe créature que tu es ! que de peines tu cauſes à toute la famille ! Je lui ai répondu, avec beaucoup de modération, qu'elle & mon frere s'en cauſoient de volontaires, parce que rien ne les obligeoit l'un & l'autre à ſe mêler de mes intérêts. Elle a continué ſes injures, mais toujours d'une voix baſſe, comme dans la crainte d'être entendue. J'ai jugé que, pour me délivrer d'elle, il étoit à propos de lui faire lever un peu le ton ; ce qui eſt toujours facile avec un eſprit paſſionné. En effet, elle s'eſt emportée ſans ménagement. Auſſitôt miſs Dolly Hervey eſt venue lui dire qu'on la deman-

doit de l'autre côté. Ce premier ordre n'a pas ſuffi. Elle recommençoit à ſuivre le mouvement de ſa colere, que j'animois exprès par des réponſes froides, mais aſſez piquantes, lorſque miſs Dolly eſt revenue lui déclarer qu'on la demandoit abſolument. Hélas! chere couſine, ai-je dit, à cette chere miſs, on ne penſe guere à m'accorder la même faveur. Elle ne m'a répondu qu'en branlant la tête, ſans pouvoir retenir ſes larmes. Une marque ſi ſimple de tendreſſe & de compaſſion n'a pas laiſſé de lui attirer quelques injures de Bella.

Cependant, je m'imagine que cette furieuſe ſœur a reçu auſſi quelques reproches de ma mere ou de mes oncles, & j'en ai jugé par ſa réponſe : j'avois des expreſſions ſi piquantes, a-t-elle dit de moi, qu'il étoit impoſſible de garder ſes réſolutions.

On m'a laiſſé peu de tems pour reſpirer. M. Solmes eſt revenu ſeul, avec une abondance de grimaces & de complimens. Il venoit prendre congé de moi. Mais il avoit été trop bien inſtruit & trop adroitement encouragé, pour me donner l'eſpérance du moindre changement. Il m'a ſuppliée de ne pas faire tomber ſur lui la haine des rigueurs dont il avoit été

le triſte témoin. Il m'a demandé ce qu'il a cru devoir nommer ma compaſſion.

Le réſultat, m'a-t-il dit, étoit que, dans ſon malheur, on lui donnoit encore des eſpérances; &, quoique rebuté, dédaigné par l'objet de ſes adorations, il étoit réſolu de perſéverer auſſi long-tems qu'il me verroit fille, ſans regretter des ſervices, les plus longs & les plus pénibles dont il y ait eu d'exemple.

Je lui ai repréſenté, avec beaucoup de force, ſur quoi il devoit compter. Il m'a répondu qu'il n'en étoit pas moins déterminé à la perſévérance; & que, tandis que je ne ſerois pas à quelqu'autre homme, il devoit eſpérer. Quoi? lui ai-je dit, de l'eſpoir, de la perſévérance, lorſque je vous déclare, comme je le fais à ce moment, que mes affections ſont engagées..... quelque uſage que mon frere puiſſe faire de cet aveu....

« Il connoiſſoit mes principes. Il les » adoroit. Il ſe rendoit témoignage » qu'il pouvoit me rendre heureuſe, & » il n'étoit pas moins sûr que je voudrois » l'être. »

Je l'ai aſſuré que le parti de me conduire chez mon oncle répondroit mal à ſes vues: que ſi l'on me faiſoit cette vio-

lence, je ne le verrois de ma vie; je ne recevrois aucune de ſes lettres; je n'écouterois pas un mot en ſa faveur, dans quelques mains qu'il pût remettre ſes intérêts.

« Il en étoit déſeſpéré. Il ſeroit le plus » miſérable des hommes, ſi je perſiſtois » dans cette réſolution. Mais il ne doutoit » pas que mon pere & mes oncles ne » puſſent m'inſpirer des ſentimens plus » favorables. »

Jamais, jamais, monſieur; voilà de quoi vous devez être sûr.

« L'objet étoit digne de ſa patience, » & de tous les efforts qu'il étoit réſolu » de tenter. »

A mes dépens, monſieur! au prix de tout mon bonheur!

« Il eſpéroit de me voir engagée quelque jour à penſer autrement. Sa fortune, beaucoup plus conſidérable » encore qu'on ne ſe l'imaginoit, ſa » paſſion, qui ſurpaſſoit tout ce qu'on a » jamais ſenti pour une femme..... »

Je l'ai arrêté, & le priant d'entretenir de ſes richeſſes ceux qui pouvoient l'eſtimer à ce titre, je lui ai demandé, ſur le ſecond point, ce que devoit penſer de ſon amour une jeune perſonne qui avoit pour lui *plus d'averſion qu'on n'en a jamais ſenti*

*pour un homme*, & s'il y avoit quelque argument auquel cette déclaration ne répondît pas d'avance ?

« Ma très-chere demoiſelle, en be-
» gayant, & ſe jetant à genoux, que puis-
» je dire ? Vous me voyez à vos pieds.
» Ne me traitez pas avec ce mépris. »

Il eſt vrai qu'il offroit l'image d'une profonde douleur, mais ſous les traits les plus difformes & les plus odieux. Cependant je ne le voyois pas ſans regret dans cette humiliation. Je lui ai dit : il m'eſt arrivé auſſi, monſieur, de fléchir inutilement les genoux, & plus d'une fois, pour toucher des cœurs inſenſibles. Je les fléchirai encore, & même devant vous, s'il y a tant de mérite à les fléchir ; pourvu que vous ne vous rendiez pas l'inſtrument d'un frere cruel, pour mettre le comble à ſes perſécutions.

« Si les ſervices de toute ma vie, ſi
» des reſpects qui ſeront portés juſqu'à
» l'adoration..... hélas ! mademoiſelle,
» vous qui accuſez les autres de cruauté,
» ne voulez-vous pas que *la miſéricorde*
» ſoit une de vos vertus ? »

Dois-je être cruelle à moi-même, pour vous marquer ce que vous appellez de la *miſéricorde ?* Prenez mon bien, monſieur ; j'y conſens, puiſque vous êtes ici

dans une ſi haute faveur. Ne prétendez pas à moi ; je vous abandonne tout le reſte. D'ailleurs, la *miſéricorde* que vous demandez pour vous, vous feriez fort bien de l'avoir pour autrui.

« Si vous parlez de mes parens, ma-» demoiſelle, tout indignes qu'ils ſont » de mon attention, ordonnez, & vos » volontés ſeront des loix en leur fa-» veur. »

Moi ? monſieur ; que j'entreprenne de vous donner des entrailles, lorſque vous faites trop voir que la nature vous en a refuſé ? ou que j'achete de vous le bonheur de vos parens, par la perte du mien ? La miſéricorde que je vous demande, c'eſt pour moi-même. Puiſque vous avez quelque pouvoir ſur mes proches, ſoyez aſſez généreux pour l'employer en ma faveur. Dites-leur que vous commencez à vous appercevoir que mon averſion eſt invincible pour vous. Dites-leur, ſi vous êtes un homme ſage, que votre propre bonheur vous eſt trop cher, pour le mettre au haſard contre une antipathie ſi déclarée. Dites-leur, ſi vous voulez, que je ſuis indigne de vos offres ; & que, pour votre intérêt, comme pour le mien, vous n'êtes plus diſpoſé à ſolliciter une main qu'on s'obſtine à vous refuſer.

J'en courrai tous les riſques, m'a répondu l'effroyable monſtre, en ſe levant avec un viſage pâle, apparemment de rage, lançant des flammes de ſes yeux creux, & ſe mordant la levre de deſſous pour me faire connoître qu'il pouvoit être homme. Votre haine, mademoiſelle, ne ſera pas une raiſon qui puiſſe m'arrêter; & je ne doute point que dans peu de jours je n'aie le pouvoir.....

Que vous n'ayiez le pouvoir, monſieur.....

Il s'en eſt tiré aſſez heureuſement.... de vous montrer plus de généroſité que vous n'en avez eu pour moi, quoique tout le monde vante la nobleſſe de votre cœur. Sa phyſionomie convenoit à ſa colere. Elle paroît formée pour exprimer cette violente paſſion.

Au même inſtant, mon frere eſt entré. Ma ſœur, ma ſœur, m'a-t-il dit en grinçant les dents, achevez le rôle héroïque que vous avez entrepris. Il vous ſied à merveilles. Comptez néanmoins qu'il durera peu. Nous verrons ſi vous accuſerez les autres de tyrannie, après avoir exercé la vôtre avec tant d'inſolence. Mais laiſſez-la, laiſſez-la, M. Solmes; ſon regne eſt court. Vous la verrez bientôt aſſez humble & aſſez mortifiée. La petite

folle, apprivoisée, sentira les reproches de sa conscience, & vous demandera grace alors; trop heureuse de pouvoir l'obtenir!

Ce frere barbare auroit continué plus long-tems ses insultes, si Chorey n'étoit venue le rappeller par l'ordre de mon pere. Dans la douleur & l'effroi d'être traitée si brutalement, je passois d'une chaise sur une autre, avec toutes les marques d'une violente agitation. M. Solmes a tenté de s'excuser, en m'assurant qu'il étoit fort affligé de l'emportement de mon frere. Laissez-moi, monsieur, laissez-moi, où vous m'allez voir tomber sans connoissance. En effet, je me suis cru prête à m'évanouir.

Il s'est recommandé à ma faveur, avec un air d'assurance qui m'a paru augmenter par l'abattement où il me voyoit. Il a profité même de ma situation, pour se saisir d'une de mes mains tremblantes, que toute ma résistance n'a pu l'empêcher de porter à son odieuse bouche. Je me suis éloignée de lui avec indignation. Il est sorti en redoublant ses grimaces, & ses révérences; fort content de lui-même, autant que j'en ai pu juger, & jouissant de ma confusion. Je l'ai encore devant les yeux. Il me semble que je le vois, se

retirant lourdement en arriere, ſe courbant à chaque pas, juſqu'à ce que la porte, qui étoit ouverte, & contre le bord de laquelle il a donné en reculant, l'a fait ſouvenir heureuſement de me tourner le dos.

Auſſitôt que je me ſuis trouvée ſeule, Betty eſt venue m'apprendre qu'on m'accordoit enfin la permiſſion de remonter à ma chambre. Elle avoit ordre, m'a-t-elle dit, de m'exhorter à faire des réflexions ſérieuſes, parce que le tems étoit court; quoiqu'elle m'ait fait entendre qu'on pourroit m'accorder juſqu'à ſamedi.

Dans la liberté que je lui laiſſe de parler, elle m'a raconté que mon frere & ma ſœur ont été blâmés de s'être trop emportés avec moi; mais qu'après avoir recueilli toutes les circonſtances, ſur leur récit & ſur celui de mon oncle, on s'eſt déterminé plus que jamais en faveur de M. Solmes. Il prétend lui-même que ſa paſſion eſt plus vive pour moi qu'elle n'a jamais été, & que, loin d'être rebuté par mes diſcours, il a trouvé des charmes à m'entendre. On ne l'entend parler qu'avec extaſe, de la bonne grace & de l'air de dignité avec lequel je ferai les honneurs de ſa maiſon. Betty me fait d'autres peintures auſſi flatteuſes, ſans que je puiſſe

juger si elles sont d'elle ou de lui. La conclusion, dit-elle, avec son insolence ordinaire, est de me soumettre de bonne grace; ou, ce qu'elle me conseille encore plus, de faire mes conditions moi-même avec lui. Si je manque l'occasion, elle peut me répondre qu'à la place de M. Solmes, elle n'en seroit pas disposée à me mieux traiter; & quelle femme au monde, m'a répété plusieurs fois cette effrontée créature, aimera mieux *admirer* un jeune libertin, que d'être admirée elle-même par un homme sage, & d'un caractere à l'être toujours?

Elle ajoute qu'il faut que mon bonheur ou mon adresse aient été surprenans, pour avoir trouvé le moyen de cacher mes papiers. Je dois bien m'imaginer, dit-elle, qu'elle n'ignore pas que j'ai sans cesse la plume à la main: & comme j'apporte tous mes soins à lui en dérober la connoissance, elle n'est pas obligée de me garder le secret. Cependant elle n'aime point à nuire: elle est portée au contraire à rendre service, & l'art de concilier a toujours été son talent. Si elle me vouloit autant de mal que je me le figure, peut-être, ne serois-je plus chez mon pere: ce qu'elle ne dit pas néanmoins pour se faire un mérite auprès de moi; car, au fond, il seroit de mon

## LETTRE LXXVI.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Mercredi, 5 d'Avril, à 11 heures.

JE ſuis réduite à dérober quelques momens pour vous écrire, & à faire uſage de mes proviſions ſecretes. On n'a pas manqué d'enlever tout ce qu'on a pu trouver de plumes & de papier dans mon appartement. C'eſt un récit auquel je reviendrai bientôt.

Il n'y a pas plus d'une heure que j'ai porté ma longue lettre au dépôt. J'y ai mis en même tems un billet pour M. Lovelace, où, dans la crainte que ſon impatience ne le porte à quelque témérité, je lui apprends, en quatre lignes, « que » l'entrevue eſt paſſée, & que je com» mence à me flatter que la fermeté de » mon refus fera perdre courage à M. Sol» mes & à ſes protecteurs. »

Quoique l'excès de mes fatigues, & la nuit que j'ai paſſée preſque entiere à vous écrire, m'aient fait demeurer ſi long-tems au lit que je n'ai pu faire par-

tir plutôt ma lettre, j'eſpere que vous la recevrez aſſez tôt pour trouver le tems de me répondre ce ſoir, ou demain de grand matin. Ma plus vive impatience à préſent, c'eſt de ſavoir ſi je puis compter ou non ſur l'indulgence de votre mere. Vous en ſentirez l'importance, ſi vous conſidérez qu'ils ſont réſolus de m'enlever ſamedi, au plus tard, pour la maiſon de mon oncle, & peut être dès demain.

Avant que de paſſer à la nouvelle violence qui m'a fait perdre mon papier & mes plumes, il faut vous informer, en peu de mots, de quelques circonſtances qui l'ont précédée.

Ma tante, qui ſemble n'avoir plus d'autre maiſon que la nôtre, auſſi bien que M. Solmes & mes deux oncles, eſt montée chez moi au moment de mon réveil. Elle m'a dit que je ne devois pas faire difficulté d'entendre ce que M. Solmes raconte de M. Lovelace, ne fût-ce que pour m'éclaircir de pluſieurs choſes qui me convaincroient de la baſſeſſe de ſon caractere, & qu'il ne peut jamais faire qu'un mauvais mari : que je ſerois libre de les expliquer à mon gré, & de les prendre, ſi je voulois, au déſavantage de M. Solmes ; mais que j'étois d'autant plus

intéreſſée à ne les pas ignorer, qu'il y en avoit quelques unes qui me regardoient perſonnellement.

Je lui ai répondu, que ma curioſité n'étoit pas fort vive, parce que j'étois sûre qu'elles ne pouvoient être à mon déſavantage, & que M. Lovelace n'avoit aucune raiſon de m'attribuer l'empreſſement dont quelques uns de mes amis avoient eu l'injuſtice de m'accuſer.

Il ſe donnoit, m'a-t-elle dit, de grands airs ſur l'éclat de ſa naiſſance, & il parloit de notre famille avec mépris; comme s'il croyoit ſe rabaiſſer par une alliance avec nous. Je ſuis convenue que, ſi ce reproche avoit quelque fondement, c'étoit un indigne homme, de parler mal d'une famille qui, à l'exception de la pairie, n'étoit pas inférieure à la ſienne. J'ai ajouté que cette dignité même me paroiſſoit jeter moins d'honneur que de honte ſur ceux qui n'ont point aſſez de mérite pour lui prêter autant d'ornement qu'ils en reçoivent d'elle; qu'à la vérité l'abſurde orgueil de mon frere, qui lui faiſoit déclarer de toutes parts qu'il ne s'allieroit jamais qu'à la haute nobleſſe, avoit pu faire naître des doutes injurieux pour la nôtre : mais que, ſi j'étois bien sûre que, par une autre ſorte d'orgueil, où je

ne

ne trouverois que de la baſſeſſe, M. Lovelace fût capable de prendre droit d'un avantage accidentel pour nous inſulter ou pour s'eſtimer trop, je le croirois auſſi mépriſable du côté du jugement, qu'il pouvoit l'être par ſes mœurs.

Elle a pris plaiſir à me répéter qu'il s'étoit donné ſouvent ces outrageantes libertés; avec l'offre de m'en fournir des preuves qui me ſurprendroient.

J'ai répondu que, quelque certitude qu'elle trouvât dans les preuves, haï, comme il l'étoit de toute notre famille, qui s'emportoit ouvertement contre lui dans toutes ſortes de lieux, les principes de la juſtice commune ſembloient demander qu'on approfondît à quelle occaſion il s'étoit rendu coupable du crime qu'on lui reprochoit, & ſi les invectives de quelques uns de mes amis, trop enflés de leurs richeſſes, qui leur faiſoient peut-être mépriſer tous les autres avantages, & nuire à leurs propres prétentions de nobleſſe, pour décrier la ſienne, ne l'avoient pas excité à parler d'eux avec le même mépris. En un mot, ai-je conclu, pouvez-vous dire, madame, que la haine ne ſoit pas auſſi envenimée de notre côté que du ſien? Parle-t-il de nous avec moins de ménagement que nous ne parlons de lui?

& quant à l'objection ſi ſouvent répétée, qu'il ſeroit un mauvais mari, croyez-vous qu'il puiſſe jamais traiter une femme plus mal que je l'ai été, ſur-tout par mon frere & par ma ſœur ?

Ah ! ma niece, ah ! chere Clary, que ce méchant homme a jeté de fortes racines dans votre cœur !

Peut-être vous trompez-vous, madame. Mais en vérité, les peres & les meres qui veulent faire entrer une fille dans leurs idées ſur des points de cette nature, devroient ſe garder ſoigneuſement de haſarder des choſes qui puiſſent lui faire une loi de générosité & d'honneur de prendre parti pour l'homme qu'ils ont en averſion. Cependant, tout examiné, comme j'ai offert de renoncer à lui pour jamais, je ne vois pas d'où vient cette affectation continuelle de me parler de lui, ni pourquoi l'on exigeroit que je prêtaſſe l'oreille aux détails qui le regardent.

Mais enfin, ma niece, vous ne ſauriez prétendre qu'il y ait aucun mal à vous laiſſer raconter par M. Solmes ce que M. Lovelace a dit de vous. Avec quelque rigueur que vous l'ayiez traité, il brûle de vous revoir. Il vous demande en grace de l'entendre ſur ce point.

Si vous croyez, madame, qu'il ſoit convenable de l'entendre..... Oui, chere Clary, a-t-elle interrompu vivement, très-convenable.

Ce qu'il dit de moi, madame, vous a-t-il convaincue de la baſſeſſe de M. Lovelace ?

Oui, ma chere, & que vous êtes obligée de le déteſter.

Eh bien ! madame, ayez la bonté de me le faire entendre de vous. Il n'eſt pas beſoin que je voie M. Solmes, lorſque le récit qu'il veut me faire ſera d'un double poids dans votre bouche. Apprenez-moi, madame, ce qu'on a oſé dire de moi.

Il m'a paru que ma tante étoit dans le dernier embarras. Cependant, après s'être un peu remiſe : fort bien, m'a-t-elle dit ; je vois à quel point votre cœur eſt attaché. J'en ſuis affligée, miſs, car je vous aſſure qu'on y fera peu d'attention. Vous ſerez madame Solmes, & plutôt que vous ne vous y attendez.

Si le conſentement du cœur & le témoignage de la voix ſont néceſſaires au mariage, je ſuis sûre, de n'être jamais mariée à M. Solmes : & de quel excès mes parens ne ſeront-ils pas reſponſables, s'ils emploient la force pour mettre ma

main dans la ſienne, & pour l'y tenir juſqu'à la fin de la cérémonie ; pendant qu'évanouie d'horreur, je ſerai peut-être hors d'état de le ſentir.

Quelle peinture romaneſque me faites-vous d'un mariage forcé ? D'autres vous répondroient, ma niece, que c'eſt celle de votre propre obſtination.

C'eſt à quoi je m'attendrois de la part de mon frere & de ma ſœur : mais vous, madame, je ſuis sûre que vous mettez de la diſtinction entre l'opiniâtreté & l'antipathie.

L'antipathie ſuppoſée, ma chere, peut avoir ſa ſource dans une opiniâtreté réelle.

Je connois mon cœur, madame, & je ſouhaiterois que vous le connuſſiez de même.

Mais voyez du moins encore une fois M. Solmes. On vous en ſaura gré, & vous ferez plus que vous ne vous imaginez pour vous.

Pourquoi le voir, madame ? Prend-il plaiſir à s'entendre déclarer l'averſion que j'ai pour lui ? Se propoſe-t-il de redoubler l'animoſité de mes amis contre moi ? O ruſe, ô cruelle ambition de mon frere !

Ma tante m'a jeté un regard de pitié,

comme pour entrer dans le ſens de mon exclamation. Cependant elle m'a répondu que mon imagination créoit des monſtres ; que je ſuppoſois de l'animoſité, du redoublement.....

Leur animoſité redoublera, madame, s'ils s'offenſent de me voir déclarer à M. Solmes que je le déteſte pour mari.

M. Solmes, m'a-t-elle dit, mérite en vérité de la compaſſion. Il vous adore. Il eſt dans une mortelle impatience de vous revoir. Il ne vous trouve que plus charmante, depuis la maniere cruelle dont vous l'avez traité. Il ne parle de vous qu'avec tranſport.

Difforme créature! ai-je penſé en moi-même. Lui! des tranſports?

Quelle doit être la cruauté de ſon cœur, ai-je repris, pour ſe faire un ſpectacle de tant de diſgraces, auxquelles il contribue volontairement! Mais je vois, je vois, madame, que je ſuis conſidérée ici *comme un oiſeau en cage*, qu'on pique & qu'on irrite, pour en faire le jouet de mon frere, de ma ſœur & de M. Solmes. Ils trouvent, dans mes peines, le ſujet d'une joie cruelle. Moi! madame, que je voie cet homme-là? un homme incapable de pitié? Je ne le verrai pas, ſi je puis éviter de le voir. Non, non, je ne le verrai pas.

Quel ſens, votre vivacité vous fait donner à l'admiration dont M. Solmes eſt rempli pour vous ! Tous vos emportemens d'hier, tous vos mépris, n'empêchent pas qu'il ne vous trouve adorable juſque dans vos rigueurs. Je vous réponds qu'il n'eſt pas auſſi peu généreux, auſſi inſenſible que vous le croyez. Allons, ma chere niece ; votre pere & votre mere s'y attendent ; il faut conſentir à le voir encore une fois ; il faut entendre ce qu'il doit vous dire.

Comment pourrois-je y conſentir, lorſque vous-même, madame, à l'exemple de tous les autres, vous avez expliqué l'entrevue d'hier comme un encouragement pour ſes prétentions ; lorſque j'ai déclaré ſolemnellement que, ſi je conſentois à le recevoir, elle pouvoit être expliquée dans ce ſens ; & lorſque je ſuis déterminée au contraire à ne le jamais ſouffrir ?

Vous auriez pu, miſs, vous diſpenſer de faire tomber vos réflexions ſur moi. Je vois que, d'un côté comme de l'autre, je n'ai pas beaucoup de remerciemens à prétendre.

Elle eſt ſortie en courant. Je l'ai rappellée, je l'ai ſuivie juſqu'à l'eſcalier ; elle a refuſé de m'entendre. Le mouvement précipité qu'elle a fait pour ſortir

a donné occasion à celui de quelque vil espion qui nous écoutoit, & dont j'ai entendu le bruit lorsqu'il s'est retiré.

A peine étois-je un peu remise de cette attaque, que l'illustre Betty est entrée: Miss, on attend l'honneur de votre compagnie dans votre parloir.

Eh qui, Betty? Que sais-je, miss? C'est peut-être votre sœur, peut-être votre frere. Je suis sûre qu'ils ne monteront point ici pour vous voir.

M. Solmes est-il parti?

Je le crois, miss. Voudriez-vous qu'on le fît rappeller? m'a demandé l'insolente créature.

Je suis descendue: & qui pouvois-je trouver dans mon parloir, si ce n'étoit mon frere & M. Solmes, qui s'étoit caché derriere la porte, pour n'être pas vu; tandis que mon frere m'a conduite par la main jusqu'à la premiere chaise? J'ai frémi, comme à la vue d'un spectre.

Il est question de vous asseoir, Clary. Et de quoi encore, mon frere? De quoi, ma sœur? il faut vous défaire, s'il vous plaît, de cet air méprisant, & prendre la peine d'écouter ce que M. Solmes va vous dire. Appellée encore pour leur servir de jouet! ai-je pensé en moi-même.

Mademoiselle, s'est hâté de dire M. Sol-

mes, comme s'il eût craint de n'avoir pas le tems de parler, M. Lovelace fait profession d'une haine ouverte pour le mariage, & son dessein est de vous perdre d'honneur, si jamais.....

Lâche délateur! ai-je interrompu d'un ton fort vif, arrachant ma main de celles de mon frere, qui la tiroit insolemment pour la lui offrir; c'est vous-même qui êtes l'ennemi de mon honneur, si c'est déshonorer une ame libre que de vouloir la forcer.

La violente créature, s'est écrié mon frere. Mais vous n'êtes point encore partie, miss (en résistant aux efforts que je faisois pour me dégager).

Que prétendez-vous donc, monsieur, par cette affreuse violence? Vous retenir ici, miss: &, me voyant prête à lui échapper, il a passé ses bras autour de moi. Faites donc retirer M. Solmes. Pourquoi me traiter si cruellement? Qu'il ne soit pas témoin, pour votre propre honneur, de la barbarie d'un frere pour une sœur qui n'a pas mérité cet indigne traitement. J'ai continué de me débattre avec tant d'ardeur, qu'étant forcé de me laisser libre, il m'a traitée de *furie*. Voyez, a-t-il dit à M. Solmes, quelle force l'opiniâtreté donne à une femme: je n'ai pu

la retenir. J'avois déjà volé vers la porte, qui étoit demeurée ouverte; & remontant à ma chambre avec la même légéreté, je m'y ſuis enfermée ſous la clef, tremblante en verité & tout hors d'haleine.

Un quart-d'heure après, Betty eſt venue frapper bruſquement, en me priant à haute voix d'ouvrir, & d'un ton qui m'a cauſé autant d'effroi qu'elle paroiſſoit en avoir elle-même. J'ai ouvert. Miſéricorde! m'a-t-elle dit. On n'a jamais vu de pareil tumulte (marchant de côté & d'autre, & s'éventant avec ſon mouchoir): des maîtres & des maîtreſſes en fureur; d'autres obſtinés! un pauvre amant qui ſe déſeſpere! des oncles enragés! Un.... O Dieu! Dieu! quelle ſera la fin de cette confuſion? & pourquoi, s'il vous plaît, tant de trouble? parce qu'une jeune demoiſelle peut être heureuſe, & ne le veut pas; parce qu'une jeune demoiſelle veut un mari, & n'en veut pas. Quel déſordre dans une maiſon où l'on étoit accoutumé à vivre ſi tranquille!

Elle a fait durer quelque tems cette ſcene, ſans ceſſer de parler à elle-même; tandis que, prenant patience ſur ma chaiſe, & bien perſuadée que ſa commiſſion ne me ſeroit pas agréable, j'ai attendu la fin de ce beau ſoliloque.

Elle s'eſt tournée vers moi : je dois faire ce qu'on m'ordonne, m'a-t-elle dit, & ce n'eſt pas ma faute. Votre colere, miſs, ne doit pas tomber ſur moi. Mais il faut que j'emporte à ce moment vos plumes & votre encre.

Par l'ordre de qui ?

De votre pere & de votre mere.

Qui m'aſſurera que cet ordre vient d'eux ? Elle alloit paſſer dans mon cabinet. Je l'ai prévenue. Touchez à quelque choſe ici, ſi vous l'oſez. Miſs Dolly eſt entrée à l'inſtant. Hélas ! oui, chere miſs, m'a dit cette tendre amie, les larmes aux yeux ; il faut remettre votre plume & votre encre à Betty ou à moi.

Le faut-il, chere couſine ? Je vais donc vous les donner ; mais ce ne ſera point à cette effrontée. J'ai remis mon écritoire entre ſes mains. Je ſuis au déſeſpoir, m'a dit la triſte miſs, de ne vous apporter que des ordres fâcheux : mais votre pere ne veut plus vous ſouffrir dans cette maiſon. Il a juré que demain, ou ſamedi au plus tard, vous ſerez menée chez mon oncle Antonin. On ne vous enleve vos plumes & votre encre que pour vous ôter le moyen d'en avertir perſonne.

Elle m'a quittée d'un air plus triſte encore que ſon diſcours, chargée de mon

écritoire garnie, & d'un paquet de plumes qu'on avoit observé dans la recherche d'hier, & qu'elle avoit reçu ordre de me demander particuliérement. C'eſt un bonheur que, n'ayant point eu beſoin d'en prendre depuis, parce que j'en ai caché une douzaine d'autres en différens endroits, le paquet ſe ſoit trouvé entier; car je ne doute pas qu'ils n'euſſent pris ſoin de les compter.

Betty eſt demeurée près de moi, pour me raconter que ma mere eſt à préſent auſſi animée contre moi qu'aucun autre; que mon ſort eſt décidé; que la violence de ma conduite ne m'a laiſſé aucun défenſeur; que M. Solmes ſe mord les levres, murmure, & paroît, dit-elle, rouler plus d'idées dans ſa tête qu'il ne lui échappe de paroles. Elle prétend néanmoins que ce cruel perſécuteur a pris plaiſir à me voir, quoique ſûr du tourment qu'il me cauſe, & qu'il demande à me voir encore. Ne faut-il pas, ma chere, que cet homme ſoit un vrai ſauvage?

Elle dit que mon oncle Harlove a déclaré qu'il m'abandonnoit; qu'il prend pitié de M. Solmes; mais qu'il lui recommande néanmoins de ne pas ſe reſſentir un jour de mon mépris: que mon oncle Antonin eſt d'avis, au contraire, que je

dois en porter la peine : que, pour elle, qui appartient auſſi à la famille, elle ne me cache pas qu'elle ſeroit volontiers de la même opinion.

Comme il ne me reſte point d'autre voie que la ſienne pour être informée de leurs diſcours & de leurs deſſeins, j'ai quelquefois une patience que je n'aurois pas dans d'autres tems pour ſes effronteries. Dans le fond, il ſemble que mon frere & ma ſœur l'admettent à tous leurs conſeils.

Miſs Hervey eſt remontée, à ce moment, pour me demander une proviſion d'encre qu'ils ſe ſont ſouvenus d'avoir remarquée dans mon cabinet. Je n'ai pas héſité à la donner. Moins ils me ſoupçonneront de pouvoir écrire, plus j'eſpere qu'ils auront de penchant à m'accorder quelque délai.

Vous voyez, ma chere, quelle eſt à préſent ma ſituation. Tout mon eſpoir, toute ma confiance eſt dans la faveur de votre mere. Si je perds cette reſſource, j'ignore ce que je puis devenir : & qui ſait, de momens en momens, à quoi votre malheureuſe amie doit s'attendre ?

## LETTRE LXXVII.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Mercredi, à 4 heures après midi.

JE reviens du dépôt, où j'ai porté la lettre que je venois de finir, avec celle de M. Lovelace que je ne vous avois point envoyée. J'ai été ſurpriſe d'y trouver encore ma lettre précédente. Ainſi vous les recevrez toutes deux à la fois.

Il me reſte néanmoins quelque inquiétude ſur le retardement de celle que vous devriez avoir reçue. Mais je conçois que votre meſſager n'eſt pas toujours libre. Je ne laiſſerai pas de porter tout ce que j'écrirai, auſſi-tôt que chaque lettre ſera finie. La prudence ne me permet pas, à préſent, de garder le moindre papier autour de moi. Je ſuis même obligée de m'enfermer pour écrire, dans la crainte d'être ſurpriſe, depuis qu'on ne me croit plus d'encre & de plumes.

J'ai trouvé une nouvelle lettre de ce diligent & officieux perſonnage. Elle me confirme qu'il ne ſe paſſe rien dans cette

maiſon dont il ne ſoit informé ſur le champ ; car elle doit avoir été écrite avant qu'il ait pu recevoir mon dernier billet, & dépoſée apparemment lorſqu'on eſt venu le prendre : cependant il me félicite ſur la fermeté que j'ai marquée, dans cette occaſion, avec M. Solmes & mon oncle.

Il m'aſſure néanmoins « qu'ils ſont plus » déterminés que jamais à l'emporter » ſur moi. Il me fait des complimens » de la part de tous ſes proches. Leur » plus ardente envie, dit-il, eſt de me » voir dans leur famille. Il me preſſe » de quitter cette maiſon, tandis que » j'en ai le pouvoir. Il me demande encore la permiſſion d'envoyer le carroſſe » de ſon oncle, à ſix chevaux, pour » attendre mes ordres à la barriere qui » mene au taillis.

» Il répete que les articles dépendront de ma volonté. Milord M... & » ſes deux tantes ſe rendront garans de » ſon honneur & de ſa droiture. Mais » ſi je ne ſouhaite pas de choiſir pour » aſyle la maiſon de l'une ou de l'autre » de ſes tantes, ni de le rendre le plus » heureux des hommes auſſitôt qu'il le » deſire, il me propoſe de me retirer » dans ma propre terre, & d'y accep-

» ter la garde & la protection de milord
» M... juſqu'à l'arrivée de M. Mor-
» den. Il ſait le moyen, dit-il, de m'y
» établir avec autant de facilité que
» d'honneur. A la premiere invitation
» de ma part, elle ſera remplie de tou-
» tes ſes parentes. Madame Norton &
» miſs Howe ne ſe feront pas preſſer,
» apparemment, pour y venir paſſer
» quelque tems avec moi. Plus d'obſta-
» cle alors, ni de prétexte aux chicanes:
» & ſi c'eſt mon intention, il ne m'y
» rendra pas la moindre viſite; il ne
» parlera point de mariage, que la paix
» ne ſoit rétablie, qu'il n'ait employé
» toutes les méthodes que je lui preſcrirai
» pour ſe réconcilier avec mes amis, que
» mon couſin ne ſoit arrivé, qu'on n'ait
» dreſſé des articles auxquels M. Morden
» ait donné ſon approbation, & que je
» ne ſois ſatisfaite des preuves que j'aurai
» reçues de ſa réformation. »

A l'égard de la répugnance qu'une perſonne de mon caractere peut ſentir à quitter la maiſon paternelle, il obſerve, (& je crois ſon obſervation trop vraie) « que le traitement que j'eſſuie eſt dans » la bouche de tout le monde. Cepen-» dant il m'aſſure que la voix publique » eſt en ma faveur. Mes amis, eux-

» mêmes, dit-il, s'attendent que je me
» ferai juſtice; ſans quoi, quel motif
» auroient-ils pour me tenir dans une
» eſpece de priſon ? Il prétend que,
» traitée comme je le ſuis, l'indépen-
» dance à laquelle j'ai droit eſt une raiſon
» qui ſuffit pour juſtifier le changement
» de ma demeure, ſi c'eſt le parti au-
» quel je veux m'attacher ; ou le deſir de
» prendre poſſeſſion de ma terre, ſi je
» veux me borner à ce prétexte : que ſi
» j'avois quelque tache à redouter, la
» conduite de mes parens l'auroit déjà
» jetée ſur moi : que mon honneur ne
» ſauroit m'intéreſſer plus que lui-même
» & tous les ſiens, puiſqu'il a l'eſpé-
» rance de me voir à lui pour jamais :
» & s'il eſt queſtion, dit-il, de ſuppléer
» à la perte de ma propre famille, il croit
» penſer avec raiſon, qu'il y en a peu
» d'auſſi propres que la ſienne à cette
» eſpece de dédommagement, par quel-
» que voie que je lui faſſe l'honneur
» d'accepter ſa protection & ſes ſervices.
» Mais il proteſte qu'à toutes ſortes de
» riſques, il empêchera que je ne ſois
» menée chez mon oncle, parce qu'il eſt
» sûr de me perdre ſans reſſource, ſi
» j'entre une fois dans cette redoutable
» maiſon. Il m'apprend que mon frere,

» ma ſœur & M. Solmes doivent s'y » trouver pour me recevoir ; que mon » pere & ma mere n'en approcheront » pas avant la célébration ; mais qu'en- » ſuite ils paroîtront tous deux, dans » l'eſpérance de me réconcilier avec mon » odieux mari, en me repréſentant les » loix ſacrées d'un double devoir. »

Hélas ! ma chere, avec quelle violence ſuis-je pouſſée entre deux extrémités cruelles ? Cependant ce dernier avis n'a que trop de vraiſemblance. Chaque pas qui ſe fait ici ſemble tendre à ce but ! & ne me l'a-t-on pas preſque ouvertement déclaré ?

Il avoue « que, ſur des intelligences, „ dont il connoît la certitude, il a déjà „ pris toutes ſes meſures ; mais que, par „ conſidération pour moi (car je dois „ ſuppoſer, dit-il, que ſes reſſentimens „ n'ont pas d'autre frein), il deſire ſi vi- „ vement d'éviter les voies extrêmes, „ qu'il a ſouffert qu'une perſonne peu „ ſuſpecte, & qui feindra de ne le pas „ connoître, découvre à mes parens „ quelles ſont ſes réſolutions, s'ils per- „ ſiſtent dans le deſſein de me conduire „ malgré moi chez mon oncle. Son eſ- „ pérance, dit-il, eſt que la crainte de „ quelque événement tragique pourra

„ leur faire changer de meſures ; quoi-
„ qu'en ſuppoſant qu'elle ne produiſe pas
„ cet effet, il s'expoſe, par un avis de cette
„ conſéquence, au riſque de voir redou-
„ bler leur garde. „

N'êtes-vous pas ſurpriſe, ma chere, de la hardieſſe & de la réſolution de cet homme-là ?

« Il me demande quelques lignes de
„ réponſe, avant la nuit, ou demain au
„ matin. S'il ne reçoit pas cette faveur,
„ il en conclura que je ſuis gardée plus
„ étroitement, & qu'il n'a pas un mo-
„ ment à perdre pour agir, dans cette ſup-
„ poſition. „

Vous verrez par cet extrait, comme par ſa lettre précédente, qui eſt à peu près dans le même langage, combien il tire d'avantage de ma ſituation, dans ſes offres, dans ſes déclarations, & même dans ſes menaces. Auſſi me garderois-je bien de les ſouffrir, ſans une ſi forte raiſon.

Il faut, après tout, que je me détermine promptement à quelque choſe, ſi je ne veux pas me trouver bientôt dans l'impoſſibilité de me ſecourir moi-même. Mais je veux vous envoyer ſa lettre ſous l'enveloppe même de celle-ci, afin que vous jugiez mieux de ſes propoſitions, &

de ſes intelligences. Je me ſerois épargné la peine d'en faire un extrait, ſi cette penſée m'étoit venue plutôt, & ſi j'avois fait réflexion auſſi qu'il ne doit plus me reſter d'écrit entre les mains. Je ne puis oublier ce qu'elle contient, quoique je ſois fort embarraſſée pour y répondre. Me jeter ſous la protection de ſa famille, eſt une démarche dont je ne ſoutiens pas l'idée..... Mais je n'examinerai pas ſérieuſement ſes propoſitions, ſans avoir reçu de vous un autre éclairciſſement, dont le délai coûte beaucoup à mon impatience. Il eſt certain que de la bonté de votre mere dépendent les ſeules eſpérances auxquelles je puiſſe m'attacher par choix. Je ne vois aucune protection qui puiſſe me faire plus d'honneur que la ſienne, d'autant plus que ma fuite alors ne ſeroit point une breche irréparable, & que je pourrois retourner chez mon pere, à des conditions qui me délivreroient de Solmes, ſans m'affranchir de l'autorité paternelle. Je ne penſe point à l'indépendance; ce qui diminue beaucoup la difficulté pour votre mere : & quand je ſerois forcée d'uſer de mon droit, je ne voudrois jamais l'étendre plus loin que mon frere, qui jouit du ſien dans la terre qu'on lui a léguée, ſans y trou-

ver d'oppoſition. Dieu me préſerve de me croire jamais dégagée du joug de la nature, quelque droit que je puiſſe tirer du teſtament de mon grand-pere! En me laiſſant ſa terre, comme une reçompenſe de ma ſoumiſſion & de mon reſpect, il n'a pas eu deſſein de m'élever au-deſſus de mon devoir; & cette réflexion, qu'on m'a repréſentée avec juſtice, me fera toujours craindre de ne pas répondre à ſes intentions. Hélas! ſi mes amis connoiſſoient le fond de mon cœur! S'ils en avoient du moins l'opinion qu'ils ont toujours eue! car, je le répete encore, s'il ne me trompe pas moi-même, il n'eſt pas changé, quoique celui de mes amis le ſoit beaucoup.

Que votre mere vous permette ſeulement de m'envoyer ſon carroſſe, ou une chaiſe, au même lieu où M. Lovelace propoſe de faire venir celui de ſon oncle. Dans mes terreurs continuelles, je ne balancerois pas un moment à me déterminer. Vous me placeriez, comme je vous l'ai déjà dit, où vous le jugeriez à propos: dans une cabane, dans un grenier, déguiſée en ſervante; ou ſous le nom, ſi vous voulez, de la ſœur d'un de vos gens. Ainſi, j'éviterois, d'un côté, M. Solmes; & de l'autre, le chagrin de chercher un refuge

dans une famille qui eſt en guerre avec la mienne. Je ſerois contente de mon ſort! Si votre mere me refuſe, quel aſyle, quelle eſpérance me reſte-t-il au monde? Très-chere miſs Howe, ſecourez de vos conſeils une malheureuſe amie.

* * *

J'avois quitté la plume. L'excès de mon inquiétude me faiſoit craindre de m'abandonner à mes propres réflexions. J'étois deſcendue au jardin pour eſſayer de rendre un peu de calme à mon eſprit, en changeant la ſcene. A peine avois-je fait un tour dans l'allée des noiſettiers, que Betty eſt venue à moi : prenez garde, miſs! voici votre pere, voici votre oncle Antonin, votre frere & votre ſœur, qui ſe promenent à vingt pas de vous; & votre pere m'ordonne de voir où vous êtes, dans la crainte qu'il a de vous rencontrer.

Je me ſuis jetée dans une allée de traverſe; & voyant paroître ma ſœur, je n'ai eu que le tems de me retirer derriere une charmille, pour attendre qu'ils fuſſent paſſés. Il me ſemble que ma mere n'eſt pas en bonne ſanté. Ma mere garde ſa chambre. S'il arrivoit qu'elle ſe trouvât plus mal, ce ſeroit un ſurcroît de mal-

heur pour moi, dans l'idée que tous ces troubles auroient fait trop d'impreſſion ſur ſon cœur.

Vous ne ſauriez vous imaginer, ma chere, quelles ont été mes agitations, derriere cette charmille, en voyant paſſer mon pere ſi près de moi. J'ai pris plaiſir à le regarder au-travers des branches; mais j'ai tremblé comme une feuille, lorſque je lui ai entendu prononcer ces terribles paroles : « mon fils, & vous, Bella, » & vous mon frere, je vous abandonne » entiérement la concluſion de cette af» faire. » Je ne puis douter qu'il ne fût queſtion de moi. Cependant, pourquoi me ſuis-je ſentie ſi touchée, puiſque ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſuis abandonnée à leur cruauté ?

Pendant que mon pere étoit au jardin, j'ai fait préſenter mes reſpects à ma mere, & demander l'état de ſa ſanté, par Chorey, que le haſard m'a fait rencontrer ſur l'eſcalier ; car, à l'exception de ma geoliere, aucun des domeſtiques n'oſe ſe trouver ſur mon paſſage. J'ai reçu une réponſe ſi mortifiante, que, ſans regretter mon inquiétude pour une ſanté ſi chere, je me ſuis repentie du moins de mon meſſage : « Qu'elle ſe diſpenſe de cette curioſité » pour des déſordres dont elle eſt la cauſe,

» Je ne veux recevoir d'elle aucun com-
» pliment. »

Ce langage eſt bien dur, ma chere! vous conviendrez qu'il eſt bien dur.

Cependant j'ai le plaiſir d'apprendre que ma mere eſt déjà mieux. C'étoit un accès de colique, à laquelle vous ſavez qu'elle eſt ſujette, & dont on la croit délivrée. Plaiſe au ciel qu'elle le ſoit! car on rejette ſur moi tout ce qui arrive de mal dans cette maiſon.

Une ſi bonne nouvelle méritoit de ne pas être accompagnée d'une circonſtance fort déſagréable: Betty m'a déclaré qu'elle avoit ordre de me faire ſavoir que mes promenades au jardin & mes viſites à ma voliere deviennent ſuſpectes, & que, ſi je demeure ici juſqu'à ſamedi ou lundi, elles me ſeront interdites. Peut-être n'a-t-on deſſein que de me faire trouver moins de répugnance à me rendre chez mon oncle. On a dit auſſi à Betty que, ſi je me plaignois de ces ordres, & de n'avoir plus la liberté d'écrire, elle pouvoit me répondre « que la lecture m'étoit » plus convenable que l'écriture: que » l'une pouvoit m'inſtruire de mon de-» voir, au lieu que l'autre n'avoit ſervi » qu'à m'endurcir dans l'obſtination: » que mes ouvrages de main me feroient

» plus utiles que ces promenades ſi fré-
» quentes, qu'on me voyoit faire de toute
» ſorte de tems. »

Ainſi, ma chere, ſi je ne me hâte pas de prendre une réſolution, je me trouverai dans l'impuiſſance abſolue d'éviter le malheur qui me menace, & je perdrai la conſolation de vous communiquer mes peines.

* *

Mercredi au ſoir.

Tout eſt en déſordre dans la maiſon. Betty fait l'office d'eſpion, dedans & dehors. On dreſſe quelque machine, ſans que je puiſſe m'imaginer ce qui ſe paſſe. Je ſuis déjà preſque auſſi mal de corps que d'eſprit. Réellement, je me ſens le cœur fort abatu.

Je veux deſcendre, quoiqu'il ſoit preſque nuit, ſous prétexte de me remettre en prenant un peu l'air. Il eſt impoſſible à préſent que vous n'ayiez pas reçu mes deux dernieres lettres. Je porterai celle-ci au dépôt, ſi je le puis; avec celle de M. Lovelace, que je vais mettre ſous la même enveloppe; de peur qu'on ne recommence les recherches.

Mon

Mon Dieu ! que vais-je devenir ? Tout le monde eſt dans un mouvement étrange. J'entends fermer bruſquement les portes. On ne fait que paſſer d'un appartement à l'autre. Betty, avec ſon air effrayé, eſt montée deux fois dans l'eſpace d'une demi-heure. Elle m'a regardée en ſilence, comme ſi j'étois menacée de quelque violence extraordinaire. Chorey l'a rappellée la ſeconde fois avec précipitation. Ses regards & ſes geſtes étoient encore plus expreſſifs en me quittant. Peut-être n'eſt-il queſtion de rien qui mérite mes craintes.... J'entends revenir Betty avec ſes exclamations & ſes ſoupirs affectés.

* *

L'inſolente fille n'a pas ceſſé de me tenir un langage obſcur. Elle refuſe de s'expliquer. « Suppoſons, m'a-t-elle dit, que „ cette jolie aventure finiſſe par le meur„ tre ; je me repentirois toute ma vie de „ mon oppoſition, autant qu'elle en peut „ juger. Des parens ne ſouffrent point „ qu'on leur enleve leurs enfans avec cette „ impudence : & il ne convient pas qu'ils „ le ſouffrent. Le coup pourra retomber ſur „ moi, lorſque je m'y attendrai le moins.„ Voilà ce que j'ai tiré de plus clair d'une

misérable qui se fait une joie de varier mon supplice. Peut-être sont-ils dans les premieres alarmes de l'information que Mr. Lovelace leur a fait donner secrétement, par son vil espion, sans doute, du dessein où il est d'empêcher que je ne sois menée chez mon oncle. Si cette conjecture est juste, quel doit être en effet leur ressentiment! Mais, moi! comment je suis poussée, *ballottée*, au gré de l'emportement, de la témérité, de l'injustice & de toutes les passions d'autrui, lorsque mon aversion est égale pour les procédés de l'un & de l'autre parti! Une correspondance clandestine, dans laquelle je me suis trouvé engagée malgré moi, est devenue la source de cent mesures indiscretes sur lesquelles je n'ai pas été consultée: & malheureusement je ne suis pas libre aujourd'hui de choisir, quoique ma ruine (car dois-je nommer autrement la perte de ma réputation?) puisse être la conséquence terrible d'une fausse démarche. Ah! chere miss Howe, quel sort est le mien!

Si je ne trouve pas le moyen de porter cette lettre au dépôt, comme je vais le tenter, tout tard qu'il est, j'y ajouterai les nouveaux événemens, suivant l'occasion.

CL. HARLOVE.

*Les deux lignes ſuivantes furent écrites au-deſſous de l'adreſſe, dans la voliere, avec un crayon.*

Mes deux lettres encore ici ! Quelle eſt ma ſurpriſe ! Je me flatte que vous êtes en bonne ſanté. Je me flatte que tout eſt bien entre votre mere & vous.

## LETTRE LXXVIII.

*Miſs* HOWE, *à miſs* CLARISSE HARLOVE.

Jeudi matin, 6 d'Avril.

J'AI reçu vos trois lettres. Je brûlois d'apprendre le ſuccès de l'entrevue, & jamais doute plus intéreſſant n'a cauſé de plus vive impatience.

Dans la malheureuſe ſituation de ma chere amie, c'eſt un devoir pour moi d'éclaircir tout ce qui a, de ma part, le moindre air de négligence ou de relâchement. J'avois envoyé Robert, hier de grand matin, dans l'eſpérance qu'il trouveroit quelque choſe au dépôt. Il s'arrêta inutilement autour du lieu, juſqu'à dix

heures. Enſuite, étant chargé d'une lettre de ma mere, pour M. Hunt, auquel il devoit la remettre en main propre, avec ordre d'apporter ſur le champ la réponſe, il ne pût ſe diſpenſer d'exécuter ſa commiſſion. M. Hunt ne rentre jamais chez lui qu'à trois heures, & la diſtance eſt conſidérable du château d'Harlove à ſa maiſon. Robert, avec toute ſa diligence, revint ſi tard qu'il étoit impoſſible de le renvoyer. Je lui donnai ordre ſeulement de partir ce matin à la pointe du jour; &, s'il trouvoit quelque lettre, de me l'apporter à toute bride.

L'impatience m'a fait paſſer une fort mauvaiſe nuit. Je ſuis demeurée au lit plus long-tems qu'à l'ordinaire; & je ne faiſois qu'en ſortir, lorſque Robert m'a remis vos trois lettres. On commençoit à m'habiller. J'ai tout interrompu; &, quoique aſſez longues, je les ai lues d'un bout à l'autre, en m'arrêtant ſouvent néanmoins, pour m'emporter à haute voix contre les enragés à qui vous êtes livrée.

Que mon cœur les mépriſe! Quelle baſſeſſe dans le deſſein d'encourager Solmes, par une entrevue pour laquelle ils avoient extorqué votre conſentement! Je ſuis fâchée, extrêmement fâchée contre votre tante Hervey. Renoncer avec cette

molleſſe à ſon propre jugement ! Ne pas rougir même de ſe rendre l'inſtrument de la malignité des autres ! Mais voilà le monde. Je les reconnois ſi bien ! Je ne reconnois pas moins ma mere. Après ſa fille, il n'y a perſonne qui ait plus de part que vous à ſon eſtime : cependant tout ſe réduit à dire : Nancy, n'avons-nous pas aſſez de nos propres affaires ? Pourquoi nous mêler de celles d'autrui ?

D'autrui ! que ce mot eſt odieux pour moi, lorſqu'il eſt queſtion de l'amitié, & d'accorder une protection qui peut être ſi importante pour une amie, ſans qu'il y ait rien d'eſſentiel à redouter pour ſoi-même !

Je ſuis charmée néanmoins de votre courage. Je n'en attendois pas tant de vous ; ni eux, j'en ſuis sûre : & peut-être n'en auriez-vous pas tant trouvé dans vous-même, ſi l'avis de Lovelace ſur le quartier deſtiné à la *nourrice*, n'avoit un peu ſervi à l'exciter. Je ne m'étonne point que le miſérable n'en ait que plus d'amour pour vous. Quel honneur d'être le mari d'une telle femme ! Le mariage, après tout, le rendra votre égal. Cet homme-là, comme vous dites, doit être un vrai ſauvage. Cependant ſa perſévérance le rend moins blâmable que ceux de votre famille pour leſquels vous avez le plus de reſpect.

Il eſt heureux pour moi, comme je l'ai répété ſouvent, de n'être point expoſée à des épreuves de cette nature. Il y auroit long-tems, peut-être, que j'aurois ſuivi le conſeil de votre couſine. Mais c'eſt une corde que je n'oſe toucher. J'aimerai toujours cette excellente fille, pour la tendreſſe qu'elle vous a marquée.

Je ne ſais que vous dire de Lovelace, ni que penſer de ſes promeſſes & de ſes propoſitions. Il eſt certain que toute ſa famille a pour vous les ſentimens d'une haute eſtime. Les dames jouiſſent d'une réputation ſans tache. Milord M...., autant qu'on peut le dire des hommes & des *pairs*, eſt un homme d'honneur. A tout autre que vous, je ne ferois pas difficulté de donner des conſeils. Mais on a de vous une opinion ſi relevée! Votre mérite eſt d'un éclat ſi ſingulier! Quitter la maiſon de votre pere, & vous jeter ſous la protection d'une famille, honorable à la vérité, mais dans laquelle il ſe trouve un homme dont on peut penſer que les qualités extraordinaires, les vues & les déclarations, ont engagé votre plus forte eſtime! Il me ſemble que je vous conſeillerois plus volontiers de vous rendre ſecrétement à Londres, & de ne laiſſer ſavoir où vous êtes, ni à lui, ni à

d'autres qu'à moi, jusqu'au retour de M. Morden.

A l'égard d'une nouvelle prison chez votre oncle, il n'y faut pas penser, si vous pouvez vous en garantir. Il ne faut pas mollir non plus en faveur de Solmes; c'est ce qu'il y a de plus certain : non-seulement parce qu'il en est indigne, mais encore parce que vous avez déclaré si ouvertement votre aversion pour lui, qu'elle fait aujourd'hui l'entretien de tout le monde, comme le goût qu'on vous suppose pour l'autre. Ainsi, votre réputation, & la crainte des malheurs qui peuvent arriver, vous obligent de choisir entre Lovelace & le célibat.

Si vous vous déterminez pour Londres, hâtez-vous de me le faire savoir. J'espere que nous aurons le tems de prendre de justes mesures pour votre départ, & pour vous procurer un logement qui vous convienne. Il vous sera aisé, pour gagner du tems, de pallier un peu, & d'entrer dans quelque espece de composition, si vous ne trouvez pas d'autre voie. Poussée comme vous l'êtes, il seroit bien étrange que vous ne fussiez pas obligée de rabattre un peu de vos admirables délicatesses.

Vous n'aurez que trop reconnu partout ce que je viens d'écrire, que j'ai mal réussi

auprès de ma mere. J'en ſuis confuſe, j'en ſuis extrêmement mortifiée, & je vous avoue que rien n'eſt ſi contraire à mon attente. Nous avons eu là-deſſus des diſcuſſions fort vives. Mais outre le miſérable argument, *de ne pas s'embarraſſer des affaires d'autrui*, elle prétend que votre devoir eſt d'obéir. « Telle a toujours été „ ſon opinion, dit-elle, ſur le devoir des „ filles : elle s'eſt gouvernée elle-même „ par cette regle ; mon pere fut d'abord „ le choix de ſa famille plus que le ſien. „ Voilà ce qu'elle fait valoir ſans ceſſe, en faveur de ſon Hickman, comme dans le cas de Solmes. Je ne dois pas douter, puiſque ma mere le dit, que ſa conduite n'ait été gouvernée par ce principe. Mais j'ai une raiſon de plus pour le croire ; & vous la ſaurez, quoiqu'il ne me convienne pas trop de vous l'apprendre : c'eſt que ce mariage, auquel je dois néanmoins l'exiſtence, n'a pas été auſſi heureux qu'on peut l'eſpérer, lorſqu'en ſe mariant, on ſe préfere, de part & d'autre, à tout le reſte du monde.

Je connois quelqu'un qui ne ſe trouvera pas mieux, je vous aſſure, de cette double politique de ma mere. Puiſqu'elle ſe croit obligée de lui rapporter ſi ſoigneuſement toutes ſes vues, il eſt juſte

qu'il ſouffre de la mortification que j'ai reçue dans un point que j'avois ſi fort à cœur.

Examinez, ma chere, en quoi votre fidelle amie peut vous ſervir. Si vous y conſentez, je proteſte que je ſuis prête à partir ſecrétement avec vous. Nous aurons le plaiſir de vivre & de mourir enſemble. Penſez-y. Tirez parti de cette ouverture, & donnez-moi vos ordres.

On m'interrompt... Eh! que m'importe le dejeûner, au milieu des cheres idées dont je ſuis remplie?

* * *

J'ai toujours entendu dire que, pour vivre caché, Londres eſt le plus sûr endroit de l'univers. Au reſte, il n'eſt rien ſorti de ma plume que je ne ſois réſolue d'exécuter au premier avis. Les femmes aiment à s'engager quelquefois dans la chevalerie errante, comme elles ſe font honneur d'y exciter les hommes: mais ici, ce que je propoſe, n'a rien à quoi l'on puiſſe donner cette couleur. C'eſt me mettre en état de faire mon devoir, qui eſt de ſervir & de conſoler une chere & digne amie, dans des infortunes qu'elle

n'a pas méritées. C'eſt m'ennoblir, ſi vous me faites cette grace, en devenant votre compagne dans l'affliction.

J'engagerois ma vie, que nous ne ſerons pas un mois à Londres ſans voir tous les obſtacles ſurmontés ; avec l'avantage de n'avoir aucune obligation à toute cette race d'hommes.

Je répéterai ce que je crois vous avoir dit plus d'une fois : les auteurs de vos perſécutions n'auroient jamais eu la hardieſſe de former contre vous leurs ſyſtêmes intéreſſés, s'ils ne s'étoient fiés à l'opinion qu'ils ont de votre douceur. A préſent qu'ils ont été trop loin, & qu'ils ont engagé la *vieille autorité*, (vous me gronderez tant qu'il vous plaira), & l'un & les autres ſont dans un embarras égal, pour reculer honnêtement. Lorſque vous ſerez hors de leurs atteintes, & qu'ils apprendront que je ſuis avec vous, vous verrez avec quelle confuſion ils retireront leurs odieuſes cornes.

Cependant je regrette que vous n'ayiez pas écrit à M. Morden auſſitôt qu'ils ont commencé à vous maltraiter.

Avec quelle impatience je vais attendre s'ils entreprendront de vous conduire chez votre oncle ! Je me ſouviens que l'intendant congédié de milord M....,

donnoit à Lovelace ſix ou ſept compagnons, auſſi méchans que lui-même, dont le canton ſe réjouiſſoit toujours d'être délivré. On m'aſſure qu'il a cette honnête bande actuellement autour de lui. Comptez qu'il ne vous laiſſera pas mener paiſiblement chez votre oncle. A qui vous imaginez-vous que vous appartiendrez, s'il a le bonheur de vous enlever à vos tyrans? Je tremble pour vous, de la ſeule ſuppoſition d'un combat dont je prévois les ſuites. Il faut ſonger qu'il croit ſe devoir une vengeance: & c'eſt ce qui redouble mon chagrin de n'avoir pu obtenir de ma mere la protection que je lui ai demandée ſi inſtamment pour vous.

Je fais réflexion qu'elle ne déjeûnera pas ſans moi. Une querelle a quelquefois ſes utilités. Cependant trop & trop peu d'affection ſont deux excès qui me déplaiſent.

* *

Nous venons d'avoir un nouveau démêlé. En vérité, ma chere, elle eſt d'une.... d'une.... de quoi dirai-je honnêtement? *d'une difficulté extrême à perſuader.* Vous devez être bien contente d'un terme ſi doux.

Comment ſe nommoit cet ancien Grec, de qui l'on diſoit qu'il gouvernoit Athenes, qu'il étoit gouverné par ſa femme, & que ſa femme l'étoit par ſon fils? Ce n'a pas été la faute de maman (vous ſavez que c'eſt à vous que j'écris), ſi elle ne gouvernoit pas mon pere. Pour moi, je ne ſuis qu'une fille: cependant, lorſque je me ſuis mis dans la tête de l'emporter ſur quelque point, je n'aurois pas cru mon pouvoir auſſi borné que je viens de l'éprouver.

Adieu, ma très-chere amie! Nous verrons arriver des tems plus heureux. Ils ne ſont pas éloignés. Des cordes ſi tendues ne peuvent ſe ſoutenir long-tems au même point. Il faut qu'elles rompent ou qu'elles ſe relâchent; dans l'une ou l'autre ſuppoſition, la certitude eſt préférable à l'état oppoſé.

Je n'ajoute qu'un mot.

Ma conſcience me dit que vous devez choiſir entre ces deux alternatives; ou de conſentir à nous rendre toutes deux ſecrétement à Londres; & dans ce cas, je me charge de la voiture, & de vous prendre au même lieu que M. Lovelace vous propoſe pour le carroſſe de ſon oncle: ou de vous mettre ſous la protection de milord M... & des dames de ſa famille.

Vous avez, à la vérité, un troiſieme parti, en vous ſuppoſant abſolument déterminée contre Solmes ; c'eſt de joindre Lovelace, & de vous marier ſur le champ.

Quel que ſoit votre choix, vous aurez cette excuſe aux yeux du public & à vos propres yeux, que, depuis le premier moment des troubles de votre famille, vous vous ſerez conduite avec uniformité ſur le même principe, qui eſt de choiſir le moindre mal, dans l'eſpérance d'en éviter un plus grand.

Adieu ! Que le ciel inſpire à ma chere Clariſſe ce qui eſt le plus digne d'elle ! C'eſt la priere enflammée de ſa fidelle

ANNE HOWE.

## LETTRE LXXIX.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Jeudi, 6 d'Avril.

JE ne puis vous marquer aſſez de reconnoiſſance, ma très chere amie, pour le ſoin que vous avez pris de m'expliquer, avec tant d'affection ce qui vous empêcha

hier de recevoir mes lettres, & pour la généreuſe protection que vous m'auriez procurée, ſi votre mere s'étoit laiſſé fléchir par vos inſtances.

Cette protection, ſans doute, étoit ce que j'avois de plus heureux à ſouhaiter. Mais je reconnois que mes deſirs, excités d'abord par votre tendreſſe, étoient moins ſoutenus par aucune eſpérance raiſonnable, que par le déſeſpoir même de trouver d'autres reſſources. En effet, pourquoi s'embarraſſeroit-on des affaires d'autrui lorſqu'on peut l'éviter ?

Ma ſeule conſolation, comme je ne ceſſe pas de le répéter, c'eſt qu'on ne peut m'accuſer d'être tombée dans l'infortune par ma négligence ou par ma folie. Si j'avois mérité ce reproche, je n'aurois pas la hardieſſe de lever les yeux pour implorer du ſecours ou de la protection. Cependant, l'innocence ne donne droit à perſonne d'exiger, pour ſoi-même ou pour autrui, des bienfaits qui ne ſont pas dus, ni de ſe plaindre lorſqu'ils ſont refuſés. A plus forte raiſon, ne devez-vous pas être offenſée qu'une mere auſſi prudente que la vôtre ne juge point à propos de s'engager dans mes intérêts avec autant de chaleur que vous le deſirez. Si ma propre tante eſt capable de

m'abandonner, & contre ſon jugement, comme je crois pouvoir le dire ; ſi mon pere, & ma mere, & mes oncles, qui m'aimoient autrefois ſi tendrement, ne font pas difficulté de s'unir contre moi, puis-je ou dois-je attendre la protection de votre mere, pour réſiſter à leurs volontés.

En vérité, ma tendre & fidelle amie, ſi vous permettez que je parle du ton le plus ſérieux, je crains que, pour mes propres fautes, ou pour celles de ma famille, ou pour nos fautes communes, le ciel ne m'ait deſtinée à devenir une très-malheureuſe créature : aſſez malheureuſe pour être un exemple de ſa juſtice ; car ne voyez-vous pas comment les vagues de l'affliction roulent ſur ma tête avec une violence irréſiſtible ?

Juſqu'à ces derniers tems d'agitation, nous avions tous été trop heureux. Nous ne connoiſſions pas d'autres traverſes, ni d'autres chagrins, que ceux dont tous les hommes portent la ſource en eux-mêmes, dans l'inquiétude naturelle de leurs déſirs. Nos richeſſes, auſſitôt entaſſées qu'acquiſes, formoient autour de nous comme un rempart qui ſembloit nous rendre inacceſſibles aux traits de l'adverſité. Je faiſois l'orgueil de mes amis ; j'en

reſſentois moi-même, de celui que je paroiſſois leur inſpirer : & m'*étant glorifiée dans mes propres avantages*, qui ſait ce que la juſtice du ciel nous prépare, pour nous convaincre que nous ne ſommes pas hors des atteintes de l'infortune, & pour nous faire établir notre confiance ſur de meilleurs fondemens que notre préſomption ?

Votre partiale amitié vous portera toujours à me croire exempte de ce qu'on appelle fautes capitales & volontaires. Mais, hélas ! mes diſgraces commencent à m'humilier aſſez pour me faire tourner les yeux vers le fond de mon cœur : & qu'ai-je la confuſion d'y découvrir ? croyez-moi, ma chere amie, plus de vanité, plus d'orgueil ſecret, que je n'en aurois cru cacher dans cet abîme ignoré.

Si je ſuis choiſie pour faire ma propre punition & celle d'une famille dont on me nommoit l'ornement, demandez pour moi, ma chere, que je ne ſois pas abandonnée tout-à-fait à moi-même, & qu'il me reſte la force de ſoutenir mon caractere, en évitant du moins de me rendre coupable par ma faute & contre mes lumieres. Que les diſpoſitions de la Providence aient leur accompliſſement dans tout le reſte. Je ſuivrai, ſans impatience

& ſans regret, le mouvement que je recevrai d'elle. Nous ne vivrons pas toujours : faſſe le ciel, ſeulement, que ma derniere ſcene ſoit heureuſe !

Mais je ne veux pas vous communiquer ma triſteſſe par des réflexions ſi ſombres. Elles doivent ſe renfermer dans moi-même. Le tems ne manque point à mon eſprit pour s'en occuper, ni l'eſpace pour les contenir. Auſſi n'a-t-il pas d'autre objet qui le rempliſſe. Mes peines ſont trop aiguës pour être d'une longue durée. La criſe approche. Vous me donnez l'eſpérance d'un meilleur tems. Je veux eſpérer.

* *

Cependant que puis-je me promettre du plus heureux avenir ? pouſſée comme je ſuis ! mon caractere ſi rabaiſſé, ſi avili, que, dans les plus favorables ſuppoſitions, je ne pourrois ſans honte lever la tête & montrer mon viſage au public ! & tout, par l'inſtigation d'un frere intéreſſé & d'une ſœur jalouſe !

Arrêtons. Appellons la réflexion au ſecours. Ces cuiſans retours ſur moi-même ou ſur autrui, ne viennent-ils pas de l'orgueil ſecret que je viens de cenſurer ? Déjà ſi impatiente ! j'étois ſi réſignée à

ce moment, ſi diſpoſée à ſouffrir ſans murmure ! J'en conviens. Mais il eſt difficile, extrêmement difficile, de ſoumettre un cœur plein d'amertume, une ame aigrie par la dureté & l'injuſtice, ſur-tout dans les plus rudes inſtans de l'épreuve ! O frere cruel !... Mais quoi ! mon cœur ſe ſouleve encore ? Je veux quitter une plume que je ſuis ſi peu capable de gouverner. Il faut m'efforcer de vaincre une impatience qui me feroit perdre le fruit de mes peines, ſi elles me ſont envoyées pour ma correction, & qui pourroit m'entraîner dans des erreurs plus dignes encore de quelque autre châtiment.

* * *

Je reprends un ſujet dont je ne puis m'écarter long-tems ; rappellée ſur-tout, comme je le ſuis, par les trois alternatives qui ſont la concluſion de votre derniere lettre.

Au premier de vos trois points, c'eſt-à-dire, à la propoſition de me rendre à Londres, je réponds que l'offre dont elle eſt accompagnée me cauſe une parfaite épouvante. Aſſurément, ma chere, dans la ſituation où vous êtes, heureuſe, traitée

avec tant d'indulgence par une mere qui vous aime, vous ne pouvez me faire sérieusement cette ouverture. Je ne serois qu'une misérable, si j'y pouvois prêter l'oreille un instant. Moi, devenir l'occasion de la mort d'une telle mere, & prendre le chemin infaillible d'abréger ses jours? Vous ennoblir, mon cher amour! Ah! qu'une entreprise de cette nature, publique dans sa témérité, douteuse dans ses motifs, quand ils paroîtroient excusables aux yeux de ceux qui les connoîtroient aussi bien que moi, seroit propre au contraire à vous ravaler! Mais je ne veux pas m'arrêter un moment à cette idée. Passons, passons, pour votre propre honneur.

A l'égard de votre seconde alternative, qui est de me mettre sous la protection de milord M... & des dames de sa famille, je vous avoue, comme je crois l'avoir déjà fait, que, sans pouvoir me déguiser à moi-même qu'au tribunal du public, ce seroit me mettre en effet sous celle de M. Lovelace, je ne laisse pas de penser que je m'y déterminerois plutôt que d'être la femme de M. Solmes, s'il ne me restoit pas d'autre moyen de l'éviter.

Vous avez vu que M. Lovelace promet de trouver une voie sûre & honnête

pour m'établir dans ma maiſon. Il ajoute qu'il la remplira bientôt de dames de ſa famille, ſur une invitation néanmoins à laquelle je ſerai obligée, pour m'attirer l'honneur de leur viſite. C'eſt une propoſition que je trouve fort inconſidérée, & ſur laquelle je ne puis guere m'expliquer avec lui. Ne ſeroit-ce pas m'établir tête levée dans l'indépendance? Si je me laiſſois perſuader par ſes flatteuſes expreſſions, ſans jeter la vue plus loin, conſidérez dans combien d'actions violentes ce ſeul conſeil ſeroit capable de m'engager : quel moyen de me mettre en poſſeſſion de ma terre, ſi ce n'eſt par les voies ordinaires de la juſtice, qui ne manqueroient pas de traîner en longueur, quand je ſerois plus diſpoſée à les employer que je ne le ſerai jamais ; ou par la force ouverte, c'eſt-à-dire, en chaſſant à coups d'épée le concierge & pluſieurs perſonnes de confiance, que mon pere y entretient pour le ſoin des jardins, de l'édifice, des meubles, &. qui ont reçu depuis peu, je le ſais, de bonnes inſtructions de mon frere ? Votre troiſieme alternative, de joindre Lovelace, & de me marier ſur le champ.... Un homme dont les mœurs ſont bien éloignées de me plaire.... une démarche

après laquelle je ne puis conſerver la moindre eſpérance de réconciliation avec ma famille..... & contre laquelle mille objections s'élevent dans mon eſprit..... c'eſt à quoi il ne faut pas penſer.

Ce qui me révolte le moins, après la plus ſérieuſe délibération, c'eſt de me rendre à Londres. Mais je renoncerois à toute eſpérance de bonheur dans cette vie, plutôt que de vous voir partir avec moi, comme vous le propoſez témérairement. Si je pouvois arriver sûrement à Londres, & trouver une retraite décente, il me ſemble que je demeurerois indépendante de M. Lovelace, & libre de traiter avec mes amis; ou, s'ils rejetoient mes propoſitions, j'attendrois tranquillement l'arrivée de M. Morden. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils accepteroient alors l'offre que je fais de me réduire au célibat; & lorſqu'ils me la verroient renouveller ſi librement, ils ſeroient convaincus du moins que je la faiſois de bonne foi. En vérité, ma chere, je l'exécuterois fidelement; quoique, dans vos accès de plaiſanterie, vous paroiſſiez perſuadée qu'il m'en coûteroit beaucoup.

Si vous avez pu m'aſſurer d'une voi-

ture pour deux, peut-être ne vous ſera-t-il pas difficile d'en trouver une pour moi ſeule. Mais croyez-vous le pouvoir, ſans vous mettre mal avec votre mere, ou elle avec ma famille? Un carroſſe, une chaiſe, un fourgon, un cheval, n'importe, pourvu que vous ne paroiſſiez pas. Seulement, ſi c'étoit l'un des deux derniers, je m'imagine que je dois vous demander quelque habit de ſervante, parce que je n'ai ici aucune intelligence avec les nôtres. Le plus ſimple ſera le plus convenable. On pourra le faire paſſer dans le bûcher, où je ferai ma toilette; & je me laiſſerai gliſſer enſuite de la terraſſe qui borde l'allée verte. Mais, hélas! ma chere, cette alternative même n'eſt pas ſans un grand nombre de difficultés, qui paroiſſent preſque inſurmontables à un eſprit auſſi peu entreprenant que le mien. Voici mes réflexions ſur le danger.

Premiérement, je crains de n'avoir pas le tems néceſſaire pour les préparatifs de mon départ.

Si j'étois malheureuſement découverte, pourſuivie, arrêtée dans ma fuite, & ramenée ſur mes pas, on ſe croiroit doublement autoriſé à me forcer de rece-

voir Solmes ; &, dans la confuſion d'un accident ſi cruel, peut-être ne ſerois-je pas capable de la même réſiſtance.

Mais, je me ſuppoſe arrivée à Londres : je n'y connois perſonne que de nom. Si je m'adreſſe aux marchands qui ſervent notre famille, il ne faut pas douter que ce ne ſoit à eux qu'on écrira d'abord, & qu'on ne les engage à me trahir. Que M. Lovelace découvre ma retraite, & qu'il rencontre mon frere, quels déſaſtres n'en peut-il pas arriver, ſoit que je conſente ou non à retourner au château d'Harlove ?

Suppoſons encore que je puiſſe demeurer cachée ; à quoi ma jeuneſſe & mon ſexe ne m'expoſeroient-ils pas dans cette grande & méchante ville, dont j'ignore les rues & les quartiers ? A peine oſerai-je ſortir pour aller à l'égliſe. Mes hôtes ſeront étonnés de la vie qu'ils me verront mener. Qui ſait ſi je ne paſſerai pas pour une perſonne de caractere ſuſpect, qui ſe dérobe pour éviter le châtiment de quelque mauvaiſe action ?

Vous-même, ma chere, qui ſeriez ſeule informée de ma retraite, vous n'auriez pas un moment de repos. On obſerveroit tous vos mouvemens & tous vos

meſſages. Votre mere, qui n'eſt pas trop ſatisfaite aujourd'hui de notre correſpondance, auroit alors raiſon de s'en offenſer: & ne pourroit-il pas s'élever, entre vous, des différens que je ne pourrois apprendre ſans en devenir plus malheureuſe?

Si M. Lovelace venoit à découvrir ma demeure, le monde jugeroit de moi comme ſi j'avois pris actuellement la fuite avec lui. Se diſpenſeroit-il de me voir chez des étrangers? Quel pouvoir aurois-je, pour lui interdire les viſites? Et ſon malheureux caractere (l'inſenſé qu'il eſt!) n'eſt pas propre à mettre en bonne odeur une jeune fille qui cherche à ſe cacher. Enfin, dans quelque lieu, chez quelques perſonnes que je puſſe trouver une nouvelle retraite, on le croiroit, au fond, du myſtere, & tout le monde lui en attribueroit l'invention.

Telles ſont les difficultés que mon imagination ne peut ſéparer de ce plan. Dans la ſituation où je ſuis, elles ſeroient capables d'effrayer un caractere plus hardi que le mien. Si vous croyez, ma chere, qu'elles puiſſent être ſurmontées, prenez la peine de me raſſurer par vos avis. Je ſens bien que je ne puis embraſſer aucun parti qui n'ait ſes difficultés.

Si

Si vous étiez mariée, ma chere amie, ce ſeroit alors que, de votre part & de celle de M. Hickman, les aſyles ne manqueroient pas à une malheureuſe fille qui, faute d'un ami, d'un protecteur, eſt à demi perdue dans ſes propres craintes.

Vous regrettez que je n'aie pas écrit à M. Morden dès le commencement de mes diſgraces. Mais pouvois-je m'imaginer que mes amis ne revinſſent pas par degrés, en reconnoiſſant mon antipathie pour M. Solmes? J'ai eu néanmoins plus d'une fois la penſée de lui écrire. Je me ſuis flattée, en même tems, que l'orage ſeroit diſſipé avant que je puſſe recevoir ſa réponſe. J'ai remis mon deſſein de jour en jour, de ſemaine en ſemaine. Après tout, je puis craindre, avec autant de raiſon, de voir paſſer mon couſin dans le parti oppoſé, que pluſieurs de ceux que vous connoiſſez.

D'un autre côté, pour appeller au jugement d'un couſin, il falloit écrire avec chaleur contre un pere. Et puis, je n'avois pas, comme vous le ſavez, une ſeule ame dans mes intérêts. Ma mere même s'eſt déclarée contre moi. Il eſt certain que M. Morden auroit du moins ſuſpendu ſon jugement juſqu'à ſon retour,

Peut-être ne ſe ſeroit-il pas hâté de revenir, dans l'eſpérance que le mal guériroit de lui-même. Mais s'il eût écrit, ſes lettres auroient été celles d'un médiateur, qui m'auroit conſeillé de me ſoumettre, & à mes amis de ſe relâcher : ou, s'il avoit fait pencher la balance en ma faveur, on auroit compté pour rien ſes raiſons. Croyez-vous que, s'il arrivoit dans la diſpoſition de prendre ma défenſe, il fût lui-même écouté ? Vous voyez quelle eſt la force de leur réſolution, & comment ils ont ſubjugué tous les eſprits par la crainte. Perſonne n'a la hardieſſe d'ouvrir la bouche en ma faveur. Vous ſavez que, par la violence avec laquelle mon frere pouſſe ſes meſures, il ſe propoſe de me réduire ſous le joug avant le retour de mon couſin.

Mais vous me dites que, pour gagner du tems, je dois avoir recours à la diſſimulation, & feindre d'entrer dans quelque compoſition avec mes amis. Compoſer ? diſſimuler ? Vous ne voudriez pas, ma chere, que mes efforts fuſſent employés à leur faire croire que j'entre dans leurs vues, lorſque je ſuis réſolue de n'y entrer jamais. Vous ne voudriez pas que je cherchaſſe à gagner du tems, dans l'intention de les tromper. La loi

défend de commettre un mal dont il peut réſulter du bien. Voudriez-vous que j'en commiſſe un dont le ſuccès eſt incertain ? Non, non ; me préſerve le ciel de penſer jamais à me défendre, ou même à me ſauver, aux dépens de la bonne foi, & par un artifice étudié !

Eſt-il donc vrai qu'il ne me reſte pas d'autre moyen d'éviter un grand mal, que de me plonger dans un autre ? Quelle étrange rigueur de mon ſort ! Priez pour moi, ma très-chere Nancy ! Dans le trouble où je ſuis, à peine puis-je prier pour moi-même.

## LETTRE LXXX.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Jeudi au ſoir.

LEs alarmes dont je vous parlois hier au ſoir, & le langage obſcur de Betty, n'avoient pas d'autre cauſe que celle dont je me ſuis défiée ; c'eſt-à-dire, l'avis que M. Lovelace a trouvé le moyen de faire donner à ma famille, de ſon *inſo-*

*lente* réſolution ; je ne puis la nommer autrement ; & j'ai jugé, dans le tems, qu'elle étoit auſſi mal conçue pour ſes propres intérêts, qu'elle doit paroître *inſolente ;* car a-t-il pu penſer, comme Betty l'a fort bien obſervé, & vraiſemblablement d'après ſes maîtres, que des parens ſe laiſſaſſent ravir le pouvoir de diſpoſer de leur fille, par un homme violent qu'ils déteſtent, & qui ne peut avoir aucun droit de conteſter leur autorité, à moins qu'il ne prétendît l'avoir reçu de celle qui n'en a point ſur elle-même ? Combien cette extravagante *inſolence* n'a-t-elle pas dû les irriter, ſur-tout revêtue de toutes les couleurs dont mon frere eſt capable de l'embellir ?

Le téméraire a prévalu effectivement ſur un point, qui eſt de leur inſpirer aſſez d'effroi pour leur faire abandonner le deſſein de me conduire chez mon oncle ; mais il n'a pas prévu qu'il leur feroit naître un projet plus sûr & plus déſeſpéré, qui m'a jetée moi-même dans l'excès du déſeſpoir, & dont les ſuites ne répondront que trop peut-être à ſa principale vue, quoiqu'il mérite peu que le dénouement tourne ſi favorablement pour lui. En un mot, j'ai fait la plus téméraire démarche où je me ſois engagée de ma vie.

Mais je veux vous expliquer mes motifs, & l'action ſuivra d'elle-même.

Ce ſoir, à ſix heures, ma tante eſt venue frapper à la porte de ma chambre, où je m'étois enfermée pour écrire. J'ai ouvert. Elle eſt entrée; &, ſans me faire l'honneur de m'embraſſer, elle m'a dit qu'elle venoit me voir encore une fois, mais contre ſon inclination; parce qu'elle avoit à me déclarer des réſolutions de la derniere importance pour moi & pour toute la famille.

Eh! que penſe-t-on à faire de moi? lui ai-je dit en prêtant une extrême attention.

Vous ne ſerez pas menée chez votre oncle, mon enfant; cette nouvelle doit vous conſoler. On voit la répugnance que vous avez pour ce voyage. Vous n'irez pas chez votre oncle.

Vous me rendez la vie, madame! (je ne penſois guere à ce qui devoit ſuivre cette condeſcendance ſuppoſée) votre promeſſe eſt un baume pour les plaies de mon cœur: & j'ai continué de bénir le ciel d'une ſi bonne nouvelle, me félicitant moi-même de l'idée que mon pere ne pouvoit ſe réſoudre à me pouſſer juſqu'à l'extrêmité. Ma tante m'a laiſſé

quelque tems cette douce ſatisfaction par ſon ſilence.

Ecoutez, ma niece, a-t-elle repris enfin. Il ne faut pas non plus que vous vous abandonniez trop à la joie. Ne ſoyez pas ſurpriſe, mon cher enfant.... Pourquoi me regardez-vous d'un air ſi tendre & ſi empreſſé ? Il n'en eſt pas moins sûr que vous ſerez madame Solmes.

Je ſuis demeurée muette.

Elle m'a raconté alors qu'on avoit appris, par des informations dignes de foi, qu'un certain brigand (elle m'a prié d'excuſer ce terme) avoit attroupé d'autres gens de ſon eſpece, pour attendre ſur le chemin mon frere & mes oncles, & pour m'enlever. Sûrement, m'a-t-elle dit, vous ne conſentez pas à une violence qui peut être ſuivie de quelque meurtre, d'un côté ou de l'autre, & même des deux côtés.

Je ne ceſſois pas de garder le ſilence.

Votre pere, plus irrité qu'auparavant, a renoncé au deſſein de vous envoyer chez votre oncle. Il eſt réſolu de s'y rendre lui-même, mardi prochain, avec votre mere : & pourquoi vous déguiſer une réſolution dont l'exécution eſt ſi proche ? Il n'eſt pas queſtion de diſputer

plus long-tems ; c'eſt mercredi que vous donnerez la main à M. Solmes.

Elle a continué de me dire que les ordres étoient déjà donnés pour les permiſſions eccléſiaſtiques ; que la cérémonie devoit être célébrée dans ma chambre, ſous les yeux de tous mes amis, à l'exception de mon pere & de ma mere, qui ſe propoſoient de ne revenir qu'après la célébration, & de ne me voir que ſur les bons témoignages qu'on leur rendroit de ma conduite.

Reconnoiſſez-vous, ma chere, les mêmes avis que j'ai reçus de Lovelace ?

Mon ſilence duroit encore, ou n'étoit interrompu que par de violens ſoupirs.

Elle n'a pas épargné les réflexions qu'elle a cru propres à me conſoler ; telles que de me repréſenter le mérite de l'obéiſſance ; de me dire que, ſi je le deſirois, madame Norton ſeroit préſente à la cérémonie ; que, pour un caractere tel que le mien, le plaiſir de réconcilier mes amis, & de recevoir leurs félicitations, devoit l'emporter ſur un aveugle ſentiment de cœur, & ſur le goût ſenſuel de la figure : que l'amour étoit un effet paſſager de l'imagination, une chi-

mere honorée d'un beau nom, lorſqu'il ne portoit pas ſur la vertu & les bonnes mœurs; qu'un choix auquel il avoit préſidé ſeul, étoit rarement heureux, ou ne l'étoit pas long-tems; ce qui n'étoit pas fort ſurprenant, parce que le propre de cette folle paſſion étoit de groſſir le mérite de ſon objet, & d'en faire diſparoître les défauts; d'où il arrivoit qu'une intime familiarité le dépouillant de ſes perfections imaginaires, les deux parties demeuroient ſouvent étonnées de leur erreur, & l'indifférence prenoit la place de l'amour : que les femmes donnoient trop d'avantage aux hommes, & leur inſpiroient trop de vanité, lorſqu'elles ſe reconnoiſſoient vaincues par le cœur; que cette préférence déclarée faiſoit naître ordinairement l'inſolence & le mépris; au lieu que, dans un homme qui ſe croyoit obligé à ſa femme des ſentimens qu'elle prenoit pour lui, on ne voyoit ordinairement que de la reconnoiſſance & du reſpect.

Vous croyez, m'a-elle dit, que vous ne ſauriez être heureuſe avec M. Solmes : votre famille penſe autrement. Et, d'un autre côté, elle ne doute pas que vous ne fuſſiez malheureuſe avec M. Lovelace, dont on ſait que les mœurs ſont

fort corrompues. Supposons qu'avec l'un ou l'autre, votre sort fût également de ne pas être heureuse; je vous demande si ce ne seroit pas pour vous une consolation extrême de pouvoir penser que vous n'avez suivi que le conseil de vos parens; & quelle mortification ce seroit, au contraire, d'avoir à vous reprocher que votre malheur est votre propre ouvrage?

Si vous vous en souvenez, ma chere, cet argument est un de ceux par lesquels madame Norton m'a le plus pressée.

Ces observations & quantité d'autres, qui m'ont paru dignes du bon sens & de l'expérience de ma tante, peuvent être appliquées à la plupart des jeunes filles qui s'opposent à la volonté de leurs parens. Mais les sacrifices que j'ai offerts distinguent beaucoup ma situation, & doivent avoir un juste poids. Il m'étoit aisé de faire une réponse conforme à ce principe. Cependant, après tout ce que j'ai dit dans d'autres occasions, à ma mere, à mon frere, à ma sœur, & même à ma tante, j'ai senti l'inutilité des répétitions; & dans le mortel abattement où ses déclarations m'avoient jetée, quoiqu'il ne me fût pas échappé

un mot de ſon diſcours, je ne me ſuis ſenti ni le pouvoir ni la volonté de lui répondre. Si ſes propres vues ne l'avoient pas portée d'elle-même à s'arrêter, je l'aurois laiſſé parler deux heures ſans l'interrompre.

Elle m'obſervoit. J'étois aſſiſe, les yeux baignés de larmes, le viſage couvert de mon mouchoir, & le cœur dans une oppreſſion violente, qu'elle pouvoit remarquer au ſoulévement continuel de mon ſein. Ce ſpectacle a paru la toucher. Quoi ? ma chere, vous ne me dites rien ! Pourquoi cette douleur noire & taciturne ? Vous ſavez que je vous ai toujours aimée. Vous ſavez que je n'ai point d'intérêt à ce qu'on exige de vous. Pourquoi ne pas permettre à M. Solmes de vous raconter pluſieurs traits qui irriteroient votre cœur contre M. Lovelace ? Vous en apprendrai-je quelques uns ? dites, ma chere, vous les apprendrai-je ?

Je ne lui ai répondu encore que par mes larmes & par mes ſoupirs.

Eh bien ! ma niece, on vous fera ce récit dans la ſuite, lorſque vous ſerez mieux diſpoſée à l'entendre, lorſque vous ſerez capable d'apprendre, avec joie, de quel danger vous êtes échappée. Ce

ſera une ſorte d'excuſe pour la conduite que vous avez tenue à l'égard de M. Solmes avant votre mariage. Vous n'auriez jamais cru, direz-vous alors, qu'il y eût tant de baſſeſſe dans l'ame de M. Lovelace.

J'étois tranſportée d'impatience & de colere, d'entendre ſuppoſer mon mariage comme une choſe accomplie. Cependant j'ai continué de me taire. Je n'aurois pu parler avec modération.

Etrange ſilence! a repris ma tante. Comptez, chere niece, que vos craintes ſont infiniment plus grandes, avant le jour, qu'elles ne le ſeront après. Mais ne vous offenſez point de ce que je vais propoſer: voulez-vous être aſſurée, par vos propres yeux, de la généroſité extraordinaire des articles? Vos lumieres ſont fort au-deſſus de votre âge. Jetez un coup d'œil ſur le contrat. Oui, ma chere, liſez. Il eſt au net depuis quelque tems, & en état d'être ſigné. Votre pere m'a ordonné de vous l'apporter, & de le laiſſer entre vos mains. Il veut que vous le liſiez. On ne vous demande que de le lire, ma niece; je n'y vois aucune difficulté, puiſqu'il eſt au net depuis le tems où l'on n'étoit point encore ſans eſpérance.

Auſſitôt elle a penſé me faire expirer de frayeur, en tirant de ſon mouchoir quelques parchemins qu'elle y avoit tenu cachés; & ſe levant, elle les a placés ſur ma commode. Un ſerpent qu'elle auroit fait ſortir de ſon mouchoir, ne m'auroit pas cauſé plus d'horreur.

O ma très-chere tante! (en détournant le viſage & levant les deux bras) cachez, cachez à mes yeux ces horribles écrits. Mais dites-moi, au nom de l'honneur, de la tendreſſe du ſang, & de votre ancienne affection; dites-moi s'ils ſont abſolument réſolus, ſans égard pour tout ce qui peut arriver, de me donner à l'objet de mon averſion.

Ma chere, je vous l'ai déjà dit: il eſt certain que vous aurez M. Solmes.

Non, madame, je ne l'aurai pas. Cette violence, comme je l'ai répété mille fois, ne vient pas de mon pere dans l'origine. Je ne ſerai jamais à M. Solmes. C'eſt ma ſeule réponſe.

Telle eſt néanmoins la volonté de votre pere: & quand je conſidere juſqu'où vont les bravades de M. Lovelace, qui a pris certainement la réſolution de vous enlever à votre famille, je ne puis diſconvenir qu'on n'ait raiſon d'être

révolté contre une ſi odieuſe tyrannie.

Eh bien ! madame, je n'ai rien à dire de plus ; je ſuis au déſeſpoir. Je ne connois plus rien qui ſoit capable de m'effrayer.

Votre piété, votre prudence, ma chere, & le caractere de M. Lovelace, joints à ſes audacieux outrages, qui doivent vous cauſer autant d'indignation qu'à nous, raſſurent parfaitement votre famille. Nous ſommes sûrs d'un tems où vous prendrez des idées fort différentes de la démarche que vos amis jugent néceſſaire pour faire échouer les vues d'un homme qui mérite ſi juſtement leur haine.

Elle eſt ſortie. Je ſuis demeurée en proie à l'indignation autant qu'à la douleur ; mais vivement irritée auſſi contre M. Lovelace, qui, par ſes extravagantes inventions, met le comble à mes diſgraces, m'ôte l'eſpoir de gagner du tems pour recevoir vos avis & les moyens de me rendre à Londres, & ne me laiſſe plus, ſuivant toute apparence, d'autre choix que de me jeter dans ſa famille, ou d'être éternellement miſérable avec M. Solmes. Cependant, je n'ai pas perdu la réſolution d'éviter, s'il eſt poſſible, l'un & l'autre de ces deux maux.

J'ai commencé par ſonder Betty (que

ma tante s'eſt hâtée de faire monter, dans l'idée, comme je l'ai ſu de cette fille, qu'il n'y avoit pas de ſûreté à me laiſſer à moi-même). Betty m'ayant paru informée de leurs deſſeins, je l'ai miſe à toutes ſortes d'épreuves, pour découvrir, par ſes réponſes, s'il n'étoit pas du moins probable que mes larmes & mes ardentes prieres puſſent faire ſuſpendre la fatale concluſion. Elle m'a confirmé toutes les déclarations de ma tante; en ſe réjouiſſant, m'a-t-elle dit, avec toute la famille, de l'excellent prétexte que le brigand donnoit lui-même pour me ſauver à jamais de ſes mains. Elle s'eſt étendue ſur les nouveaux équipages qui ſont ordonnés, ſur la joie de mon frere & de ma ſœur, qui s'eſt communiquée à tous les domeſtiques, ſur les diſpenſes qu'on attend de l'évêque, ſur une viſite que je dois recevoir du docteur Lewin, ou d'un autre eccléſiaſtique qu'on ne lui a pas nommé, mais qui doit couronner l'entrepriſe; enfin ſur d'autres préparatifs, avec tant de circonſtances particulieres, qu'elles me font craindre qu'on ne penſe à me ſurprendre, & que le jour ne ſoit bien moins éloigné que mercredi.

Ces éclairciſſemens ont augmenté mon inquiétude à l'excès. Je ſuis tombée dans

une cruelle irréſolution. Que me reſte-t-il, ai-je penſé un inſtant, que d'aller me jeter tout d'un coup ſous la protection de miladi Lawrance ? Mais auſſitôt mon reſſentiment contre les belles inventions qui ont déconcerté abominablement mes projets, m'a fait paſſer à des réſolutions contraires. A la fin, j'ai pris le parti de faire demander à ma tante la faveur d'un nouvel entretien.

Elle eſt venue. Je l'ai conjurée, dans les termes les plus preſſans, de me dire ſi je ne pouvois pas eſpérer un délai de quinze jours.

Elle m'a déclaré que je ne devois pas me le promettre.

Huit jours, du moins ! on ne me refuſera pas huit jours.

Elle m'a dit qu'on pourroit me les accorder, ſi je voulois me lier par deux promeſſes : la premiere, de ne pas écrire une ligne hors de la maiſon, pendant cette ſemaine, parce qu'on me ſoupçonnoit toujours d'un commerce de lettres avec *quelqu'un* ; l'autre, d'épouſer M. Solmes à l'expiration du terme.

Impoſſible ! impoſſible ! me ſuis-je écriée avec une extrême chaleur. Quoi ! je n'obtiendrai pas huit jours, ſans une condition auſſi horrible que la ſeconde ?

Elle alloit deſcendre, m'a-t-elle dit, pour me faire connoître qu'elle ne m'impoſoit pas d'elle-même des loix qui me paroiſſoient ſi dures. Elle eſt deſcendue ; & je l'ai vu bientôt rentrer avec cette réponſe : « Voulois-je donner au plus vil » de tous les hommes, l'occaſion d'exé- » cuter ſon ſanglant ſyſtême ? Il étoit » tems de mettre une fin à ſes eſpérances » & à mon obſtination. Je fatiguois les » ſpectateurs. On ne m'accordoit pas » d'autre tems que juſqu'à mardi, ou » mercredi au plus tard ; à moins que je » n'acceptaſſe les conditions auxquelles » ma tante avoit eu la bonté de m'en » offrir un plus éloigné. »

Mon impatience m'a fait frapper la terre du pied. J'ai pris ma tante à témoin de l'innocence de mes actions & de mes ſentimens, dans quelques malheurs que je fuſſe entraînée par cette violence, par cette barbare violence : c'eſt le nom que je lui donne, ai-je ajouté, quelles que puiſſent être les ſuites.

Elle a pris un ton plus ſévere, pour me reprocher mon emportement ; tandis que, dans le même tranſport, j'ai demandé abſolument la liberté de voir mon pere. Un traitement ſi barbare, ai-je répété, me met au-deſſus de la crainte. Je lui

dois la vie. Voyons ſi je ſerai aſſez heureuſe pour lui avoir l'obligation de ma mort.

Elle m'a déclaré naturellement qu'elle ne répondoit pas de ma ſûreté, ſi je paroiſſois devant lui. N'importe, ai-je répondu : & volant vers la porte, je ſuis deſcendue juſqu'à la moitié de l'eſcalier, réſolue de me jeter à ſes pieds, dans quelque lieu que je puſſe le rencontrer. Ma tante eſt demeurée comme immobile d'effroi. En vérité, tous mes mouvemens, pendant quelques minutes, avoient tenu de la frénéſie. Mais entendant la voix de mon frere, qui parloit fort près de moi dans l'appartement de ma ſœur, je me ſuis arrêtée, & ces deux mots ſont venus diſtinctement juſqu'à moi : Convenez, chere ſœur, que cette aventure produit un effet charmant. En prêtant l'oreille, j'ai entendu auſſi ma ſœur : Oui, oui, a-t-elle répondu avec la joie du triomphe. Ne nous relâchons pas, a repris mon frere. Le vilain eſt pris dans ſon propre piege. Elle eſt à nous déſormais. Soutenez ſeulement mon pere, lui a dit ma ſœur ; je me charge de ma mere. Ne craignez rien, a-t-il repliqué. Un éclat de rire, que j'ai pris pour une félicitation mutuelle, & pour une raillerie qui ſe rapportoit à moi,

m'a fait paſſer de ma frénéſie à des projets de vengeance. Ma tante, ayant eu le tems de me joindre & de me prendre par la main, je me ſuis laiſſé reconduire à ma chambre, où elle s'eſt efforcée de m'appaiſer. Mais le tranſport où elle m'avoit vue, s'étoit changé en ſombres réflexions. Je n'ai pas fait la moindre réponſe à toutes les maximes de patience & de ſoumiſſion qu'elle m'a prêchées. Elle s'eſt alarmée de mon ſilence, juſqu'à demander ma parole, que je n'entreprendrois rien de violent contre moi-même. Je lui ai dit que j'eſpérois de la bonté du ciel, qu'il me préſerveroit d'une ſi horrible extrémité. Elle ſe diſpoſoit à partir; mais je l'ai preſſée d'emporter ſes odieux parchemins; & me voyant déterminée à ne les pas garder, elle les a repris, en me diſant que mon pere ne ſauroit pas que j'euſſe refuſé de les lire, & qu'elle eſpéroit de moi plus de complaiſance, dans quelqu'autre tems qu'elle choiſiroit mieux.

J'ai roulé dans ma tête, après ſon départ, ce que j'avois entendu de la bouche de mon frere & de ma ſœur. Je me ſuis arrêtée ſur leurs airs d'inſulte & de triomphe. J'ai ſenti naître, dans mon cœur, une animoſité que je n'ai pu vaincre. C'eſt le premier ſentiment de cette nature

que j'aie jamais éprouvé. En raſſemblant toutes les circonſtances, & ſi proche du jour redoutable, quel parti me reſtoit-il à prendre? Trouverez-vous que ce que j'ai fait puiſſe être excuſé? Si je ſuis condamnée par ceux qui ne connoiſſent pas l'excès de mes peines, ne ſerai-je pas juſtifiée du moins à vos yeux? Si je ne le ſuis pas, je me crois fort malheureuſe; car voici ce que j'ai fait:

Après m'être promptement délivrée de Betty, j'ai écrit à M. Lovelace, pour lui faire ſavoir « que toutes les violences dont » j'étois menacée chez mon oncle, doi» vent s'exécuter ici; que j'ai pris la réſo» tion de me retirer chez l'une ou l'autre » de ſes deux tantes, c'eſt-à-dire, chez » celle qui aura la bonté de me recevoir; » en un mot, que, ſi je n'étois pas arrêtée » lundi par des obſtacles invincibles, je » me trouverois, entre quatre ou cinq » heures après midi, à la porte du jardin: » que, dans l'intervalle, il devoit m'ap» prendre de laquelle de ces deux dames » je pouvois eſpérer de la protection: » mais que, ſi l'une ou l'autre conſentoit » à me recevoir, j'exigerois abſolument » qu'il fît le voyage de Londres, ou qu'il » ſe retirât chez ſon oncle; qu'il ne me

» rendît aucune visite avant que j'eusse
» bien vérifié qu'il n'y avoit rien à me
» promettre de ma famille par les voies
» de la soumission, & que je ne pouvois
» obtenir la possession de ma terre, avec
» la liberté d'y vivre. J'ai ajouté que, s'il
» pouvoit engager une des miss Mon-
» taigu à m'honorer de sa compagnie
» dans le voyage, je hasarderois plus
» tranquillement une démarche que mes
» malheurs même ne me faisoient point
» envisager sans une extrême inquiétude,
» & qui, malgré l'innocence de mes vues,
» jetteroit sur ma réputation une tache
» qu'il me seroit peut-être impossible
» d'effacer. »

Tel est le sens de ma lettre. L'obscurité de la nuit ne m'a point empêchée de descendre pour la porter au jardin, quoique, dans un autre tems, je n'eusse pas eu le courage de braver les ténebres; & je suis revenue sans avoir rencontré personne.

Après mon retour, il s'est offert à mon imagination tant de sujets d'alarmes, & des pressentimens si terribles, que, pour calmer un peu mon trouble, qui ne faisoit qu'augmenter, j'ai eu recours à ma plume, & je vous ai fait cette longue lettre. A présent que je suis arrivée au principal

ſujet de mes agitations, je ſens renaître mon épouvante avec mes réflexions. Cependant, que puis-je faire? Je crois que la premiere choſe que je ferai demain au matin, ſera d'aller reprendre ma lettre. Cependant, que puis-je faire?

De peur qu'il ne leur prenne envie d'avancer un malheureux jour qui ne viendra que trop tôt, je veux commencer à feindre que je me trouve fort mal. Hélas! je n'aurai pas beſoin d'artifice; je ſuis, en vérité, tout abattue, & d'une foibleſſe qui m'attireroit de la pitié dans d'autres tems.

J'eſpere de porter cette lettre pour vous, demain au matin, en allant reprendre l'autre; ſi je la reprends, comme tous mes preſſentimens & toutes mes réflexions m'y portent.

Quoiqu'il ſoit près de deux heures, je ſuis tentée de deſcendre encore une fois, pour reprendre ma lettre. Les portes du jardin ſe ferment toujours à onze heures; mais je puis ouvrir facilement les fenêtres de la grande ſalle, qui donnent de plein-pied ſur le parterre.

Cependant, d'où me vient cet excès d'inquiétude? Quand ma lettre partiroit, le pis-aller ſeroit de ſavoir quelles ſeront

les idées de M. Lovelace. La demeure de ſes tantes n'eſt pas ſi proche, qu'il puiſſe recevoir immédiatement une réponſe. Je puis faire difficulté de partir ſans avoir reçu leur invitation. Je puis inſiſter ſur la néceſſité d'être accompagnée d'une de ſes couſines, comme je lui ai marqué que je le deſirois; & peut-être ne lui ſera-t-il pas aiſé de me procurer cette faveur. Mille choſes peuvent arriver, qui me fourniront du moins un prétexte pour quelque délai. Pourquoi donc ce trouble? N'eſt-il pas probable auſſi que j'aurai demain le tems de reprendre ma lettre, avant qu'il s'attende à la trouver? Il avoue néanmoins que, depuis plus de quinze jours, il paſſe les trois quarts de ſon tems autour de nos murs, ſous divers déguiſemens; ſans compter que, lorſqu'il n'eſt pas lui-même *de garde*, comme il le dit, un valet de confiance ne ceſſe pas de la faire à ſa place.

Mais que penſer de ces étranges preſſentimens! Je pourrois, ſi vous me le conſeilliez, faire prendre le chemin de Londres au carroſſe qu'il m'amenera, & ſuivre le plan ſur lequel je vous ai demandé votre opinion. Ce ſeroit vous épargner la peine de me procurer une

voiture, & vous mettre à couvert auſſi du ſoupçon d'avoir contribué à ma fuite.

J'attends votre avis. J'attends votre approbation. Il n'eſt pas beſoin de vous faire conſidérer que le tems preſſe. Adieu, chere amie, adieu.

## LETTRE LXXXI.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Vendredi, 7 d'Avril, à 7 heures du matin.

MA tante Hervey, qui aime la promenade du matin, étoit au jardin, accompagnée de Betty, lorſque je me ſuis levée. La fatigue de tant de nuits, que j'ai paſſées ſans dormir, a rendu aujourd'hui mon ſommeil fort peſant. Ainſi, ne pouvant éviter les yeux de ma tante, que j'avois apperçue par ma fenêtre, je n'ai pas eu la hardieſſe de m'avancer plus loin que ma voliere, pour mettre au dépôt ma lettre de cette nuit. Je rentre chez moi, ſans avoir pu trouver le moyen d'aller reprendre l'autre, comme j'y ſuis

toujours réſolue. Mais j'eſpere encore qu'après la promenade de ma tante, il ne ſera pas trop tard.

Il étoit deux heures paſſées, lorſque je me ſuis miſe au lit. J'ai compté les minutes juſqu'à cinq. Enſuite, étant tombée dans un profond ſommeil, qui a duré plus d'une heure, je me ſuis trouvé l'imagination remplie, à mon réveil, des horreurs du ſonge le plus noir & le plus funeſte. Quoique je n'aie d'un ſonge que l'idée qu'on en doit avoir, je veux vous en faire le récit.

« Il m'a ſemblé que mon frere, mon
„ oncle Antonin & M. Solmes, avoient
„ formé un complot pour ſe défaire de
„ M. Lovelace, qui, l'ayant découvert,
„ & ſe perſuadant que j'y avois trempé,
„ avoit tourné contre moi toute ſa rage.
„ Je l'ai cru voir, l'épée à la main, qui
„ les forçoit de quitter l'Angleterre. En-
„ ſuite, s'étant ſaiſi de moi, il m'a
„ menée dans un cimetiere : & là, ſans
„ être touché de mes pleurs, de mes
„ prieres & de mes proteſtations d'inno-
„ cence, il m'a plongé un poignard
„ dans le cœur ; il m'a jetée dans une
„ profonde foſſe qui ſe trouvoit ouverte,
„ entre deux ou trois carcaſſes à demi
pourries ;

„ pourries : il s'eſt ſervi de ſes propres
„ mains pour me couvrir de fange ; &,
„ de ſes pieds, pour raffermir la terre en
„ marchant ſur moi. „

Je me ſuis réveillée dans une terreur inexprimable, baignée d'une ſueur froide, tremblante, & ſouffrant toutes les douleurs d'une mortelle agonie. Ces affreuſes images ne ſont pas encore ſorties de ma mémoire.

Mais pourquoi m'arrêter à des maux imaginaires, lorſque j'en ai de ſi réels à combattre ? Ce ſonge eſt venu, ſans doute, du trouble de mon imagination, dans laquelle il s'eſt fait un ridicule mêlange de mes inquiétudes & de mes craintes.

* *

A huit heures.

Ce Lovelace, ma chere, a déjà la lettre. Quelle étrange diligence ! je ſouhaite que ſes intentions ſoient louables, puiſqu'elles lui coûtent tant de peine ; & j'avoue même que je ſerois fâchée qu'il en prît moins. Cependant je le voudrois à cent lieues d'ici. Quel avantage ne lui ai-je pas donné ſur moi ?

A préſent que ma lettre eſt hors de mes mains, je ſens croître mon inquiétude & mon regret. J'avois douté juſqu'à ce moment ſi elle devoit partir; il me ſemble maintenant que j'aurois dû la reprendre. Me reſte-t-il une autre voie, néanmoins, pour me garantir de Solmes? Mais quelle imprudence n'aura-t-on pas à me reprocher, ſi je m'engage dans les démarches où cette lettre doit me conduire?

Ma plus chere amie, dites-moi ſi vous me croyez coupable. Mais non; ſi vous croyez que je le ſois, ne me le dites pas. En me ſuppoſant condamnée de tout le monde, je trouverai de la conſolation à m'imaginer que je ne le ſuis pas de vous. C'eſt la premiere fois que je vous ai priée de me flatter. N'eſt-ce pas une marque que je ſuis coupable, & que la vérité m'épouvante? Ah! dites-moi.... mais non, ne me dites pas ſi vous me jugez coupable.

* *

Vendredi, à onze heures.

Ma tante m'a rendu une nouvelle viſite. Elle m'a déclaré d'abord que mes

amis me croient toujours en correſpondance avec M. Lovelace ; ce qui eſt viſible, m'a-t-elle dit, par les diſcours qui lui échappent, & qui font aſſez connoître qu'il eſt informé de pluſieurs circonſtances qui ſe paſſent dans le ſein de la famille, ſouvent même au moment qu'elles ſont arrivées.

Quoique je n'approuve rien moins que la méthode qu'il emploie pour ſe procurer ces informations, vous comprenez bien, ma chere amie, qu'il ne ſeroit pas prudent de me juſtifier par la ruine d'un valet corrompu ; ſur-tout, lorſque je n'ai aucune part à ſa trahiſon par mon conſentement : ce ſeroit m'expoſer à voir découvrir ma propre correſpondance, & me ravir par conſéquent toute eſpérance de me dérober à Solmes. Cependant il y a beaucoup d'apparence que cet agent de M. Lovelace joue le double entre mon frere & lui. Comment ſe figurer, autrement, que ma famille puiſſe être ſitôt informée des diſcours & des menaces dont ma tante m'a fait le récit ?

Je l'ai aſſurée, qu'en ſuppoſant même que toutes les voies ne m'euſſent pas été fermées pour les correſpondances, la ſeule confuſion du traitement que je recevois ne me permettroit pas d'en informer

M. Lovelace ; que pour lui communiquer des détails de cette natute, il faudroit que je fuſſe avec lui dans des termes qui l'exciteroient peut-être à faire quelques viſites auxquelles je ne pouvois penſer ſans une extrême frayeur. Perſonne n'ignoroit, lui ai-je dit, que je n'avois aucune communication avec les domeſtiques, à l'exception de Betty Barnes ; parce que, malgré la bonne opinion que j'avois d'eux, & quoique perſuadée qu'ils ſeroient diſpoſés à me ſervir, s'ils avoient la liberté de ſuivre leurs inclinations, les loix ſéveres qu'on leur avoit impoſées me les faiſoient éviter depuis le départ de mon Hannah, dans la crainte de nuire à leur fortune en les expoſant à ſe faire honteuſement congédier. C'étoit par conſéquent entr'eux-mêmes que mes amis devoient chercher l'explication des intelligences de M. Lovelace. Mon frere, ni ma ſœur, comme je le ſavois de Betty, qui en faiſoit un ſujet d'éloge pour leur ſincérité, ni peut-être leur favori, M. Solmes, ne faiſoient point aſſez d'attention devant qui leur haine éclatoit, lorſqu'ils parloient de lui ; ou de moi, qu'ils affectoient de joindre à lui dans leurs emportemens.

Il étoit fort naturel, m'a répondu ma tante, de faire tomber le ſoupçon ſur

moi, du moins pour une partie du mal. Dans l'opinion que je ſouffrois injuſtement, ſi ce n'étoit pas à lui que j'avois adreſſé mes plaintes, j'avois pu les écrire à miſs Howe; ce qui revenoit peut-être au même. On ſavoit que miſs Howe s'expliquoit auſſi librement que M. Lovelace ſur toute la famille. Il falloit bien qu'elle eût appris de quelqu'un tout ce qui s'y étoit paſſé. C'étoit cette raiſon qui avoit déterminé mon pere à précipiter la concluſion, pour éviter les ſuites fatales d'un plus long retardement.

Je m'apperçois, a-t-elle continué, que vous allez me répondre avec chaleur. (Je m'y diſpoſois effectivement). Pour moi, je ſuis sûre que, ſi vous écrivez, il ne vous échappe rien qui ſoit capable d'enflammer ces eſprits violens. Mais ce n'eſt pas l'objet particulier de ma viſite.

Il ne peut vous reſter, ma niece, aucun doute que votre pere ne veuille être obéi. Plus il vous trouve de réſiſtance à ſes ordres, plus il ſe croit obligé de faire valoir ſon autorité. Votre mere me charge de vous dire que, ſi vous voulez lui donner la moindre eſpérance de ſoumiſſion, elle eſt diſpoſée à vous recevoir à ce moment dans ſon cabinet, tandis

que votre pere eſt allé faire un tour de promenade au jardin.

Etonnante perſévérance ! me ſuis-je écriée. Je ſuis laſſe de ces éternelles déclarations, qui ne changent rien à mes diſgraces ; & je m'étois flattée qu'après avoir expliqué ſi nettement mes réſolutions, je ne ſerois plus expoſée à d'inutiles inſtances.

Vous ne m'entendez pas, a-t-elle repris, en mettant plus de gravité dans ſes yeux. Juſqu'à préſent, les prieres & les inſtances ont été employées, ſans fruit, pour vous inſpirer une ſoumiſſion qui auroit fait le bonheur de tous vos amis : le tems en eſt paſſé. Il eſt décidé, comme la juſtice le demande, que votre pere ſera obéi. On vous accuſe ſourdement d'avoir quelque part au deſſein que M. Lovelace a formé de vous enlever. Votre mere refuſe de le croire. Elle veut vous aſſurer de la bonne opinion qu'elle a de vous. Elle veut vous dire qu'elle vous aime encore, & vous expliquer ce qu'elle attend de vous dans l'occaſion qui s'approche. Mais, pour ne pas s'expoſer à des oppoſitions qui ne feroient que l'irriter, elle voudroit être ſûre que vous deſcendrez, dans la réſolution de faire de bonne grace ce qu'il faut que vous faſſiez, de

bonne grace ou non. Elle ſe propoſe auſſi de vous donner quelques avis ſur la conduite que vous aurez à tenir pour vous réconcilier avec votre pere & avec toute la famille. Voulez-vous deſcendre, miſs, ou ne le voulez-vous pas ?

Je lui ai dit qu'après un ſi long banniſſement, je m'eſtimerois heureuſe de paroître aux yeux de ma mere ; mais que je ne pouvois le deſirer à cette condition.

Eſt-celà votre réponſe, miſs ?

Je n'en ai pas d'autre à faire, madame. Jamais je ne ſerai à M. Solmes. Il eſt cruel pour moi d'être ſi ſouvent preſſée ſur le même ſujet, mais je ne ſerai jamais à cet homme-là.

Elle m'a quittée d'un air chagrin. Je n'y ſais aucun remede. Tant d'efforts, continuellement redoublés, ont laſſé ma patience. J'admire que celle de mes perſécuteurs ne paroiſſe pas s'épuiſer. Si peu de variation dans leurs ſentimens ! une conſtance dont il n'y a d'exemple que pour mon malheur !

* * *

Je vais porter cette lettre au dépôt : & je ne veux pas différer un moment, parce que Betty s'eſt apperçue que j'avois

écrit. L'impertinente a pris une ſerviette, dont elle a trempé le coin dans l'eau ; & me la préſentant d'un air railleur ; miſs, puis-je vous offrir..... Quoi donc ? lui ai-je dit. Seulement, miſs, un doigt de votre main droite, s'il vous plaît d'y faire attention. En effet, j'avois un doigt taché d'encre. Je me ſuis contentée de jeter ſur elle un regard dédaigneux, ſans lui répondre. Mais, dans la crainte de quelque nouvelle recherche, je prends le parti de fermer ma lettre.

CL. HARLOVE.

## LETTRE LXXXII.

*Miſs* CLARISSE HARLOVE, *à miſs* HOWE.

Vendredi, à une heure.

JE reçois une lettre de M. Lovelace, pleine de tranſports, de vœux & de promeſſes. Vous l'aurez avec celle-ci. Il m'engage ſa parole pour la protection de ſa tante Lawrance, & pour la compagnie de miſs Charlotte Montaigu. Je

ne dois penſer, dit-il, qu'à m'affermir dans mes réſolutions, & à recevoir perſonnellement les félicitations de ſa famille. Mais vous verrez avec quelle préſomption il en conclut déjà que je ſuis à lui.

Le carroſſe à ſix chevaux ſe trouvera ponctuellement au lieu qu'il a propoſé. A l'égard des craintes qui m'allarment ſi vivement pour ma réputation, vous admirerez la hardieſſe de ſes raiſonnemens. Ce n'eſt pas de généroſité que je l'accuſe de manquer, ſi je devois être à lui, ou ſi je lui avois donné lieu de croire que j'y penſe. Mais je m'en ſuis bien gardée.

Qu'un pas en amene facilement un autre avec ce ſexe audacieux & ſuborneur! Qu'une jeune perſonne, qui donne à un homme la moindre eſpece d'encouragement, eſt bientôt emportée au-delà de ſes intentions, & trop loin pour revenir jamais ſur ſes pas! Vous vous imagineriez, ſur ce qu'il m'écrit, que je l'ai mis en droit de croire que mon averſion pour M. Solmes vient du penchant que j'ai pour lui.

Ce qu'il y a de terrible, c'eſt qu'en comparant les avis de ſon eſpion (quoiqu'il paroiſſe ignorer le jour) avec les af-

ſurances que je reçois de ma tante, j'y trouve une cruelle confirmation que, ſi je demeure ici plus long-tems, il ne reſte aucune eſpérance que je puiſſe éviter d'être à M. Solmes. Je commence à douter ſi je n'aurois pas mieux fait d'aller chez mon oncle ; j'aurois du moins gagné du tems.

Voilà le fruit de ſes admirables inventions! Il ajoute « que je ſerai ſatisfaite de » toutes ſes meſures ; que nous ne ferons » rien ſans délibération ; qu'il ſera ſoumis à toutes mes volontés, & que je » dirigerai toutes les ſiennes : » langage, comme j'ai dit, d'un homme qui ſe croit ſûr de moi. Cependant ma réponſe eſt à-peu-près dans ces termes : « que, malgré le deſſein où je ſuis de recourir à la » protection de ſa tante, comme il reſte » trois jours juſqu'à mardi, & qu'il peut » arriver quelque changement de la part » de mes amis & de M. Solmes, je ne me » crois pas abſolument liée par ma dernière lettre, ni dans l'obligation de lui » expliquer les motifs de ma conduite, ſi » j'abandonne cette réſolution : qu'il me » paroît néceſſaire de l'avertir auſſi qu'en » me mettant ſous la protection de ſa » tante, s'il ſe figure que mon intention » ſoit de me livrer directement à lui, c'eſt

» une erreur à laquelle je le prie de re-
» noncer, parce qu'il reſte quantité de
» points ſur leſquels je veux être ſatiſ-
» faite, & divers articles qui demandent
» d'être éclaircis, avant que je puiſſe
» écouter d'autres propoſitions : qu'il
» doit s'attendre, en premier lieu, que
» je n'épargnerai rien pour me réconci-
» lier avec mon pere, & pour lui faire
» approuver mes démarches futures ;
» auſſi déterminée à me gouverner en-
» tiérement par ſes ordres, que ſi je
» n'avois pas quitté ſa maiſon : que, s'il
» peut s'imaginer que je ne me réſerve
» pas cette liberté, & qu'il ait à ſe pro-
» mettre de ma fuite quelque avantage
» dont il n'auroit pu ſe flatter autre-
» ment, je ſuis réſolue de demeurer où
» je ſuis, & de riſquer l'événement,
» dans l'eſpérance que mes amis accep-
» teront enfin l'offre tant de fois répétée ;
» de ne me marier jamais ſans leur con-
» ſentement. »

Je vais me hâter de porter cette lettre. Si près des inſtans critiques, je ſuis perſuadée qu'il ne me fera pas attendre long-tems ſa réponſe.

* *

Vendredi, à 4 heures

Je ſuis bien éloignée d'être en bonne ſanté ; mais je crois devoir affecter de paroître un peu plus malade que je ne le ſuis. C'eſt un acheminement au délai que je me flatte encore d'obtenir ; & ſi je l'obtiens, ne doutez pas que toutes mes autres meſures ne ſoient auſſitôt ſuſpendues.

Betty a déja publié que je ſuis fort indiſpoſée. Cette nouvelle n'excite la pitié de perſonne. Il ſemble que je ſois devenue l'objet de l'averſion commune, & qu'ils ſeroient tous charmés de me voir morte. En vérité, je le crois ! On entend dire à l'un : qu'a donc cette perverſe créature ? à l'autre : eſt-elle malade d'amour ?

J'étois dans un cabinet du jardin, où le froid m'a ſaiſie, & j'en ſuis revenue avec un tremblement qui reſſembloit beaucoup à la fièvre. Betty, qui l'a remarqué, en a fait le récit à ceux qui ont voulu l'entendre : « Oh ! le mal n'eſt pas » grand. Laiſſez-la trembler ; le froid ne » ſauroit lui nuire. L'opiniâtreté ſera ſa » défenſe. C'eſt une cuiraſſe pour les filles

» amoureuſes, quelque délicate que ſoit » leur conſtitution. » Voilà les diſcours d'un frere cruel! Ils ſont entendus tranquillement par les plus chers amis d'une infortunée pour qui l'on craignoit, il y a peu de mois, le ſouffle du moindre vent!

Il faut avouer que la mémoire de Betty eſt admirable dans ces occaſions. Ceux dont elle rapporte les termes peuvent être sûrs qu'il ne s'en perd pas une ſyllabe. Elle répete juſqu'à leur air, & l'on n'eſt pas embarraſſé à deviner de qui vient telle ou telle dureté.

* *

Vendredi, à 6 heures.

Ma tante, qui paſſe encore la nuit ici, ne fait que me quitter. Elle eſt venue m'apprendre le réſultat des nouvelles délibérations de mes amis.

Mercredi au matin, ils doivent s'aſſembler tous; c'eſt-à-dire, mon pere, ma mere, mes oncles, elle-même & mon oncle Hervey; mon frere & ma ſœur, comme de raiſon. La bonne madame

Norton doit en être auſſi. Le docteur Lewin ſe trouvera au château, pour m'exhorter apparemment, ſi l'occaſion le demande; mais ma tante n'a pu me dire s'il ſera de l'aſſemblée, ou s'il attendra qu'on le faſſe appeller.

Lorſque ce redoutable tribunal aura pris ſéance, la pauvre priſonniere doit être amenée par madame Norton, qui m'aura donné d'avance les inſtructions qu'on lui aura dictées, pour me rappeller les devoirs d'une fille, qu'on ſuppoſe que j'ai tout-à-fait oubliés. Ma tante ne m'a point caché qu'on ſe croit sûr du ſuccès. On eſt perſuadé, dit-elle que je ne puis avoir le cœur aſſez endurci pour réſiſter aux déciſions d'une cour ſi reſpectable, quoique j'aie ſoutenu en particulier les efforts du plus grand nombre: d'autant plus que mon pere ſe propoſe de me traiter avec beaucoup de condeſcendance. Mais, quelles bontés, de mon pere même, peuvent jamais m'engager au ſacrifice qu'on attend de moi?

Cependant je prévois que mes eſprits ſe ſoutiendront mal, lorſque je verrai mon pere à la tête de l'aſſemblée. Je m'attendois bien, à la vérité, que mes épreuves ne finiroient pas ſans que j'euſſe paru devant

lui ; mais c'eſt un de ces dangers dont toute la force ne ſe fait ſentir qu'à leur approche.

On eſpere de moi, dit ma tante, que mardi au ſoir, ou peut-être plutôt, je conſentirai de bonne grace à ſigner les articles, & que, par cette premiere démarche, l'aſſemblée ſolemnelle de tous mes amis deviendra un jour de fête. On doit m'envoyer les permiſſions eccléſiaſtiques, & m'offrir encore une fois la lecture des articles, afin qu'il ne me reſte aucun doute de l'exécution. Elle m'a fait entendre que ce ſeroit mon pere lui-même qui m'apporteroit les articles à ſigner.

O ma chere ! quelle épreuve que celle-ci ! Comment refuſerai-je à mon pere (mon pere, que je n'ai pas vu depuis ſi long-tems ! qui joindra peut-être la priere aux ordres & aux menaces), comment lui refuſerai-je d'écrire mon nom ?

On eſt ſûr, dit-elle, qu'il ſe machine quelque choſe du côté de M. Lovelace, & peut-être du mien ; & mon pere me porteroit plutôt au tombeau, que de me voir jamais ſa femme de cet homme-là.

Je lui ai repréſenté que ma ſanté n'eſt pas bonne ; que la ſeule appréhenſion de ces terribles extrémités me cauſoit déjà

des peines inſupportables ; qu'elles ne feroient qu'augmenter à meſure que le tems approcheroit, & que je craignois de me trouver fort mal.

On étoit préparé, m'a-t-elle dit, à ces petits artifices ; & je pouvois compter qu'ils ne ſeroient utiles à rien.

Des artifices ! ai-je répété ; & c'eſt de la bouche de ma tante Hervey que j'entends cette cruelle expreſſion !

Après tout, ma chere, a-t-elle répondu, prenez-vous tous vos amis pour des dupes ? Ne voient-ils pas comment vous affectez de faire entendre des ſoupirs, & de prendre un air abattu dans la maiſon ; comment vous penchez la tête ; quelle lenteur vous mettez dans votre marche, en vous appuyant tantôt contre le mur, tantôt contre le dos d'une chaiſe, lorſque vous croyez être apperçue ? (c'eſt une accuſation, ma chere miſs Howe, qui ne peut venir que de mon frere ou de ma ſœur, pour jeter ſur moi l'odieuſe tache de l'hypocriſie ; je ne ſuis pas capable d'un artifice ſi bas) Mais vous n'êtes pas plutôt dans une allée du jardin, ou vers le mur de votre baſſe-cour, que, vous croyant hors de la vue de tout le monde, on vous voit doubler le pas avec une légéreté ſurprenante.

Je me haïrois moi-même, lui ai-je dit, ſi j'avois pu m'abaiſſer à cette honteuſe ruſe : & je ne ſerois pas moins inſenſée que mépriſable ; car, n'ai-je pas aſſez éprouvé que le cœur de mes amis eſt incapable de ſe laiſſer attendrir par des motifs beaucoup plus touchans ? Mais, vous verrez ce que je deviendrai mardi.

On ne vous ſoupçonne pas, ma niece, d'un deſſein violent contre vous-même. Le ciel vous a fait la grace d'être élevée dans d'autres principes.

J'oſe m'en flatter, madame ; mais les violences que j'ai eſſuyées, & celles dont je ſuis menacée, ſuffiſent pour affecter mes forces ; & vous vous appercevrez que je n'aurai beſoin ni de cette malheureuſe reſſource, ni d'aucun artifice.

Il ne me reſte qu'une choſe à vous dire, ma chere ciece ; c'eſt qu'en bonne ſanté ou non, vous ſerez mariée, probablement, mercredi au ſoir. Mais j'ajouterai, quoique ſans commiſſion, que M. Solmes s'eſt engagé, ſi vous l'en priez comme d'une faveur, de vous laiſſer chez votre pere après la cérémonie, & de retourner chez lui chaque jour au ſoir, juſqu'à ce que vous ayiez ouvert les yeux ſur votre devoir, & que vous ayiez conſenti à pren-

dre un autre nom. On s'eſt déterminé à vous accorder cette grace, parce qu'on ſera tranquille alors de la part de Lovelace, dont les deſirs s'éteindront ſans doute avec l'eſpérance.

Que répondre à cette affreuſe déclaration? Je ſuis demeurée muette.

Voilà, chere miſs Howe, voilà ceux qui m'ont traitée de fille romaneſque! Voilà l'ouvrage de deux têtes prudentes; celles de mon frere & de ma ſœur, qui ont réuni toutes leurs lumieres! Cependant ma tante m'a dit que c'eſt la derniere partie de ce plan qui a déterminé ma mere. Juſqu'alors elle avoit exigé que ſa fille ne fût pas mariée malgré elle, ſi la force de ſa douleur ou de ſon averſion paroiſſoit capable d'altérer ſa ſanté.

Ma tante s'eſt efforcée pluſieurs fois d'excuſer une violence ſi déclarée, par certaines informations qu'on prétend avoir reçues de divers complots de M. Lovelace, (*) qui ſont prêts d'éclater. C'eſt une contre-ruſe, diſent-ils, par la-

(*) On a vu dans une de ſes lettres, & la ſuite fera voir encore mieux, qu'il employoit toute ſon adreſſe pour leur cauſer de fauſſes alarmes, dans la vue de rendre leurs perſécutions plus preſſantes contre miſs Clariſſe, & de les faire ſervir ainſi au ſuccès de ſes propres vues.

quelle ils prétendent renverſer tous ſes deſſeins.

* *

Vendredi, à 9 heures du ſoir.

Quel conſeil me donnerez-vous, ma chere ? Vous voyez combien ils ſont déterminés. Mais comment puis-je eſpérer de recevoir aſſez tôt vos avis pour en tirer du ſecours dans mes irréſolutions ?

Je reviens du jardin, où j'ai déjà trouvé une nouvelle lettre de M. Lovelace. Il ſemble qu'il n'ait point d'autre habitation que le pied de nos murs. Je ne puis me diſpenſer de lui faire ſavoir ſi je perſiſte dans le deſſein de m'échapper mardi. Lui marquer que j'ai changé de ſentiment, lorſque toutes les apparences ſont ſi fortes contre lui, & plus fortes en faveur de Solmes que dans le tems où j'ai cru la fuite néceſſaire, n'eſt-ce pas me rendre coupable de ma propre infortune, ſi je ſuis forcée d'épouſer cet homme odieux ? Et s'il arrive quelque accident tragique de la rage & du déſeſpoir de M. Lovelace, n'eſt-ce pas ſur moi qu'on fera tomber le reproche ? Ajoutez

qu'il y a tant de générosité dans ses offres! D'un autre côté, néanmoins, m'exposer à la censure du public, comme une imprudente créature! Mais il me fait assez entendre que j'y suis déjà livrée. A quoi me résoudre? Plût au ciel que mon cousin Morden.... Mais, hélas! que servent les souhaits?

Je veux réduire en substance la lettre de M. Lovelace. Mon dessein est de vous envoyer la lettre même, lorsque j'y aurai fait réponse; mais je ne me presserai pas de la faire, dans l'espérance de trouver quelque prétexte pour me rétracter. Cependant, vous seriez moins en état de me donner un bon conseil dans cette crise de mon sort, si vous n'aviez pas sous les yeux tout ce qui appartient aux circonstances.

« Il me demande pardon de l'air de „ confiance que je lui ai reproché. C'est „ l'effet, dit-il d'un transport qui n'a „ point de bornes; mais il se soumet „ sans réserve à mes volontés. „ Les alternatives & les propositions ne lui manquent pas. « Il offre de me conduire di„ rectement chez miladi Lawrance, &, „ si je l'aime mieux, à ma propre terre, „ où milord M... me promet sa pro-

„ tection. (Il ignore, ma chere, les rai-
„ ſons qui me font rejeter cet avis in-
„ conſidéré.) Dans l'un ou l'autre cas,
„ auſſi-tôt qu'il me verra ſans danger,
„ il partira pour Londres, ou pour tout
„ autre lieu. Il n'approchera point de
„ moi ſans ma permiſſion, & ſans avoir
„ ſatisfait à tous les points ſur leſquels il
„ me reſte des doutes.

„ Me conduire chez vous, ma chere,
„ eſt une autre de ſes alternatives. Il ne
„ doute pas, dit-il, que votre mere ne
„ conſente à me recevoir; ou, s'il ſe
„ trouve quelque difficulté, de la part
„ de votre mere, de la vôtre ou de la
„ mienne, il me mettra ſous la protection
„ de M. Hickman, qui s'empreſſera ſans
„ doute de plaire à miſs Howe; & l'on
„ publiera que je ſuis partie pour Bath,
„ pour Briſtol, pour me rendre en
„ Italie auprès de M. Morden: on
„ publiera tout ce que je voudrai qu'on
„ publie.

„ Si j'ai plus d'inclination pour Lon-
„ dres, il propoſe de m'y conduire
„ ſecrétement, & de m'y procurer un
„ logement commode, où je ſerai re-
„ çue par ſes deux couſines *Montaigu*,
„ qui ne me quitteront pas un moment,

„ jusqu'à ce que les affaires soient ajustées
„ à mon gré, & que la réconciliation
„ soit heureusement terminée. Toutes les
„ insultes qu'il a reçues de ma famille,
„ ne l'empêcheront pas d'y contribuer de
„ toutes ses forces.

„ Il propose cette variété de mesu-
„ res à mon choix, parce qu'étant si
„ pressé par le tems, il n'y a pas d'appa-
„ rence qu'il puisse recevoir assez tôt une
„ lettre d'invitation, de la propre main
„ de miladi Lawrance; à moins que
„ lui-même il ne prenne la poste pour
„ se rendre chez elle avec la derniere
„ diligence: mais, dans une conjonc-
„ ture si délicate, où il ne peut se re-
„ poser sur personne de l'exécution de
„ mes ordres, il est impossible qu'il
„ s'éloigne.

„ Il me conjure, du ton le plus so-
„ lemnel, si je ne veux pas le jeter dans
„ l'excès du désespoir, d'être ferme dans
„ ma résolution.

„ Cependant, loin de menacer ma
„ famille ou Solmes, si je change de
„ dessein, il est persuadé, m'assure-t-il
„ respectueusement, que ce changement
„ ne peut arriver que par des raisons
„ dont la justice l'obligera d'être satisfait;

» telles, eſpere-t-il, qu'une parfaite cer-
» titude de me voir libre dans mes incli-
» nations. Alors il prendra le parti d'une
» ſoumiſſion abſolue ; & tous ſes efforts
» ſe tourneront à mériter mon eſtime &
» celle de ma famille, par la régularité
» de ſa conduite.

» En un mot, il proteſte ſolemnelle-
» ment que ſon unique vue, dans les
» circonſtances préſentes, eſt de me dé-
» livrer de ma priſon, & de me ren-
» dre la liberté de ſuivre mon penchant,
» dans un point qui intéreſſe eſſentiel-
» lement le bonheur de ma vie. Il
» ajoute que l'eſpérance même dont il
» ſe flatte, de m'appartenir quelque
» jour par des nœuds ſacrés, ſon propre
» honneur & celui de ſa famille, ne lui
» permettent pas de me faire la moin-
» dre propoſition qui ne s'accorde avec
» mes plus ſcrupuleuſes maximes ; que,
» pour la tranquillité de mon eſprit, il
» ſeroit à deſirer, pour lui, de pouvoir
» obtenir ma main dans des conjonc-
» tures plus heureuſes, où je n'euſſe
» rien à redouter de la violence de mes
» amis ; mais qu'avec un peu de con-
» noiſſance du monde, il eſt impoſſible
» de s'imaginer que leur conduite n'ait

„ pas attiré ſur eux les cenſures qu'elle
„ mérite, & que la démarche, dont je
„ me fais un ſi grand ſcrupule, ne ſoit
„ généralement attendue, comme la ſuite
„ juſte & naturelle du traitement qu'ils
„ me font eſſuyer. „

Je crains qu'il n'y ait que trop de vérité dans cette remarque, & que, ſi M. Lovelace n'ajoute pas tout ce qu'il pourroit dire là-deſſus, je n'en aie l'obligation à ſa politeſſe. Je ne doute nullement que je ne ſois devenue le ſujet de tous les entretiens dans la moitié de la province, & que mon nom n'y paſſe peut-être en proverbe. Si j'ai ce malheur, je tremble d'en être au point de ne pouvoir rien faire qui me déshonore plus que je ne le ſuis déjà par une indiſcrete perſécution. Que je tombe au pouvoir de Solmes ou de Lovelace, ou de tout autre mari, je ne me laverai jamais de ma captivité & du rigoureux traitement dont une famille entiere m'a comme imprimé le ſceau; du moins, ma chere, dans ma propre imagination.

Si j'appartiens quelque jour à l'éminente famille qui paroît n'être pas encore ſans quelque eſtime pour moi, je ſouhaite qu'il ne s'y trouve perſonne qui prenne

prenne occaſion de ma diſgrace pour me regarder d'un autre œil. Alors, peut-être, je ſerai obligée à M. Lovelace, s'il n'entre pas dans les mêmes ſentimens. Voyez-vous, ma chere amie, à quel point ce cruel traitement m'humilie ? Mais peut-être étois-je trop exaltée auparavant.

Il conclut par des inſtances redoublées pour obtenir de moi une entrevue, « qu'il „ demande dès cette nuit, s'il eſt poſſible. „ C'eſt un honneur, dit-il, qu'il ſollicite „ avec d'autant plus de confiance, que je „ lui ai déjà permis de l'eſpérer deux fois. „ Mais, ſoit qu'il l'obtienne, ou que de „ nouvelles raiſons me portent à le refuſer, „ il me ſupplie de choiſir une des alterna- „ tives qu'il me propoſe, & de demeurer „ ferme dans la réſolution de m'échapper „ mardi prochain, ſi je n'ai pas les plus „ ſolides aſſurances d'une paix & d'une „ liberté bien établies. „

Enfin, il renouvelle tous ſes vœux, toutes ſes promeſſes, avec des expreſſions ſi fortes, que ſon propre intérêt, l'honneur de ſes proches, & leur favorable diſpoſition pour moi, ſe réuniſſant pour éloigner toutes les défiances, il ne peut me reſter aucun doute de ſa ſincérité.

## LETTRE LXXXIII.

*Miſs* CLARISSE HARLOWE, *à miſs* HOWE.

Samedi, 8 d'Avril, à 8 heures du matin.

SI vous me trouverez blâmable, ou non, c'eſt ce que je ne puis dire : mais, j'ai confirmé, par une lettre, ma premiere réſolution, de partir mardi prochain ; à la même heure, s'il eſt poſſible, que j'avois marqués dans ma lettre précédente. N'ayant point gardé de copie, voici mes termes, qui me ſont fort préſens.

Je lui avoue ſans détour « qu'il ne me » reſte plus d'autre voie pour éviter » l'exécution du projet déterminé de mes » amis, que de quitter cette maiſon avec » ſon aſſiſtance. »

Je n'ai pas prétendu me faire un mérite auprès de lui d'une déclaration ſi formelle ; car, j'ajoute, avec la même franchiſe, « que, ſi je pouvois me donner la » mort ſans un crime irrémiſſible, je la » préfererois à une démarche qui ſera » condamnée du monde entier, ſi je n'en

„ trouve pas la condamnation dans mon
„ propre cœur. »

Je lui dis « que, dans la crainte d'être
„ soupçonnée, je ne tenterai point d'em-
„ porter d'autres habits que ceux que
„ j'aurai sur moi : que je dois m'attendre
„ à me voir refuser la possession de ma
„ terre, mais que, dans quelques extrémités
„ que je puisse tomber, je ne me déter-
„ minerai jamais à réclamer la justice
„ contre mon pere ; de sorte que la pro-
„ tection dont je lui serai redevable ne
„ doit être accordée qu'à l'infortune : que
„ j'ai trop d'orgueil, néanmoins, pour
„ penser jamais au mariage, sans une
„ fortune qui puisse me mettre sur un pied
„ d'égalité avec le mari que le ciel me
„ destine, & me dispenser des obligations
„ de cette nature : que, par conséquent,
„ mon départ ne lui donnera pas d'au-
„ tres espérances que celles qu'il avoit
„ déjà ; & qu'en toutes sortes de sens, je
„ me réserve le droit d'accepter ou de
„ refuser ses soins, suivant l'opinion que
„ je prendrai de ses sentimens & de sa
„ conduite. »

Je lui dis « que le parti qui me con-
„ vient le mieux est de choisir une maison
„ particuliere dans le voisinage de milady
„ Lawrance, mais différente de la sienne ;

„ afin qu'il ne paroiſſe pas dans le monde
„ que j'ai cherché un aſyle dans ſa famille,
„ & que cette raiſon ne devienne point
„ un obſtacle à ma réconciliation : que je
„ ferai venir, pour me ſervir, Hannah,
„ mon ancienne femme-de-chambre, &
„ que miſs Howe ſera ſeule dans le ſecret
„ de ma retraite ; que, pour lui, il me
„ quittera ſur le champ, pour ſe rendre
„ à Londres, ou dans quelque terre de
„ ſon oncle ; & que, ſe bornant, comme
„ il l'a promis, à un ſimple commerce
„ de lettres, il n'approchera point de
„ moi ſans ma permiſſion.

„ Que, ſi je me trouve dans le danger
„ d'être découverte, ou enlevée par la
„ force, je me jetterai alors ſous la pro-
„ tection de celle de ſes deux tantes qui
„ voudra me recevoir ; mais dans le cas
„ ſeulement d'une néceſſité abſolue, parce
„ qu'il ſera toujours plus avantageux,
„ pour ma réputation, d'employer du fond
„ de ma retraite une ſeconde ou une troi-
„ ſieme main pour me réconcilier avec
„ mes amis, que de traiter avec eux d'une
„ maniere éclatante.

„ Que je ne veux pas néanmoins lui
„ déguiſer que, ſi dans ce traité mes
„ amis inſiſtent ſur l'excluſion abſolue de
„ ſes eſpérances, je m'engagerai à les

„ ſatisfaire ; pourvu que, de leur part, ils
„ me laiſſent la liberté de lui promettre
„ qu'auſſi long-tems qu'il ſera au monde
„ ſans prendre d'un autre côté les chaînes
„ du mariage, je n'accepterai point la
„ main d'un autre homme : que c'eſt un
„ retour auquel je ſuis portée d'inclination
„ pour toutes les peines qu'il s'eſt données
„ & pour les mauvais traitemens qu'il a
„ ſoufferts à mon occaſion ; quoiqu'il
„ doive ſe rendre graces à lui-même &
„ au peu d'égard qu'il a toujours eu pour
„ ſa réputation, des témoignages de mé-
„ pris qu'il a reçus de ma famille.

„ Je lui dis que, dans cette retraite,
„ mon deſſein eſt d'écrire à M. Morden,
„ & de lui inſpirer, s'il eſt poſſible, du
„ zele pour mes intérêts.

„ J'entre dans quelque explication ſur
„ ſes alternatives. »

Vous jugez bien, ma chere, que cette malheureuſe rigueur qu'on a pour moi, & ce projet de fuite, me mettent dans la néceſſité de lui rendre compte, bien plutôt que mon cœur ne me le permettroit, de toutes les circonſtances de ma conduite.

« Il ne faut pas s'attendre, lui dis-je, „ que madame Howe veuille s'attirer des „ embarras, ni qu'elle ſouffre que ſa fille

„ ou M. Hickman s'en attirent à mon
„ occaſion. Quant au voyage de Londres,
„ qu'il me propoſe, je ne connois per-
„ ſonne dans cette grande ville ; & j'en
„ ai d'ailleurs une ſi mauvaiſe opinion,
„ qu'à moins que dans quelque tems les
„ dames de ſa famille ne m'engagent à les
„ y accompagner, il n'y a point d'appa-
„ rence que je goûte jamais cette idée. Je
„ n'approuve pas non plus l'entrevue
„ qu'il me demande, ſur-tout lorſqu'il eſt
„ ſi vraiſemblable que je le verrai bien-
„ tôt. Mais s'il arrive quelque nouvel
„ événement qui me faſſe abandonner le
„ deſſein de partir, je pourrai me pro-
„ curer l'occaſion de l'entretenir, pour
„ lui expliquer les raiſons de ce chan-
„ gement. „

Vous concevrez, ma chere, pourquoi je n'ai pas fait ſcrupule de lui donner cette eſpérance : c'eſt dans la vue de lui inſpirer un peu de modération, ſi je change en effet de penſée. D'ailleurs, vous vous ſouvenez qu'il n'y eut rien à lui reprocher, lorſqu'il me ſurprit il y a quelque tems dans un lieu fort écarté.

« Enfin, je me recommande à ſon honneur & à la protection de ſa tante, comme une perſonne infortunée qui n'a pas d'autre titre. Je répete (aſſurément

„ du fond du cœur !) combien il m'eſt
„ douloureux de me voir forcée à des dé-
„ marches ſi éloignées de mes principes,
„ & ſi nuiſibles à ma réputation. Je lui
„ marque que je me rendrai mardi au
„ jardin ; que ſi Betty eſt avec moi, je
„ la chargerai d'une commiſſion, pour
„ l'écarter ; que vers quatre heures il
„ pourra me faire connoître, par quelque
„ ſignal, qu'il eſt à la porte, dont j'irai
„ tirer auſſitôt le verrou ; & j'abandonne
„ le reſte à ſes ſoins. »

J'ajoute, en finiſſant, « que, les ſoupçons
„ paroiſſant augmenter de la part de ma
„ famille, je lui conſeille d'envoyer, ou
„ de venir le plus ſouvent qu'il lui ſera
„ poſſible, juſqu'à mardi au matin, vers
„ dix ou onze heures ; parce que je ne
„ déſeſpere point encore de quelque révo-
„ lution qui peut rendre toutes ces me-
„ ſures inutiles. »

O chere miſs Howe ! quelle horrible néceſſité que celle qui peut me forcer à des préparatifs de cette nature ! Mais il eſt à préſent trop tard. Comment ! trop tard ? Que ſignifie cette étrange réflexion ? Hélas ! ſi j'étois menacée de finir quelque jour par le repentir, qu'il ſeroit terrible de pouvoir dire *qu'il eſt trop tard !*

Samedi, à dix heures.

M. Solmes eſt ici. Il doit dîner avec ſa nouvelle famille. Betty m'apprend qu'il emploie déjà ce terme. A mon retour du jardin, il a tenté encore une fois de ſe jeter dans mon paſſage; mais je fuis remontée bruſquement à ma priſon pour l'éviter.

J'ai eu la curioſité, pendant ma promenade, d'aller voir ſi ma lettre étoit partie. Je ne dirai pas que, ſi je l'euſſe trouvée, mon intention fût de la reprendre; car il me paroît toujours certain que je n'ai pu faire autrement. Cependant, quel nom donner à ce caprice? En voyant qu'elle avoit diſparu, j'ai commencé à regretter, comme hier au matin, qu'elle fût partie; ſans autre raiſon, je crois, que parce qu'elle n'eſt plus en mon pouvoir.

Que ce Lovelace eſt diligent! Il dit lui-même que cet endroit lui tient lieu de maiſon; & je le crois auſſi. Il parle, comme vous le verrez dans ſa derniere lettre, de quatre déguiſemens, dont il change d'un jour à l'autre. Je ſuis moins ſurpriſe qu'il n'ait point encore été remarqué par quelqu'un de nos fermiers; car il ſeroit im-

poſſible, autrement, que l'éclat de ſa figure ne l'eût pas trahi. On peut dire auſſi que, toutes les terres voiſines du parc en étant comme une dépendance, & n'ayant point de ſentier, du moins vers le jardin & le taillis, il y a peu d'endroits moins fréquentés.

D'un autre côté, je crois m'être apperçue qu'on veille peu ſur mes promenades au jardin, & ſur les viſites que je rends à ma voliere. Leur *Joſeph Léman*, qui paroît être chargé de ce ſoin, n'a garde de ſe rendre incommode par ſes obſervations. D'ailleurs, on ſe repoſe apparemment, comme ma tante Hervey me l'a fait entendre, ſur la mauvaiſe opinion qu'on s'eſt efforcé de me faire prendre du caractere de M. Lovelace, qu'on croit capable de m'inſpirer de juſtes défiances. Ajoutez que les égards qu'on me connoît pour ma réputation paroiſſent une autre ſûreté. Sans des raiſons ſi fortes, on ne m'auroit jamais traitée avec tant de rigueur, tandis qu'on m'a laiſſé les occaſions que j'ai preſque toujours eues de me dérober par la fuite, ſi j'avois été diſpoſée à m'en ſervir : & leur confiance aux deux derniers motifs auroit été bien fondée, s'ils avoient gardé le moindre ménage-

ment dans leur conduite. Mais peut-être ne ſe ſouviennent-ils point de la porte de derriere, qui s'ouvre rarement, parce qu'elle conduit dans un lieu déſert, & qu'elle eſt derriere une aſſez épaiſſe charmille. Au fond, je ne connois pas d'autre endroit par lequel on pût ſortir ſans quelque danger d'être apperçu; excepté, néanmoins, par l'allée verte, qui eſt derriere le bûcher: mais il faudroit deſcendre de la haute terraſſe, qui borde ma baſſe-cour du même côté. Toutes les autres parties du jardin ſont ouvertes par des claires voies; & les environs, qui ſont plantés nouvellement en quinconces d'ormes & de tilleuls, ne donnent pas encore beaucoup de couvert.

Le grand cabinet de verdure, que vous connoiſſez, me paroît le plus commode de tous les lieux que je pourrois choiſir pour mes importantes vues. Il n'eſt pas loin de la porte de derriere, quoiqu'il ſoit dans une autre allée. On ne ſera pas ſurpris que je m'y arrête, parce que je l'ai toujours aimé. Hors le tems des grandes chaleurs, ſa fraîcheur en éloigne tout le monde. Lorſqu'on avoit quelque tendreſſe pour moi, on s'alarmoit de m'y voir quelquefois trop long-tems. Mais on a peu d'in-

quiétude à préſent pour ma ſanté. L'opiniâtreté, diſoit hier mon frere, eſt une excellente cuiraſſe.

Avec vos plus ferventes prieres, je vous demande, ma chere amie, votre approbation ou votre cenſure. Il n'eſt pas encore trop tard pour révoquer mes engagemens.

CL. HARLOVE.

*Sous l'adreſſe, avec un crayon* : Comment pouvez-vous envoyer votre meſſager les mains vuides ?

## LETTRE LXXXIV.

*Miſs Howe, à miſs Clarisse Harlove.*

Samedi, après dîner.

LA dernière date de votre lettre, qui eſt dix heures du matin, m'aſſure qu'elle ne pouvoit être depuis long-tems au dépôt, lorſque Robert y eſt arrivé. Il a fait une diligence extrême pour me l'apporter, & je l'ai reçue en ſortant de table.

Dans la ſituation où vous êtes, vous me blâmez avec raiſon, d'envoyer mon meſſager les mains vuides; & c'eſt néanmoins cette ſituation même, cette critique ſituation, qui cauſe en partie mon retardement. En vérité, mon eſprit ne me fournit rien qui puiſſe vous aider.

J'ai employé ſecrétement tous mes ſoins pour vous procurer quelque moyen de quitter le château d'Harlove, ſans paroître mêlée dans les circonſtances de votre évaſion; parce que je n'ignore pas qu'obliger dans le fait, & déſobliger dans la maniere, c'eſt n'obliger qu'à demi. D'ailleurs, les ſoupçons & l'inquiétude de ma mere ſem-

blent augmenter. Elle y eſt confirmée par les viſites continuelles de votre oncle Antonin, qui ne ceſſe de lui répéter que la concluſion approche, & qu'on eſpere que ſa fille n'arrêtera point le penchant que vous marquez à la ſoumiſſion. Je ſuis informée de ces détails par des voies que je ne puis leur faire connoître, ſans me jeter dans la néceſſité de faire plus de bruit qu'il n'eſt à ſouhaiter pour l'un & pour l'autre. Nous n'avons pas beſoin de cela, ma mere & moi, pour nous quereller preſque à toute heure.

Preſſée comme je ſuis par le tems, & privée, par vos preſſantes inſtances, de la ſatisfaction de vous accompagner, j'ai trouvé plus de difficulté que je ne m'y attendois à vous procurer une voiture. Si vous ne m'obligiez pas de garder des meſures avec ma mere, c'eſt un ſervice que je vous rendrois fort aiſément. Je pourrois, ſur le moindre prétexte, prendre notre carroſſe coupé, y faire mettre deux chevaux de plus, ſi je le jugeois à propos; & le renvoyer de Londres, ſans que perſonne en fût mieux informé du logement qu'il nous plairoit de choiſir. Plût au ciel, que vous y euſſiez conſenti! En vérité, vous pouſſez la délicateſſe trop loin. Dans votre ſituation, vous attendez-vous à ne

rien perdre de votre tranquillité ordinaire ? & pouvez-vous donc vous promettre de n'être pas un peu agitée par un ouragan qui menace à chaque instant de renverser votre maison ? Si vous aviez à vous reprocher d'être la cause de vos disgraces, j'en jugerois peut-être autrement. Mais lorsque personne n'ignore d'où vient le mal, votre situation doit être regardée d'un œil fort différent.

Comment pouvez-vous me croire heureuse, lorsque je vois ma mere aussi déclarée pour les persécuteurs de ma plus chere amie, que votre tante, ou tout autre partisan de votre frere & de votre sœur ; par l'instigation de cette tête folle & bizarre, votre oncle Antonin, qui s'étudie (le plat personnage qu'il est) à l'entretenir dans des idées indignes d'elle, pour m'effrayer par l'exemple ? En faut-il davantage pour exciter mon ressentiment, & pour justifier le desir que j'ai de partir avec vous, lorsque notre amitié n'est ignorée de personne ?

Oui, ma chere, plus je considere l'importance de l'occasion, plus je demeure persuadée que votre délicatesse est excessive. Ne supposent-ils pas déjà que votre résistance est l'effet de mes conseils ?

N'eſt-ce pas ſous ce prétexte qu'ils vous ont interdit notre correſpondance? & ſi ce n'étoit par rapport à vous, ai-je la moindre raiſon de m'embarraſſer de ce qu'ils penſent?

D'ailleurs, quelle diſgrace ai-je donc à redouter de cette démarche? quelle honte? quelle ſorte de tache? Croyez-vous qu'Hickman en prît occaſion de me refuſer? & s'il en étoit capable, en aurois-je beaucoup de chagrin? Je ſoutiens que tous ceux qui ont une ame ſeroient touchés de cet exemple d'une véritable amitié dans notre ſexe.

Mais je jetterois ma mere dans une vive affliction. Cette objection a quelque force. Cependant lui cauſerois-je plus de chagrin que je n'en reçois d'elle, lorſque je la vois gouvernée par un homme de l'eſpece de votre oncle, qui ne paroît ici tous les jours que pour ſuſciter de nouveaux ſujets de peine à ma chere amie? Malheur à tous deux, s'il y vient dans une double vue! Grondez-moi, ſi vous voulez; peu m'importe.

J'ai dit, & je répete hardiment, qu'une telle démarche ennobliroit votre amie. Il n'eſt pas trop tard encore. Si vous le permettez, j'enleverai à Lovelace l'honneur de vous ſervir; & demain au ſoir, ou

lundi, avant le tems que vous lui avez marqué, je ſerai à la porte de votre jardin avec un carroſſe ou une chaiſe. Alors, ma chere, ſi notre fuite eſt auſſi heureuſe que je le deſire, nous leur ferons des conditions, & des conditions telles qu'il nous plaira. Ma mere ſera fort aiſe de revoir ſa fille, je vous le garantis. Hickman pleurera de joie à mon retour; ou je ſaurai le faire pleurer de chagrin.

Mais vous vous fâchez ſi ſérieuſement de ma propoſition, & vous êtes toujours ſi féconde en raiſonnemens pour appuyer vos opinions, que je crains de vous preſſer davantage. Cependant, ayez la bonté d'y faire un peu plus de réflexion, & d'examiner s'il ne vaut pas mieux partir avec moi qu'avec Lovelace. Voyez, en conſidérant les choſes ſous ce jour-là, ſi vous pouvez vaincre vos ſcrupuleux égards pour ma réputation. Que reprocher à une femme qui fuit avec une autre femme, & dans la ſeule vue d'éviter cette race d'hommes? Je vous demande uniquement de peſer cette idée; & ſi vous pouvez vous mettre au-deſſus du ſcrupule qui me regarde, de grace, mettez-vous-y. C'eſt tout ce que j'avois à dire préſentement ſur cet article. Je paſſe à quelques autres endroits de vos lettres.

Le tems viendra ſans doute où je ſerai capable de lire vos touchantes narrations ſans cette impatience & cette amertume de cœur dont je ne puis me défendre aujourd'hui, & qui ſe communiqueroient à ma plume, ſi mes réflexions s'attachoient à toutes les circonſtances que vous m'écrivez. Je crains de vous donner le moindre conſeil, ou de vous dire ce que je ferois à votre place, ſi vous continuez de refuſer mes offres. Quelle ſeroit mon affliction, s'il vous en arrivoit quelque mal! Je ne me le pardonnerois jamais. Cette conſidération a beaucoup augmenté l'embarras où j'étois pour vous écrire, à préſent que vous touchez à la déciſion de votre ſort, & lorſque vous rejetez la ſeule méthode qui convient à cette criſe. Mais j'ai dit que je ne vous en parlerois plus. Cependant encore un mot, dont vous me gronderez autant qu'il vous plaira; s'il vous arrivoit effectivement quelque malheur, j'en ferois toute ma vie un crime à ma mere. Ne doutez pas que je ne l'en accuſe, & peut-être vous même, ſi vous n'acceptez pas mon offre.

Voici le ſeul conſeil que j'aie à vous donner dans votre ſituation: ſi vous partez avec M. Lovelace, prenez la premiere occaſion pour vous aſſurer de lui par la

cérémonie du mariage. Songez, que dans quelque lieu que vous puissiez vous retirer, tout le monde saura bientôt que c'est par son secours, & avec lui, que vous avez quitté la maison paternelle. Vous pouvez, à la vérité, le tenir éloigné pendant quelque tems, jusqu'à ce que les articles soient dressés, & que vous soyez satisfaite sur d'autres arrangemens que vous desirez. Mais ces considérations mêmes doivent avoir moins de poids pour vous, qu'elles n'en auroient pour une autre dans les mêmes circonstances; parce qu'avec tous les défauts qu'on voudra lui attribuer, personne ne lui reproche de manquer de générosité; parce qu'à l'arrivée de M. Morden, que l'honneur oblige de vous rendre justice en qualité d'exécuteur, vous ne sauriez manquer d'entrer en possession de votre terre; parce que, de son côté, il jouit d'une fortune considérable; parce que toute sa famille vous estime, & souhaite ardemment votre alliance; parce qu'il ne fait pas difficulté lui-même de vous prendre sans aucune condition. Vous voyez comment il a toujours bravé vos riches parens: c'est une faute que je trouve pardonnable, & qui n'est peut-être pas sans noblesse. Je me persuade hardiment qu'il aimeroit mieux vous voir à lui sans un

fou, que d'avoir obligation à ceux qu'il n'a pas plus de raisons d'aimer, qu'ils n'en ont eux-mêmes de lui vouloir du bien. Ne vous a-t-on pas dit que son propre oncle ne peut soumettre cet esprit fier à lui devoir la moindre faveur?

Toutes ces raisons me persuadent que vous devez insister peu sur les articles. Ainsi, c'est mon opinion absolue que, si vous partez avec lui, la cérémonie ne doit pas être différée: & remarquez qu'alors c'est lui qui doit juger du tems auquel il pourra vous quitter avec sûreté.

Faites là-dessus vos plus sérieuses réflexions. Les délicatesses doivent s'évanouir au moment que vous aurez quitté la maison de votre pere. Je n'ignore pas ce qu'il faut penser de ces créatures inexcusables qui, n'écoutant que leur passion, sans aucun égard pour la décence, passent de la fenêtre de leur pere entre les bras d'un mari. Mais on ne vous soupçonnera jamais de ces ardeurs emportées. Je répete qu'avec un homme du caractere de Lovelace, votre réputation demande qu'après avoir consenti à vous mettre en son pouvoir, il n'y ait pas de délai pour la célébration. Je suis sûre qu'écrivant à vous, il n'est pas besoin de donner plus de force à cette remarque.

Vous vous efforcez d'excuſer ma mere! la chaleur de mon amitié ne me diſpoſe guere à goûter vos raiſonnemens. Il n'y a point de blâme, dites-vous, à ſe diſpenſer de tout ce qui n'eſt point un devoir. Cette maxime admet bien des diſtinctions, lorſqu'elle eſt appliquée à l'amitié. Si la choſe qu'on demande étoit d'une plus grande, ou même d'une égale conſéquence, pour la perſonne de qui elle dépend, peut-être mériteroit-elle des réflexions. Il me ſemble même qu'il y auroit un air d'intérêt propre, à demander de ſon ami une faveur qui l'expoſeroit aux mêmes inconvéniens qu'on veut éviter. Ce ſeroit l'autoriſer, par notre propre exemple, & avec beaucoup plus de raiſon, à nous payer du refus, & à mépriſer une ſi fauſſe amitié. Mais ſi, ſans avoir beaucoup à craindre pour nous-mêmes, nous pouvions délivrer notre ami d'un très-grand danger, le refus que nous en ferions nous rendroit indignes de la qualité d'ami. Je n'en admettrois pas un de cette nature, pas même à la ſupercifie de mon cœur.

Je ſuis trompée, ſi ce n'eſt pas votre opinion comme la mienne; car c'eſt à vous-même que je dois cette diſtinction, dans certaines circonſtances où vous devez vous ſouvenir qu'elle m'a ſauvée d'un

fort grand embarras. Mais votre caractere a toujours été d'excuſer les autres, tandis que vous ne vous paſſez rien à vous-même.

Je dois avouer que, ſi ces excuſes pour l'inaction ou pour le refus d'un ami, venoient d'une autre femme que vous, dans un cas ſi important pour elle-même, & qui l'eſt ſi peu, en comparaiſon, pour ceux dont elle deſireroit la protection, moi, qui m'efforce, comme vous l'avez ſouvent obſervé, de remonter toujours des effets à la cauſe, je pencherois à la ſoupçonner d'une inclination ſecrete & déſavouée, qui, balançant tous les inconvéniens dans ſon cœur, la rendroit plus indifférente qu'elle ne veut le paroître pour le ſuccès de ce qu'elle demande.

M'entendez-vous, ma chere? Tant mieux pour moi, ſi vous ne m'entendez pas; car je crains que cette réflexion jetée au haſard, ne m'attire de vous une réprimande que vous m'avez déjà faite dans le même cas: « C'eſt ne pouvoir s'empêcher, » m'avez-vous dit, de vouloir faire mon» tre de pénétration, quoiqu'aux dépens » de cette tendreſſe qui eſt un devoir de » l'amitié & de la charité. »

Que ſert, m'allez-vous dire, de reconnoître ſes fautes, ſi l'on n'apporte aucun

ſoin à s'en corriger ? D'accord, ma chere. Mais ne ſavez-vous pas que j'ai toujours été une impertinente créature, & que j'ai toujours eu beſoin de beaucoup d'indulgence ? Je ſais auſſi que ma chere Clariſſe en a toujours eu pour moi, & c'eſt là-deſſus que je me repoſe aujourd'hui. Elle n'ignore pas juſqu'où va mon affection pour elle. Je vous aime, ma chere, en vérité plus que moi-même. Croyez-en cette expreſſion ; &, par conſéquent, jugez combien je ſuis touchée d'une ſituation auſſi critique que la vôtre. C'eſt la force de ce ſentiment qui me fait tourner ma cenſure juſque ſur vous ; c'eſt-à-dire, ſur ce caractere philoſophique, ſur cette admirable ſévérité que vous avez pour vous même, & qui vous abandonne dans la cauſe d'autrui.

Mes vœux, mes prieres continuelles, ſeront employés à demander au ciel que vous puiſſiez ſortir de ces épreuves, ſans aucune tache pour cette belle réputation, qui a été juſqu'à préſent auſſi pure que vôtre cœur : vœux ardens, prieres uniques, qui ne ſont pas un moment interrompus, & que je répete vingt fois, en me diſant éternellement à vous.

ANNE HOWE.

P. S. Je me ſuis preſſée d'écrire, & je ne me hâte pas moins de faire partir Robert ; afin que, dans une ſituation ſi critique, vous ayiez le tems de conſidérer ce que je vous marque, ſous deux points qui me paroiſſent les plus importans. Je veux vous les remettre ſous les yeux en deux mots.

« Si vous ne devez pas vous déterminer » plutôt à partir avec une perſonne de » votre ſexe, avec votre Anne Howe, » qu'avec une perſonne de l'autre, avec » M. Lovelace ? »

Suppoſé que vous partiez avec lui ;

« Si vous ne devez pas vous marier le » plutôt qu'il vous ſera poſſible ? »

## LETTRE LXXXV.

*Miſs* CLARISSE HARLOWE, *à miſs* HOWE.

Samedi après midi, avant la réception de la lettre précédente.

LA réponſe ne s'eſt pas fait attendre. C'eſt une lettre d'excuſes, ſi je puis lui donner ce nom.

« Il s'engage à la ſoumiſſion ſur tous » les points. Il approuve tout ce que je » propoſe ; ſur-tout, le choix d'un loge- » ment particulier. C'eſt un expédient » qui lui paroît heureux, pour aller au- » devant de toutes les cenſures. Cepen- » dant, il eſt perſuadé que, traitée comme » je le ſuis, je pourrois me mettre ſous la » protection de ſa tante, ſans avoir rien » à redouter pour ma réputation. Mais » tout ce que je deſire, tout ce que j'or- » donne eſt une loi ſuprême ; & le meil- » leur parti ſans doute pour la ſûreté de » mon honneur, auquel je verrai qu'il » prend le même intérêt que moi. Il » m'aſſure ſeulement que la paſſion de » tous ſes proches eſt de tirer avantage » des perſécutions que j'eſſuie, pour me » faire

„ faire leur cour, & pour s'acquérir des
„ droits ſur mon cœur par les ſervices les
„ plus tendres & les plus empreſſés; heu-
„ reux, s'ils peuvent contribuer par quel-
„ que moyen au bonheur de ma vie!

» Il écrira dès aujourd'hui à ſon oncle
„ & à ſes deux tantes, qu'il eſpere à
„ préſent de ſe voir le plus fortuné de tous
„ les hommes, s'il ne ruine pas cet eſpoir
„ par ſa faute; puiſque la ſeule perſonne
„ à laquelle ſon bonheur eſt attaché, ſera
„ bientôt hors du danger d'être la femme
„ d'un autre, & qu'elle ne pourra lui
„ rien preſcrire qu'il ne ſe reconnoiſſe
„ dans l'obligation d'exécuter.

„ Il commence à ſe flatter, depuis que
„ j'ai confirmé ma réſolution par ma der-
„ niere lettre, qu'il n'y a plus de change-
„ ment dont la crainte doive l'alarmer,
„ à moins que mes amis ne changent de
„ conduite avec moi; de quoi il eſt trop
„ sûr qu'ils ne ſeront jamais capables.
„ C'eſt à préſent que toute ſa famille, qui
„ partage ſes intérêts avec tant de zele &
„ de bonté, commence à ſe glorifier de
„ l'heureuſe perſpective qu'il a devant les
„ yeux. „

Voyez avec quel art il s'efforce de m'attacher à ma réſolution!

« A l'égard de la fortune, il me ſup-

„ plie d'être ſans inquiétude. Son bien
„ nous ſuffit. Il jouit de cinquante mille
„ livres de rentes effectives, qui n'ont
„ jamais été chargées du moindre em-
„ barras; graces, peut-être, à ſon orgueil
„ plus qu'à ſa vertu. Son oncle eſt réſolu
„ d'y en ajouter vingt-cinq mille, le jour
„ de ſon mariage, & de lui donner le
„ choix d'un de ſes châteaux, dans le
„ comté de Hertford, ou dans celui de
„ Lancaſtre. Il dépendra de moi, ſi je
„ le deſire, de m'aſſurer de tous ces ar-
„ ticles, avant que de prendre avec lui
„ d'autres engagemens.

„ Il me dit que le ſoin de l'habillement
„ doit être le moindre de mes embarras;
„ que ſes tantes & ſes couſines s'empreſ-
„ ſeront de me fournir toutes les commo-
„ dités de cette nature, comme il ſe fera,
„ lui-même, le plaiſir le plus ſenſible & le
„ plus grand honneur de m'offrir toutes
„ les autres.

„ Que, pour le ſuccès d'une parfaite
„ réconciliation avec mes amis, il ſera
„ gouverné, dans toutes ſes actions, par
„ mes propres deſirs; & qu'il ſait à quel
„ point j'ai cette grande affaire à cœur.

„ Il appréhende que le tems ne lui per-
„ mette pas de me procurer, comme il ſe
„ l'étoit propoſé, la compagnie de miſs

„ Charlotte Montaigu à Saint-Albans ;
„ parce qu'il apprend qu'un grand mal
„ de gorge l'oblige de garder ſa chambre.
„ Mais, auſſitôt qu'elle ſera rétablie, ſon
„ premier empreſſement la conduira dans
„ ma retraite avec ſa ſœur. Elles m'intro-
„ duiront toutes deux chez leurs tantes,
„ ou leurs tantes chez moi, comme je
„ paroîtrai le déſirer. Elles m'accompa-
„ gneront à la ville, ſi j'ai du goût pour
„ ce voyage ; & pendant tout le tems qu'il
„ me plaira d'y demeurer, elles ne s'éloi-
„ gneront pas un moment de moi.

„ Milord M... ne manquera pas de
„ prendre mon tems & mes ordres pour
„ me rendre auſſi ſa viſite, publique ou
„ ſecrete, ſuivant mon inclination. Pour
„ lui, lorſqu'il me verra dans un lieu sûr,
„ ſoit à l'ombre de ſa famille, ſoit dans la
„ ſolitude que je préfere, il ſe fera la vio-
„ lence de me quitter, pour ne me revoir
„ qu'avec ma permiſſion. En apprenant
„ l'indiſpoſition de ſa couſine Charlotte,
„ il avoit penſé, dit-il, à faire remplir ſa
„ place par miſs Patty ſa ſœur ; mais c'eſt
„ une fille *timide*, qui ne feroit qu'aug-
„ menter notre embarras. »

Ainſi, ma chere, l'entrepriſe, comme vous voyez, demande de *la hardieſſe* & du courage. Oui, oui, elle en de-

mande. Hélas ! que vais-je entreprendre ?

Il paroît persuadé lui-même qu'il me seroit nécessaire d'être accompagnée de quelque personne de mon sexe. N'auroit-il pas pu me proposer du moins une des femmes de ses tantes ? Bon Dieu ! que vais-je entreprendre ?

* *

Après tout, quelques pas que j'aie faits en avant, je ne vois pas qu'il soit trop tard encore pour revenir. Si je recule, il faut compter d'être mortellement querellée. Mais qu'en arrivera-t-il ? Si j'entrevoyois seulement quelque moyen d'échapper à Solmes, une querelle avec Lovelace, qui m'ouvriroit le chemin au célibat, seroit le plus cher de mes desirs. Je défierois alors tout son sexe ; car je ne considere que le trouble & les chagrins qu'il cause au nôtre : & lorsqu'on est une fois engagée, que reste-t-il, que l'obligation de marcher avec des pieds trop tendres, sur des épines, & des épines les plus pointues, jusqu'à la fin d'une pénible route ?

Mon embarras augmente à chaque moment ; plus j'y pense, moins je vois de jour à m'en délivrer. Mes incertitudes se

fortifient à meſure que le tems s'écoule, & que l'heure fatale approche.

Mais je veux deſcendre, & faire un tour de promenade au jardin. Je porterai cette lettre au dépôt, avec toutes les ſiennes, à la réſerve des deux dernieres, que je mettrai ſous ma premiere enveloppe, ſi je ſuis aſſez heureuſe pour vous écrire encore. Dans l'intervalle, ma chere amie.... mais quel objet propoſerai-je à vos prieres? Adieu donc. Qu'il me ſoit permis ſeulement de vous dire adieu.

## LETTRE LXXXVI.

*Miſs* CLARISSE HARLOWE, *à miſs* HOWE.

(En réponſe à la lettre LXXXIV.)

Dimanche, 9 Avril, au matin.

NE vous imaginez pas, très-chere amie, que votre réflexion d'hier, quoique le plus ſévere effet que j'aie jamais éprouvé de votre impartiale affection, m'ait inſpiré le moindre reſſentiment contre vous. Ce ſeroit m'expoſer au plus fâcheux inconvénient de la condition royale, c'eſt-à-dire, perdre le moyen d'être avertie de mes fautes & de pouvoir m'en corriger, & renoncer par conſéquent au plus précieux fruit d'une ardente & ſincere amitié. Avec quel éclat & quelle nobleſſe ce feu ſacré doit-il brûler dans votre ſein, pour vous faire reprocher à une infortunée d'avoir moins de chaleur dans ſa propre cauſe que vous n'en avez vous-même, parce qu'elle s'efforce de juſtifier ceux qui ne ſont pas diſpoſés à lui prêter leur ſecours? Dois-je vous blâmer de cette ardeur? ou ne dois-je pas la regarder plutôt avec admiration?

Cependant, de peur que vous ne vous confirmiez dans un ſoupçon qui me rendroit inexcuſable, s'il avoit quelque fondement, je dois vous déclarer, pour me rendre juſtice à moi-même, que je ne connois pas mon propre cœur, s'il récele cette *inclination ſecrete ou déſavouée que vous attribueriez à toute autre femme que moi.* Je ſuis fort éloignée auſſi *d'être plus indifférente que je ne veux le paroître* ſur le ſuccès des eſpérances que j'ai eues du côté de votre mere. Mais je crois devoir l'excuſer; ne fût-ce que par cette ſeule raiſon, qu'étant d'un autre âge que le mien, & mere de ma plus chere amie, je ne puis attendre d'elle les mêmes ſentimens d'amitié que de ſa fille. Ceux que je lui dois ſont le reſpect & la vénération, qu'il ſeroit difficile d'accorder avec cette douce familiarité qui eſt un des plus indiſ-

quels votre cœur & le mien ſont unis. Je pourrois attendre de ma chere Anne Howe, ce que je ne dois pas me promettre de ſa mere. En effet, ne ſeroit-il pas bien étrange qu'une femme d'expérience fût expoſée à quelque reproche, pour n'avoir pas renoncé à ſon propre jugement, dans une occaſion où elle n'auroit pu ſe conformer aux deſirs d'autrui ſans choquer

une famille pour laquelle elle a toujours fait profeſſion d'amitié, & ſans ſe déclarer contre les droits des peres ſur leurs enfans; ſur-tout lorſqu'elle eſt mere, elle-même, d'une fille (permettez-moi de le dire) dont elle redoute le vif & charmant caractere? Crainte maternelle, à la vérité, qui lui fait conſidérer votre jeuneſſe plus que votre prudence; quoiqu'elle ſache, comme tout le monde, que votre prudence eſt fort au-deſſus de votre âge.

Mais je paſſe aux deux points de votre lettre qui me paroiſſent auſſi importans qu'à vous.

Vous établiſſez ainſi la queſtion; « ſi je » ne dois pas me déterminer plutôt à partir » avec une perſonne de mon ſexe, avec » ma chere Anne Howe, qu'avec une » perſonne de l'autre, avec Lovelace? »

Et, ſuppoſé que je parte avec lui,

« Si je ne dois pas me marier le plutôt » qu'il me ſera poſſible? »

Vous ſavez, ma chere, les raiſons qui m'ont fait rejeter vos offres, & qui me font même deſirer très-ardemment que vous ne paroiſſiez point dans une entrepriſe à laquelle il n'y a qu'une néceſſité cruelle qui ait été capable de me faire penſer, & pour laquelle vous n'auriez pas la même excuſe. A ce compte, votre mere

auroit eu raiſon de s'alarmer de notre correſpondance, & l'événement juſtifieroit ſes craintes. Si j'ai peine à concilier avec mon devoir la penſée de me dérober par la fuite à la rigueur de mes amis, qu'allegueriez-vous pour votre défenſe, en quittant une mere pleine de bonté? Elle tremble que l'ardeur de votre amitié ne vous engage dans quelque indiſcrétion; & vous, pour la punir d'un ſoupçon qui vous offenſe, vous voudriez faire voir, à elle & à tout le monde, que vous pouvez vous précipiter volontairement dans la plus grande erreur dont notre ſexe puiſſe être coupable.

Et, je vous le demande, ma chere, croyez-vous qu'il fût digne de votre généroſité, de haſarder une fauſſe démarche, parce qu'il y a beaucoup d'apparence que votre mere ſe croiroit trop heureuſe de vous revoir?

Je vous aſſure que, malgré les raiſons qui peuvent me forcer moi-même à cette fatale démarche, j'aimerois mieux m'expoſer à toutes ſortes de riſques de la part de ma famille, que de vous voir la compagne de ma fuite. Vous imaginez-vous qu'il ſoit à deſirer pour moi de doubler ou de tripler ma faute aux yeux du public; de ce public, qui, de quelque innocence

que je me flatte, ne me croira jamais tout-à-fait juſtifiée par les cruels traitemens que j'eſſuie, parce qu'il ne les connoît pas tous ?

Mais, très-chere, très-tendre amie, apprenez que ni vous, ni moi, nous ne nous engagerons point dans une démarche que je crois également indigne de l'une & de l'autre. Le tour que vous donnez à vos deux queſtions me fait voir clairement que vous ne me la conſeillez point. Il me paroît certain que c'eſt le ſens dans lequel vous deſirez que je les prenne; & je vous rends graces de m'avoir convaincue avec autant de force que de politeſſe.

C'eſt une ſorte de ſatisfaction pour moi, en conſidérant les choſes dans ce jour, d'avoir commencé à chanceler avant l'arrivée de votre derniere lettre. Hé bien! je vous déclare qu'elle me détermine abſolument à ne pas partir; ou, du moins, à ne pas partir demain.

Si vous-même, ma chere, vous jugez que le ſuccès des eſpérances que j'ai eues du côté de votre mere a pu m'être indifférent, ou, pour trancher le mot, que mes inclinations ne ſont pas innocentes, le monde me traitera ſans doute avec bien moins de ménagement. Ainſi, lorſ-

que vous me repréſentez que *toutes les délicateſſes doivent s'évanouir* au moment que j'aurai quitté la maiſon de mon père ; lorſque vous me faites entendre qu'il faudra laiſſer juger à M. Lovelace quand il pourra me quitter avec ſûreté, c'eſt-à-dire, lui laiſſer le choix de me quitter ou de ne me quitter pas ; vous me jetez dans des réflexions, vous me découvrez des périls, ſur leſquels il doit m'être impoſſible de paſſer, auſſi long-tems que la déciſion dépendra de moi.

Tandis que je n'ai conſideré ma fuite que comme un moyen de me dérober à M. Solmes ; que je me ſuis remplie de l'idée, que ma réputation avoit déjà ſouffert de mon empriſonnement, & que j'aurois toujours le choix, ou d'épouſer M. Lovelace, ou de renoncer tout-à-fait à lui ; quelque hardieſſe que je trouvaſſe dans cette démarche, je me ſuis figuré que, traitée comme je le ſuis, elle pouvoit être excuſée, ſinon aux yeux du monde, du moins à mes propres yeux : & ſe trouver ſans reproche au tribunal de ſon propre cœur, c'eſt un bonheur que je crois préférable à l'opinion du monde entier. Mais, après avoir condamné l'ardeur indécente de quelques femmes qui fuient de leur chambre à l'autel ; après avoir ſtipulé

avec Lovelace, non seulement un délai, mais la liberté de recevoir sa main ou de la refuser; après avoir exigé de lui qu'il me quittera aussitôt que je serai dans un lieu de sûreté (dont vous observez néanmoins qu'il doit être le juge); après lui avoir imposé toutes ces loix, qu'il ne seroit plus tems de changer, quand je le souhaiterois, me marier aussitôt que je serai entre ses mains! Vous voyez, ma chere, qu'il ne me reste pas d'autre résolution à prendre que celle de ne pas partir avec lui.

Mais comment l'appaiser, après cette retractation? Comment? En faisant valoir le privilege de mon sexe. Avant le mariage, je ne lui connois aucun droit de s'offenser. D'ailleurs, ne me suis-je pas réservé le pouvoir de me rétracter, si je le juge à propos? Que serviroit la liberté du choix, comme je l'ai observé à l'occasion de votre mere, si ceux qu'on refuse ou qu'on exclut avoient droit de s'en plaindre? Il n'y a pas d'homme raisonnable qui doive trouver mauvais qu'une femme qu'il se propose d'épouser, refuse de tenir sa promesse, lorsqu'après la plus mûre délibération, elle est convaincue qu'elle s'est engagée témérairement.

Je suis donc résolue de soutenir l'épreuve de mercredi prochain; ou peut-être

de mardi au ſoir, dois-je dire plutôt? ſi mon pere n'abandonne pas le deſſein de me faire lire & ſigner les articles devant lui. Voilà, voilà, ma chere, la plus redoutable de toutes mes épreuves. Si je ſuis forcée de ſigner mardi au ſoir, alors, juſte ciel! tout ce qui m'épouvante doit ſuivre le lendemain comme de ſoi-même. Si je puis obtenir par mes prieres, peut-être par mes évanouiſſemens, par mes délires, (car, après un ſi long banniſſement, la ſeule préſence de mon pere me jettera dans une furieuſe agitation) que mes amis abandonnent leurs vues, ou qu'ils les ſuſpendent, du moins l'eſpace d'une ſemaine, l'eſpace de deux ou trois jours, l'épreuve du mercredi en ſera du moins plus légere. On m'accordera ſans doute quelque tems pour délibérer, pour raiſonner avec moi-même. La demande que j'en ferai ne ſera point une promeſſe. Comme je n'ai pas fait d'effort pour m'échapper, on ne peut me ſoupçonner de ce deſſein; ainſi j'aurai toujours le pouvoir de fuir, pour derniere reſſource. Madame Norton doit m'accompagner dans l'aſſemblée; avec quelque hauteur qu'on la traite, elle prendra ma défenſe à l'extrêmité. Peut-être ſera-t-elle ſecondée alors par ma tante Hervey. Qui ſait ſi ma

mere ne ſe laiſſera pas attendrir ? Je me jetterai aux pieds de tous mes Juges. J'embraſſerai les genoux de chacun, l'un après l'autre, pour me faire quelque ami. Quelques uns ont évité de me voir, dans la crainte de ſe laiſſer toucher par mes larmes. N'eſt-ce pas une raiſon d'eſpérer qu'ils ne ſeront pas tous inſenſibles ? Le conſeil que mon frere a donné de me chaſſer de la maiſon, & de m'abandonner à mon mauvais ſort, peut être renouvellé, & ſe faire accepter. Mon malheur n'en ſera pas plus grand du côté de mes amis ; & je regarderai comme un bonheur extrême de ne pas les quitter par ma faute, pour chercher une autre protection, qui doit être alors celle de M. Morden, plutôt que celle de M. Lovelace.

En un mot, je trouve dans mon cœur des preſſentimens moins terribles, lorſque j'attache ma vue ſur ce parti, que lorſque je me ſuis déterminée pour l'autre ; &, dans une réſolution forcée, les mouvemens du cœur ſont la conſcience. C'eſt le plus ſage de tous les hommes qui leur donne ce nom. (1)

Je vous demande grace, ma chere, pour cet amas de raiſonnemens mal digé-

(1) Clariſſe parle apparemment de l'auteur de l'Eccléſiaſte ; qu'on peut conſulter là-deſſus : XXXVII, 13, 4.

rés. Je m'arrête ici, & je vais faire ſur le champ une lettre de révocation pour M. Lovelace. Il prendra la choſe comme il voudra. C'eſt une nouvelle épreuve à laquelle je ne ſuis pas fâchée de mettre ſon caractere, & qui eſt, d'ailleurs, d'une importance infinie pour moi. Ne m'a-t-il pas promis une parfaite réſignation, ſi je change de penſée?

CL. HARLOVE.

*Fin du tome quatrieme.*